



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXII

B

27

NAPOLI



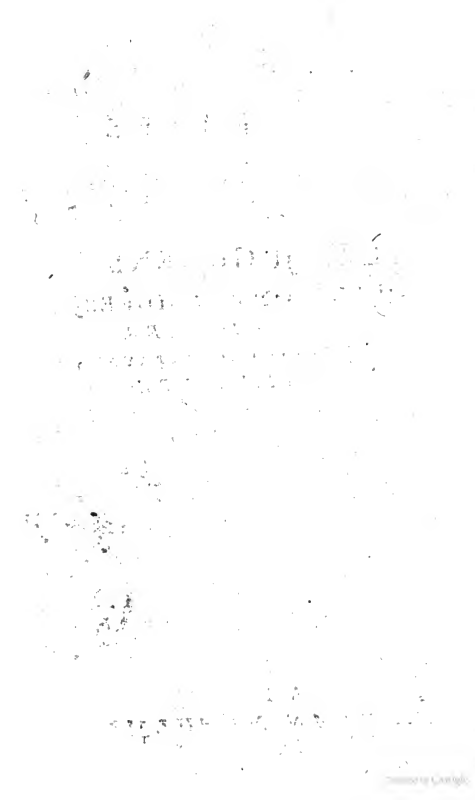




CAUSES
CELEBRES
ET
INTERESSANTES,
AVEC
LES JUGEMENS
QUI LES ONT DECIDÉES,
RECUEILLIES
Par Mr. GAYOT DE PITAVAL,
Avocat au Parlement de Paris.
TOME CINQUIEME.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire,
M. DCC. XLVI.



AVERTISSEMENT.

INVITÉ par des Sujets intéressans, je rentre dans la Carrière. Il n'a tenu, je l'ai dit, qu'au Public de me l'ouvrir, ou de me la fermer : cela dépendoit de son Accueil favorable, ou dédaigneux.

Les deux Causes d'Enfans, desavouëz par leurs Peres & Meres, sont si différentes par les Circonstances, qu'elles n'ont de commun que le Titre.

L'Affaire d'Eclat de l'Abbé de Mauroy, cet Hypocrite sincèrement converti, est un de ces Evénemens qui frappent toujours, quoiqu'on soit revenu des premières Impressions.

Je ne parlerai point ici de la Fille réclamée par deux Meres, ni des autres petites Causes, où j'ai mis des Avertissemens à la tête.

L'Histoire tragique de la Marquise de Ganges auroit dû être traitée par un de nos Poëtes modernes, qui a l'Art de saisir si bien l'Horrible : il auroit le barbare Plaisir de faire dresser les Cheveux à la Tête de ses Lecteurs.

L'Affaire des Sieurs Saurin & Rousseau, est une Querelle de Beaux-Esprits, où, malheureusement pour le Criminel, la Justice, un peu trop curieuse pour lui, est entrée. Il s'y est distingué par le Talent de la Poësie, par la Calomnie, par la Subornation des Témoins. Les Vices du Cœur, malgré les Qualitez les plus éclatantes de l'Esprit, dominant toujours dans le Tableau. J'aime à peindre de Profil un Borgne, c'est-à-dire, du bon Côté : entraîné par mon Sujet, j'ai souffert, en faisant un Portrait odieux du Sieur Rousseau, dont j'aime la Poësie.

A V E R T I S S E M E N T.

On est si persuadé, que Gaufridi étoit Sorcier, que cette Opinion n'est pas seulement enracinée dans les Cerveaux qui sont les Répertoires des Fables & des Contes, mais les Gens d'Esprit même en sont entichés. C'est cette Persuasion générale, que je n'ai pas trouvée fondée, qui m'a fait croire précisément le Contraire; dût-on dire, que je suis un Esprit de Contradiction.

L'Arrêt, qui confirme le Mariage de la Dame de Coligny, est un Arrêt très brillant: c'est le Rendez-vous des Noms illustres de la Cour. Qui auroit cru que ces deux Mots, Arrêt & Brillant, se fussent jamais trouvez ensemble?

L'Histoire de la Religieuse Hermaphrodite représente tout ce qu'un pareil Sujet a de plus curieux. On y parle des Questions qui concernent cette Matière, & on donne la Règle à laquelle on doit s'en tenir Tant qu'il y aura des Hommes, la Curiosité regnera; & cette Matière sera toujours un des Mets les plus friands qu'on puisse lui servir.

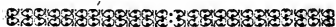
L'Histoire merveilleuse de Mademoiselle de Choiseul est extrêmement instructive pour le Barreau. On l'a donnée au Public, dans le Dictionnaire des Arrêts: j'ai été si scrupuleux, qu'on ne m'accusera pas d'avoir volé le Rédacteur; je veux dire la Façon de sa Rédaction, que j'estime.

Voilà toute ma Préface: bien des Lecteurs voudroient qu'on n'en vit jamais de plus longue.



CAUSES CELEBRES

ET
INTERESSANTES;
AVEC LES JUGEMENS
QUI LES ONT DÉCIDÉES.



HISTOIRE
DE
CHARLES-FRANÇOIS HARROUARD,
Desavoué par son Pere & sa Mere.

PL Es fréquens exemples des Peres
& des Meres qui ont desavoué
leurs Enfans, sont les justes
fondemens de la Loi, qui a
décidé que leurs déclarations
qui déposoient contre leur état, ne leur ap-
Tome V. A por-

portoiént aucun préjudice. La jalousie contre une femme dont le mari soupçonnera la fidélité, la haine d'un pere ou d'une mere contre leur enfant, une prédilection aveugle pour un autre enfant, peuvent dicter de pareilles déclarations. On est étrangement surpris de les voir s'élever contre leur propre sang, & endurcir leurs entrailles sur des objets si propres à les étonner; & comment la sympathie, que la Nature a mise au fond du cœur entre les peres & les meres pour leurs enfans, a-t-elle fait place à une antipathie cruelle qui leur en inspire de l'horreur?

Tels ont été Guillaume Harrouard, & Marie-Anne Adam sa femme, à s'en tenir à l'Arrêt qui a affirmé l'état de Charles-François Harrouard. Ce qui est de plus singulier, c'est que le mari ayant contesté l'état de son enfant contre sa mere qui le maintenoit, & s'étant ensuite désisté de ses poursuites, la mere après le décès du pere les ait reprises, & ait fait revivre dans son cœur la haine que le pere avoit éteinte dans le sien contre cet enfant.

Marie Adam fut mariée dans sa première jeunesse en 1695, à Guillaume Harrouard, Juré-Mouleur de Bois, qui avoit passé l'âge viril. Cette disproportion d'âge est une source intarissable d'inquiétudes dans le cœur d'une femme. Cinq années s'écoulerent, sans qu'il parût aucun fruit de leur mariage; enfin la grossesse de la femme annonça sa fécondité. Une jeune femme d'un homme âgé, qui est féconde après avoir

avoir été longtems stérile, ouvre la carrière de la médifance: mais ces Jugemens si incertains ne déterminent point la Justice. L'enfant vint au monde le 13. Septembre 1701, & fut baptisé le 17. en l'Eglise de S. Merry, Paroisse de ses pere & mere.

On le mit d'abord en nourrice; mais l'amour du pere & de la mere ne leur permit pas de l'y laisser, ils le firent nourrir dans leur maison. Quand on donneroit créance à la médifance, on peut dire qu'un pere putatif peut être aussi tendre qu'un pere effectif, tant est grande la force de l'imagination.

La coquetterie de la femme fit revenir son mari de l'idée qu'il avoit prise, vraie ou fautive. Elle mit au monde une fille dans le Carême, 1704, qui ne vécut point. Il voulut croire alors tout de bon que ce fruit-là étoit illégitime, & que la voye de la fécondité avoit été ouverte par le crime. Le 17. Août 1705, le Mari fort mal conseillé rendit une premiere plainte, dans laquelle il exposa, qu'il avoit eu le malheur d'épouser Marie Adam, qui depuis leur mariage avoit vécu dans un désordre presque public avec deux Paroissiens, dont l'un se nomme Formenrin de Vendeuil, & l'autre Mercier;

Quelle joye en effet, quelle douceur extrême, De voir autour de soi croître dans sa maison, Sont les paisibles loix d'une agréable mere, De petits citoyens dont on croit être pere!

Boileau, Satyre des Femmes.

4 ENFANT DESAVOUÉ.

„ & quoique depuis deux ans il n'eût pas
 „ approché de sa femme, elle étoit pour-
 „ tant accouchée depuis peu d'une fille,
 „ dont il ne pouvoit pas par conséquent
 „ croire être le pere; que sa femme se van-
 „ tant, & lui reprochant publiquement
 „ que les enfans qu'elle avoit mis au mon-
 „ de, ne tenoient rien de lui, & ajoutant
 „ qu'elle en auroit bien d'autres sans sa
 „ participation, il avoit lieu de juger que
 „ Charles-François Harrouard n'étoit point
 „ son ouvrage ”.

L'exemple de ce mari qui révele sa honte gratuitement, & de cette femme qui publie ses desordres, montre que l'honneur n'avoit pas jetté de profondes racines dans leurs cœurs. „ Le mari ajouta à sa plainte, que le 22. Octobre 1702, sur les dix à onze heures du matin, Charles-François Harrouard mourut de convulsions en présence de plusieurs personnes; que Marie-Anne Adam, qui perdoit par cette mort l'esperance de s'emparer un jour du bien du Plaignant, bien substitué au profit de ses enfans, emporta le cadavre de cet enfant sur les sept à huit heures du soir de la même journée, & supposa qu'il n'étoit point mort, qu'il étoit simplement attaqué de convulsions, qui le rendoient comme mort. Que trois ou quatre mois après, elle fit venir la Nourrice, avec un enfant supposé, qui avoit à peu près l'âge & la ressemblance de celui qui étoit mort; qu'elle le fit porter chez sa mere & chez tous ses parens, & leur fit en-
 „ ten-

„ tendre que c'étoit l'enfant qu'on avoit
 „ cru mort de convulsions. Que malgré sa
 „ résistance , cet enfant avoit été nourri
 „ dans sa maison ; mais que , las de souffrir
 „ qu'on donnât si hardiment & si publique-
 „ ment le nom de son fils à un enfant sup-
 „ posé , il avoit tellement éclaté , que de-
 „ puis deux mois la femme l'avoit fait for-
 „ tir de la maison , sans qu'il sçût l'endroit
 „ où elle le faisoit nourrir ”.

La femme , pour dérober cet enfant à la
 fureur de son mari , l'avoit mis en pension
 à S. Denys : il y demeura une année.

La plainte du mari fut suivie de trois au-
 tres plaintes , où il ne parla point de la
 supposition prétendue ; elles avoient pour
 objet les desordres de sa femme : il lui im-
 putoit des divertissemens d'effets , & des
 violences.

Il fit faire une information , & obtint un
 décret de prise de corps contre sa femme.

A voir certains maris dans les accès de
 leurs fureurs contre leurs femmes , vous
 diriez qu'ils ne s'appaiseront jamais , &
 qu'ils ne cesseront leurs poursuites , que
 lorsque la justice les aura vengés. Cepen-
 dant on est tout étonné de voir qu'une ha-
 bile femme , qui sçait profiter de ses avanta-
 ges , qui sçait l'ascendant que lui donnent ses
 charmes , sur-tout sur le cœur d'un homme
 âgé , calme dans un moment la tempête.

Le mari , gagné par les caresses & les sou-
 missions de sa femme , écrivit au Commis-
 saire qui avoit fait l'information , & le pria
 d'en arrêter le cours. Pour gage de la ré-

conciliation, l'enfant fut rétabli dans la maison de son pere.

La femme devint grosse, & accoucha d'un garçon au mois de Novembre 1707.

Le mari, qui crut s'y bien connoître, ne douta point que ce second enfant ne fût le fruit de leur tendresse mutuelle. Cette idée séduisante lui fit donner toute son affection à ce second enfant, & ralluma l'aversion qu'il avoit eue pour le premier. Le mari & la femme, pour lui faire perdre les traces de son éducation, le mit en pension chez Elizabeth Bence, femme pour lors d'un nommé Mion, Maître à danser. On a dit au Procès, qu'il n'avoit d'autre ressource, que de trainer de Cabaret en Cabaret un méchant Violon, pour réveiller la joye des soppôts de Bacchus; mais la femme, qui nourrit l'enfant plusieurs années sans être payée, avoit apparemment d'autres moyens.

Six mois après, le pere mourut au mois de Juin 1708. La veuve résolut d'abdiquer entièrement son fils aîné. Elle fut nommée par les Parens assemblés, Tutrice de son second fils, elle en accepta à l'Audience la Garde-bourgeoise. On ne parla point de l'aîné, dont elle refusa de payer la pension, & prétexta son refus, en disant qu'elle étoit épuisée par les dettes de la Communauté de son mari. Elizabeth Bence fut alors veuve de Mion, elle épousa Detbec, Soldat aux Gardes; comme elle aimoit l'enfant qu'on lui avoit confié, elle attendit patiemment quelques années, mais enfin la patience lui échappa.

Au

Au mois d'Octobre 1711, elle ramena l'enfant dans la maison de sa mere, elle demanda le paiement de ses pensions. Ce fut alors que cette mere dénaturée leva le masque; car après tout, quel que fût l'état de l'enfant, elle étoit sa mere. Elle dit à la Delbec, qu'elle ne la connoissoit pas plus que l'enfant qu'elle vouloit lui remettre.

Delbec & sa femme se virent obligés de la faire assigner au Châtelet, pour être condamnée à payer 1025. livres, pour les pensions.

La Demoiselle Harrouard se présenta: elle dit qu'elle n'étoit ni mere, ni tutrice de l'enfant dont on lui demandoit les pensions; qu'elle n'avoit qu'un fils unique, nommé André; soit que sçachant dans son cœur que le premier n'étoit pas légitime, il ne méritoit point d'être avoué; soit que la haine qu'elle avoit pour lui, tout légitime qu'il pouvoit être, lui dictât ce langage.

On rendit une Sentence le 2, Mars 1712, qui portoit, „ qu'après que Delbec & sa
„ femme avoient soutenu & mis en fait que
„ Charles François Harrouard avoit été
„ mis en pension chez eux par la Demoiselle Harrouard, qu'il avoit été nourri
„ chez Guillaume Harrouard, soutenu au
„ contraire par la Demoiselle Harrouard;
„ permis aux Parties de faire preuves respectives de leurs faits”.

Le Procureur du Roi au Châtelet jugea que son ministère l'engageoit à requérir qu'il fût nommé un Tuteur à ce Mineur,

8 ENFANT DESAVOUÉ.

afin de défendre son état , & de discuter ses droits.

M. le Lieutenant- Civil ordonna une assemblée de Parens, qui nommerent pour Tuteur Richer Procureur.

La Demoiselle Harrouard s'étant rendue Appellante de la Sentence du 2. Mars, le Tuteur intervint dans l'Instance, & demanda que Charles - François Harrouard son mineur fût maintenu dans son état de fils de Guillaume Harrouard, & de Marie - Anne Adam; qu'il lui fût enjoint de le reconnoître pour tel, & de le traiter filialement; qu'il lui fût fait défense de vendre & d'aliéner son bien au préjudice de son fils; enfin qu'il fût ordonné qu'il viendrait à partage des biens de la succession de son pere, suivant la Coutume, avec André Guillaume Harrouard son frere.

Alors la Demoiselle Harrouard, croyant parer le coup, demanda que Delbec & sa femme fussent interrogés sur des faits & articles qu'elle leur fit signifier, dans lesquels elle allegua, *que l'enfant desavoué étoit le fils naturel d'un nommé Tartarin, qu'elle & son mari n'ayant point d'enfant, s'étoient fait un plaisir de l'élever; mais qu'étant accouchée d'un enfant en 1707, elle remit l'enfant entre les mains d'Elizabeth Bence, de qui elle le tenoit.*

Elle ne prit pas garde que l'Appel de la Sentence tomboit, parce qu'elle n'avoit été rendue que sur ce qu'elle nioit avoir remis l'enfant entre les mains d'Elizabeth Bence, ce qui avoit obligé les Juges à ordonner la preuve de ce fait.

El-

Elle ne voyoit pas , ce qui est de plus important , qu'elle convenoit de l'éducation qu'elle & son mari avoient donnée à Charles-François Harrouard , & indirectement de la possession de son état. Voilà comme les Parties s'enferment d'elles-mêmes.

Delbec & sa femme, contens de l'aveu de la Demoiselle Harrouard en faveur de leur prétention, crurent qu'ils ne devoient pas répondre sur des faits où ils n'avoient point d'intérêt.

La Demoiselle Harrouard jugea qu'elle devoit dresser une autre batterie. Elle rendit sa plainte par devant le Lieutenant-Criminel , contre Grancier Huissier , qu'elle accusa de lui avoir suscité ce Procès , & d'avoir voulu suborner des Témoins qu'elle vouloit faire entendre pour prouver la mort de Charles François Harrouard. Dans l'information, dont elle obtint la permission , elle fit ouïr des Témoins sur cette mort prétendue.

Elle a levé un Extrait-Mortuaire, qu'elle prétendit être celui de Charles - François Harrouard. Le voici.

Extrait-Mortuaire , tiré des Régistres des Inhumations de l'Eglise Paroissiale de S. Roch. .

„ L'An mil sept cens deux , du septieme
 „ Novembre, Charles âgé de deux ans , fils
 „ de Charles Rouard Domestique , & de
 „ Marie Troucy sa femme , décédé hier
 „ rue de Richelieu , en cette Paroisse , a
 „ été inhumé au Cimetiere présens Char-
 „ les Varanne garçon Fossoyeur , demeurant
 „ rue & Paroisse S. Roch , & André Mi-

„gnard, Gagne-Denier, demeurant rue S.
 „Honoré, aussi en cette Paroisse, qui a
 „dit ne sçavoir signer. Ainsi signé Varan-
 „ne & Guilleux.

Voilà la pièce qu'elle a produite, soutenant que les différences des noms étoient des déguisemens affectés.

Le 13 Mai 1712 la Demoiselle Harrouard présenta une Requête à la Cour, où elle demanda „à faire preuve, tant par titres que par Témoins, que l'Enfant dont on défendoit l'état, se nommoit Jean-Nicolas Tartarin, & qu'il étoit fils naturel de Jean Tartarin Rôtisseur, & de Charlotte le Bence, sœur de la femme de Delbec, sauf aux Parties adverses de faire la preuve du contraire.” A la veille de la plaidoirie, elle interjeta Appel de l'Acte de la Tutelle, qui avoit nommé Richer Tuteur. La Cour régla cet incident, en nommant pour Tuteur Longchamp, Procureur au Parlement.

Telle est la science du Procès, fertile en moyens pour soutenir la prétention même la plus injuste. Telle est la foiblesse de l'esprit de l'homme, même le plus éclairé, qu'on peut réussir à lui voiler si adroitement une vérité évidente, qu'il a besoin de toute sa pénétration pour la démêler.

Venons aux moyens que les Avocats mirent en œuvre de part & d'autre.

Mre. Huart, Avocat de l'Enfant desavoué, dit que cet Enfant rapportoit, pour établir son état, la preuve la plus certaine, & la plus irréprochable; que c'étoit même la

la seule que nos Ordonnances reconnoissent. Les déclarations les plus authentiques, les reconnoissances, les plus publiques, le bruit commun, la foi des Témoins, sont d'inutiles secours, si les Regîtres publics ne parlent pas en faveur de l'Enfant qui vient réclamer sa naissance.

10 Quel fonds de sagesse après tout ne découvre-t-on pas dans ces augustes Loix ? Que la politique en est admirable ! Les déclarations des peres & des meres sont souvent l'ouvrage d'une inimitié invétérée pour des Collatéraux ; les reconnoissances des Parens, presque toujours l'effet d'une complaisance aveugle ; le bruit commun n'est fondé la plupart du tems que sur des jugemens superficiels ; la foi des Témoins est souvent suspecte & incertaine : mais les Regîtres publics sont invariables. Dans ces Dépôts sacrés des peres reconnoissent les enfans nés de leur mariage, & les Juges, en les suivant pour guides, ne peuvent craindre de s'égarer.

11 Si l'Extrait Baptistaire assure incommutablement la filiation, quelle confiance plus juste que celle de Charles - François Harouard ? Quels coups peut-on lui porter, qu'il ne repousse avec ce titre public ?

12 Mais il ne borne pas-là ses preuves de la certitude de sa naissance ; l'éducation que ses pere & mere lui ont donnée jusqu'en l'année 1707, le nom du pere qu'il a toujours porté, & sous lequel il a été connu, écartent tous les doutes que l'Esprit peut se former.

* Edit de 1539. art. 52.
Ordonnance de Blois, art. 181.
Ordonnance de 1667. tit. xx. des faits qui gisent en preuve.

* 14. c.
De prob.

Il est vrai que, suivant les dispositions du Droit, entre autres de cette Loi fameuse *non nudis* *, la seule éducation n'acquiert pas un titre incontestable de filiation, & qu'elle demandât d'autres circonstances; mais lorsqu'elle se trouve jointe à un Acte baptismal, peut-on accuser un Enfant d'imposture, & son état ne semble-t-il pas tout-à-fait hors d'attaque? Charles-François Harrouard est pourtant forcé, avec ces avantages, de se défendre, non pas contre des Collatéraux, mais contre une mere qui reconnoît de l'avoir élevé.

Les preuves de cette reconnoissance sont bien éclatantes; elles sont d'autant moins suspectes, que nous les tirons des déclarations que son pere & sa mere ont faites en Justice, lorsqu'ils ont voulu détruire la vérité de son état.

Dans la plainte de Guillaume Harrouard contre sa femme, il convient précisément que ce même Enfant a été élevé dans sa maison comme son véritable fils, qu'il a été reconnu pour tel par ses parens, qu'il a été appelé de son nom par sa femme, par ses amis, par ses voisins, depuis sa naissance jusqu'en l'année 1706, jusqu'au tems du divorce, ouvrage de la jalousie.

Voilà quelle est la reconnoissance du pere.

La reconnoissance de la mere est exprimée bien clairement dans les faits & articles, sur lesquels elle a voulu faire interroger Delbec & sa femme.

Sur l'Article XI. de ces faits, elle deman-

mande elle-même, *s'il n'est pas vrai qu'elle & son mari ont nourri, élevé & entretenu cet Enfant à leurs fraix jusqu'en 1705, & depuis la réconciliation qui se fit en 1706, jusqu'en Décembre 1707.*

Charles - François Harrouard n'est donc pas un Enfant, qui, à la faveur d'un Extrait-Baptistaire usurpé, se prétende fils de personnes qu'il n'a jamais connues, & chez lesquelles il n'a point été élevé. C'est un Enfant qui a pour titres son Extrait Baptistaire, & sa Possession d'état, établie par l'éducation qu'on lui a donnée.

Il n'en fallut pas tant dans le Siècle passé, pour reconnoître Marie Cognot. Elle n'avoit d'autre titre de sa naissance que son Extrait-Baptistaire, qu'on l'accusoit d'avoir usurpé ; & bien loin d'avoir été traitée comme fille par la mere qui la desavouoit, elle convenoit que le seul hazard l'avoit conduite dans la maison de ses parens, qu'elle y avoit été regardée comme leur servante, qu'elle y avoit exercé ce vil emploi. Elle s'étoit mariée sous un autre nom que celui qu'elle demandoit de porter. Elle avoit même formé contre les héritiers du Sieur Cognot son pere, une demande en délivrance d'un legs modique, qu'il lui avoit fait dans la qualité de Marie Croissant sa Servante.

Ici c'est un Enfant, que le pere & la mere avouent avoir regardé comme un véritable fils, l'avoir élevé, nourri, entretenu en cette qualité ; & la mere ôse soutenir, malgré cette double reconnoissance, malgré un Extrait-Baptistaire, qu'il n'est pas son véritable

table fils. La jalousie l'a fait dire au pere dans un tems, la haine de la mere le lui fait dire à présent; mais la vérité n'en peut souffrir.

Si de pareils discours sont étouffés, si l'Extrait Baptistaire, si la reconnoissance du pere & de la mere, si l'éducation qu'ils ont donnée, ne mettent pas à couvert du desaveu d'un pere & d'une mere; qui ne doit trembler pour son état? qui en peut produire des titres plus éclatans?

Bannissons notre crainte; l'état des hommes est sous la protection des Loix, & des sages Magistrats qui en sont les fidèles dépositaires; les plaintes des enfans se feront entendre; les discours emportés des peres & des meres qui les desavouent, n'empêcheront point qu'elles ne touchent les Esprits.

Mre. Gin, Avocat de la mere, commença par une Histoire, suivant laquelle il dit que Guillaume Harrouard, dont le bien étoit substitué, craignant de laisser après sa mort sa femme dans une mauvaise situation, voulut remplacer par un Enfant supposé, son fils mort à quatorze mois. Il rapporte les faits contenus dans la plainte de Guillaume Harrouard, & dit que dans le dessein de cacher la mort de son Enfant, il donna à la Nourrice, qui devoit le faire enterrer, un mémoire, où on déguisoit les noms de pere & de mere, pour être mis sur le Régistre mortuaire. Que cet Enfant fut enterré le 7. Novembre 1702, dans l'Eglise de

S. Roeb, Paroisse de la mere de la Nourrice, qui prit ce soin, & qu'on donna à l'Enfant le nom de fils de Charles Rouard Domestique, & de Marie Trouffy sa femme. Que pour remplacer cet Enfant, Guillaume Harrouard s'adressa à la Durand Sage-femme, qui, sçachant qu'Elizabeth Bence nourrissoit chez elle un Bâtard, que sa sœur avoit eu d'un nommé Tartarin, comme il étoit à peu près du même âge que le défunt, elle le donna à Guillaume Harrouard, Elizabeth Bence étant ravie d'en être délivrée. Voilà le nœud de la question; le prétendu Charles François Harrouard est cet Enfant bâtard; supposé à la place du mort. Voilà comment le desaveu de la Demoiselle Harrouard se concilie avec la plainte de son mari.

C'est une règle établie, dit Mascardus, que dans le cas où la vérité est obscure, ou enveloppée par les artifices de la fraude, les conjectures & les présomptions doivent être admises*.

Que l'on ne dise point que la question d'état doit être exceptée, qu'elle a des privilèges qui l'assujettissent à des règles plus sûres & plus certaines; car le même Auteur dit au nombre 3. que sur le sentiment de plusieurs Auteurs qu'il cite, cette règle a lieu, même dans la supposition de part, qui est

* *Receptissima est in Jure illa propositio in his qua probatur sunt difficultia, leviores probationes, ut sunt conjecturae & presumptiones, admittit.* Mascardus de probationibus, c. 1147. num. 10.

est ordinairement de toutes les questions d'état la plus obscure *.

Ainsi , avant que de venir à la preuve testimoniale , mettons en œuvre les indices & les présomptions.

Première présomption. Aucun Parent, paternel ni maternel , n'embrasse la défense de cet Enfant , ne se présente pour soutenir son état ; ce sont de riches Bourgeois de cette Ville de Paris , gens d'honneur & de probité , qui ne souffriroient point l'injustice , & le scandale du desaveu d'un Enfant qui leur seroit uni par les liens du sang. D'où il s'ensuit , qu'ils n'ont jamais reconnu cet Enfant , & qu'il n'a jamais été publiquement en possession de son état.

Seconde présomption. Elle est fondée sur la plainte faite par le pere , & le desaveu de la mere.

On convient que la seule déclaration du pere & de la mere ne suffit pas pour priver un Enfant de son état ; mais il y a deux cas où elle devient d'un très grand poids , & où elle peut même former une preuve.

Le premier , quand le pere ou la mere persévère dans le desaveu jusqu'à la mort. Dans ces derniers momens , où les passions amorties ne laissent plus que le regret de s'y être livré , il n'est point d'homme qui ne s'efforce de réparer les injustices qu'il a faites ,

* *In his enim simulatis actibus ac fraudulentis , qui occultè patrari solent , sufficit probatio per conjecturas & presumptiones.*

tes, sur-tout quand la réparation ne dépend uniquement que de sa volonté.

Guillaume Harrouard avoit accusé sa femme d'avoir introduit dans sa maison un enfant supposé ; il avoit fait informer de cette supposition, cet enfant avoit été rendu à ceux de qui on le tenoit. Peut-on présu-mer, qu'un pere véritable, un pere Chrétien, s'il eût connu que l'enfant étoit le sien, eût persisté dans son desaveu jusqu'au dernier soupir de sa vie, qu'il ne l'eût pas rappelé chez lui, qu'il n'eût pas fait en sa faveur une déclaration authentique, pour le mettre à l'abri des informations qui dé- posoient contre lui ?

Le second cas, où la déclaration d'une mere est considérable, c'est lorsqu'elle se trouve forcée d'avouer la supposition de l'enfant qui se donne pour véritable ; c'est le sentiment de Menochius *

Mascardus, qui rapporte aussi cette déci- sion dans la Conclusion 1147, nombre 21, avoue que cette confession ne seroit pas suf- fisante, si elle étoit dénuée de toute pré- somption : mais il soutient après Alciat, que lorsqu'elle est accompagnée d'autres conjectures, elle doit faire une preuve complete. Ici, non seulement il y a des conjectures, mais une preuve testimoniale parfaite.

Troisième présomption. Il est impossible qu'u-

* Non est enim presumendum, quod mater contra seipsam & contra proprium filium, si talis fuisset, mentita fuerit. Menochius de presumpt. tom. 2. lib. 5. c. 24. n. 25.

qu'une mere desavoue son enfant, qu'elle n'y soit portée par des passions qui soient capables de vaincre la nature, & d'étouffer dans son cœur la tendresse maternelle.

On ne nous oppose aucune passion assez violente, pour produire cet effet. On parle d'une prédilection aveugle pour le second enfant; mais cette prédilection aveugle, alléguée sans preuve, peut causer une indifférence pour le premier, mais ne sçauroit allumer sans raison une haine assez vive contre le second, pour porter une mere à cet excès, non seulement de ravir à cet enfant son état, mais de se deshonorar elle-même à la face de la Justice, en se chargeant d'une supposition odieuse. Il la faut imaginer coupable, non seulement d'une grande insensibilité, & pour son fils, & pour son honneur, mais d'une haine cruelle pour son fils & pour elle-même.

De-là, que doit-on conclure? que la vérité & la justice l'ont obligé à faire ce desaveu.

Mais pourquoi s'arrêter à des présomptions, quand on a d'ailleurs une preuve parfaite?

Elle est fondée sur l'information faite en 1706. par son mari; sur l'Extrait-Mortuaire de l'enfant, quoique les noms y soient déguisez; & sur l'information faite à sa requête dans le mois de Janvier 1713.

Les Témoins, qui déposent de la supposition de l'enfant dans l'information faite à la requête du mari, ne peuvent pas être présumez gagnez, ou corrompus, puisqu'ils l'ac-

l'accusent lui-même de cette supposition criminelle. Il les auroit engagez à en charger uniquement sa femme, s'il les avoit séduits.

On voit facilement que le mari, entraîné par la force de la vérité, révéla la supposition, qu'il n'avoit tramée dans l'excès de sa tendresse pour sa femme, que pour la faire jouir après sa mort des biens substitués.

On ne peut pas supposer que le mari eût seul formé le dessein de ravir à son véritable fils son état, puisqu'il auroit trouvé un obstacle invincible dans la résistance de sa femme.

Dira-t-on que le dessein étoit concerté entre eux, & que pour mieux imposer, elle s'y opposa? Mais ne voit-elle pas que son opposition faisoit échouer ce dessein, si l'enfant eût été véritable? D'ailleurs auroit-elle voulu se deshonorar devant ses Juges, en consentant que son mari l'accusât d'adultère?

Il est donc évident que ce fut la vérité seule qui obligea le mari à alleguer dans sa plainte la supposition de l'enfant; que sa femme n'agit point de concert avec lui, parce que la crainte de tomber dans la misère après la mort de son mari, lui fermoit la bouche.

Mais cette vérité qui doit triompher, dès que la Justice exige qu'elle éclate, l'a enfin obligée à desavouer le prétendu Charles-François Harrouard.

On dira contre la première information, que les Ordonnances n'ont admis qu'une voye pour prouver la naissance des enfans, l'Extrait Baptistaire; une voye pour prou-

ver leur mort, l'Extrait-Mortuaire; & que tout autre moyen doit être douteux & incertain, & ne doit pas être admis dans une question de cette importance.

Si cette proposition étoit admise, on ne pourroit point établir le crime de supposition de part, ce crime deviendrait impuni. Voici la distinction qu'il faut faire.

On ne peut pas civilement, & par la voye d'une Enquête, attaquer l'état d'un enfant, parce que si la preuve par Témoins ne peut être admise par l'Ordonnance pour une somme qui excède cent livres, à plus forte raison dans une question importante, d'où dépend le sort d'une famille. Mais on peut intenter une accusation pour crime de part supposé, ou de supposition d'enfant, & l'instruire par la voye de l'information, de même que les autres crimes. Mascardus, dont l'opinion est conforme à celle de tous les Jurisconsultes, décide que suivant la Loi vulgairement reçue, on fera une preuve parfaite de la supposition de part par deux Témoins *.

Les Jurisconsultes ont été plus loin; car ils ont décidé, qu'encore que dans les crimes ordinaires, on ne puisse point entendre pour Témoin celui qui est complice; néanmoins ici le contraire se doit observer; parce que c'est un cas où, à cause de la nature de l'affaire, il seroit sans cela fort difficile de découvrir la vérité †.

L'in-

† Decius,
Socinus,
Meno-
chius. Al-
phonsius,
Acaranza.

* *Porro probabitur suppositus pateris plene per duos testes juxta ubi numerus. ff. test. Mascardus concl. 1147. n. 3.*

L'intérêt public exige que la voye de prouver le crime soit ouverte, afin qu'il ne soit pas impuni, & que la licence ne soit pas autorisée ; mais en matière civile, la facilité de trouver des Témoins, qui, en déposant faux, ne courent pas le même risque qu'ils courroient en matière criminelle, a obligé le Législateur, pour l'intérêt de la vérité, à interdire cette preuve.

Q'on ne dise pas que Guillaume Harrouard a abandonné son information, & qu'on n'en peut tirer aucun avantage. Car la preuve subsiste toujours, à laquelle la Partie publique, qui n'abandonne point la poursuite du crime, laisse toute sa force. On ne voit point de rétractation formelle de l'accusation de supposition de part, on ne voit aucune déclaration de sa part, qui rende au Demandeur l'état qu'il prétend lui avoir été ravi.

D'ailleurs on prouve la mort de Charles-François Harrouard, par un Extrait-Mortuaire. Il est vrai que les noms y sont déguisez : mais on prouve, par l'information, que Guillaume Harrouard avoit donné un mémoire, où les noms qu'on devoit insérer dans l'Extrait-Mortuaire, seroient déguisez.

Il n'est pas étrange que les noms de l'Extrait-Mortuaire ne soient pas conformes à ceux de l'Extrait-Baptistaire, puisqu'on a eu intention de rendre le premier si différent, qu'on ne pût pas découvrir que l'un & l'autre concernoient la même personne. Mais ce complot formé de déguiser l'Ex-

trait-Mortuaire, prouve que l'Extrait qu'on produit, regarde Charles François Harrouard, & établit sa mort par conséquent.

Ce qui prouve cette vérité, c'est qu'on défie de trouver un Extrait-Baptistaire à Saint Roch ou ailleurs, d'un enfant sous ces mêmes noms, tels qu'ils sont déguisez dans l'Extrait-Mortuaire.

Une seconde information vient au secours de la première. Qu'on n'allègue point qu'elle est faite contre un étranger, puisqu'elle est contre Crancier Huissier, accusé d'avoir suborné des Témoins qui ont déposé que le Demandeur est fils de Guillaume Harrouard. Or ce fait ne peut être indifférent à la Cause, il sert à découvrir l'intrigue & les ressorts cachez que l'on fait mouvoir pour surprendre la Justice. L'on voit que le Demandeur n'est pas innocent, puisqu'il est lui-même complice de la subornation, ayant été présenté aux Témoins subornez.

Afin de ne rien laisser à desirer pour éclaircir la vérité, on prouve que le Demandeur est Nicolas-Jean Tartarin, fils de Jean Tartarin, & de Charlotte Bence, qui est la sœur d'Elizabeth Bence.

Les informations établissent ce fait, qui est encore établi par un Extrait-Baptistaire, tiré des Registres de la Paroisse de Sainte Hypolite, Fauxbourg Saint Marcel. Il paroît dans cet Acte, qu'on baptisa le 25. Novembre 1702, un fils de Jean Tartarin & de Charlotte Bence, & qu'il fut nommé Nicolas-Jean Tartarin, & qu'Elizabeth Bence fut Marraine de l'enfant.

Quand

Quand à toutes ces preuves on joindra le refus que Delbec & Elizabeth Bence sa femme ont fait de répondre sur des faits pertinens & décisifs, qui conduisoient à la vérité, & la mettoient dans tout son jour : ne sera-t-on pas parfaitement convaincu, que le Demandeur est un Imposteur ?

Que de réflexions se présentent à l'esprit, pour fortifier encore la vérité ! Qu'est devenu Nicolas-Jean Tartarin, qui a été baptisé dans l'Eglise de Sainte Hypolite ? Qu'en a-t-on fait ? Est-il mort, est-il vivant ? où est-il ? Elizabeth Bence sa Marraine, sœur de la mere de l'enfant, est en état d'en rendre raison ; le refus qu'elle fait de répondre, ne dépose-t-il pas contre elle ?

On suppose, qu'en mettant cet enfant en pension, on est convenu à trois cens livres par an pour sa nourriture & son entretien : comme si Guillaume Harrouard, qui demouroit à Paris, n'avoit pas été à portée d'entretenir cet enfant. Guillaume Harrouard meurt en 1708 ; on ne songe point au Demandeur, on ne le comprend point dans le nombre des enfans du défunt, on ne lui fait point porter de deuil, on ne paye point ses pensions : Elizabeth Bence, & son mari, n'en sont point étonnés, n'en témoignent aucune inquiétude ; le premier mari meurt, le second mari qu'elle épouse, garde un enfant longtems, dont on ne paye point la pension : l'imposture ne se déclare-t-elle pas d'elle-même ?

Comment prétend-t-on d'étruire tant de preuves convaincantes ? Par deux titres,

l'Extrait-Baptistaire, & la possession d'état.

Il n'y a point de titre plus fort & plus respectable qu'un Extrait-Baptistaire; mais il faut que ce soit l'Extrait-Baptistaire de celui qui le produit, & qui s'en sert. Or c'est ce qui ne se rencontre point ici: le Demandeur emprunte & usurpe un Extrait-Baptistaire étranger, c'est celui de Charles-François Harrouard. Pour le combattre, la Demoiselle Harrouard a levé l'Extrait-Baptistaire de Nicolas-Jean Tartarin, c'est celui du Demandeur.

La possession d'état est une présomption convaincante; mais celle dont le Demandeur se pare n'a point été réelle.

Premièrement, il n'a d'autre preuve de sa possession que celle qu'il tire de la plainte du Sieur Harrouard en l'année 1707, & des faits que la Demoiselle Harrouard a fait signifier à Delbec & à sa femme. C'est donc la confession de Guillaume Harrouard & de sa femme, qui forme son unique preuve. Or c'est un principe rapporté par Colombet dans ses Paratitres du Digeste, principe tiré de la Loi 9. ff. de except. que la confession ne se divise point en matière civile; qu'il la faut rejeter, ou l'admettre toute entière, selon qu'elle est pour celui qui fait la confession, & contre lui, & non en séparant précisément ce qui est contre lui *.

Suivant la plainte du Sieur Harrouard, le Demandeur n'a été amené chez lui que par in-

* Solet & alia offerri differentia hæc in re inter causam civilem & criminalem, videlicet quod in causâ civili confessio nunquam scinditur; sed integra capienda est quatenus præ-

intervalles , il n'y a demeuré que très peu de tems , & toujours malgré le Sieur Harrouard ; il ne l'a jamais regardé que comme un étranger que sa femme introduisoit dans sa maison ; & enfin il l'en a chassé sans retour. Appelle-t-on cela être reconnu par celui dont on se prétend le fils ? appelle-t-on cela être en possession de son état ?

Les faits & articles signifiez à la requête de la Demoiselle Harrouard , ne sont pas plus favorables au Demandeur. Si elle dit dans un article qu'il a été nourri en 1703. jusqu'en 1707. , elle soutient dans les autres articles qui précèdent , & qui suivent , que c'étoit un Enfant supposé , un Enfant qui avoit été emprunté d'Elizabeth Bence , par l'entremise d'une Sage-femme , en l'année 1703.

Secondement , le Demandeur n'a jamais été reconnu par la famille du Sieur Harrouard , ni par celle de la Demoiselle Harrouard. Ainsi , quand on supposeroit qu'il auroit été en possession de son état , ce ne seroit pas une possession publique , mais furtive & clandestine , incapable de faire présumer un juste titre.

Troisièmement , cette possession d'état furtive a été interrompue par ceux même qui l'avoient introduite.

Après cela le Demandeur invoque inutilement l'Arrêt rendu en faveur de la Demoiselle Cognot : les circonstances en sont tou-

106

confitente, & contra eum facis, & non tantum autem quatenus contra eum facis. Colombei, au titre de confessis.

tes différentes. Il n'y étoit point question de supposition d'Enfant, prouvée par des informations. On n'opposoit point à la Demoiselle Cognot un autre Extrait-Baptistaire que celui qu'elle rapportoit en sa faveur. Il y avoit une Transaction passée en 1617., par son pere lui-même, où il s'étoit obligé de payer les nourritures qui avoient été fournies à cette fille pendant quatorze ans ; un interrogatoire subi par la mere, où elle avoit découvert elle-même sa malignité. Enfin, il y avoit un enchaînement de preuves, auxquelles il étoit impossible de résister. En un mot, tout parloit, tout persuadoit pour la Demoiselle Cognot : tout parle, tout persuade aujourd'hui contre le Demandeur.

Surabondamment, pour dissiper jusqu'au moindre nuage, la Demoiselle Harrouard a offert d'établir que le Demandeur est fils de Jean Tartarin.

Au reste, ce n'est pas le cas de dire que l'on veut prouver par Témoins l'état d'un Enfant. La preuve est déjà faite, ou du moins très avancée ; on demande de l'achever & de la perfectionner. On se conforme en cela à l'Ordonnance, qui permet la preuve par Témoins, lorsqu'il y a un commencement de preuve par écrit.

On dit au Demandeur, Vous prétendez être Charles François, fils de Guillaume Harrouard & de sa femme ; on prouve par des informations que vous êtes un Enfant supposé ; on produit l'Extrait Mortuaire qui établit la mort de Charles François, & en
mê-

même tems on prouve que vous êtes Nicolas-Jean Tartarin, bâtard de Jean Tartarin, & de Charlotte Bence. On prend la supposition dans sa source, on voit son progrès; on vous démontre que l'Extrait Baptistaire, dont vous voulez vous prévaloir, est usurpé, que votre possession d'état est clandestine. Toutes ces preuves sont soutenues par plusieurs présomptions convaincantes. A quoi tient-il que la vérité, qui s'élève contre vous, ne soit reconnue, puisque tout concourt à la manifester?

Après cela peut on donner à la Demoiselle Harrouard un Enfant, que la Nature & le sang desavouent, que les Parens & le Public rejettent? Que la Justice lui donne donc des entrailles de mere pour un Enfant supposé, avant que de le lui attribuer; ou plutôt, qu'elle desavoue elle-même un Enfant, que la Nature, que la vérité elle-même proscrivent.

M^{re}. Huart repliqua & dit, que s'il étoit Replique de M^{re}. Huart. des maximes, que nul ne pût être écouté en Justice, qu'il n'eût un intérêt raisonnable dans l'action qu'il formoit; on écoutoit encore moins celui qui, pour fonder son action, alleguoit son propre deshonneur. C'est même un principe trivial de Droit, que la Loi regardoit ces sortes de personnes comme des especes de visionnaires qui plaidoient contre eux-mêmes.

Ce principe établi, la Demoiselle Harrouard peut-elle espérer d'être écoutée dans un desaveu qu'elle fonde sur une supposition odieuse, dont elle se reconnoît coupable?

Igno-

* *Causa capitalis par-
tibus subjecti
crimen.*

Lib. 1. ad
Leg. Corn.
de falsis.

Ignore-t-elle que ce crime est capital * ? Ne sent-elle pas bien qu'elle ne peut réussir dans son desaveu, sans s'exposer à toutes les rigueurs de la Loi ? Est-il permis de prendre l'Enfant d'autrui, de le supposer à la place de son véritable fils, mort & inhumé sous des noms déguisez, & de vouloir que toute la famille regarde l'Enfant supposé comme un véritable fils ? Quel préjudice ne cause pas un pareil Enfant aux freres & aux collatéraux qu'on lui donne, en un mot aux héritiers du sang ? N'est-ce pas un larcin qualifié très punissable ?

Mais on va travailler pour son intérêt & son honneur, en la mettant à couvert des peines auxquelles elle s'expose.

Elle produit premièrement la plainte de son mari en 1705., & l'information qui fut faite en conséquence. Elle laisse à part habilement l'accusation d'adultere contre elle. Elle prétend par cette plainte & cette information se convaincre elle-même d'une supposition d'Enfant.

Secondement, elle se flatte, par l'information faite à sa requête contre Crancier Huissier le 5. Janvier 1713., & par un Extrait-Mortuaire, d'avoir prouvé la mort de Charles-François Harrouard. Plusieurs raisons s'élèvent contre la plainte de son mari.

Premiere raison. Cette plainte est l'ouvrage de la jalousie ; on y voit un homme qui s'imagine n'être point le pere d'un Enfant que lui a donné sa femme. Dans cette imagination, n'est-il pas capable de tout pour se venger ? N'a-t-on pas vu des peres
af-

assez furieux, pour porter une main meurtrière sur des enfans qu'ils regardoient comme les fruits de la débauche de leurs femmes? Et l'on ne voudra pas qu'un pere plus timide, en prenant la voye de l'accusation de l'Adultere qui le venge de sa femme, y ajoute l'accusation de supposition, pour se débarrasser de l'Enfant?

On n'avoit nul égard parmi les Romains à tout ce qui paroissoit l'effet d'une imagination jalouse. Il étoit permis aux peres d'exhérer leurs enfans; mais dès qu'ils le faisoient par un principe de soupçon sur leur naissance, l'exhérédation étoit nulle. Les Romains étoient persuadez que cette passion troubloit l'esprit & le cœur; ils n'avoient garde de penser qu'elle pût décider souverainement de l'état des enfans: ils laissoient à ceux-ci la liberté de prouver qu'ils étoient nez dans le cours du mariage *.

Comment Charles - François Harrouard prouve-t-il sa naissance? Il la justifie par la preuve la plus authentique, par un titre inviolable, par un Régistre public, par un témoignage invariable, par l'éducation qu'on lui a donnée, par le nom de fils qu'il a porté.

La seconde raison contre la plainte est fondée sur une maxime constante, qui décide

* Si quis scripseris, ille quem scio ex me natum non esse, exheres esse, hanc exheredationem ita nullius esse momenti ait, si probetur ex eo natus. Lib. 51. posth. 14. §. ultim. ff. de liber. & posth.

de que l'état des enfans n'est point décidé par la volonté des peres & meres.

Les Romains, qui dans le commencement de leur République s'étoient accordé le droit de vie & de mort sur leurs enfans, ne s'étoient point accordé le même droit sur leur état; la raison qu'en rendent les Jurisconsultes, est excellente. Les enfans ne naissent pas seulement aux particuliers, mais aussi à la République; on laisse le soin de leur fortune au pere, mais leur état, comme une portion plus noble, appartient au public*.

Aujourd'hui comme autrefois, c'est le titre solennel de la naissance qui fait l'état des enfans †. En vain un pere dans sa prévention, ou dans sa passion, déclareroit avec serment que l'Enfant qui porte son nom, ne fait que remplir la place de son véritable Enfant mort, sa déclaration vraie ou fausse ne changeroit rien à la règle: parce qu'il importe infiniment pour la société civile, que l'état des hommes soit certain, & que cette certitude soit établie sur des Loix publiques & inviolables qui ne dépendent point du caprice des particuliers ‡.

Nous sommes ici dans l'espece de ces maximes fondamentales. On nous oppose une plain-

* *Libertati a Majoribus tantum impensum est, ut patribus, jus vita, necisque potestas in liberos erat permessa, libertatem tamen eripere non liceret.* Lib. 10. c. de patr. potest.

† *Parentes natales, non confessio assignat.* Lib. 22. de liberali causa.

‡ *Jus publicum privatorum pactis mutari non potest.*

plainte de Guillaume Harrouard, qui contient une déclaration contre l'état de son Enfant : mais cet état étoit-il dans sa disposition ? Plainte, dans laquelle on voit d'ailleurs le caractère de la jalousie qui en est le principe.

Qui l'oppose, cette plainte ? la propre mere de Charles François Harrouard, contre laquelle l'accusation de la supposition d'Enfant avoit été directement formée, & qui, consultant dans ce tems-là sa tendresse maternelle, déroboit cet Enfant à la colere de son pere. Quelle variation dans sa conduite ! elle démentoit la supposition ; aujourd'hui elle s'en sert pour combattre la naissance de son fils.

Qu'elle nous explique comment cette plainte peut être, selon elle, l'ouvrage de la vérité & de la fausseté ; de la vérité, à l'égard de l'accusation de supposition ; de la fausseté, à l'égard de l'accusation d'adultere ? Il faut donc diviser la foi de cet Acte. Comment un tel Acte, dont la foi se divise, prévaudra-t-il sur un titre invariable ?

La troisième raison qui s'élève contre cette plainte ; c'est qu'elle contient des faits évidemment faux. Le Sieur Harrouard dit affirmativement, que son véritable fils est mort en sa présence le 22. Octobre 1702. ; & que deux heures après, sa femme supposa qu'il n'étoit point mort. Comment ces deux faits se concilient-ils ? Quoi ! son fils meurt en sa présence, il le voit mourir, sa femme deux heures après lui dit qu'il n'est point mort, il est assez simple pour la croire, il ne s'em-

s'embarrasse pas d'un plus grand examen ? Rien assurément ne blesse plus le sens commun.

Sa femme, selon lui, le premier jour de l'année 1703., fit venir un Enfant supposé, à peu près de l'âge & de la ressemblance de celui qui est mort le 22. Octobre de l'année précédente; elle lui annonce que c'est Charles François: il se persuade sur le champ que c'est lui, quoiqu'il l'ait vu mourir; il lui donne son nom, il l'éleve dans sa maison dans cette qualité; ce n'est que trois ans après qu'il ouvre les yeux, & qu'il se récrie sur la supposition. Y eut-il jamais une imposture moins vraisemblable?

Si l'on en croit sa femme, elle fit porter alors cet Enfant par sa nourrice chez son ayeule paternelle, & chez tous ses parens, & leur dit qu'il étoit l'Enfant qu'ils avoient cru mort de convulsions.

Quoi! l'ayeule paternelle & les parens croient tout ce qu'on leur dit aveuglément? Ceux-ci reçoivent si légèrement cette fable si intéressante pour eux, dans un tems que le Sieur Harrouard n'ayant point d'enfans, ils pouvoient se flatter d'avoir sa succession? Ne semble-t-il pas qu'on ait affecté de forger une fable aux dépens de la vraisemblance? D'ailleurs ces parens, qui reconnoissent l'état de cet Enfant, ne démentent-ils pas la Demoiselle Harrouard, qui dit qu'il a possédé son état clandestinement? Le pere lui même ne dit-il pas dans sa plainte, que le Demandeur portoit *bardiment & publiquement le nom de son fils*? ce sont ses termes.

La

La quatrième raison, c'est que dans l'Histoire de cette supposition, la femme ne s'accorde point avec le mari. Elle prétend que la supposition se fit d'intelligence avec lui, & il l'accuse d'avoir tramé ce crime, & de l'avoir consommé elle seule en le trompant. Il fixe la mort de Charles-François Harrouard au 22 Octobre de l'année 1702, & la Demoiselle Harrouard dit que c'est le 6. Novembre. Ainsi ils se démentent réciproquement. N'est-il pas plus sûr d'ajouter foi à l'Acte public qu'on n'y voit point de contradictions. La vérité est une; rien ne marque mieux la fausseté d'un fait, que les variations dans la manière de l'exposer.

La cinquième raison, c'est la retractation du Sieur Harrouard. On la prouve non seulement par le silence qu'il a gardé sur cette plainte jusqu'à la mort, mais encore par la lettre qu'il écrivit au Commissaire, attachée à l'information; il le pria d'en arrêter le cours. On la prouve encore par les suites de la réconciliation qui se fit entre le mari & la femme en 1706. Charles-François Harrouard fut retiré de la ville de S. Denys où la mère l'avoit réfugié pendant le divorce, il fut rétabli dans la maison de son pere en 1707. Ces faits sont établis en rapprochant la plainte des faits que la Demoiselle Harrouard a fait signifier. Comment a-t-elle osé dire que la retractation n'a pas été formelle?

Quel avantage ne tire-t-on point de ces faits importants? ils détruisent tout l'effet de la plainte, ils présentent une retractation

34. ENFANT DESAVOUÉ.

précise ; non seulement l'idée de supposition s'évanouit , mais on voit encore une reconnoissance expresse de l'état de Charles François Harrouard.

Vainement dira-t-on que la confession du Sieur Harrouard dans la plainte , & de la Demoiselle Harrouard dans les faits qu'elle a fait signifier , étant employée à présent en matiere civile, ne peut se diviser. On répond que cette maxime qu'on allègue est un brocard de Droit, dont abusent des Praticiens superficiels. Sur quelle Loi est-elle fondée ? l'on défieroit bien d'en apporter aucune précise. Il dépend de la prudence du Juge de diviser la confession en matiere civile, ou de ne la pas diviser ; ce sont les circonstances qui le déterminent.

Henrys, Tome 2. dans sa fixième question posthume, nous apporte les cas où la confession se divise en matiere civile. Premièrement, lorsqu'il y a une forte présomption qui combat le fait qu'on ne veut pas diviser de la confession. Le second cas, c'est lorsqu'outre la confession, on a une preuve testimoniale du fait principal qu'on veut diviser.

Ici, le fait qu'on ne voudroit pas qu'on séparât, c'est le fait de la supposition de l'Enfant ; mais n'a-t-on pas mis en œuvre dans cette espece, non seulement des présomptions, mais un titre solennel, mais une véritable possession, qui détruisent le fait de la supposition d'Enfant ?

Il y a même une Loi formelle, qui prouve que la confession se divise en matiere civile.

C'est

C'est la réponse du Jurisconsulte Paul, qui propose l'espèce d'un homme qui confesse par une lettre qu'il est dépositaire de 10. livres d'or, & il ajoute que le pere du déposant lui devoit dix écus. Le Jurisconsulte décide que la lettre ne produit point d'obligation au profit du dépositaire, qu'elle ne contient que la preuve du dépôt qui peut être achevée *.

Quel est le motif de la Loi ? le voici : c'est que la force de la vérité seule oblige le dépositaire à confesser le dépôt, mais la confession de cette créance qu'il s'attribue n'a pas la même cause ; on a juste raison de soupçonner qu'il invente , pour se défendre , s'il le pouvoit , de rendre le dépôt.

L'étude du cœur de l'homme doit être l'objet du Juge ; il doit pénétrer le motif qui oblige une partie à parler, pour distinguer les divers principes de la confession. Quel est le but qu'il doit se proposer, tant en matiere civile qu'en matiere criminelle ? C'est de découvrir la vérité. Si on ne divisoit pas la confession dans les circonstances que l'on vient de dire, on fermeroît les yeux à la vérité, afin de se rendre esclave d'un vaine maxime de Pratique. Il faut même observer, que cette confession de
Guil-

* *Quaro an ex hujusmodi scripturâ aliqua obligatio nata sit ? scilicet quod ad solam pecunia causam attinet, respondet, ex Epistolâ de quâ queritur obligationem nullam natam videri, sed probationem rerum depositarum impleri posse. Lib. 26. §. ult. de deposit.*

Guillaume Harrouard étant contenue dans une plainte, doit se diviser, puisqu'elle est en matiere criminelle ; elle n'a pas changé de nature pour être employée en matiere civile.

Secondement, à l'égard des preuves de la mort de Charles François Harrouard, fondées sur diverses informations, il faut, pour les admettre, donner atteinte à l'Ordonnance de Blois article 151., & à l'Ordonnance de 1667. titre 20., qui dans l'article 14. de ce même titre, ne permet la preuve testimoniale des sépultures que dans deux cas, *si les Registres sont perdus, & s'il n'y en a jamais eu.* L'application de ces Ordonnances se fait précisément à l'espece. Car c'est pour éviter l'inconvénient auquel la preuve testimoniale donneroit lieu ici, que ces sages dispositions ont été faites. Quoi ! l'on prétendroit enlever à Charles-François Harrouard sa naissance avec un complot de deux ou trois Témoins, à qui l'argent fera dire dans une information, faite sur une plainte concertée ou dictée par la jalousie, que le véritable Enfant est mort, que celui qui paroît l'être n'est qu'un usurpateur, un Enfant supposé ! Cherchez un Extrait-Mortuaire, si vous voulez faire croire la mort de votre fils. Charles - François Harrouard prouve sa vie & sa naissance par un Extrait-Baptistaire, il n'emprunte point le secours des Témoins ; vous ne pouvez point par conséquent prouver sa mort que par un Acte également public. Des Témoins sont des échos fideles qui repetent le langage de ce-

celui qui les produit ; mais l'existence & la filiation ne sont point confiées à ce langage imposteur.

Soefve, l'un de nos plus exacts Arrestographes, fournit un préjugé de ces sages maximes, dans l'Arrêt de Nicolas de Mailly qu'il nous rapporte. On prétendoit que Nicolas de Mailly étoit un Enfant supposé ; on en alleguoit pour preuve la déclaration faite par une Sage-femme appelée la Constantin, un instant avant l'exécution d'un Arrêt de mort prononcé contre elle. Sa déclaration contenoit, que, pour la décharge de sa conscience, elle étoit obligée de confesser que la Dame de Mailly étant hors d'âge d'avoir des enfans, avoit feint une grossesse, & que l'ayant sollicitée de seconder son dessein, celle-ci lui avoit porté dans son tablier un Enfant nouveau-né de la femme d'un pauvre Cordonnier, & que la Dame de Mailly feignit d'accoucher de cet Enfant. De quel poids sembloit être une pareille déclaration, faite par une personne dans un état où l'on ne présume pas le déguisement & l'imposture, puisqu'on ne juge point que personne veuille sacrifier son salut éternel ? *

Livre II.
Centurie
IV. chap. I.

La Cour, qui ne s'écarte jamais des vrais principes, connut le danger de s'arrêter à des déclarations de cette qualité, pour donner atteinte à l'état d'un Enfant qui a pour lui son Extrait-Baptistaire ; elle décida que

ces

* *Cum nemo presumatur salutis aeternae inmemor.* Lib. ult. Cod. ad Leg. Jul. repetund.

ces sortes de déclarations ne doivent jamais avoir lieu contre un tiers, sur-tout quand elles tendent à lui ôter un droit acquis. Et sur les Conclusions de Monsieur l'Avocat-Général Talon, Nicolas de Mailly fut maintenu dans son état par un Arrêt du 11. Août 1667.

Pour éluder la maxime, la Demoiselle Harrouard dit que l'on ne peut pas civilement & par la voye d'une Enquête attaquer l'état d'un Enfant; mais que l'on peut intentionner une accusation pour crime de part supposé, & l'instruire par la voye de l'information. Or il s'agit ici de la supposition d'un Enfant prouvée par une information régulière, faite dans un tems non suspect, & sur une accusation qui avoit été intentée par un mari contre sa femme.

Cette distinction est un paradoxe qui n'a aucun crédit en Justice. En effet, s'il ne tenoit qu'à changer de procédure, s'il étoit permis de prendre la voye criminelle, de mettre une plainte à la place d'une demande, pour se procurer une preuve par Témoins; quelle fraude ne feroit-on point aux Ordonnances?

L'Ordonnance de Blois & celle de 1663. auroient vainement désiré que les naissances & les décès seroient prouvés par des Registres en bonne forme, afin d'en exclure toute autre preuve. Un pere mécontent de son Enfant, n'aura qu'à concerter avec sa femme une accusation de supposition, faire entendre des Témoins dans une information, faire déposer par une nourrice, une

servante, d'une mort & d'une supposition imaginaire. Si cette procédure est admise, quel sera l'Enfant en sûreté sur son état ? Qui pourra désormais se vanter de conserver ses parens, sa famille, sa naissance, & que deviendrait, en un mot, toute la sagesse des Ordonnances * ?

II

* Dans un Procès où un nommé Bertaud demandoit à des Marchands le paiement de leur billet de plusieurs voyes de bois payables au Porteur, ils soutenoient qu'il étoit payé, & avoient pris la voye extraordinaire. Bertaud étoit appelant de la procédure criminelle à la Tournelle. Voici ce que je dis pour sa défense. Ce n'est pas la première fois que des Débiteurs infidèles, ne pouvant prendre la voye civile, ont pris la voye extraordinaire ; & si en prenant cette voye indirecte, ils avoient pu réussir, ils auroient trouvé le secret de rendre inutiles les dispositions des Ordonnances. Car on conçoit bien que la voye extraordinaire seroit une voye frayée & battue par les Débiteurs de mauvaise-foi, qui avec de faux Témoins, qu'ils feroient venir par douzaine des païs qui en sont fertiles, se dégageroient de leurs obligations. L'Etat seroit replongé dans les malheurs dont les Ordonnances ont voulu le mettre à l'abri, en garantissant les titres des Créanciers des faux Témoins toujours prêts à déposer au gré de l'injustice des Débiteurs infidèles ; & les Législateurs qui ont établi ces Loix si nécessaires à la tranquillité publique, seroient les dupes de leurs précautions.

C'est pourquoi le Parlement a toujours été si jaloux de l'observation des Ordonnances, que lorsque pour les éluder, on a voulu embrasser la voye criminelle, sous prétexte qu'il s'agissoit de la preuve du crime, il a toujours regardé cette voye comme un moyen indirect pour se jouer de la décision de la Loi.

Nous avons les célèbres Arrêts des 16. Janvier & 6. Avril 1664 : le premier, rendu sur les Conclusions de M. Talon, & le second, sur celles de M. Bignon ; qui ont décidé que les informations surprises pour s'acquérir une preuve interdite par les Ordonnances, doivent être rejetées. Ces deux grands Magistrats s'élevèrent avec beaucoup de force contre cet abus.

Le Parlement, le 16. Décembre 1723., a donné le même

Il falloit observer ici, que non seulement on vouloit détruire l'Extrait - Baptistaire par la preuve testimoniale, mais on vouloit par la même preuve établir le décès de Charles - François Harrouard, qui étoit en possession de son état depuis cinq ans, lorsqu'on entreprit de le troubler par une accusation & une première information. Le Sieur Harrouard s'étant désisté de la procédure, la seconde information a été faite lorsque l'Enfant avoit douze ans de possession. Peut-on après cela écouter la Demoiselle Harrouard?

A l'égard de la fable que l'on fait pour soutenir un Extrait - Mortuaire dont les noms, dit-on, sont déguisez; si elle pouvoit être reçue, il n'est rien qu'on ne fît vérité.

Quant à la preuve testimoniale que l'on offre de faire, pour établir que le Demandeur est fils illégitime de Jean Tartarin & de Charlotte Bence, c'est un asyle ruiné, où l'imposture se réfugie.

Dans l'Extrait Baptistaire qu'on rapporte de l'Enfant de Jean Tartarin, il est nommé
fils

exemple par un Arrêt rendu sur les Conclusions de M. Gilbert, qui parla avec la même dignité & la même éloquence que Messieurs Talon, & Bignon.

Je citai ensuite un pareil Arrêt du 16. Mars 1724., rendu dans une affaire où j'avois écrit: ce jugement infirmoit une Sentence du Châtelier, qui avoit permis une information pour prouver un dépôt, un nantissement, dont on accusoit ma Partie d'être retentionnaire.

Il intervint dans l'affaire de Bertaud, en faveur de qui je citois tous ces Jugemens, un Arrêt rendu à la Tournelle le 9. Février 1734., qui en renvoyant le Procès à la Grand'Chambre, le civilisa par conséquent.

fils légitime: c'est donc une preuve testimoniale qu'on veut faire, contraire à cet Extrait - Baptistaire de Charles - François Harrouard. D'ailleurs on veut prouver par la voye d'une Enquête une mort; n'est-ce pas heurter de front les Ordonnances?

Voici deux cas où la preuve qu'on demande, pourroit être admise. Le premier, si le pere & la mere qu'on veut donner à l'enfant, le réclamoient. Le second, s'il se présentoit deux enfans qui s'adoptassent le même Extrait - Baptistaire, & prétendissent être enfans du même pere & de la même mere: le pere, ou la mere qui en reconnoîtroit l'un des deux pour son fils, pourroit demander contre l'autre qu'il desavoueroit, la permission de justifier la véritable naissance du premier. Mais contre un enfant qui n'a point de concurrent, qui a été élevé plusieurs années comme un véritable fils, nous n'avons point d'exemple qu'on ait jamais écouté une pareille proposition.

Mettons dans la balance les preuves qu'on apporte de la mort de Charles - François Harrouard, & celles qu'on apporte de son existence & de sa filiation. Une plainte du pere dictée par la jalousie, plainte dont il s'est retracté; le suffrage de Témoins mendiés, ou corrompus; un Extrait - Mortuaire, où les noms, dit-on, sont déguisez. Pour prouver au contraire l'existence & la filiation de Charles - François Harrouard, on apporte un Extrait - Baptistaire en bonne forme, une possession d'état certaine, la reconnoissance de ses pere & mere dans

un tems non suspect, la reconnoissance de toute une famille. Il n'y a qu'à comparer les preuves de la mort & de la supposition, avec celles de l'existence & de la filiation. C'est-là toute la Cause.

Dans une affaire de ce genre, il n'est pas permis à l'imagination de porter ses vûes & ses recherches au-delà de certaines bornes. En matière de question d'état, toutes les preuves peuvent être admises au défaut de Regîtres publics : mais quand ces Regîtres parlent en faveur d'un enfant, il n'y a plus d'autre règle à consulter, d'autre Loi à suivre. La preuve que fournissent ces dépôts sacrez, est la seule qui décide, & qui ne peut être détruite par aucune autre. Il est superflu de répondre aux foibles conjectures qu'on a employées, ce sont de fausses lueurs qui s'évanouissent au grand jour de la vérité.

Charles-François Harrouard se présente avec un Extrait-Baptistaire, qui le déclare fils de Guillaume Harrouard, & de Marie-Anne Adam. Son pere, dans un mouvement de jalousie & de dépit, l'a desavoué ; mais dans un tems de calme & de raison, il l'a reconnu, il l'a souffert chez lui, il l'a élevé ; il a abandonné l'accusation d'Adultere qui étoit la suite & le motif de ce desaveu, & par ce défistement volontaire, il a rendu justice à sa femme & à son fils.

Aujourd'hui cette même femme, justifiée par son mari, vient se déclarer coupable du crime dont il l'avoit accusée : plus cruelle à elle-même, que la jalousie qui avoit ex-

ci-

citée cette accusation, elle se condamne, elle se deshonne, & se fait de son deshonneur un titre également honteux & injuste pour desavouer son fils. Dépouillée à son égard des sentimens de mere, elle en voudroit perdre la qualité : mais cette qualité acquise par la Nature ne s'éteint pas au gré des personnes qui la portent; & l'intérêt des familles, si cher, si précieux à la République, ne veut pas qu'un état certain par les Loix, vérifié par un Extrait-Baptistaire, soutenu de la reconnoissance des parens, soit sacrifié au caprice; disons mieux, à la fureur d'une mere dénaturée. Voici l'Arrêt qui fut rendu.

„ La Cour a reçu & reçoit la Partie de
 „ Huart Partie intervenante; ayant égard à
 „ son intervention, sans s'arrêter à la Re-
 „ quête de la Partie de Gin, du 13. Mai
 „ 1713, à fin de permission de faire preuve,
 „ entant que touche l'appel de la Sentence
 „ du Châtelet, a mis, & met l'appellation,
 „ & ce dont a été appellé au néant; émen-
 „ dant, évoquant le principal, y faisant
 „ droit; a maintenu & gardé Charles-Fran-
 „ çois Harrouard en la qualité de fils légi-
 „ time de défunt Guillaume Harrouard, &
 „ de Marie-Anne Adam; enjoint à ladite
 „ Adam de le recevoir chez elle en ladite
 „ qualité, & de le traiter filialement; don-
 „ ne acte à la Partie de Huart de ce qu'elle
 „ consent que sur la part dudit Charles-
 „ François Harrouard en la succession du-
 „ dit Guillaume Harrouard, les Parties de
 „ Tri-

„ Tribollet soient payées de la somme de
 „ 1025. livres, pour les pensions échûes le
 „ 26. Octobre 1711, ensemble de celles
 „ échûes depuis, & qui écherront à l'ave-
 „ nir, tant que ledit Charles-François Har-
 „ rouard restera chez les Parties de Tri-
 „ bollet; en consequence, ordonne que
 „ les Parties de Tribollet seront payées de
 „ ladite somme de 1025. livres de pensions
 „ échûes depuis ledit jour 26. Octobre
 „ 1711, & de celles échûes depuis, & qui
 „ écherront à l'avenir; condamne la Par-
 „ tie de Gin aux dépens envers les Parties
 „ de Huart & de Tribollet: & sur le sur-
 „ plus de la Requête de la Partie de Huart,
 „ ordonne qu'elle se pourvoira. Donné
 „ à Paris en Parlement, le 20. Juin, l'an
 „ 1713.”

Cet Arrêt fut conforme aux Conclusions
 de M. Chauvelin, frere de M. le Garde des
 Sceaux. La mort, en enlevant ce célèbre
 Avocat-Général, nous a enlevé un Magis-
 trat qui faisoit honneur à la parole. On a
 dit dans ce Procès, que Marie Cognot fut
 desavouée par sa mere: voici la Cause.





HISTOIRE DE MARIE COGNOT,

Desavouée par son pere & sa mere.

JOachim Cognot, Docteur en Médecine, épousa en 1590, à Bar-sur-Seine, Marie Naffier d'une honnête famille. Il étoit sexagénaire, & sa femme avoit 29 ans. Les gens vieux s'imaginent qu'ils rajeunissent en se mariant à une jeune personne, ils se desabusent bientôt, & on a eu raison de dire qu'un vieux qui se marie, fait du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

Ils eurent plusieurs enfans qui moururent, à la réserve de Claude Cognot, le dernier de tous. Le mari en 1597, laissa sa femme à Bar-sur-Seine, & vint demeurer à Fontenay-le-Comte en Poitou; il crut y trouver des gens plus crédules à la Médecine. En 1598, sa femme le vint trouver, & en 1599, elle y accoucha le 4. Juillet au bout de sept mois, de Marie Cognot, qui fut dans la suite desavouée par son pere & sa mere.

Le mari, jaloux de sa femme, se figura qu'un

qu'un autre avoit semé dans son champ cette dernière plante. Ce qui fortifia son idée, fut l'opinion qu'il eut qu'un enfant de sept mois n'étoit pas à termé, & que la petite fille étoit trop forte pour n'avoir que sept mois. Devoit-il ignorer, puisqu'il étoit Médecin, que dans la Jurisprudence il avoit été reçu, à cause de l'autorité du très sçavant Hippocrate, que les enfans à sept mois étoient parfaits, & étant engendrez d'un légitime mariage, étoient reputez légitimes *?

Plato
lib. 5. de
Republicâ.

Platon même, qui avoit établi dans sa République la Communauté des femmes, décidait: que les enfans qui naîtroient le neuvième ou le septième mois après qu'un homme auroit vu une femme, seroient ses enfans **.

Mais un jaloux ne suit d'autre loi que son imagination. Cependant, la petite fille fut baptisée le 24. Juillet 1599, comme fille de Joachim Cognot Docteur en Médecine, & de Dame Marie Naffier sa femme. On lui donna pour parrain Jaques Bonnot maître Apoticaire, ami du Médecin, & deux marraines, Renée le Grand, & Catherine Bonnot, fille de l'Apoticaire. Le Médecin ne fit confidence à personne de cette opinion injurieuse à sa femme, & de la jalousie qui le dévorait. Il donna sa fille à nourrir à une femme d'un village, nommé Souvré-le-mouillé, près de Fontenay-le-Comte. Quand il

* Septimo mense nasci perfectum partum jam receptum est, propter autoritatem viri doctissimi Hippocratis, & ideo credendum est eum qui ex justis nuptiis septimo mense partus est, justum filium esse. Lib. 12. ff. de statu hominum.

Il voulut quitter en 1601, le séjour de cette ville pour venir demeurer à Paris, il la tira des mains de cette Nourrice, pour la remettre à Judith Maurisset, femme d'un nommé Amastre, Coutelier, qui demouroit aux Loges, Fauxbourg de Fontenay-le-Comte.

Etant arrivé à Paris, il conçut le dessein de supprimer Marie Cognot, conduit par deux passions, par la prédilection qu'il avoit pour son fils, & par l'aversion qu'il avoit conçue pour sa fille, à qui dans son cœur il ne donnoit pas cette qualité. Il ordonna qu'on la lui envoyât à Paris.

En 1602, un homme la lui porta dans une hotte. Il le mena chargé de son fardeau, dès qu'il fut arrivé, sans lui donner le tems de se reconnoître, dans le Fauxbourg de Saint-Marceau, dans la rue de l'Ourfine. Là, il s'adressa à une femme, nommée Françoisse Fremont, femme de Jean Boutet Serurier. Il fit marché avec elle, à quatre livres par mois pour la nourriture de Marie Cognot, il paya d'avance le premier mois, & lui donna de la Serge verte pour l'habiller; & il lui dit que cette petite fille s'appelloit Marie, qu'il ne falloit pas s'informer de son nom, qu'elle avoit environ trois ans.

La mere, qui agissoit de concert avec le pere, avoit bien souffert dans son cœur un combat de la tendresse maternelle & des remords de sa conscience, contre la prédilection qu'elle avoit pour son fils & la crainte qu'elle avoit de son mari, que rien ne pouvoit

voit détourner de son dessein; mais le crime l'emporta sur la vertu.

Au bout de dix ou douze mois, sa tendresse curieuse l'engagea à aller chez la Nourrice: elle lui demanda si ce n'étoit point à elle à qui on avoit donné une petite fille à nourrir. La Fremont, en jettant les yeux sur la Dame Cognot, crut entendre une voix secrète qui la lui fit connoître. *Ne seriez-vous point la mere de cet enfant*, lui dit-elle? Celle-ci répondit que non; mais, son cœur la desavoua sur le champ, par les larmes qu'il lui fit répandre. Ainsi, dans le tems que sa langue renioit son enfant, son cœur par ses yeux l'avoit. Un pere de l'Eglise appelle les larmes, le sang du cœur blessé: *lacrimæ tanquam sanguinem vulnerati cordis*. C'est ce sang que la Nature répand malgré nous, qui montre l'état de notre ame à travers notre déguisement. La Dame Cognot apprit à se surmonter, car elle n'alla plus voir sa fille, & la femme qui l'avoit en dépôt, malgré son indigence, en eut un soin particulier. Ainsi Dieu permet, suivant le langage du même Pere de l'Eglise, que, lorsque celle qui a enfanté rejette son enfant, une autre femme a le soin de le recueillir; celle-là le hait, celle-ci l'aime; celle-là n'en est que la mere de nom, celle-ci l'est véritablement, selon l'esprit & le cœur de la tendresse maternelle*.

Cet-

* * Projiceret quæ peperit, illa contemneret, ista diligeret, illa frustra mater carnis, ista verior voluntate. August. in Psalm. 137.

Cette fille infortunée ayant atteint l'âge de raison, cultiva si heureusement les semences d'honneur & de sagesse que la Nature avoit jettées dans son ame, que sa mere dans son interrogatoire a dit que sa conduite sage & réglée, & assaisonnée de politesse, lui faisoit souhaiter qu'elle fût sa fille. Cependant, Françoise Fremont étant devenue fort pauvre, fut hors d'état de satisfaire son inclination qui la portoit à garder cette petite fille; elle la mit en 1609, à l'Hôpital de la Trinité.

Dieu, pour punir l'injustice que ce pere & cette mere dénaturez faisoient à leur fille, & le sacrifice qu'ils en faisoient à leur fils, le leur enleva peu d'années après. Mais cette mort ne rappella point les sentimens de la Nature dans le cœur de la mere, & n'éteignit point l'aversion du pere pour cette fille infortunée.

La Dame Cognot profita de cette conjoncture pour inspirer à son mari de lui faire un don mutuel selon la Coutume de Paris, de tous leurs biens meubles & conquêts * immeubles, pour en jouir pendant sa vie, ce qui lui assura tous les biens de son mari. Car, lorsqu'ils se marierent, leur fortune étoit très-médiocre. Elle s'augmenta par l'industrie & le travail du mari, qui fit une ample moisson, elle fut le fruit de
la

* On appelle Conquêts, les immeubles que le mari & la femme acquierent pendant la Communauté du mariage.

la Médecine, tandis que ses malades tomboient sous la faux de la mort.

Il devint Médecin de la Reine Marguerite *, & acquit du crédit & de la réputation auprès de cette Princesse. Voilà la source de sa fortune.

Françoise Fremont, qui avoit élevé Marie Cognot, ne l'avoit mise dans un Hôpital, que parce qu'elle ne sçavoit à qui s'adresser pour être payée de sa pension, & que son indigence, comme on l'a dit, ne lui permettoit pas de nourrir plus longtems cette petite fille. Elle ignoroit le nom & la demeure du Sieur de Cognot, qui, étant logé au bout du Fauxbourg Saint-Germain, où il avoit toutes ses pratiques, avoit affecté, afin qu'on ne pût pas le déterrer, de mettre en pension sa fille au Fauxbourg Saint-Marceau où il n'alloit jamais. Voilà l'avantage dont on jouit dans Paris. Quitte-t-on un quartier pour en prendre un éloigné? C'est un nouveau monde qu'on y habite, on y est plus caché que si on étoit allé résider dans une ville éloignée de cent lieux de sa première demeure.

Françoise Fremont avoit pourtant l'idée de ce Médecin bien gravée dans l'esprit: c'étoit un petit vieillard, qui avoit des traits fort reconnoissables. Il portoit une Soutane,

* Elle étoit fille de Henri II. & de Catherine de Médicis, Sœur des Rois François II. Charles IX. & Henri III. & du Duc d'Alençon, qui fut Souverain de Flandre: elle épousa Henri IV. qui la repudia. Cette Reine étoit plus que galante. Dans le portrait que ce Monarque en fait, où il fait l'apologie de son divorce, l'on croit voir une Médiane.

ne, un long Manteau, comme les Médecins de ce tems-là. Il y a des personnes qui ont des traits si aisez à saisir, que les plus mauvais Peintres en font des portraits ressemblans.

Quatorze ans s'écoulerent, sans que François Fremont eût aucunes nouvelles. La visite de la mere faite à sa fille, étoit le dernier tribut qu'elle avoit payé à sa tendresse. La cupidité l'avoit endurcie & fermé ses entrailles.

Au bout de ce tems-là, François Fremont alla voir dans le Fauxbourg de S. Germain un nommé Nicolas Blondel, Maître Vannier. S'entretenant avec la femme de ce Vannier sur le pas de sa porte, elle fut fort étonnée de voir passer près d'elle le Sieur Cognot dans un semblable habit qu'il avoit lorsqu'il l'étoit venu voir, il y avoit 14. ans. Et ayant demandé à cette femme à qui elle parloit, si elle connoissoit ce petit vieillard qui passoit, cette femme lui répondit qu'elle le connoissoit fort bien, que c'étoit le Sieur Cognot, qui étoit Médecin de la Charité, & qui logeoit près d'eux à l'enseigne du Cardinal, & près même de l'endroit où elle étoit : elle lui montra la porte.

Françoise Fremont lui dit alors, *Voilà l'homme qui m'a donné à nourrir Marie, que j'ai tirée depuis peu de l'Hôpital de la Trinité, pour la mettre en condition chez Noblin, Maître Ecrivain.* Dès le même jour, elle envoya querir le Médecin pour voir une Religieuse Cordelière de Saint-Marceau qui étoit ma-

lade; lorsqu'il sortoit du Monastere, elle l'arrêta, elle lui dit, *Monsieur, vous m'avez donné une fille à nourrir il y a treize ou 14. ans; qu'en voulez-vous faire? ne voulez-vous pas la reprendre, & me payer sa nourriture?*

Le Médecin fut d'abord surpris de ce compliment, mais il se remit pourtant & il nia d'abord qu'il lui eût donné sa fille à nourrir; il lui donna pour pere celui qui la portoit dans une hotte, il demanda où elle étoit, & ayant appris qu'elle demouroit chez un Ecrivain près des grands degrez de la Tournelle, & qu'elle avoit la fièvre, il prit l'adresse sur ses tablettes, & l'alla voir deux fois.

Quand le mari eut fait part à sa femme de cette nouvelle, sa tendresse se réveilla, elle souhaita d'avoir sa fille chez elle. Françoisse Fremont les étant allé voir, leur dit qu'elle vouloit être déchargée de cette fille, & être payée de sa nourriture. Le Médecin lui dit qu'elle la lui amenât; ce qu'elle fit dès le lendemain. La Dame Cognot, ne voulant point se découvrir, lui demanda combien cette fille gagnoit par an: à quoi Françoisse Fremont répondit qu'elle n'étoit pas venue pour la louer, mais pour la rendre à celui qui la lui avoit donnée pour la nourrir; & envisageant la mere, elle la reconnut pour celle qui étoit venue voir l'enfant, & à qui la tendresse avoit arraché des larmes.

Dans une seconde visite, ayant encore demandé inutilement d'être payée de la nour-

nourriture, elle fit assigner le Médecin pardevant le Bailly de Saint-Germain.

Le Sieur Cognot, frappé de cette assignation, craignit que son crime ne se dévoilât; il jugea qu'il falloit assoupir cette affaire: il passa avec cette femme une Transaction que j'ai cru devoir rapporter, parce que c'est la pièce fondamentale qui fit connoître l'état de Marie Cognot.

„ Pardevant les Notaires soussignez, furent présens en leurs personnes Joachim
 „ Cognot Docteur en Médecine, & Médecin ordinaire de la défunte Reine Marguerite, demeurant au Fauxbourg de
 „ Saint-Germain des-Prez, d'une part; &
 „ Jean Boutet, & Françoise Fremont sa femme, d'autre: lesquelles Parties, pour
 „ raison de la nourriture, aliment, & entretenement, prétendus avoir été faits
 „ par ledit Boutet & sa femme, par le tems ou espace de 14. ans ou environ, d'une
 „ jeune fille nommée Marie, dont ladite Fremont dit avoir été chargée par un
 „ certain homme accompagné dudit Sieur Cognot, en la considération duquel Cognot auroit fait ladite nourriture, aliment
 „ & entretenement, dont ledit Sieur Cognot disoit n'être tenu, d'autant que ladite fille ne lui apartenoit, & n'avoit
 „ été présent que par hazard & rencontre, lorsqu'elle fut prise par ladite Fremont;
 „ néanmoins, par charité, l'auroit prise à son service, en étant requis par ledit
 „ Boutet & sa femme, dès le mois de Mars

„ dernier. Et pour raison desdites nourri-
 „ ture, aliment, entretenement, pour tout
 „ le tems qu'elle a été avec eux, accordent
 „ ensemble, pour éviter un Procès que les-
 „ dits Boutet sa femme desiroient inten-
 „ ter contre ledit Sieur Cognot, le vou-
 „ lant prendre à partie, ne reconnoissant
 „ autre que lui, à la somme de 400. livres,
 „ sur laquelle somme en a payé comptant
 „ cent livres, & s'est obligé à payer le sur-
 „ plus qui est de 300. livres, dans un an.
 „ Et en ce faisant, lesdits Boutet & sa fem-
 „ me demeurent déchargez de ladite fille,
 „ sauf le recours dudit Cognot, contre qui
 „ il avisera, autre toutefois que lesdits
 „ Boutet & sa femme. Fait en la maison
 „ dudit Cognot le 16. Juin 1617. Signé,
 „ Cognot, & Jean Boutet, & Françoise
 „ Fremont, &c.

Le Sieur Cognot dans cet Acte n'a rien
 oublié pour dérober la vérité ; mais elle
 le trahit, & éclate à travers ses artifices &
 ses déguisemens. On la voit dans les ex-
 pressions mêmes qui semblent la receler,
 comme on le verra dans l'examen que l'on
 fera de ce Traité.

Ne diroit-on pas que c'est ici un Roman,
 où l'on prépare une reconnoissance par des
 événemens inventez qui se succedent les uns
 aux autres ? C'est par le progrès de la fable
 qu'on chemine insensiblement & qu'on ar-
 rive par un coup inopiné à la catastrophe.

La conduite que la mere eut avec sa fille,
 manifesta ce qu'elle vouloit cacher. Elle
 lui

lui donna l'autorité sur sa servante, elle l'habilla comme sa fille avec décence, elle la fit manger à sa table, elle lui confia l'économie de son ménage, elle ne lui faisoit jamais rendre compte de l'argent qu'elle lui remettoit, il ne lui manquoit que le nom de Cognot. Mais le pere & la mere, ne voulant point se démasquer, lui donnerent le nom de *Croissant*. On lui fit entendre qu'un nommé Nicolas Croissant étoit son pere, & Jeanne Aubry sa mere. Les amis du Sieur Cognot prenoient cette fille pour sa nièce, sa ressemblance avec la Dame Cognot confirmoit cette idée.

Ainsi on peut dire que cette conduite étoit l'effet d'un combat dans le cœur de la mere entre sa tendresse & sa cupidité, à cause du don mutuel qu'elle auroit perdu, si elle eût reconnu sa fille. A l'égard du Médecin, il n'étoit point guéri de l'opinion que lui avoit inspirée sa jalousie, il ne vouloit point obéir à la Loi qui veut que le mariage prouve la paternité, & qu'un pere présumé soit un pere réel. Il ne regardoit dans Marie Cognot qu'une domestique distinguée des autres par ses sentimens, & qui méritoit d'être sa fille.

C'est ainsi qu'elle vécut chez son pere & sa mere jusqu'en 1625, que mourut le Sieur Cognot, âgé de 86. ans. Deux mois avant sa mort, il fit son Testament; l'esprit toujours fasciné de la même opinion, il appella sa fille sa servante, & sous le nom de Marie Croissant il lui légua six cens livres.

La veuve Cognot fut placée par la satire

contre les Médecins, dans le petit nombre de leurs veuves : la malignité a remarqué que rien n'est plus rare ; soit qu'elle veuille dire qu'ils usent en faveur d'une femme qui leur est à charge, du privilege qu'ils ont de sacrifier impunément les hommes à la mort ; soit, comme j'amerois mieux le penser, que leur tendresse pour leurs femmes leur fasse prendre à la moindre indisposition des remèdes qui abrègent leurs jours, contre l'intention même des Médecins.

La conduite de cette veuve ne se démentit point après la mort de son mari, c'est-à-dire, qu'elle concilia sa tendresse avec son avarice, qui la portoit à user de déguisement. Elle maria sa fille à Auguste de Seine qui étoit d'une condition honnête, elle la qualifia sa filleule dans le contrat de mariage. Dans toutes ses démarches & dans les témoignages de son amour, elle en faisoit trop pour une femme qui n'étoit pas mere, & elle n'en faisoit pas assez pour une véritable mere.

Marie Cognot feuilletant un jour avec sa mere des papiers de son pere, elle trouva sous sa main une lettre de sa mere datée de 1601, deux années après sa naissance. Dans cette lettre, après avoir parlé à son mari de quelques affaires, elle lui dit, *Je vous recommande nos enfans, ayez soin de notre petite Marie, voyez-la souvent ; je lui fais des mouchoirs & des tabliers.*

Marie Cognot, qui depuis longtems soupçonnoit sa filiation, voulut mettre cette lettre dans sa poche ; mais sa mere la lui de-
man-

manda avec d'autant plus d'instance, qu'elle résistoit à sa volonté. Alors Marie Cognot lui dit, *Me voilà éclaircie, je suis votre fille, je suis cette Marie; puis-je après cela douter que mon pere ne m'ait donné à nourrir comme sa fille?* Elle conjura sa mere par ses larmes d'avoüer la vérité; pour l'y engager, elle lui promit qu'elle n'en parleroit à personne. La mere sentit alors son cœur maternel se révolter contre sa dureté: elle prit pourtant la lettre des mains de sa fille, elle lui dit qu'ayant été si longtems sans la reconnoître, elle étoit obligée pour son honneur de la desavouer. Elle ajouta qu'un Religieux de l'Ordre de Saint François, à qui elle avoit fait une confession générale au grand Jubilé de 1625., lui avoit dit qu'elle la pouvoit desavouer devant le monde, & que néanmoins elle étoit obligée de l'assister comme sa fille, & de lui donner son bien en mourant. On croira plutôt que la Dame Cognot imputoit un pareil discours à un Confesseur, que de penser qu'il y en ait eu un qui ait parlé de la sorte: la morale la plus relâchée ne seroit pas capable de rendre jusqu'à cet excès un Casuiste complaisant.

La Dame Cognot s'étant remariée au Sieur Nicolas Coquant qui avoit été Elu en l'Élection de Rheims, personnage dégagé de biens & chargé d'enfans, leur transporta toute son affection. Marie Cognot, qui en prévît les suites, conjura sa mere de lui rendre son état, elle employa les raisons les plus pressantes de la Nature & de la Religion, elle pria, elle versa des larmes: son

éloquence, toute naturelle qu'elle fût dans cette occasion, n'amollit point la dureté du cœur de la Dame Cognot.

Elle se vit obligée de demander à la Justice, ce qu'elle n'avoit pu obtenir de sa mere. Le célèbre Mre. le Maître son Avocat, s'écrie là-dessus : Peut-on trouver étrange, qu'ayant vû toutes ses soumissions inutiles, elle ait éclaté & ait déféré à la voix du sang qui reclame son état & celui de ses enfans, & ait demandé justice au Ciel & à la Terre ? Veut-on qu'étant née de parens honnêtes & aisez, sa naissance soit toujours incertaine, & sa fortune soit toujours malheureuse ; qu'on doute de son extraction, & qu'on ne doute point de sa misère ?

La Dame Cognot ayant été assignée par-devant le Bailly de Saint-Germain pour reconnoître sa fille, eut recours à toutes les ruses de la chicane : inspirée par un mari intéressé, elle n'eut pas de peine à montrer le front d'une mere dénaturée. Le Bailly lui fit subir un interrogatoire, à la requête de Marie Cognot.

Cet interrogatoire m'a paru singulier, parce que l'on y voit dans les réponses de la Dame Cognot un combat perpétuel de sa chicane & de son avarice, contre la vérité & un reste de tendresse. Cela m'a semblé assez curieux pour m'obliger à m'écarter de la loi que je m'étois faite de ne pas rapporter des pièces de procédure, dont le style rebute un lecteur délicat.

INTERROGATOIRE

*De Demoiselle Marie Nassier, Veuve de Mré.
Joachim Cognot Docteur en Médecine , à
la requête de Marie Cognot.*

Du 2. Mai. 1629.

„ **E**N. ensuivant le Jugement par nous
 „ rendu , Jaques Plantin Avocat en la
 „ Cour de Parlement de Saint-Germain-des-
 „ Prez , pour Messieurs les Abbé , Religieux
 „ & Couvent dudit lieu , entre Marie Co-
 „ gnot femme séparée de biens d'Auguste
 „ de Seine, soi-disant fille de feu Mré. Joa-
 „ chim Cognot , & de Demoiselle Marie
 „ Nassier , Demanderesse d'une part , &
 „ Marie Nassier femme de Mré. Nicolas
 „ Coquant , & auparavant veuve de Mré.
 „ Joachim Cognot , Défenderesse d'autre
 „ part , par lequel avons entre autres cho-
 „ ses ordonné que ladite Nassier se feroit
 „ par nous ouïr & interroger sur les char-
 „ ges & informations contre elle faites à la
 „ requête de la Demanderesse , pour ce fait
 „ ordonner ce qu'il apartiendra par raison.
 „ Est comparue par devant nous , Marie
 „ Nassier femme de Nicolas Coquant, ci-
 „ devant Controlleur , & Elu pour le Roi
 „ en l'Élection de Rheims en Champagne ,
 „ demeurant audit Saint-Germain-des-Prez
 „ rue des Boucheries , âgée environ de soi-
 „ xante

„ xante ans , laquelle , après serment par
 „ elle fait de dire vérité.

„ Enquise, pourquoi elle est ajournée
 „ pour comparoître en personne?

„ A répondu, qu'elle ne sçait.

„ S'il n'est pas vrai qu'en l'année 1598.,
 „ ou 1599., elle a eu une fille à Fontenai-
 „ le-Comte en Poitou , & en quelle Parois-
 „ se elle a été baptisée?

„ A répondu , qu'elle a eu une fille à
 „ Fontenai-le-Comte qui se nommoit Ma-
 „ rie Cognot , mais ne sçait pas l'année ;
 „ & qu'il n'y a qu'une Paroisse à Fontenai-
 „ le-Comte.

„ Qui étoient les Parrains & Mairaines
 „ de Marie Cognot, de quelle vacation ils
 „ étoient , comme ils s'appelloient?

„ A repondu , qu'elle n'est mémorative
 „ de leurs noms, de leurs qualités : & de-
 „ puis nous a dit, que le Parrain s'appel-
 „ loit Bonnet maître Apoticaire, & la Mar-
 „ raine s'appelloit Richart fille de Bonnet,
 „ qui étoit mariée à un autre Apoticaire,
 „ & l'autre Mairaine étoit femme d'un Chi-
 „ rurgien.

„ S'il n'est pas vrai que la femme d'Au-
 „ guste de Seine est sa propre fille & du
 „ Sieur Cognot, & si elle n'a pas accouché
 „ d'elle à Fontenai-le-Comte en 1599?

„ A répondu que non, mais bien de la
 „ susdite fille.

„ Combien de tems elle a demeuré à
 „ Fontenai-le-Comte avec le Sieur Cognot
 „ son mari?

„ A

„ A répondu , qu'elle y a demeuré environ quatre ans.

„ S'il n'est pas vrai qu'ils ont mis Marie Cognot leur fille au Village de Souvré-le-Mouillé , qui est à deux lieues de distance de Fontenai-le-Comte ?

„ A répondu , que Marie dont elle entend parler , a été nourrie chez une Boulangere , ainsi qu'elle croit ; & quatre ou cinq mois après qu'elle en eût accouché , elle fit un voyage à Bar-sur-Seine , où elle fut près d'un an , & à son retour le Sieur Cognot lui dit que sa fille étoit morte , & qu'elle ne s'informât point de l'endroit où elle étoit décédée.

„ S'il n'est pas vrai que lorsque le Sieur Cognot & elle partirent de Fontenai-le-Comte avec Claude Cognot leur fils , ils donnerent charge à une femme de Fontenai-le-Comte de retirer leur fille Marie Cognot qui étoit en nourrice à Souvré-le-Mouillé , & de la nourrir pour un tems , jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une occasion pour l'amener à Paris où ils venoient faire leur demeure , à cause de la maladie de la pierre dont le Sieur Cognot étoit atteint ?

„ A répondu , qu'elle ne sçait ce que c'est.
 „ Si après avoir été à Paris 9. ou 10. mois , ils n'envoyerent pas à Fontenai-le-Comte querir Marie Cognot par un homme exprès , laquelle fille fut délivrée à cet homme par cette femme qui avoit été priée de se charger d'elle , & il l'apporta dans une hotte ?

„ A

„ A répondu, qu'elle ne sçait ce que c'est.
„ S'il n'est pas vrai que cet homme ap-
„ porta Marie Cognot dans une hotte jus-
„ qu'à Paris, & que le Sieur Cognot ne
„ permit pas qu'elle couchât en leur mai-
„ son, de crainte que quelqu'un n'en eût
„ connoissance ?

„ A répondu, qu'elle ne sçait ce que c'est.
„ Si elle ne sçait pas que le Sieur Cognot
„ son mari fit apporter Marie Cognot leur
„ fille au Fauxbourg Saint-Marceau, & la
„ mit entre les mains de François Fremont,
„ femme de Jean Boutet, qui pour lors
„ étoit Serrurier & demouroit devant les
„ Cordelieres ?

„ A répondu, qu'elle ne sçait ce que c'est.
„ Si elle ne sçait pas aussi que le Sieur
„ Cognot dit à François Fremont, que
„ l'Enfant s'appelloit Marie, qu'elle ne
„ s'enquît pas du reste, qu'elle seroit bien
„ payée ?

„ A répondu, qu'elle ne sçait ce que c'est.
„ S'il n'est pas vrai qu'elle donna de la
„ Serge verte à François Fremont, & 4.
„ livres pour le premier mois d'avance ?

„ A répondu, qu'elle ne sçait ce que c'est.
„ S'il n'est pas vrai que l'année suivante
„ que Marie Cognot leur fille fut mise en-
„ tre les mains de la Fremont, elle alla au
„ logis de cette femme demander : Est-ce
„ pas céans qu'on a mis une petite fille
„ pour la nourrir ?

„ A répondu, qu'elle n'y a point été,
„ & qu'elle ne sçait pas ce que c'est que
„ tout cela.

„ S'il

„ S'il n'est pas vrai que la Fremont lui dit
 „ en ces termes : Qui vous fait demander
 „ s'il y a une petite fille à nourrir céans ?
 „ personne ne le sçait que celui qui me l'a
 „ donnée. Alors elle répondit qu'elle ne
 „ s'en étonnât point, que la fille étoit de
 „ son país, qu'elle desiroit la voir, & mê-
 „ me donna 5. sols à la petite Marie Co-
 „ gnot ?

„ A répondu, que non, & qu'elle ne sçait
 „ ce que c'est que tout cela.

„ S'il n'est pas vrai que treize ou quatuor-
 „ ze ans environ après avoir vû Marie Co-
 „ gnot, la Fremont la fut voir accompa-
 „ gnée d'une de ses voisines, & auroit me-
 „ né avec elle Marie Cognot au Sieur Co-
 „ gnot & à elle, afin de la reprendre, com-
 „ me lui ayant été donnée par le Sieur Co-
 „ gnot ?

„ A répondu, que la vérité est telle, qu'en
 „ l'année 1617, revenant de la ville, elle
 „ trouva en sa maison deux femmes & une
 „ petite fille qui étoient dans son jardin, &
 „ que le Sieur Cognot lui dit, Voilà deux
 „ femmes qui vous amènent une petite fille
 „ pour vous servir, qui vous sera bien fi-
 „ dèle. Elle demanda à la Fremont com-
 „ bien elle gagnoit par an. La Fremont
 „ répondit qu'il n'étoit pas question de ga-
 „ ges, & qu'elle avoit servi chez un nom-
 „ mé Noblin Ecrivain ; que là-dessus elle
 „ la retint, & que cette fille a toujours de-
 „ meuré chez elle jusqu'à ce qu'elle ait
 „ été mariée.

„ S'il n'est pas vrai que dès le premier
 „ jour

„ jour que Marie Cognot fut en leur mai-
„ son, ils la firent mettre à leur table, la
„ faisant manger avec eux, commandant à
„ leur servante de lui obéir, & même lui
„ ont fait apprendre à écrire comme à leur
„ Enfant, lui confiant de l'argent, & la trai-
„ tant comme leur fille, à la réserve qu'ils
„ ne lui donnoient pas le nom de Cognot,
„ l'appellant seulement Marie ?

„ A répondu que non, quelle n'a point
„ mangé à sa table que longtems après, &
„ que même quand elle avoit compagnie,
„ elle n'y mangeoit pas ; & qu'il est vrai
„ qu'elle l'appelloit Marie, & que pour l'ar-
„ gent, elle ne l'a manié que plus de dix
„ ans après.

„ S'il n'est pas vrai que Marie Cognot
„ leur fille, usant de la familiarité qu'ils lui
„ permettoient, elle leur dit, que tout le
„ monde disoit qu'elle étoit leur fille, &
„ qu'elle ressembloit à feu Claude Cognot
„ leur fils ; ils lui répondirent qu'elle ne
„ s'inquiétât point, qu'avant que de mou-
„ rir ils lui diroient qui étoient ses pere &
„ mere ?

„ A repondu, qu'elle n'a jamais ouï par-
„ ler de cela, & qu'elle n'y a pas pris gar-
„ de ; & que quelqu'un disoit bien que c'é-
„ toit leur niece, vû l'affection & familiari-
„ té dont son mari & elle usoient envers
„ elle à cause de sa fidélité ; qu'elle voudroit
„ que ce fût sa fille, & même le desiroit, à
„ cause qu'elle s'est toujours bien compor-
„ tée avec honneur & civilité.

„ S'il n'est pas vrai que se voyant un jour
„ pres-

„ pressée par Marie Cognot de lui dire qui
 „ étoit son pere , elle lui fit réponse , que
 „ ses pere & mere demeuroient dans la rue
 „ de la Huchette , & qu'elle avoit été bapti-
 „ sée dans l'Eglise de Saint Severin ?

„ A répondu , qu'elle a ouï dire au Sieur
 „ Cognot , que le pere de Marie demeurait
 „ dans la rue de la Huchette , & étoit hom-
 „ me d'affaires , & qu'il le connoissoit , lors-
 „ qu'il étudioit en l'Université.

„ S'il n'est pas vrai que le Sieur Cognot
 „ a payé à la Fremont , à deux fois , 400. li-
 „ vres pour la composition qui fut faite tou-
 „ chant la nourriture de Marie Cognot ?

„ A répondu , que véritablement la Fre-
 „ mont dit qu'elle ne laisseroit point Marie ,
 „ si elle n'étoit payée de la nourriture de
 „ quatorze ans qu'on lui devoit ; qu'elle la
 „ rameneroit. A quoi le Sieur Cognot ré-
 „ pondit , que puisque Marie étoit abandon-
 „ née de ses pere & mere , il la prendroit à
 „ son service , & lui feroit de grandes chari-
 „ téz ; & que le Sieur Cognot étant sollicité
 „ depuis par Imbert Collet Maître Cordon-
 „ nier au Fauxbourg Saint-Marcel qui con-
 „ noissoit la Fremont , il se laissa persuader
 „ de donner charitablement 400. livres , qu'il
 „ paya à deux reprises pour la nourriture de
 „ Marie ; que la Fremont dit qu'elle vou-
 „ loit être déchargée de Marie par un Acte ,
 „ afin de se justifier , si on la lui redeman-
 „ doit.

„ S'il n'est pas vrai qu'elle a dit à plu-
 „ sieurs personnes , qu'elle étoit Marraine de
 „ Marie Cognot , qu'elle l'avoit tenue sur
 „ *Tome V.* E „ les

„ les Fonts de Saint Severin, que son pere
„ s'appelloit Nicolas Croissant, & sa mere
„ Jeanne Aubry, & que Croissant étoit né
„ à Châlons, & étoit un Solliciteur de
„ procès ?

„ A répondu, que non : mais, qu'il est
„ bien vrai, que lorsqu'on passa le contrat
„ de mariage de Marie, elle fut priée par
„ la mere d'Auguste de Seine, futur époux,
„ de dire que la future étoit sa filleule, par-
„ ce que ce nom-là étoit plus honorable
„ que celui de sa servante.

„ S'il n'est pas vrai que la Fremont fit as-
„ signer le Sieur Cognot, afin qu'il fût con-
„ damné à payer la nourriture de Marie,
„ que cette assignation le déterminâ à payer
„ 400. livres pour cette nourriture ?

„ A répondu, que non.

„ S'il n'est pas vrai que depuis peu de
„ jours, soupçonnant qu'Auguste de Seine
„ avoit fait faire des recherches à Fonte-
„ nay-le-Comte de l'Acte de Bâteme de
„ Marie, elle avoit dit à Marie, pour arrê-
„ ter ces recherches, qu'elle lui vouloit
„ donner 200. livres de rente ?

„ A répondu, que non : mais, qu'il est
„ bien vrai qu'elle avoit toujours promis,
„ n'ayant point d'enfans, de récompenser
„ Marie en mourant, & qu'elle lui reser-
„ voit sa bonne volonté.

„ S'il n'est pas vrai que lorsqu'elle alla voir
„ Marie qui étoit entre les mains de la Fre-
„ mont, celle-ci lui dit : Ne seriez-vous point
„ la mere de cette fille que m'a apportée un

„ pe-

„ petit homme qui porte une soutane ? &
 „ qu'alors elle pleura ?
 „ A répondu , que non.
 „ Si elle s'en veut rapporter aux Té-
 „ moins qui en peuvent déposer ?
 „ A répondu , que non.
 „ Lecture faite de son Interrogatoire mot
 „ à mot , a dit ses réponses être véritables,
 „ & a signé. Ainsi signé , Marie Naffier
 „ & Gaudin”.

Voilà cette piece, où la Dame Cognot commence d'abord par desavouer tout ce qui la pourroit convaincre, la vérité transpire ensuite, s'il est permis de parler de la sorte, dans ses réponses.

Par Sentence du Bailly de Saint-Germain-
 des-Prez , du 11 Mai. 1629, „ la Dame Co-
 „ gnot est condamnée à repir & reconnoître Marie Cognot pour sa fille & du Sieur
 „ Cognot ; & à cause de l'exposition & du
 „ desaveu qu'elle a fait de Marie Cognot ,
 „ la condamne en quatre-vingt livres d'a-
 „ mende parisis , applicable à la confection
 „ d'un nouvel Auditoire, & outre cela à fai-
 „ re partage à Marie Cognot des biens dé-
 „ laissés par le Sieur Cognot son pere, sui-
 „ vant l'inventaire qui en a été fait après le
 „ décès du Sieur Cognot : sauf à Marie
 „ Cognot à se pourvoir contre les Déten-
 „ teurs des propres , comme elle aviseroit
 „ bon être , & défenses au contraire ; &
 „ sans dépens , attendu la qualité des Par-
 „ ties”.

La Dame Cognot se rendit appellante au

Parlement de ce Jugement. Marie Cognot, suivant la maxime qui dit : *Quod non dixi coram primo Judice, dicam cum appellabo*, „ Je „ dirai devant le Juge d'appel, ce que je n'ai „ pas dit devant le premier Juge, ” prit des Lettres pour être restituée contre le don mutuel de son pere & de sa mere. Elle mit en cause ses parens paternels détenteurs des propres. Elle obtint une provision de 400. livres pour fournir aux fraix du Procès ; elle subit un interrogatoire, & sa mere aussi ; elle fit une Enquête, le Procès fut appointé.

La Dame Cognot ayant appris que sa fille avoit été mise à l'Hôpital de la Trinité, & que sur le Registre du Bureau des pauvres on avoit mis le nom de *Marie*, & laissé le surnom en blanc, & qu'il y avoit une ligne en blanc après ces mots *fille de*, voulut se préparer une preuve contre l'état que sa fille demandoit. Elle fit remplir les deux blancs, de sorte qu'on lisoit sur le Registre : *Marie Boutet, fille trouvée, & nourrie de lait par la femme de feu Jean Boutet*. Elle ne prit pas garde qu'on pouvoit aisément connoître qu'on avoit falsifié le Registre.

Moyens
de Marie
Cognot.

Voici les moyens que Mre. le Maître, Avocat célèbre par son éloquence, employa pour Marie Cognot. Je ne les dirai point dans toute l'étendue qu'il leur a donnée, ni avec tous les ornemens hors d'œuvre dont il a voulu les embellir. Je ferai un choix dans cette grande abondance.

Il est étrange que pendant que la tendresse pour les enfans regne dans les cœurs des
pe-

peres & des meres, on en voye quelques-uns qui étouffent de pareils sentimens, qui ravissent à leurs enfans, qu'ils desavouent, leur état, leur condition. Comment leurs entrailles ne frémissent-elles point ? Comment le sang qui est dans leur cœur, qui est la source du sang de leurs enfans, ne murmure-t-il point, ne se révolte-t-il point contre eux ? Quelle inhumanité ! quelle barbarie !

On verra ici un combat entre la Providence, & un pere & une mere inhumains. Ils osent lutter contre elle pour supprimer leur fille ; ils l'éloignent de la maison paternelle : la Providence l'y ramene malgré eux, elle fait sortir la vérité de la bouche du mensonge dans un contrat authentique. La mere est convaincue par ses sentimens, ses paroles, & ses actions ; & enfin le Ciel conduit cette fille infortunée dans le Temple de la Justice. Elle se présente avec cette ressemblance qu'elle a avec une mere qui la desavoue. Son front annonce la vérité de sa naissance.

Des témoignages irrécrochables mettent cette vérité dans tout son jour, & l'on voit comment par un progrès merveilleux elle s'est éclaircie par le tems qui a accoutumé de l'obscurcir, & comment elle est enfin victorieuse des artifices d'un pere & d'une mere dénaturez.

Cette fille, dont le sort a été si déplorable, offre aux regards de ses Juges un tableau rare de la jalousie d'un mari, de la cruauté d'une mere, de l'oppression d'une fille ; l'on y voit l'héritiere traitée en servante, la Nature vain-

cue par la cupidité reprendre de nouvelles forces dans le cœur d'une mère qui a travaillé à la dompter entièrement. On trouve ici le merveilleux des histoires saintes, & même la vérité est plus belle que la fable ; elle se développe enfin, & elle déchireroit le voile qui la cache, si le soin n'en étoit réservé à la Justice.

* L'Ex-
trait-Bap-
tistaire est
produit.

Mre. le Maître raconte ensuite l'Histoire du Procès : il montre qu'en rassemblant les preuves qui naissent de l'Enquête, on apprend que Marie Cognot est née à Fontenay-le-Comte le 24. Juillet 1599, qu'elle y a été baptisée le même jour *, qu'elle a été mise en nourrice à Souvré-le-Mouillé. Judith Maurisset a déposé qu'en 1601, cette même Nourrice la lui apporta, qu'elle la prit à la prière du Sieur Cognot & de la Dame son épouse, qui lui promirent de l'envoyer querir dans un mois ou cinq semaines après qu'ils seroient arrivez à Paris, & que néanmoins ils la lui laisserent l'espace de neuf mois. Au bout de ce tems-là, ils l'envoyèrent querir par un homme qui l'emporta dans une hotte, sans qu'ils eussent envoyé à la Maurisset ce qu'ils lui devoient pour la nourriture de l'Enfant ; ils la doivent encore, quoiqu'ils lui eussent mandé par trois lettres consécutives, dont elle en a une, qu'ils la payeroient.

Qu'est devenue depuis Marie Cognot, dès que la Dame Cognot ne la veut pas reconnoître dans cette fille qui fut portée dans une hotte chez François Fremon ? L'impossibilité où elle est d'en rendre compte,

te, démontre que cette fille, confiée à François Fremont, est précisément Marie Cognot. Peut-on en douter, dès qu'on la voit à peine arrivée à Paris, qu'elle est portée dans cette hotte chez François Fremont? Si le fil de l'Histoire se rompt, ne se renouvra-t-il pas si on réunit les deux témoignages de Judith Mauriffier & de François Fremont?

Qui n'admirera la Providence, qui a conservé toutes ces bouches de la vérité? Trois Témoins irréprochables des plus riches habitans de Fontenay, dont deux étoient alors Apoticaire & amis particuliers du Sieur Cognot, qui étoient souvent avec lui chez ses malades; le troisième est un riche Marchand, qui dit avoir été son ami intime. Ces trois Témoins au bout de 28. ans déposent la naissance de Marie Cognot, & toutes les circonstances des trois premières années de sa vie. François Fremont nous apprend les quatorze années suivantes, elle la ramène enfin chez son pere & sa mere.

Que la Dame Cognot nous révéle donc le mystere de la conduite du Sieur Cognot! Pourquoi se charge-t-il de donner cette petite fille à nourrir? Pourquoi va-t-il chercher dans un Fauxbourg si éloigné de sa demeure, une femme pour lui confier ce dépôt? Pourquoi se contente-t-il de lui dire que cette fille s'appelle Marie, & qu'il ne faut point s'informer de son nom?

Qui ne voit que c'est un pere qui veut se débarrasser pour toujours de son Enfant, en le remettant à une femme à qui il ne donne aucune lumiere sur son état, à une fem-

me qui ne le puisse pas trouver ? Il a réussi pendant 13 ans , & sans une Providence spéciale qui s'est opposée à son injustice , il auroit réussi pour toujours.

La Dame Cognot s'est imaginée qu'au bout de trente ans elle seroit crue; lorsqu'elle diroit que sa fille est morte, sans nous indiquer , ni le lieu de sa mort, ni en rapporter aucune circonstance. Quand le crime, pour se cacher, invente une fable, & qu'il demeure court dans le point essentiel, c'est alors qu'il se déconvre dans toute sa noirceur.

La chaîne des événemens de Fontenay-le-Comte & de Paris se présente dans l'Enquête, c'est la suite naturelle de la vie de Marie Cognot.

Vainement oppose-t-on , qu'il n'est pas vraisemblable qu'un pere se porte à cet excès d'inhumanité envers son Enfant. Peut-on opposer un défaut de vraisemblance à des faits que déposent des Témoins irréprochables ? C'est un crime énorme dans un pere & une mere, donc il n'est pas vraisemblable. Quoi, s'écrie le plus excellent Maître de Rhétorique que les Romains aient jamais eu, *indignum est crimina ipsa atrocitate defendi* ! Quoi, l'énormité des crimes sert de défense aux criminels !

Solon étant interrogé pourquoi il n'avoit point établi de supplice pour les Parricides, répondit, qu'il n'avoit pas cru qu'il se pût trouver quelqu'un capable de commettre, un si grand crime. Mais les autres Législateurs de Grece & ceux de Rome ont fort bien jugé que le cœur humain a dans lui le levain
des

Quintill.

lib. 7. c. 2.

des crimes les plus horribles, & qu'il y a des naturels où ce levain domine tellement, qu'il leur est très-facile de commettre des crimes qui sont très-difficiles à croire.

Et que deviennent toutes les exagérations qu'on a faites du crime d'un pere qui expose son enfant, afin de persuader que le Sieur Cognot & son épouse ne peuvent pas être coupables; lorsque nous voyons tous les jours parmi nous, que des peres exposent leurs enfans, dont on peuple les Hôpitaux?

Si Aristote, rejetant la communauté des femmes que Platon avoit introduite dans la République, dit, *qu'elle éteindroit toute la tendresse des peres, & leur ôteroit le soin de l'éducation de leurs enfans; qu'ils ne les aiment, que parce qu'ils croient qu'ils sont d'eux seuls, & que l'homme n'a naturellement du soin & de l'affection que pour ce qui lui est propre, & ce qu'il croit lui appartenir uniquement*: après cela, est-il étrange que le Sieur Cognot, qui s'étoit figuré que Marie Cognot n'étoit point à lui, l'ait traitée avec tant d'inhumanité? Loin d'être du caractère de ces peres dont parle un de nos Poëtes, lorsqu'il dit d'eux:

Aristot.
2. Pol. 2.
4.

De race desirieux,
Ils bercent les enfans qui ne sont pas à eux,

Regnier,

il ne vouloit pas reconnoître sa propre fille, à cause du mauvais pli que son imagination avoit pris au préjudice de la vertu de sa femme.

Quant à la cruauté de celle-ci, l'ascendant que son mari avoit sur elle, la prédic-

lection qu'elle avoit pour Claude Cognot, & après la mort de ce fils, sa cupidité qui l'enrichissoit du bien de sa fille, voilà les principes de ses démarches.

D'ailleurs, n'avons-nous pas contre elle un témoignage que la Nature a rendu dans les larmes qu'elle répandit, lorsqu'elle alla visiter sa fille?

Isaï. c.
49. v. 15.

L'Esprit Saint s'écrie dans Isaïe, *Nam- quid oblivisci potest malier infantem suum? etsi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* Une mere peut-elle oublier son enfant? & quand elle l'oublieroit, je ne vous oublierois pas.

L'Esprit Saint, en regardant l'oubli d'une mere comme un événement extraordinaire, nous fait pourtant comprendre qu'il peut arriver, *etsi illa oblita fuerit*: mais il nous assure que nous sommes toujours sûrs de sa tendresse. C'est ce qu'a éprouvé Marie Cognot.

Pour achever de nous convaincre de la filiation de Marie Cognot, suivons son Histoire.

Elle est abandonnée de son pere & de sa mere pendant 14. ans. François Fremont, par un coup singulier de la Providence, retrouve ce pere dont l'image étoit gravée vivement dans son imagination.

Sur la demande qu'elle lui fait touchant ce qu'il veut faire de cette petite fille, il est étonné: il se remet de sa surprise, il se tranche à nier ce qui peut le convaincre d'être pere: il s'informe pourtant de l'endroit où elle est, il la va voir deux fois.

Cet

Cet étonnement est l'effet de son crime, ses dénégations en font l'asyle, sa curiosité le trahit.

Enfin, Françoisse Fremont ramène la fille dans la maison paternelle, elle y est reçue.

Pourquoi le Sieur Cognot & sa femme auroient-ils reçu chez eux cette fille qu'on leur ramène, si elle n'eût été la leur? Mais, dira-t-on, ils la reçurent sur le pied d'une servante. Prend-t-on une servante sans faire de convention avec elle, sans examen, sans demander aucun éclaircissement sur sa fidélité & son caractère? Mais, à la bonne heure, que ce ne soit encore-là que l'aurore de la vérité; elle va bientôt paroître dans tout son éclat.

Dans une seconde visite que rend Françoisse Fremont, elle demande au père la nourriture de la fille; il ne l'écoute point: elle le menace de le faire assigner; il transige avec elle. Il craint le grand jour de la justice, il appréhende de n'être plus le maître de son secret, & d'être forcé de reconnoître sa fille: pour prévenir cet accident, qui est un malheur selon lui, il se hâte de transiger avec Françoisse Fremont: afin de l'appaiser, il convient de donner 400. livres pour sa nourriture, dont il donne 100 livres par avance, & paye le reste avant le terme qu'il a pris. Dans toutes ces démarches-là ne voit-on pas le tableau d'un père qui, ayant caché sa paternité, appréhende d'être puni; qui ne se repent pas de son crime, mais qui craint qu'on ne le découvre. & qui veut y persévérer malgré sa crainte?

Exa-

Examinons la Transaction : cette pièce est le triomphe de la vérité, au milieu des efforts que le Sieur Cognot fait pour la cacher. Il dit, que ce Traité a pour objet la nourriture, l'entretien que François Fremont a donné à cette petite fille, nourriture & entretien dont elle a été chargée par un certain homme qui accompagnoit le Sieur Cognot. Il ne veut pas convenir que c'est lui qui en a chargé François Fremont, il craint la conséquence de cet aveu, & qu'on ne lui dise, Donc vous êtes pere de la petite fille. Il dit que c'est un certain homme qui l'a confiée ; pourquoi ne nomme-t-il pas cet homme ? d'où vient ce mystère ? On iroit s'éclaircir de la vérité auprès de cet homme, voilà ce qu'il appréhende.

Cependant François Fremont dit dans l'Acte, que c'est en considération du Sieur Cognot qu'elle a fait cette nourriture, cet entretien ; qu'elle ne reconnoît que lui, qu'elle le prend à partie. C'est ainsi qu'elle lui donne un démenti formel ; donc c'est lui qui en a chargé cette femme, ou du moins, qui a été caution de ce certain homme. Pourquoi auroit-il fait l'une ou l'autre de ces démarches, s'il n'eût pas eu dans cette affaire un grand intérêt ? Ne juge-t-on pas qu'elle le regarde uniquement, dès qu'on ne voit personne paroître sur la scène, & qu'il paye cette nourriture & cet entretien ?

Il dit qu'il n'en est point tenu, parce que la fille ne lui appartenoit point, & que ce n'étoit que par hazard qu'il s'étoit rencontré

tré avec ce certain homme qui confia la petite fille à Françoise Fremont? C'est comme s'il disoit, Je ne veux point avouer que cette fille m'appartienne, quoique j'en remplisse dans cette occasion l'obligation d'un pere. Quand il dit que c'est le pur hazard qui est la cause de ce qu'il fait, peut-on mettre sur la vérité un voile plus grossier? il n'étoit pas sans doute assez aveuglé pour se flatter de tromper personne par cette pitoyable raison, mais il ne pouvoit pas autrement couvrir son crime.

Il dit ensuite, que c'est par charité qu'il prend Marie à son service, à la priere de Françoise Fremont & de son mari. Est-ce une charité, de se faire servir d'une fille à qui on ne donne point de gages? car, il ne paroît pas qu'on ait fait aucune convention avec elle. La charité oblige-t-elle un maître & une maitresse à admettre une servante à leur table, à l'habiller, & à la traiter comme leur fille, au nom de Cognot près qu'on ne lui donne point? Dans l'Acte, le Sieur Cognot décharge Françoise Fremont & son mari de cette fille, & par conséquent il s'en charge. Il est vrai qu'il se réserve son recours; mais, il ne nomme pas celui à qui il veut s'adresser, c'est encore un mystere. Il est clair que ce recours ne porte sur rien. Dira-t-on, pour pallier l'obligation de 400. livres, qu'il l'a contractée par charité? Paye-t-on une dette par charité? Ne dit-il pas qu'il paye pour prévenir un Procès?

Il faut observer que ce Traité a été digéré,

ré, médité, & que le Sieur Cognot à travaillé à dérober la vérité. Si l'ayant voulu cacher, il ne l'a pas pu, si les termes mêmes qu'il a mis en œuvre pour la déguiser l'annoncent, ne peut-on pas dire que cet Acte est son triomphe ?

Qu'on parcoure la condnité du Sieur Cognot, elle nous représente qu'il est pere de cette fille, & qu'il veut supprimer cette paternité. Lorsqu'il remet la petite fille à François Fremont, il ne lui dit, ni son logis, ni sa profession, ni son surnom, ni celui de cette petite fille, qui étoit le sien même. Or si elle eût été à un autre qu'à lui, loin de supprimer son surnom & celui de la petite fille, il les eût dit, afin que l'on ne l'en soupçonnât point d'être pere ; il auroit prévenu le soupçon par la différence des surnoms : c'est une preuve visible que la petite fille n'avoit point d'autre nom que celui de Cognot. Quand dans la suite il a supposé que le pere de la fille s'appelloit Croissant, qu'il lui en a donné le nom, & qu'il a nommé sa mere Aubry, qui ne voit que ce sont des noms fictifs, puisque la mere n'a pu donner aucune lumiere qui ait pu faire découvrir ce prétendu pere & cette prétendue mere ?

Rassemblons toutes les circonstances, quelle force ne s'entre-prêteront-elles pas ? Y a-t-il une démonstration plus convaincante ? Entrons dans le cœur du Sieur Cognot, démêlons-en tous les plis & replis. Quel mouvement l'a porté à payer ces 400. livres ? celui-là même qui l'a porté à rei-

rer

rer sa fille chez lui : il se reconnoissoit coupable de plusieurs crimes.

Il avoit comme exposé sa fille, ou du moins il l'avoit abandonnée à toutes les miseres de la vie, & lui avoit refusé la nourrice qu'il lui devoit : ce qui le rendoit coupable d'une espece d'homicide, suivant les Jurisconsultes.

*Lib. 4. ff.
de agnosc.
& aliend.
liberis.*

Il avoit violé la foi de son mariage, qui le rendoit coupable d'une injustice énorme & d'un sacrilège.

Il déroboit à sa fille le droit immuable de sa naissance, ce qui le rendoit coupable du plus criminel de tous les larcins.

Il la faisoit passer pour une fille inconnue & une bâtarde : ce qui le rendoit coupable d'une insigne supposition, & du plus injuste & du plus cruel de tous les attentats. Ainsi, il lui ravissoit tout ensemble le soutien de sa vie, le droit de sa naissance, & l'honneur de sa condition.

Il l'exposoit, étant âgée de trois ans, comme on expose les enfans âgés de trois heures, ou d'un jour. Il détruisoit l'obligation que sa fille lui avoit de la vie, qu'elle avoit reçue de lui. Qu'est-ce que le présent de la vie qu'on fait à un enfant, quand on l'abandonne pour le laisser dans le sein de la misere ? N'est-ce pas un présent funeste ? N'est-ce pas-là faire boire dans une coupe empoisonnée du mélange de tous les maux ?

Si, après que le Sieur Cognot a abandonné sa fille pendant quatorze ans, il la retire chez lui, ce n'est pas par un retour de tendresse.

dressé. Si on ne la lui eût pas ramenée, on peut juger que le pere & la mere l'auroient ensevelie dans leur oubli. Mais ils voyent qu'ils ne peuvent pas la supprimer plus longtems. Il se flattent qu'ils cacheront mieux chez eux son état sous le voile de celui d'une servante.

Qu'on ne nous dise pas, que si le Sieur Cognot eût été tourmenté de sa jalousie, & qu'il eût jugé que sa paternité étoit légale sans être réelle, il n'auroit pas voulu avoir cette fille odieuse devant les yeux, qui étoit le principe de sa jalousie & qui la nourrissoit.

Quand on a deux passions, la plus foible cède à la plus forte: il craignoit la punition qu'il méritoit pour avoir abandonné sa fille & lui avoir ravi son état: il appréhendoit que François Fremont & son mari étant entrez dans la voye de la vérité, ne vinssent à la révéler, poussez par la compassion qu'inspire l'état d'une fille abandonnée, au lieu qu'ils n'éclateroient point en lui voyant un asyle: il se flatta que la gardant chez lui, il préviendrait tous les sujets de sa frayeur, & pourroit, si la vérité se découvroit malgré lui, interpréter en faveur de la tendresse paternelle les bons traitemens qu'il feroit à cette fille; & au cas que la vérité demeurât toujours cachée dans les ténèbres, il composerait le dessein de supprimer l'état d'une fille dont sa jalousie lui faisoit croire n'être pas le pere. Sa femme le seconda par un autre motif, qui étoit, comme on a vu, celui de sa cupidité. Toutes ces raisons pres-

san-

santes l'emportèrent sur la douleur d'avoir devant les yeux un objet qui renouvelloit sans cesse sa jalousie.

On a voulu tirer de grands avantages du Testament du Sieur Cognot où il appelle Marie Cognot sa servante, & lui donne le nom de Marie Croissant, & ne lui legue que 600. livres. On a dit que cette clause du Testament faisoit évanouir toutes les preuves de l'état que Marie Cognot s'attribuoit. Que c'étoit le témoignage fidèle d'un homme qui, faisant son Testament, a la mort présente devant les yeux; que c'est alors que tous les voiles se levent, & que la crainte & la honte cessent; qu'on n'écoute plus la voix de la passion, mais celle de la vérité; qu'on reprend en cette dernière heure les sentimens de la Nature; que, selon Demosthene, l'état & la condition des enfans est la dernière pensée des peres mourans; & que par conséquent le Sieur Cognot auroit appelé Marie sa fille, & l'auroit instituée son héritière, si elle eût été sa fille. Comment ose-t-on après sa mort lui donner une fille qu'il n'a point reconnue durant la vie, ni à la mort?

*Demosth.
Ep. 171,
de Lycurg.
liberis.*

On a exagéré l'état d'un homme qui meurt: on a dit qu'il ne pensoit qu'au Ciel, & qu'il étoit bien persuadé qu'il ne pourroit être reconnu de Dieu pour enfant d'adoption, s'il ne reconnoissoit l'enfant que la Nature lui a donné. Ainsi, en rassemblant les sentimens de la Nature & de la Conscience, on a prétendu faire une preuve convaincante contre Marie Cognot, de

la disposition du Testament du Sieur Cognot.

Cette disposition ne prouve rien : il faut considérer que c'est le Testament d'un homme qui desavoue son enfant, parce qu'il s'imagine qu'il n'est pas son pere.

Un homme qui a desavoué pendant sa vie son enfant, quoiqu'il sçût qu'il en étoit le pere, peut se convertir plus facilement à la mort, qu'un pere qui a desavoué son enfant, dont il croit la paternité sur la tête d'un autre.

Le premier a la volonté corrompue, le second a l'imagination troublée. Le premier, à l'heure de la mort, peut être engagé par sa conscience à reconnoître un enfant qu'il devoit toujours avoir reconnu. Le second est au contraire détourné par une conscience erronée, de reconnoître un enfant qu'il croit n'être pas à lui.

On peut comparer le premier à un libertin, qui se repent de ses vices aux approches de la mort ; le second à un hérétique, qui a cru prendre un bon parti en prenant l'erreur pour la vérité.

D'ailleurs, examinons de quel poids est la déclaration d'un tel pere : que dit la Loi sur un tel sujet * ? *Si quelqu'un a écrit dans son*

* *Si quis ita scripseris, ille quem scio ex me natum non esse, exheres esto, hanc exheredationem esse nullius momenti esto, ait, si probetur ex eo natus, Non enim videre quasi filium exheredatum esse, cum elogium pater, cum filium exheredare proposuisset, & adjecisset propter eam causam exheredare, probaturque patrem circa causam exheredationis errasse. L. Si Posthum. 14. §. ultim. ff. de liber. & posthum.*

son Testament : Je veux que cet enfant de ma femme , que je sçai n'être point de moi , n'ait aucune part en ma succession ; cette exhérédation n'a aucune force & aucun effet , si l'on prouve qu'il est né de lui. Car , on ne peut pas croire qu'il l'ait deshérité comme un pere deshérite son fils , le croyant son fils , puisqu'il a dit la cause pour laquelle il le deshéritoit , & qu'on prouve que le pere a erré , & s'est trompé dans cette cause qu'il allegue de l'exhérédation.

Ces sages Romains sçavoient trop bien combien la jalousie d'un mari envers une femme peut être injuste & sans fondement , & combien la conception des enfans est douteuse & incertaine dans les meres qui ne gardent pas la foi conjugale , lorsqu'elles vivent même toujours avec leur mari , pouvant aussi bien concevoir d'eux que d'un autre. Ils n'avoient garde de donner au caprice d'un pere dans son Testament l'autorité d'une décision souveraine sur l'état de son fils , ou de sa fille , nez de sa femme dans le cours de son mariage. Ils laissent la liberté à cet enfant de prouver que son pere s'est trompé dans la pensée injurieuse qu'il a eue sur la vertu de sa mere , & qu'il doit être tenu pour enfant légitime.

Et comment Marie Cognot le prouve-t-elle ? en prouvant qu'elle est née sous la foi du mariage du Sieur Cognot & de son épouse , que sa mere a paru publiquement grosse d'elle ; qu'elle en est accouchée publiquement en présence de son mari , que son pere & sa mere l'ont reconnue publiquement en la faisant bâtiser publiquement

dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Fontenay-le-Comte sous le nom de Marie, fille de l'un & de l'autre.

Elle soutient, qu'ayant été reconnue pour leur fille légitime par cet acte, elle l'a été une fois pour toutes & pour toujours; & que les différentes passions qui les ont agitez depuis tous deux, n'ont pu donner aucune atteinte à la vérité de sa naissance, justifiée par la preuve la plus authentique, par le titre le plus inviolable, par un Registre public qui est le témoignage le plus certain, le plus solennel, le plus fidele, & le plus invariable qui soit dans la société civile.

„ Lorsqu'une femme, dit l'Empereur Justinien, peut montrer par de bonnes preuves, qu'un homme l'a tenue publiquement pour sa femme, qu'il en a eu des enfans, il ne peut la chasser de sa maison contre l'ordre des Loix; mais la doit tenir pour sa femme, & les enfans qu'il a eus d'elle pour ses enfans légitimes, & ils seront tenus pour légitimes malgré le pere” *.

Nous avons un exemple célèbre de la Justice d'Auguste, contre un mari qui desavouoit un fils qu'il avoit eu durant le cours du mariage d'une femme qu'il avoit tenue pour légitime. Il agit, dit l'Historien, avec un

* *Affidue mulieres audimus ingemiscetes & dicentes, quia quidem earum concupiscentiâ detenti, ducant eas in domibus suis sacra tangentes oloquia, aut in orationis domibus jurantes habituros se eas legitimas uxores, taliter eas habentes tempore multo & fortè suspicientes filios, &c. Sit autem soboles legitima, & invito patre. Nov. 74.-c. 5.*

un esprit de pere de la patrie, & ordonna que le fils seroit seul héritier de ce pere dénaturé qui avoit renoncé avec une grande injustice à sa qualité de pere *.

Les enfans ne naissant pas seulement à leurs peres, mais à la République, ils reçoivent leurs biens de leurs peres; mais l'état de leurs personnes appartient plus au public qu'à leurs peres mêmes.

C'est pourquoi les Romains, qui ont permis aux peres de les deshériter & de les tuer †, ne leur ont pas permis de les rejeter & de les abdiquer comme étrangers. Ils pouvoient renoncer à la bonté paternelle, mais non pas à la qualité de pere; ils pouvoient leur ôter la vie, mais non pas le titre de leur naissance ††.

Et parce que le pere est incertain dans l'ordre civil, & que dans ce sens le Jurisconsulte a dit, qu'il n'est pas dans la puissance d'un fils de prouver qui est son pere; les Loix ne s'arrêtent qu'à ce qui en paroît au dehors. Elles déclarent que celui-là est tenu pour le vrai pere, qui paroît l'être par le mariage, & elles laissent les secrets invisibles de la Nature à Dieu qui en est l'Auteur,

* *Cajum Tullium infantem a Petroniâ matre, quam Tullius quoad vixit in matrimonio habuerat, natum D. Augustus in bona paterna ire decreto suo jussit patris patria animo usus, quoniam Tullius in proprio jure procreato filio summâ cum iniquitate paternum nomen abrogaverat. Valer. Maxim. lib. 7. c. 7.*

† *Patribus jus vita in liberos necisque potestas olim erat permissa L. 20. Cod. de patria potestate.*

†† *Nec filium negare cuicumque esse liberum senatusconsulta de patris agnoscendo manifesto jure declarant. L. 9. c. eodem.*

teur, à cet œil invisible qui voit toutes choses *.

Elles ne considèrent que la naissance, dont il y a toujours quelques Témoins; & non pas la conception, dont il est impossible d'en avoir. Elles présument pour l'innocence d'une femme légitime. Elles jugent favorablement des choses secrètes par celles qui sont connues, suivant la maxime de Tertullien *; & déclarent légitime tout ce qui naît sous le sceau du mariage, tout ce qui a sur le front cette marque vénérable, tout ce qui entre dans ce monde par cette porte de bénédictions & de graces.

Lorsque deux personnes sont unies par les loix inviolables de ce contrat spirituel & politique, ce ne sont plus elles, mais les Loix, qui font la généalogie de leurs enfans: les peres sont obligez d'avouer comme nez d'eux, ceux que leur mariage leur présente, & c'est une communauté à laquelle ils ne peuvent renoncer.

La Loi permettoit à un mari sur un simple soupçon d'accuser sa femme d'Adultère, il la pouvoit garder chez lui malgré cette accusation: mais si, durant qu'elle demouroit avec lui, elle devenoit grosse & mettoit un enfant au monde, il étoit obligé de s'en reconnoître pere, sans pouvoir le desavouer. Nos Loix n'approuvent point une

* *Lucius Titius ita Testamentum fecit, Aurelius Claudius natus ex illâ muliere, si filium meum se esse Judici probaverit, heres mihi esto. Paulus respondit filium de quo quæreretur, non sub eâ conditione institutum videri quâ in potestate ejus est, & idcirco Testamentum nullius momenti est. L. Lucius Titius. 83 ff. de condit. & dem.*

*Pater est quem nuptiæ demonstrant. Lib. 5. ff. de in Jus vocando. * Justius occulta de manifestis præjudicare, quàm manifesta de occultis præsumere. Tertull. Apolog. c. 3.*

une accusation sur un fondement si léger; mais elles confirment la disposition de la Loi qui attribue la paternité au mari qui demeure avec sa femme, lorsqu'elle devient mere, quelque accusation qu'il lui ait intentée contre la fidélité conjugale *.

Et comment un pere pourroit-il desavouer son enfant né de son mariage, lorsqu'il l'a avoué dans un Registre public?

On a toujours reconnu la nécessité de ces témoignages publics, rendus par les peres.

Platon ordonne dans ses Loix, que la premiere année de la vie des enfans seroit marquée dans un lieu sacré de la maison paternelle, qu'on y écriroit sur une muraille blanche le jour de la naissance de tous ceux qui viendroient au monde.

*Plato, lib.
6. de lege
in fine.*

Il étoit ordonné par les Loix d'Athenes, que les peres iroient déclarer avec serment, qu'il leur étoit né un fils en légitime mariage, ou qu'ils en avoient adopté un selon les Loix de la République; ce qu'ils faisoient d'ordinaire la premiere année de la naissance de leurs enfans, ou de leur adoption: & sur la déclaration des peres confirmée par leur serment, les Magistrats prononçoient que cet enfant, ou naturel, ou adoptif, étoit fils d'un tel citoyen, son nom

* *Imprimis maritum genialis tori vindicem esse oportet: cui quidem & ex suspitione ream conjugem facere licet, vel eam si tantum suspicatus penè se retinere non prohibetur. L. quamvis 3. c. ad Legem Juliam de Adulteriis.*

Non tamen ferendum Julianus ait, cum qui cum uxore suâ moratus nolit filium agnoscere quasi non suum. L. 6. ff. de his qui sui sunt.

nom étoit écrit sur le Régître commun *, sur lequel on écrivoit les seuls légitimes, & non les bâtards.

Les Romains avoient établi une forme presque pareille, qui étoit que les peres auroient un Régître où ils écrivoient la naissance de leurs enfans. C'étoient les peres, comme les chefs de leurs familles, qui faisoient ces Régîtres †.

L'Empereur Antonin le Philosophe ajouta, pour assurer l'état & la naissance de tous ses sujets, que les peres déclareroient devant les Gardes des Régîtres qui étoient conservez dans le Temple de Saturne, qu'il leur étoit né un enfant, & qu'ils signifieroient dans les trente premiers jours de sa naissance le nom qu'ils lui donnoient ††.

Voilà l'origine des Régîtres des Baptêmes, que François I. ordonna par un Edit en

* *Vide Commentarium Samuelis Petiti in Leges Atticas* on l'appelloit Κοινὸν γράμματῆον.

† L. 2. § 1. de excusat. tutor. l. 6. c. de fide instrument. l. 13. c. de probat. vide Cujac. paratit. 1. c. lib. 2. tit. 42.

Les Jurisconsultes appelloient ce Régître *nativitatis scripturam*, *tabulam professionum natalem*, *professiones natales*: les Grecs *διδόγματος τῆ πατρὸς*.

†† *Inter hæc liberales causas ita meruit, ut primus juberet apud Præfectos Aerarii Saturni unumquemque civium natos liberos profiteri intra trigessimum diem nomine imposito. Capitolin. in Marco Antonio. Populi tabularia, Virgil. 2 Georg. ubi actus publici continentur, significat autem templum Saturni in quo & Aerarium fuerat, & ubi reponerentur æta qua susceptis liberis faciebant parentes. Servius. Tollis enim & titulis altorum aspergere gaudes Argumenta viri. Juvenal. Satyr. 9. Pater natam sibi filiam more cætorum professus est, tabula ejus partim tabulario publico, partim adservantur. Apuleius 2. Apolog.*

en 1539, que les Curez des Pargoisses dresseroient, aussi-bien que du décès de tous ceux qui mourroient dans l'étendue de leurs Cures, & qu'ils enterreroient. Ce sont des dépôts sacrez de la foi publique : c'est-là où les peres & les meres reconnoissent leurs enfans pour légitimes. Ces reconnoissances authentiques sont des titres immuables pour leurs enfans. Elles ne sont plus sujettes au desaveu des peres & des meres, qui les ont faites, elles sont de droit public; & acquièrent un droit irrévocable à ceux qui y sont écrits. Nul François, nul Sujet du Roi, ne peut produire un plus fidèle, un plus solennel témoignage de la vérité de son état & de son origine, que ces Regîtres.

— La preuve de la naissance de J. C. n'a-t-elle pas été écrite sur des Regîtres publics * ?

Le Christ est né en Bethléem, selon les Prophetes, dit Saint Justin parlant à l'Empereur Antonin, comme vous pouvez vous-même le vérifier par les Regîtres & le denombrement qui se fit alors sous Cyrene; & ces Regîtres sont entre vos mains.

*** On ne peut ignorer l'origine & la naissance du Saviour, dit Tertullien après Saint Justin, puisque la description & le denombrement que fit faire Auguste de toutes les familles de son Empire, est gardé dans les Archives de Rome.*

*** De censu
su denique
Augusti
quem, &c.*

Après

** Romano censui statim ut natus est Jesus, adscriptus est, dicendus utique Civis Romanus censu Romani professione. Oros. lib. 7. v. Cyrillum in Julianum Apostatam. libro 6. Justin. Apolog.*

Après cela, de quelle foi doivent être les Tables originales de la naissance des enfans qui ont été gardées de tout tems dans des Temples, puisque la sagesse de Dieu, la providence du Maître de la Nature, n'a point employé de preuve plus certaine ni plus irréprochable que celle-là, tant de la noblesse de la race de son Fils, que de sa naissance, quand il l'a envoyé dans le monde pour le sauver ?

Qu'on n'oppose donc plus à Marie Cognot le Testament de son pere où il l'appelle sa servante, puisqu'il la déclare sa fille dans le Registre de l'Eglise où elle a reçu le Bâême. Cette première déclaration lui a acquis immuablement le droit de sa filiation, qui ne peut plus lui être ravi par le caprice de son pere.

S'arrêtera-t-on à la persévérance de la mere dans son desaveu ; quand on verra les passions qui la font agir ?

La première est la Honte, qui lui a représenté qu'elle seroit deshonorée, si elle avouoit cette fille après l'avoir desavouée si longtems & l'avoir sacrifiée à la jalousie de son mari. Elle reconnoîtroit qu'elle est coupable d'un crime très-enorme envers Dieu, envers la Justice, envers la Nature humaine ; & qu'elle a violé les Loix divines, naturelles, civiles, & chrétiennes, par cette crânerie insigne, cette noire fausseté.

La seconde passion qui la conduit, est son Avarice. Elle possède aujourd'hui la succession du Sieur Cognot, dont l'inventaire se monte à 19000. livres, & cela en vertu d'un don

don mutuel contre lequel Marie Cognot a obtenu des Lettres de rescission, & en vertu d'une transaction, où elle a donné 2700. livres à de pauvres païsans héritiers du sang du Sieur Cognot. Si elle avouoit sa fille, elle se condamneroit elle-même à restituer la succession. Sa cupidité l'emporte sur la tendresse maternelle.

Ainsi, Marie Cognot seroit reconnuë pour fille, si elle étoit née plus pauvre; son malheur n'exciteroit pas la pitié aujourd'hui, si son bien n'avoit inspiré de l'envie; & elle auroit une mere, si elle n'avoit point de fortune. On peut dire que sa mere lui retient son bien, & que son bien lui retient sa mere.

La troisiéme passion qui le guide, est l'Amour qu'elle a pour son second mari. Elle l'a tiré de la prison pour l'épouser, il se voit à la veille de rentrer dans le sein de l'indigence d'où sa femme l'a fait sortir. Le malheur, qui les menace, leur fait recourir à toutes sortes de moyens pour le parer. Il coûte peu à une mere qui a déjà étouffé la voix du sang & de la nature, qui est prévenue d'un amour aveugle pour son mari, de continuer à desavouer sa fille, quand elle voit que l'aven qu'elle en feroit lui coûteroit si cher. Vainement la vérité paroît-elle environnée de tous ses rayons; les passions qui animent cette femme, lui ferment les yeux à cette grande lumiere.

Marie Cognot gémit d'être obligée de faire ce tableau de sa mere; il falloit qu'elle y fût contrainte par la loi impérieuse de la
né-

nécessité. Car elle fait gloire d'avoir le cœur d'une fille pour la Dame Cognot, qui n'a pas pour elle le cœur d'une mere.

Il ne sera pas difficile de détruire les avantages que la Dame Cognot veut recueillir du Registre de la Trinité qu'elle a fait falsifier. On y lit, graces à cette falsification : *Marie Boutet, fille trouvée & nourrie de lait par la femme de feu Jean Boutet.*

Comment s'appelle-t-elle Boutet, puisque c'est une fille trouvée, dont on ignore le nom du pere & de la mere ? Comment est-elle fille trouvée, puisqu'on prouve par la transaction que le Sieur Cognot la remit en 1602, à la femme de Boutet ? Comment l'a-t-elle nourrie de lait, puisqu'elle avoit trois ans & qu'elle étoit sevrée ; & que cette femme n'ayant jamais eu d'Enfant, n'a par conséquent jamais eu de lait ?

Comment ce Jean Boutet étoit-il mort en 1609, tems où l'on remit l'Enfant à l'Hôpital de la Trinité, puisqu'on prouve par l'Extrait - Mortuaire de Jean Boutet, qu'il est mort le 25. Janvier 1630 ? Tant de faussetez prouvent que la Dame Cognot soutient le mensonge, en desavouant sa fille. Une supposition est la voye par laquelle on soutient une autre supposition.

La Dame Cognot, contraire à elle-même, a fait paroître dans ce Procès son amour maternel ; & Marie Cognot est extrêmement sensible à ces rayons de tendresse, qui percent les ténèbres qui couvrent la vérité dans l'Interrogatoire de sa mere.

C'est cette piece qu'il s'agit d'examiner ;
on

on verra, malgré les efforts de la Dame Cognot, la vérité y exercer son empire, ainsi qu'elle l'a fait dans la Transaction malgré les artifices de son mari.

D'abord elle se retranche sur la négative, comme dans un asyle qu'elle croit inviolable : mais quand on l'interroge sur la Nourrice qu'elle a donnée à Marie Cognot ; comme elle prévoit qu'après cette question on lui demandera la suite de la vie de sa fille, elle se hâte d'apprendre sa mort, qu'elle a appris, dit-elle, de son mari. Et pour prévenir la curiosité qui la confondroit, elle dit, qu'elle est incertaine sur le nom de la Nourrice, & sur le lieu où Marie Cognot est morte. Une pareille incertitude est-elle naturelle à une mere ? Qui ne croiroit à ce trait qu'il ne s'agit pas ici de sa fille, mais de la fille d'une autre, avec qui elle n'a même aucune liaison ? Elle ne voit pas que dès que la naissance de sa fille est prouvée par l'Extrait-Baptistaire, il faut nécessairement qu'elle rapporte son Extrait-Mortuaire, si elle veut persuader qu'elle n'a pas supprimé cette fille.

Elle nie que Marie Cognot ait été apportée à Paris dans une hotte, & qu'elle ait été délivrée à Françoise Fremont ; mais ce fait est prouvé par l'information. Ainsi quand elle le nie, elle n'en détruit pas la vérité ; mais elle nous convainc qu'elle ne la combat que parce que l'aveu qu'elle en feroit, mettroit son crime dans le plus grand jour.

C'est par le même principe qu'elle nie tous les faits qui la pourroient confondre, qu'el-

qu'elle témoigne d'ignorer la visite qu'elle rendit à Marie Cognot, ou elle versa des larmes qui la trahirent.

Elle est obligée de convenir que François Fremont lui a ramené la fille qui réclame son état, qu'elle l'a prise à son service. Dès qu'il est démontré par l'information, que c'est celle-là même qui quatorze ans auparavant fut remise par le Sieur Cognot à François Fremont, & qui étoit portée par un homme dans une hotte, dans laquelle elle avoit été voiturée par l'ordre de son pere depuis un Fauxbourg de Fontenay-le-Comte jusqu'à Paris, on ne trouve aucune lacune dans l'histoire de Marie Cognot. Sa naissance, le tems qu'elle a été en nourrice, son voyage à Paris, son éducation pendant quatorze ans jusqu'à son retour dans la maison paternelle où elle est demeurée jusqu'à présent, voilà toute sa vie, voilà toutes ses voyes.

Interrogée sur le traitement qu'elle a fait à Marie Cognot dans la maison paternelle où elle la prit sur le pied de servante, elle convient qu'elle l'a admise à sa table, qu'elle lui confioit de l'argent pour l'économie du ménage; elle ne nie point qu'elle ait commandé à sa servante d'obéir à Marie Cognot, qu'elle lui ait fait apprendre à écrire, qu'elle l'ait traitée comme sa fille: elle se contente de garder le silence sur ces questions.

On lui demande si son procédé avec Marie Cognot n'avoit pas donné lieu de dire qu'elle fût sa fille.

El-

Elle répond que l'on disoit, à cause du traitement que le Sieur Cognot & elle lui faisoient, qu'elle étoit sa nièce. Il lui échappe ensuite de dire qu'elle desireroit qu'elle fût sa fille, à cause des sentimens d'honneur & de politesse qui animent sa conduite.

Voilà la preuve du traitement qu'elle a fait à Marie Cognot, traitement distingué de celui qu'on fait à une servante. Ce sentiment, ce desir, qui éclatent, pour ainsi dire, malgré elle, n'est-ce pas une preuve de sa maternité ? Preuve d'autant plus forte, qu'il est aisé de voir que c'est la Nature toute seule qui parle dans cette occasion, & qui se soulage en se dégageant de la contrainte où elle l'a tenue, & en rentrant dans ses droits malgré les passions qui la tyrannisent.

La Dame Cognot convient que le Sieur Cognot a payé 400. livres à Françoise Fremont pour la nourriture de Marie Cognot, qu'il a déchargé cette femme de cette fille qu'on lui avoit mise en dépôt, & qu'il s'en est chargé. Cette action-là n'est pas équivoque. Qui n'y reconnoîtroit le véritable pere ?

On lui demande si elle n'a pas promis de donner 200. livres de rente à Marie Cognot, lorsqu'elle soupçonna qu'elle vouloit réclamer son état.

Ici la Nature, indignée dans la Dame Cognot, ne veut pas qu'on croye que par la crainte elle a donné des marques de tendresse à sa fille ; elle desavoue ce fait-là :
mais

mais elle dit qu'elle a toujours promis librement, & volontairement de récompenser Marie Cognot en mourant, n'ayant point d'enfans, & qu'elle lui réservait sa bonne volonté.

Il faut observer, que c'est pour la seconde fois dans son interrogatoire que la Nature est supérieure aux passions. Rien ne prouve mieux la vérité de cette sentence :

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

On en a fait une traduction naïve par ces vers :

Quand la fourche à la main Nature on chasseroit,
 * Nature cependant toujours retourneroit.

Admirez ici le différent langage de la Nature & des passions. La Dame Cognot dans ses plaidoyers, en parlant de Marie Cognot, a dit, „ que c'étoit une „ misérable qui avoit eu l'effronterie de „ violer l'honneur d'une famille, de changer l'ordre de la Nature, en supposant „ une fausse naissance ; & qui a passé à cet „ excès d'impudence, que du Temple sacré de la Justice, elle en a voulu faire „ le Théâtre du spectacle de ses fourbes, „ de ses prestiges, & de ses illusions, „ qu'elle doit être punie exemplairement : „ qu'elle est la plus infâme calomniatrice „ qui fut jamais, la plus ingrate servante „ de la Terre, la plus digne de l'aversion „ de tout le monde.” Quel contraste entre la Rhétorique que l'Art prête à la passion,

sion, & de langage simple de la nature qui ne consulte point l'art !

Comment accorder toutes ces injures des plaidoyers avec les louanges de l'Interrogatoire ? Comment une personne, dont le cœur est animé de l'honneur & des principes d'une vraie politesse, peut-elle violer l'honneur d'une famille, & commettre les crimes les plus noirs ? Comment une personne, qui doit être punie exemplairement, est-elle digne d'être récompensée ? Comment la Dame Cognot peut-elle souhaiter qu'une servante, qui est un modèle accompli d'ingratitude, soit sa fille ? Comment peut-elle réserver sa bonne volonté à une fille digne de la haine publique ?

Ne semble-t-il pas qu'elle veuille dire : Une bouche étrangère qui a épousé mes passions, a vomi des injures, des calomnies contre ma fille. Je veux, pour l'en dédommager, la louer de ma propre bouche, en rendant hommage à la vérité au préjudice même de l'intérêt de ma cause : la Nature se venge, & me rend enfin à ma tendresse. Tel est son empire, que lorsque notre Enfant réclame avec justice le bien que nous possédons, elle se joue de notre cupidité, & rit de ses efforts.

A tant de preuves de tous les genres de la filiation de Marie Cognot, joignons-y sa ressemblance avec sa mère.

Aristote a dit, que la ressemblance des enfants avec les pères & les mères, leur sert à reconnoître qu'ils sont nez d'eux, & leur fait croire plus fortement qu'ils sont de leur sang.

Aristot.
2. politic.
c. 3.

Ainsi Dieu a voulu tracer de son doigt sacré cette ressemblance, afin d'apprendre à tout le monde la vérité de la naissance de Marie Cognot. Ainsi, non seulement le visage de la Dame Cognot, semblable à celui de sa fille, la dément lorsqu'elle la desavoue : mais sa voix, dont les accens sont très-conformes à ceux de sa fille, prononce cette filiation en proférant les paroles mêmes de son desaveu. Ce Tableau vivant, qui frappe les yeux du corps, achève la démonstration qui frappe les yeux de l'ame.

Que faut-il davantage ? Reconnoissance authentique du pere & de la mere sur des Registres sacrez ; possession d'état pendant trois ans, ensévelie par le crime du pere & de la mere pendant quatorze ans, rétablie par une transaction, par le retour de leur fille dans la maison paternelle, par un traitement semblable à celui qu'un pere & une mere fait à sa fille, par des reconnoissances de la mere qui éclatent au milieu du Procès où elle dispute l'état de sa fille, par sa ressemblance avec la mere qui est le sceau de la vérité. Après cela, ne peut-on pas dire que la Cour, en prononçant la filiation de Marie Cognot, prononcera une vérité qui est dans le cœur, sur les visages tout à la fois de la mere, & de la fille : vérité, qui se manifeste par le son de leurs voix entièrement semblables, après s'être manifestée aux regards ? Les yeux & les oreilles déposent contre la mere unanimement ; & la Nature, qui s'est soulevée contre elle dans son cœur, a déjà prévenu l'Arrêt de sa condamnation.

Je

Je ne rapporte point le Mémoire consacré à la défense de la mere, parce que je n'ai pû le recouvrer. Je ne crois pas qu'il soit fort nécessaire à lire, parce qu'on a répondu à toutes les objections, & parce qu'il a dû être très-foible, puisqu'il combattoit une vérité éclatante.

Voici l'Arrêt qui fut rendu.

„ La Cour, faisant droit sur le tout, a mis
 „ & met l'appellation & ce dont a été ap-
 „ pellié au néant sans amende, & ayant é-
 „ gard aux Lettres obtenues par Marie Co-
 „ gnot, a cassé & annullé le contrat de don
 „ mutuel entre Joachim Cognot & Marie
 „ Naffier le 23. Mars 1623, ensemble tous
 „ les autres Actes, en ce que par iceux
 „ Marie Cognot y auroit été nommée Ma-
 „ rie Croissant; a déclaré & déclare Marie
 „ Cognot fille de feu Joachim Cognot &
 „ de Marie Naffier, ses pere & mere. En-
 „ joint à Marie Naffier de la reconnoître
 „ pour telle, de la traiter filialement; en-
 „ joint à Marie Cognot de lui rendre hon-
 „ neur & obéissance. A maintenu & gardé
 „ Marie Cognot, tant à l'encontre de Co-
 „ quant & Naffier sa femme, que les héri-
 „ tiers collatéraux, en la possession & jouis-
 „ sance de tous les biens meubles & im-
 „ meubles de la succession de Joachim Co-
 „ gnot. Déclare toutes les saisies & arrêts
 „ faits d'iceux à la requête de Marie Co-
 „ gnot, bons & valables. Ordonne, que
 „ partage sera fait pour jouir par elle de la
 „ part qui lui appartient, ensemble des fruits

„ & intérêts à commencer du jour de la suc-
 „ cession échue par le décès de Joachim
 „ Cognot, déduction faite des conventions
 „ matrimoniales de Marie Naffier, legs, ob-
 „ seques, & funeraillles de Joachim Cognot,
 „ & la somme de 2700. livres par elle
 „ payée aux héritiers de Cognot, par trans-
 „ action du 8. Fevrier 1626. Fait en outre
 „ la Cour inhibition & défenses à Marie
 „ Naffier de vendre & aliéner ses biens au
 „ préjudice de Marie Cognot sa fille. A con-
 „ damné & condamne Jean Cognot & con-
 „ sors, héritiers collatéraux, à délaisser à
 „ Marie Cognot tous les immeubles de Joa-
 „ chim Cognot, & lui remettre chacun la
 „ part & portion qu'ils ont touchée des 2700.
 „ livres à eux payées suivant la transaction
 „ du 8 Fevrier 1626, & ce dans deux mois,
 „ à compter du jour de la signification qui
 „ leur sera faite du présent Arrêt à personne
 „ & domicile; autrement, & à faute de ce
 „ faire dans le délai prescrit, & après icelui,
 „ en payer l'intérêt du jour du présent Arrêt
 „ à raison de l'Ordonnance, & néanmoins
 „ sans restitution de fruits & intérêts du pas-
 „ sé. Condamne Nicolas Coquant & Marie
 „ Naffier ès dépens, modérez & taxez en
 „ 3000. livres tournois, outre & par-dessus
 „ les 300. livres parisis ci-devant payées par
 „ eux par forme de provision suivant l'Ar-
 „ rêt du 20. Mai 1634, & sans dépens, à
 „ l'égard de Jean Cognot & consors héri-
 „ tiers collatéraux. Donné en Parlement
 „ le 4. Decembre 1638. ”

Ne

Ne devoit-on pas punir les peres & les mères qui suppriment leurs enfans, puisque cette suppression est un si grand crime, & qu'elle est autorisée par l'impunité? N'auroit-on pas dû condamner Marie Naffier à rendre les 2700. livres qu'elle avoit payées aux héritiers collatéraux, sauf son recours contre eux, & la condamner elle seule aux intérêts de ces 2700. livres? C'est ainsi qu'on auroit concilié les deux règles d'équité, dont la première vouloit que Marie Cognot eût les intérêts des 2700. livres depuis que la succession avoit été ouverte; & la seconde, que les collatéraux, en restituant cette somme, n'en payassent point les intérêts, parce que leur bonne-foi les mettoit à l'abri de cette prétention.

Ne me taxera-t-on point d'impiété, pour ôser censurer les Oracles de la Justice? Je leur soumets ma censure, en rendant hommage à leurs lumières: qu'ils l'envisagent comme des doutes que je leur propose.

M. le Maître, qui rapporte cette Histoire & les moyens de la Cause, naquit à Paris le 2. Mai de l'an 1603. Il étoit fils aîné d'Isaac le Maître, Maître des Requêtes, & de Catherine Arnauld sœur de M. Arnauld d'Andilly, de M. Arnauld Evêque d'Angers, & de M. Arnauld Docteur de Sorbonne. Les noms des deux premiers sont placez dans l'Histoire des Sçavans, comme des noms éclatans.

M. le Maître embrassa la profession d'Avocat; & plaida dès l'âge de 21. ans. Il ac-

quit la réputation que donne une éloquence vive & animée; cette réputation s'augmenta à mesure qu'il cultiva ses talens. Il n'avoit que 25. ans lorsque M. Seguier le choisit pour présenter ses Lettres au Parlement, au Grand Conseil, & à la Cour des Aides. Les Discours qu'il prononça à ces trois Cours Souveraines, prouvent la facilité & l'abondance de son imagination, & l'art qu'il avoit de varier un même sujet.

M. le Chancelier l'éleva à la dignité de Conseiller d'Etat, il ne voulut point accepter la charge d'Avocat - Général au Parlement de Metz, que ce premier Magistrat lui offrit. On ne récompense plus ainsi l'éloquence du Barreau. Voilà peut-être la cause du petit nombre de ceux qui la cultivent. Peu de tems après, dans le tems que le monde pouvoit avoir pour lui de grands attraits, il eut la générosité de le quitter. On crut qu'il vouloit se préparer à recevoir les Ordres Ecclésiastiques, & on jugea qu'il feroit briller dans la Chaire ses talens qu'il avoit fait éclater dans le Barreau, & qu'il alloit s'ouvrir une voye glorieuse pour arriver aux premières dignitez de l'Eglise; mais il détrompa bientôt le public. Il écrivit à M. le Chancelier, en lui envoyant ses Lettres de Conseiller d'Etat, qu'il avoit dessein, non pas de changer d'ambition, mais de n'en avoir point du tout. Sa retraite fut à Port-Royal; il s'y exerça pendant 20. années dans toutes les vertus chrétiennes, & y fit un pénitence très-austere.

On raconte que pour la provision des Solitaires.

litaires du Port-Royal, étant allé acheter des moutons à Poissy, le Marchand qui les lui vendit, lui fit sur le prix un Procès qui fut porté devant le Bailly de Poissy. M. le Maître plaida avec cette éloquence aisée, familière, qu'il sçavoit proportionner aux sujets qu'il traitoit : il avoit pris le nom de Drancé, ne voulant pas se faire connoître. Le Marchand l'interrompit deux ou trois fois mal-à-propos. Le Bailly indigné dit à l'interrupteur : „ Tais-toi, gros Lourdaut, laisse parler ce Marchand : s'il falloit vider ce différend à coups de poing, je crois bien que tu en battois une vingtaine comme lui ; mais, on ne se bat ici que par les armes de la raison & de la justice, c'est par ces armes-là qu'il aura tes moutons, malgré toi, car il te les a bien payez". Puis, se tournant du côté de M. le Maître, „ Je vois bien, lui dit-il, que vous n'avez pas tous-jours fait le métier de Marchand ; vous avez les expressions de la langue à votre commandement : croyez-moi, quittez votre commerce, & entrez dans le Barreau ; vous avez du sçavoir & de l'éloquence, j'ose vous répondre que vous acquerrerez autant de gloire que le célèbre M. le Maître". Il lui appliqua ensuite ce vers de Virgile.

*Larga quidem semper, Drance, tibi copia fandi,
Proinde tona eloquio sonitum tibi.*

Une rare éloquence est ton heureux partage,
Fai-la tonner, Drancé dans un Aréopage.

M. le Maître forma le dessein de publier une Vie des Saints , purgée de toutes les fables qui se sont glissées dans les anciennes Légendes , & qui ont été autorisées par une pieuse crédulité : dessein , qui a été exécuté par M. Baillet , guidé par le flambeau d'une saine critique.

Une prompte mort interrompit un Ouvrage dont M. le Maître avoit déjà composé d'excellens morceaux. Dans ses derniers momens il dit , que Dieu ne lui avoit pas permis de consommer ce projet , parce que la Vie des Saints devoit être écrite de la main d'un Saint. Il a fait plusieurs autres Ouvrages pleins de piété & d'érudition. Il mourut le 4. Novembre 1658.

Mais pour revenir à son éloquence , elle est trop diffuse : ses Plaidoyers sont plus chargés d'autoritez que de raisons ; ses citations n'ont pas assez de liaisons avec ses Causes , & sont , ce semble , des écarts du sujet ; ses moyens ne sont pas rendus avec un tour qui les fasse paroître concluans. On a dit qu'on avoit après coup cousu à ses Plaidoyers les Passages des Peres de l'Eglise. On leur a donné par-là un air de Sermon qui ne convient point à un Ouvrage du Barreau ; on trouve un Prédicateur , lorsqu'on croit trouver un Avocat. Pour m'accommoder au goût d'à présent , j'ai été obligé , à quelques endroits près , de refondre le Plaidoyer pour Marie Cognot , après en avoir retranché le superflu , & de prendre un style tout différent du sien. On verra même que je me suis livré à plusieurs
mon-

mouvemens qui se font présentez à mon imagination.

Nous sommes dans un tems, comme dit M. l'Abbé de la Motte-Fenelon *, depuis Archevêque de Cambray, où l'on n'abuse plus, comme on faisoit autrefois, de l'esprit & de la parole; on a pris un genre d'écrire plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis; on ne s'attache plus aux paroles que pour exprimer la force des pensées, & on n'admet que les pensées vraies, solides, & concluantes pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition, autrefois si fastueuse, ne se montre plus que pour le besoin. Il semble que M. de la Motte-Fenelon ait eu en vûë M. le Maître. Pourquoi dans la Cause de Marie Cognot, où la vérité se montre par-tout, où les raisonnemens solides & concluans se présentent en foule, va-t-il se répandre en autoritez étrangères à son sujet? Il nous cache souvent, dans son style diffus, la naïveté qui accompagne la vérité.

On ne peut pas faire le même reproche à M. Patru, qu'on a regardé comme le rival de M. le Maître. On disoit qu'ils doubloient Ciceron au Barreau.

Les partisans de M. Patru lui appliquoient ce vers de Virgile, Eclog. V.

Nec salamis solum exsuperas, sed voce Magistrum.

Par la plume & la voix tu surpasses le Maître,
en mettant *exsuperas* à la place d'*equiparas*.

Le style de M. Patru n'est point assez vif

* Voyez le Discours qu'il prononça à sa Réception à l'Académie Française.

& assez animé; il a plus songé à le rendre pur & correct, qu'à le rendre fort & pres-fant, lorsqu'il falloit qu'il fût plein de mouvemens.

D'ailleurs, cet Auteur n'étoit pas assez nourri de la science du Palais. Il dédaignoit les Causes communes, & ne cherchoit que celles d'éclat qui sont rares. Aussi on le laissoit jouir d'un grand loisir, qui ne remédioit pas au mauvais état de sa fortune. Pour le distinguer de Chapelain, Auteur de la Pucelle, qui étoit fort riche, on disoit que celui-ci étoit un pauvre Auteur, & que M. Patru étoit un Auteur pauvre.

Ni M. le Maître, ni M. Patru, malgré leur célébrité, ne sont pas des modèles à proposer à de jeunes Avocats. Il faut au contraire éviter de donner, à l'exemple du premier, dans ces longues périodes qui suffoquent les lecteurs, & que ne peuvent pas lire des Asthmatiques *, comme l'a dit plaisamment le P. Bouhours † qui a critiqué le style de Port-Royal. Il faut, en s'éloignant du caractère du dernier, s'échauffer à propos, & se livrer à ce beau feu qui est la vraie source de l'éloquence.

* Telle est la période qui commence la Vie de Dom Barthelemy des Martyrs, Archevêque de Brague en Portugal.

† Jésuite célèbre, à qui notre Langue a de grandes obligations: il écrivoit avec une pureté & une politesse inimitables. Martial dit à une illustre Romaine avec laquelle il étoit en campagne:

Remam tu mihi sola facis.

„ Vous seule à tous égards me tenez lieu de Rome.”
Un homme d'esprit consulta sur une expression cet habile Jésuite, qui le renvoya à l'Académie Française; il lui répondit:

Academiam tu mihi solus facis.

„ Vous seul me remplacez toute l'Académie.”

H I S.



HISTOIRE

DE

L'ABBE' DE MAUROY.

DAns les Ordres & les Congrégations les plus régulières, il s'y glisse des personnes vicieuses, qui y cachent leurs desordres sous le voile de la piété; qui, imposant par des talens brillans, par des manières insinuanes, préviennent tellement en leur faveur les personnes de mérite qui régulent les Jugemens du Public, qu'il les regarde comme des modèles de vertu.

On est frappé d'un grand étonnement quand tout-à-coup le personnage, surpris en tramant une mauvaise action, est démasqué, & se présente aux yeux de tout le monde comme un libertin, un scélérat. On passe sur le champ de l'estime singulière qu'on avoit pour lui, au dernier mépris. On regarde comme infâme cet homme qui paroissoit si respectable. Il semble qu'on voit mourir l'homme vertueux, & que sous la même figure, la même forme, il naît un homme impie & détestable. Le Public injuste ne s'arrête pas là, il s'imagine que l'Ordre & la
Con-

Congrégation autorisent de pareils dérèglemens; il fait rejaillir son mépris sur des Prêtres & des Religieux qui menent la vie la plus réglée & la plus édifiante. Qu'il sorte de son aveuglement, qu'il les suive dans la vie qu'ils menent, qu'il entre dans l'esprit de leur institution; il sera bientôt desabusé, il verra que le personnage indigne est encore condamné plus sévèrement parmi eux, qu'il ne le condamne.

La saine partie du monde a grand soin de se préserver de pareils jugemens, qui détourneraient des sentimens qu'on doit avoir pour la plus sainte Compagnie qu'il y ait eu sur la Terre, qui est celle des Apôtres, où l'on a vu un homme souillé de l'action la plus noire & la plus horrible.

Puisque dans l'homme même le plus juste on y trouve de l'homme, & que lorsqu'on est sur le panchant du crime, on descend toujours jusqu'à ce qu'on se précipite dans l'abîme; est-il étrange, dès qu'on néglige ses devoirs, qu'on tombe dans le dernier degré de libertinage, & que lorsqu'on y est arrivé, on puisse parvenir à se cacher à la faveur du voile de l'hypocrisie, & qu'étant masqué de la sorte, on surprenne l'estime de ses confreres les plus pieux?

Ainsi, pendant que la Congrégation des Prêtres de S. Lazare est en possession de nous édifier par ses exemples de piété, par son zèle pour le salut des âmes, & par ses travaux utiles à l'Eglise, je ne crains point, en retraçant la vie scandaleuse de l'Abbé de Mauroy, d'affoiblir la haute estime que l'on

a conçue si justement pour la Congrégation où il étoit admis ; parce qu'enfin le Public est forcé de revenir de ses impressions , & de penser comme les personnes droites & éclairées.

D'ailleurs, on peut proposer l'Abbé de Mauroy comme un modèle de pénitence qui a regagné l'estime qu'il avoit perdue, & en a joui enfin avec justice, après l'avoir possédée auparavant sans l'avoir méritée.

Ainsi ce n'est pas en pure perte pour lui qu'on fait le récit de sa vie déréglée, puisqu'on peut dire qu'il l'a expiée, & que l'idée de sa vie libertine rappelle en même tems l'idée de sa vie pénitente.

Sa Banqueroute me conduit aux questions qui sont sur cette matière ; j'expliquerai à cette occasion quelques principes de l'Ordonnance du Commerce, & des Déclarations du Roi touchant la Jurisprudence Criminelle concernant les Banqueroutes.

Alexis de Mauroy étoit de naissance, il avoit été destiné pour la profession des armes. Il entra dans le service à 16. ans, & il y demeura jusqu'à 20. Il fut orphelin de bonne heure. Il menoit une vie molle, qui le conduisit bientôt à une vie déréglée. Ses débauches obligèrent son Oncle son Tuteur, qui étoit Grand-Maître des Eaux & Forêts de Bourgogne, de le faire enfermer dans la Maison de S. Lazare. Comme il étoit de ces naturels faciles pour le bien & pour le mal, que les bons & les mauvais exemples entraînent également ; dès qu'il se vit éloigné des occasions du monde, il prit tel-
ment

*Histoire
de l'Abbé
de Mau-
roy.*

ment l'esprit de retraite & de la discipline ecclésiastique, qu'il fut admis dans cette Congrégation si régulière avec une approbation universelle. Il a demeuré douze ans à S. Lazare. Il s'y appliqua à la dispensation de la parole de Dieu avec un fruit merveilleux. Dès qu'il fut Prêtre, il exerça la direction des âmes avec une bénédiction extraordinaire. Il y avoit une si grande onction attachée à ses discours de piété, qu'il amolliroit les cœurs les plus durs, & faisoit des pierres naître des enfans à Abraham, pour user du langage de l'Ecriture Sainte. *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abraham.* Matth. c. III. vers. 9. Luc. c. III. vers. 8.

Ce qui contribuoit à rendre son éloquence efficace, étoit une physionomie douce, prévenante, qui s'animoit à propos dès qu'il parloit, & insinuoit ses paroles jusqu'au fond du cœur.

Ces heureux succès le firent choisir à l'âge de 32. ans préféablement aux plus anciens, pour avoir la direction spirituelle de l'Hôtel Royal des Invalides, qui est l'emploi le plus important dans cette Congrégation. Le nouveau ministère, qui lui fut confié malgré sa résistance, augmenta sa réputation. Elle devint si éclatante, & si bien établie à la Cour & à la Ville, & particulièrement dans l'esprit des personnes les plus considérables, qu'il pouvoit prétendre aux dignitez de l'Eglise les plus éminentes, selon toutes les règles par lesquelles on juge de la fortune dans le monde.

Son

Son ambition alors se réveilla, il aspira à la Prélatrice; pour s'en frayer la voye, il fit de grands présens qui pouvoient être utiles à ses vûës. Il donna à M. Joly, Supérieur-général de la Congregation, un carosse, trois beaux chevaux. Sa fortune ne lui permettoit pas de soutenir les dépenses où il s'engageoit; car de soixante mille livres qu'il avoit eues de son patrimoine lorsqu'il entra dans sa Congrégation, il ne lui en restoit pas vingt mille livres; il en avoit donné d'abord 14000. livres à la Maison de Saint-Lazare. Il se servit, pour faire des emprunts considérables, de la confiance que des Marchands avoient en lui; bientôt, il eut des intrigues avec des femmes du monde, qui lui corrompirent le cœur de nouveau.

On l'a accusé de s'être servi de la Confession pour séduire ses Pénitentes, mais il n'a pas été convaincu de ce crime.

On a soupçonné des femmes de confidence de s'être rendues à son éloquence insinuante: c'est ainsi que tantôt il la sanctifioit, & tantôt il la profanoit; car dans ce tems-là il vaquoit toujours à la direction des âmes, & montoit en Chaire, dont il descendoit pour exercer ses fonctions dans le Tribunal de la Pénitence. Je ne crains pas les mauvaises conséquences que la satire injuste voudroit tirer contre les Ministres du Seigneur. La pénitence éclatante de l'Abbé de Mauroy ferme la bouche aux impies & aux libertins.

D'ailleurs, tandis qu'il y a des Ministres du Seigneur qui sont pleins de l'esprit du

mon-

monde, qui conservent de beaux dehors qui imposent, lorsqu'ils violent leurs principaux devoirs; il y en d'autres répandus dans l'Eglise, qui travaillent suivant l'esprit de leur état. Non que l'on doive mettre l'Abbé de Mauroy dans le rang de ceux qui naissent avec le naturel d'un scélérat: mais, son extrême facilité à se laisser séduire à la tentation, quand il étoit dans l'occasion, le transformoit dans un homme capable des plus grands desordres. Il avoit un fonds de religion qui se réfugioit au fond de son cœur, comme nous le pouvons juger par la pénitence austère qu'il a embrassée. Ainsi, étant déréglé, s'il étoit hypocrite, c'étoit une hypocrisie forcée, pour ainsi dire, & non de choix, il falloit malgré lui, ne voulant pas renoncer à ses desordres, qu'il figurât dans son poste, & que le Comédien succédât à l'homme vertueux, afin de receler le libertin & le débauché. Il gémissoit sans doute intérieurement de tems en tems, mais il lui auroit fallu faire de trop grands efforts pour secouer le joug de ses mauvaises habitudes. Au milieu de ses dérèglemens, il sçavoit conserver sa grande réputation. Ce qui est admirable, c'est qu'il suppléoit dans ses discours l'onction qui n'étoit pas dans son cœur; il parloit comme un homme pénétré de la piété, quoiqu'il l'eût désertée. C'est l'esprit qui fait cet effort-là, dans ceux qui en sont douez. N'avons-nous pas vû de beaux esprits qui ont fait des traductions des Pseaumes de David, & qui rendoient avec une

onc-

on&ion élégante des sentimens de dévotion qu'ils n'éprouvoient point ?

Je ne ferai point ici l'Histoire des intrigues de l'Abbé de Mauroy : ce n'est point par de pareils récits, qui ne servent qu'à flatter des passions criminelles, que je cherche à satisfaire la curiosité du Lecteur.

De quelque dissimulation qu'il usât, & quelque attention qu'il eût à se cacher tel qu'il étoit, particulièrement à ceux dont il avoit le plus d'intérêt de se conserver l'estime ; comme il respiroit continuellement le plaisir, il lui échappoit pourtant des traits qui le déceloient : mais ces traits le faisoient seulement soupçonner, & leur impression s'effaçoit par l'attention qu'il avoit à remplir ses devoirs extérieurs. Le Supérieur général de la Congrégation fit plus que de le soupçonner : quoiqu'il ne fût que légèrement instruit, il résolut de le déplacer, & de confier son ministère à un autre. Il exécuta sa résolution. Ce fut pour l'Abbé de Mauroy un coup de foudre ; il se regarda d'abord comme un homme deshonoré sans ressource, à cause que la décadence de son crédit alloit faire éclater ses créanciers. Il se rassûra pourtant, parce qu'il considéra que ce changement, quelque terrible qu'il fût, ne lui ôtoit rien de ses talens. S'il entamoit un peu sa réputation, il n'y portoit pas une atteinte profonde : il lui étoit permis de sortir de la Congrégation, où ceux qui y sont reçus, ne sont point engagez par vœux ; il avoit la liberté d'entrer dans un Séminaire, où il auroit mené une vie extérieurement

édifiante, & auroit embrassé un emploi où il pouvoit exercer ses fondions avec éclat : ainsi il pouvoit se rétablir entièrement dans les esprits.

Il sortit donc de la Congrégation, où il ne pouvoit plus représenter comme il avoit fait : mais il ne put pas soutenir la figure d'un homme, qui étoit, pour ainsi dire, travesti, & qui étoit obligé à tout moment d'apporter aux curieux l'excuse de son changement.

Dans cette situation, il forma le dessein de faire le voyage de Rome. Il avoit toujours souhaité passionnément de voir cette première Eglise du monde : il se flatta qu'il pourroit y obtenir quelque bénéfice considérable ; il prévoyoit qu'il ne pouvoit plus en espérer en France, que l'orage de ses créanciers qui fondroit sur lui bientôt, malgré son adresse, lui ôteroit toutes ses ressources de fortune & de réputation.

Il crut pourtant bien prendre toutes ses mesures, afin qu'après son départ ses créanciers n'éclataient pas : il leur communiqua le dessein qu'il avoit d'aller à Rome pour une affaire très importante, & leur promit qu'il seroit de retour dans trois mois, c'est-à-dire avant que tous ses billets fussent échus.

A l'égard des créances qui étoient à terme, il les acquitta : il paya au Sieur Saint-Christ Lieutenant du Roi aux Invalides 1500. livres ; aux Sieurs Jean & André Varenne freres, qui exciterent dans la suite la tempête contre lui, 1300. livres ; en y joignant les autres petites dettes qu'il fonda : le
tout

tout monte à près de 6000. livres. Il étoit
 en si bonne odeur auprès de ses créanciers,
 que le Sieur Vacher Jouaillier, l'un d'eux,
 lui offrit dans ce tems-là pour près de 20000.
 livres de pierreries, qu'il refusa. Il confia
 sa procuration avec un état de ses dettes, &
 quelques effets, à la Comtesse d'Uzés sa
 sœur; il donna en garde au Suisse de cette
 Dame une cassette qu'il ne put emporter.
 Elle lui témoigna qu'elle étoit très sensible
 à la confiance qu'il avoit en elle, qu'elle y
 répondroit en épousant, comme les siens
 propres, les intérêts d'un frere si cher. On
 verra que la frayeur bannit ces sentimens de
 son cœur. Il fit monter l'état de ses det-
 tes à 102000. livres. Au bas de cet état,
 voici ce qu'il avoit écrit.

„ Il peut y avoir quelques petites dettes
 „ dont je ne me souviens point. Pas un de
 „ mes créanciers ne sçait le délabrement de
 „ mes affaires, croyant au contraire que je
 „ vais à Rome pour quelque chose d'import-
 „ tant pour moi. Ainsi il sera fort aisé de
 „ les maintenir dans cette situation, moi
 „ leur écrivant, pourvu que ceux qui sça-
 „ vent l'état de mes affaires, n'en parlent
 „ point; ce que j'espere de la bonté de Dieu
 „ qu'il ne permettra pas. Et ceux qui le
 „ sçavent de moi, me font tous l'honneur
 „ d'être de mes amis, & ne le communique-
 „ ront point à d'autres, ma sœur, M. le
 „ Chevalier Desmarais, M. Tambonneau,
 „ M. Cercilly que M. Desmarais retiendra.”
 Il appréhendoit, comme on voit, l'indiscrétion
 du Sieur Cercilly. Il prit à son service

un valet de chambre. Il a dit qu'il n'avoit sur lui qu'un peu plus de 400. pistoles, & quatre diamans qui valoient 8000. livres : il bâtiſſoit ſa fortune ſur ces diamans, dont il vouloit faire des préſens à propos.

Il partit de Paris le 2. Décembre 1691. ſur les cinq à ſix heures du matin, dans un carroſſe qui le mena à Charenton où il prit la poſte, allant à ſon aïſe ſans précipiter ſa courſe, ſ'arrêtant pour ſe reposer, comme un homme qui ne craint rien. Il paſſa par Troye, Châtillon ; il ſe détourna pour aller voir à Quincy la Comteſſe de la Riviere ſa couſine-germaine, fille du Sieur de Mauroy ſon oncle, qui avoit été, comme nous l'avons dit, ſon Tuteur. Il paſſa quelques jours dans cette Terre, où il trouva le Sieur de Mauroy & ſa fille. Ce fut-là qu'il apprit, après un ſéjour de trois jours, que ſes créanciers avoient rendu plainte contre lui, & l'accuſoient d'être un Banqueroutier frauduleux & fugitif. Cette nouvelle, que lui dit ſon oncle à qui on venoit de l'écrire, le pénétra d'une vive douleur. Il écrivit à deux de ſes créanciers, à qui il ſe plaignit de leur procédé ; il leur manda qu'il ne ſ'y feroit point attendu, après leur avoir fait part de ſon voyage.

Il paroît d'abord ſurprenant que ne ſ'y étant point oppoſez, ils aient pris la voye extraordinaire : mais ils réfléchirent, & ſe perſuaderent que l'Abbé de Mauroy les trompoit ; & peut-être que le Sieur de Cercilly, dont il craignoit la facilité à violer la foi du ſecret, révéla l'état des affaires de cet Abbé.

La frayeur ſ'empara entièrement de l'Abbé

bé de Mauroy : c'est alors qu'il se regarda comme un homme deshonoré sans retour : son imagination alarmée lui présenta les honnêtes gens qui passoient rapidement de la vénération à l'indignation, & le peuple extrême dans ses jugemens, qui, entraîné par les honnêtes gens, enchérissoit encore sur eux, en bafouant par des risées piquantes le même homme à qui il avoit donné son encens dans une espèce de culte religieux. Ces humiliations excessives qu'il se figuroit, mêlées à l'amertume des reproches de sa conscience, le chargeoient d'une confusion qu'il ne pouvoit supporter. Rien n'est plus triste qu'une semblable chute, sur-tout pour un homme aussi vain que l'Abbé de Mauroy, qui s'étoit vû prêt de monter au faite de la fortune ecclésiastique. On a assuré, que lorsqu'il fut entièrement dévoilé, le Roi dit : *Il a grand tort, que ne me demandoit-il un Evêché ? Je ne le lui aurois pas refusé.* Il auroit fallu, pour pouvoir s'imaginer la confusion telle qu'elle se présentoit à lui, être entré dans son ame. Il forma la résolution de revenir à Paris pour appaiser ses créanciers : mais, après la démarche d'éclat qu'ils avoient faite, dans le trouble où ils étoient saisis, les faire revenir, & espérer de relever sa réputation, c'étoit vouloir relever la masse d'un grand édifice dans le tems qu'il tomboit.

C'étoit pourtant l'unique esperance qui lui restoit. Il se met en chemin, il laisse son argent, ses pierreries en dépôt entre les mains de la Comtesse de la Riviere, soit

qu'il appréhendât qu'on ne l'arrêtât en chemin & qu'on ne le dépouillât, & qu'il voulût conserver cette planche dans son naufrage, ou que se défiant de lui-même, il voulût se délivrer de la tentation de dissiper ces effets, afin de les conserver à ses créanciers.

Sa frayeur lui tint dans le chemin fidèle compagnie, & même la nuit dans le sommeil. Il ne mangeoit que debout, il se couchoit tout habillé, se relevoit à tout moment pour voir & écouter s'il ne se présentait personne pour l'arrêter. Il avoit pris la précaution de se déguiser, en prenant un juste-au corps gris qui cachoit sa soutane; il prenoit des routes détournées. Une pensée qui l'occupoit continuellement, & qui entroit dans tous ses songes, étoit l'idée de sa réputation flétrie par les jugemens de tout le monde; voilà ce qui déchiroit son cœur. C'étoit avec cette inquiétude extrême qu'il arriva à Paris. Il vit d'abord que le public étoit abreuvé de son Histoire, qu'elle étoit la matière des Vaudevilles. Il apprit que ses créanciers n'étoient point en état de revenir des impressions qu'ils avoient prises, parce que le discrédit général où il étoit tombé, les confirmoit dans leurs idées; par-tout où ils alloient, ils entendoient des échos qui leur repetoient fidèlement ce qu'ils avoient dit eux-mêmes contre lui. Il perdit enfin l'esperance de les amener au point où il vouloit.

Le Sieur Jean de Varenne fut un de ceux qui ouvrirent les premiers les yeux après le dé-

départ de l'Abbé, & qui se persuaderent qu'il les avoit séduits. Dans la douleur qu'il eut d'avoir été trompé, il rendit sa plainte au Lieutenant - Criminel.

Il exposa que l'Abbé de Mauroy vint à sa Boutique pour acheter des pierreries, qu'il en prit pour 1000. livres dont il fit son billet, que trois jours après il en prit pour 18000. livres dont il en paya 9000, & lui fit trois billets pour le surplus; de sorte qu'il se trouve son créancier de 10000 livres. Il a été bien surpris, dit-il, lorsqu'il apprit hier que l'Abbé de Mauroy, dont il avoit une si grande opinion, qu'il n'étoit pas capable de soupçonner sa mauvaise foi, avoit été chez beaucoup de Marchands dont il avoit pris des marchandises à crédit, & en avoit fait de l'argent dans le dessein de s'évader & de sortir de France; il avoit leurré ces Marchands, en leur faisant entendre qu'il achetoit ces marchandises pour des personnes de qualité, qui, n'ayant point d'argent, ne vouloient point paroître, & qu'il vouloit bien faire pour eux ses billets. La réputation où étoit l'Abbé de Mauroy, bannissoit la défiance du cœur des Marchands, qui lui livroient aveuglément leurs marchandises; ils avoient été surpris, en apprenant qu'il s'étoit évadé, & qu'il étoit noyé de dettes, & qu'il étoit allé à Rome; c'est ce qui avoit déterminé le plaignant à rendre sa plainte, & demander la permission d'informer & de faire perquisition de l'Accusé, de saisir & révéndiquer ses pierreries & les effets de l'Accusé.

L'information fut permise; on constata, par les Témoins qui furent ouïs, l'évasion de l'Abbé. Sur quoi le Juge ordonna la continuation de l'information, & qu'il se transporterait où besoin seroit pour faire saisir & révéndiquer les effets de l'Abbé de Mauroy: cependant il le décréta de prise de corps.

Ce fut alors que plusieurs personnes, qui appréhenderent d'avoir aidé ou favorisé la Banqueroute, vinrent faire des déclarations en Justice de ce qu'ils sçavoient de ses pratiques secretes.

La Comtesse d'Usès, effrayée, s'imagina qu'elle alloit être poursuivie comme complice de la Banqueroute de son frere. Elle vint faire une déclaration contre lui, elle le dépeignoit comme un homme qui hésita à lui confier sa situation, & qui, ayant vaincu enfin sa crainte, lui dit qu'il avoit des dettes qui l'obligeoient à se retirer; il lui remit ses papiers, l'état de ses affaires, sa procuration. Elle lui représenta qu'il alloit faire une Banqueroute qui le deshonoreroit. Sur cela il lui répondit qu'il ne prétendoit point faire Banqueroute, & que son dessein étoit de payer ses créanciers. Pour éloigner le soupçon qu'elle eût agi de concert avec lui, elle dit qu'ils avoient toujours été brouillez. Elle ajouta qu'il lui dit que pendant son absence on accommoderoit ses affaires; qu'il laissoit entre les mains du Sieur Desmarais, chargé de les terminer, une instruction qui mettoit au fait de l'état de sa fortune. On voyoit des contradictions dans cette déclaration, qui étoit l'ouvrage de la frayeur.

El.

Elle déposa au Greffe la cassette de son frere : on y trouva des lettres galantes, passionnées, des portraits de Dames, entre autres celui d'une jeune Demoiselle de 14. ans, qui avoit contracté un mariage clandestin avec un homme de la Cour. Cette fatale cassette, qu'on peut appeller la boîte de Pandore, fut l'instrument de la perte de l'Abbé de Mauroy : elle fournit des preuves qui opérèrent sa condamnation.

On continua l'information ; on eut des preuves du divertissement qu'il avoit fait de ses effets.

Le Juge se transporta chez des Particuliers qu'on lui indiqua, comme étant dépositaires de ces effets. Il fut chez un Notaire, qui déclara qu'il avoit une bague de six diamans brillans autour d'un rubis, pour sûreté d'une somme de 500. livres qu'il avoit fait prêter à l'Abbé de Mauroy par un Marchand, & que dans l'obligation de cet Abbé il étoit fait mention de ce nantissement. On saisit la bague.

Le Juge se transporta aussi sur la foi des indications chez une Demoiselle où l'Abbé de Mauroy avoit fait porter sept aunes de velours gris qu'il venoit d'acheter d'un Marchand. Elle parut surprise à l'aspect du Juge, elle témoigna qu'elle ignoroit l'absence de l'Abbé de Mauroy. Elle avoua qu'elle avoit les sept aunes de velours, mais qu'elle les avoit achetées de lui à raison de 9. livres l'aune, pour doubler un manteau.

On trouva sur la fenêtre de cette Demoiselle une bague d'or garnie de six diamans ;
H 5 qu'on

qu'on reconnut comme un effet qui appartenoit à l'Abbé. La Demoiselle dit qu'elle l'avoit eu en troc d'une Revendeuse sur le pied de 490. livres, qu'elle n'avoit vû la Revendeuse que cette fois-là, qu'elle signorait si la bague avoit appartenu à l'Abbé. Ce bijou fut saisi.

On interrogea le laquais & la femme de chambre de la Demoiselle, qui ne chargerent point leur maîtresse. Les créanciers qui étoient présens, recueillirent toutes les circonstances qui pouvoient faire juger que la Demoiselle, avec qui l'Abbé avoit des habitudes, étoit complice ; ils communiquèrent leurs remarques ; sur leurs réquisitions, le laquais de la Demoiselle fut décrété.

Dans l'information on entendit des laquais, des cochers de carosse de louage, des ouvriers, tous ceux que par les dépositions l'on découvroit avoir vû, sçu, connu, entendu, ouï dire, apperçu quelque chose concernant le fait principal, ou les circonstances aggravantes.

On entendit des filles de joye, & malgré le reproche fondé sur leur turpitude, on eut égard à leurs dépositions de faits dont elles étoient Témoins seules nécessaires. Telle doit être l'exacritude d'un Juge Criminel qui veut découvrir la vérité en la suivant dans toutes ses voyes.

L'Abbé de Manroy a dit au Procès, que loin de retourner à Quincy pour reprendre son argent & ses pierreries, il écrivit à la Comtesse de la Riviere, afin qu'elles les envoyât à la Dame de Mauroy, Religieuse dans

dans le Couvent des Filles de S. Thomas; elle étoit sœur de l'Abbé de Mauroy. Il allegua qu'il l'avoit chargée de remettre ces effets à ses créanciers : mais ils prévirent cet envoi, ainsi qu'on le dira dans la suite.

Toutes les négociations qu'il fit ayant échoué, il regarda le Monastere de la Trappe comme un port dans son naufrage.

Prêt à embrasser ce parti, il se présenta une occasion de débauche avec une fille déréglée : au milieu de son trouble & de sa consternation, des idées de plaisir se réveillent dans son ame; il fait une partie d'aller à S. Denys. Là, il s'oublia. Après cette diversion qu'il fit à ses sentimens de pénitence, il rentra dans l'état dont il étoit sorti, & se livra aux pensées qu'il avoit écartées pendant quelque tems. Voilà l'homme, & l'homme facile. Ce dernier trait le peint au naturel.

Il sent ses égaremens : ses réflexions sur sa dernière action redoublent l'amertume de ses larmes, & le confirment dans le dessein de pleurer jusqu'à la mort ses déréglemens. Il va à l'Abbaye de la Trappe, dont la réforme édifie l'Eglise, & où l'on exerce une continuelle mortification de l'esprit & des sens ; où le corps, exténué par les macérations les plus austeres, nous retrace ces anciens Solitaires qui étoient des modèles accomplis de pénitence.

Il se déguisa en homme du monde, crainte d'être arrêté par ses créanciers animez, qui faisoient par-tout des perquisitions de sa personne. Il fit le voyage à cheval, il arriva à la Trappe, exposa au Supérieur, qui étoit le

le fameux Abbé de Rancé, le dessein où il étoit de prendre l'habit Religieux, & de mourir dans la pénitence austere qu'on embrasse dans ce Couvent : il se fit connoître tel qu'il étoit, & ne cacha rien. L'Abbé prévint l'éclat qu'alloient faire les créanciers, & appréhenda que s'il recevoit un homme qui vouloit se dérober à leurs poursuites, on ne le blâmât : c'est ce qui le détermina à le refuser.

L'Abbé de Mauroy se flatta qu'on auroit plus d'indulgence pour lui à Sept-fons, dont la Réforme avoit suivi celle de la Trappe peu de tems après. Il seroit difficile de décider laquelle est la plus austere. Le Réformateur de Sept-fons en possédoit l'Abbaye réguliere dans le tems qu'il forma le dessein de la réforme ; c'étoit l'Abbé de Beaufort, qui, après avoir mené une vie mondaine & séculiere dans les premières années qu'il étoit Abbé, se convertit. Il eut alors l'idée de faire revivre dans son Couvent l'Observance de S. Benoît. Les Religieux résistèrent, & se retirèrent avec l'agrément de l'Abbé dans des Maisons de l'Observance commune. Il peupla son Couvent de nouveaux Moines, qui embrassèrent la Réforme austere.

L'Abbé de Mauroy se mit en chemin pour se rendre à ce Monastere : quand il fut à Orléans, il résolut de fraire le voyage à pied ; il laissa son cheval, qui étoit un cheval de prix, à son Hôtellerie ; il ordonna à son Hôte de le remettre à celui qui viendrait le prendre, qui lui montreroit un Cachet dont il lui donna l'empreinte.

Il poursuivit sa route, & comme sa sincérité, en exposant l'état de ses affaires, l'avoit trahi à la Trappe; pour éviter le même malheur, il ne se fit connoître à l'Abbé que sous le nom d'un Ecclésiastique de condition qui venoit faire pénitence. Touché de ses larmes & de son repentir, l'Abbé lui donna l'habit de Novice.

Cependant, ses créanciers avoient envoyé son portrait à plusieurs Prévôts des Marchauffées, avec des ordres de la Cour pour l'arrêter.

Le Prévôt de Bourgogne, sur les avis qu'eurent les créanciers, alla à Quincy chez la Comtesse de la Riviere; on lui remit la Valise de l'Abbé de Mauroy, où étoit son argent & les quatre bagues dont on a parlé.

Le Prévôt d'Orléans ayant sçu qu'un inconnu avoit laissé un cheval dans une Hôtellerie de cette Ville, chargea l'hôte de l'avertir, lorsqu'on viendrait querir le cheval.

L'Abbé de Mauroy dit à l'Abbé de Sept-fons, qu'il avoit laissé un cheval de prix à Orléans: l'Abbé, qui aimoit les chevaux & qui s'y connoissoit, réclama celui-ci. Le Prévôt fut alors instruit de tout le mystère. Il se rendit aussitôt à Sept-fons, & demanda qu'on lui remit le nouveau Religieux. Comme l'Abbé de Mauroy avoit gagné le cœur de son Abbé, celui-ci fit quelque difficulté de le délivrer; mais il se rendit, dès qu'on lui montra l'ordre du Roi. Il mena le Prévôt & ses Archers dans la chambre de l'Abbé de Mauroy, qui fut consterné de cet-

cette apparition. On lui fit reprendre ses habits.

Il remit au Prévôt cent Louis d'or de nouvelle fabrique, deux doubles Louis & une Tasse d'or.

Le Prévôt fit entrer l'Abbé de Mauroy dans une chaise de poste attelée de deux chevaux. On le conduisit avec une grande diligence à Paris, où il fut mis dans la prison du grand Châtelet. Tous les effets que l'Abbé avoit remis au Prévôt, dont celui-ci avoit dressé son procès verbal, furent déposés au Greffe de la Geole.

Dès que l'Abbé de Mauroy fut constitué prisonnier, le Promoteur de l'Officialité le révendiqua.

Le Juge Criminel le renvoya dans la prison de cette Jurisdiction, à la charge qu'il instruiroit avec l'Official le Procès, à cause du cas privilégié.

Ce que
c'est que le
délit com-
mun, &
que le délit
privilié.

Il faut distinguer, à l'égard des Ecclésiastiques, le délit commun, du cas privilégié. Le délit commun, c'est la contravention à la Discipline, aux Loix Ecclésiastiques, comme la simonie, la confidence, le sacrilège commis sans violence, en un mot tous les crimes, excepté les cas privilégiés.

Du Casse dans son Traité de la Jurisdiction Ecclésiastique, chapitre xi. dit que le cas privilégié est un crime si atroce, que l'Eglise n'a pas de peine assez rigoureuse pour en faire une juste punition ; ce qui fait que les Ecclésiastiques perdent le privilège qu'ils ont de ne pouvoir être jugés & condamnés par des Juges Laïques. On appelle ce crime

me privilégié, à cause du privilege que les Juges Royaux ont d'en connoître. Il dit qu'il est extrêmement difficile de fixer le nombre de cette espece de crime, & que tous les crimes qui méritent d'être punis de la mort naturelle, ou de la mort civile, sont des cas privilégiés.

Julius Clarus dit * que le Roi d'Espagne demanda au Sénat de Milan quels étoient les crimes qu'il reconnoissoit pour atroces & pour capitaux ; le Sénat répondit à ce Monarque que c'étoient les crimes de rébellion, de lèse-Majesté, d'homicide de propos délibéré, de fausse monnoye, d'un troisième homicide commis par un homme qui en a commis deux auparavant pour lesquels il n'a pas été condamné, d'une blessure faite par trahison avec des armes à feu, quoique le coup n'ait pas été mortel, le crime de celui qui a rogné par trois fois les monnoyes, de celui qui a enlevé par force une fille de famille, quoiqu'il ne l'ait pas violée, de celui qui a eu un commerce deshonnête avec une

Re-

* Superioribus dictis interrogatus Senatus noster a Serenissimo Rege, qua viderentur delicta atrocia, respondit sibi videri atrocia hac quæ sequuntur : Rebellionis, læsa Majestatis, homicidii ex proposito commissi, falsificationis monete, tertii homicidii scilicet ab eo qui alia duo homicidia prius commississet, etiamsi pro eis condemnatus non fuisset, vulneris illati proditoriæ cum scopetæ rotato, etiamsi mors non sequatur, tertia tonsationis seu diminutionis monetarum, raptus virginis honestis parentibus oritæ, etiamsi copula non sequatur, usus veneris cum sacra virgine in habitis intra Monasterium degente, sodomia, famosorum latronum in viis grassatio, & falsificatio sigilli Principis aut Senatûs. Et hac opinio Senatûs placuit Regio nostro, & idcirco in hac Provinciâ servanda jussit pro lege. Lib. v. §. i.

Religieuse en son Monastere, vêtue de son habit, la sodomie, le vol sur les grands chemins, la falsification du sceau du Prince, ou du Sénat. Le Roi approuva ce dénombrement, & ordonna que ces sortes de crimes seroient reconnus pour atroces, & capitaux, dans l'Etat de Milan.

On ne comprend pas comment on n'a pas mis dans cette liste la blessure par trahison avec des armes blanches, & pourquoi on a exigé, pour rendre atroce, capital, le commerce deshonnête avec une Religieuse, qu'elle fût vêtue de son habit, & dans le Monastere.

L'idée que le Sieur Auboux donne du crime privilégié, dans sa Pratique civile & criminelle, chap. VII. du Traité IV. est celle d'un crime atroce.

On met dans le rang des cas privilégiés, l'adultere, quand le mari rend sa plainte. Autrefois les Juges Laïques ne prenoient aucune connoissance des Procès des Clercs, & n'exerçoient point leur censure sur leurs mœurs. Ainsi dans la corruption qui infecta le Clergé, le plus considerable privilege du caractère clérical, fut de soustraire les coupables aux rigueurs de la Justice. Les Juges d'Eglise se contentoient d'imposer des pénitences légères, & n'abandonnoient presque jamais le Criminel au bras séculier. A Rome même on obtenoit facilement des absolutions. On crut donc que pour maintenir la sûreté publique, il falloit excepter les crimes les plus atroces : c'est ce qu'on appella les cas privilégiés.

Voi-

Voici comme parle le Sieur Auboux dans le Chapitre ix.

L'indulgence des Juges Ecclesiastiques pour les Clercs criminels, qui en devenoient insolens & incorrigibles, a été cause que leur punition a été embrassée par les Princes & les Juges.

Il y a plus de 300. ans que cette distinction du délit commun d'avec le cas privilégié est établie, encore a-t-on de la peine à bien connoître leurs bornes.

Lorsque l'Accusé, revendiqué par le Procureur, a été transféré dans les prisons de l'Officialité, & que le Juge Royal l'a interrogé, l'Official peut aussi l'interroger sur toutes les circonstances du Procès: c'est ce qui fut exécuté à l'égard de l'Abbé de Mauroy.

Procédure de l'Official dans le délit privilégié.

Le Juge Royal instruit avec l'Official: c'est l'Official qui tient la première place & qui dicte la procédure, il a son Greffier devant lui: si le Juge Royal y veut ajouter quelque chose, il le communique à l'Official, qui l'explique à l'Accusé.

Le Juge Royal tient la seconde place, & fait rédiger la même procédure par son Greffier qu'il a aussi devant lui: les cahiers de ce Greffier sont séparés de ceux du Greffier de l'Official, conformément à l'article 3. de la Déclaration de 1678. Quoique cette procédure soit commune, l'un des Juges, ni son Greffier, ne signent pas la procédure de l'autre.

Il en est de même, si l'Official se transportoit pour instruire dans la Jurisdiction

Royale le Procès à un Accusé, parce qu'il craindroit qu'il ne s'évadât

Enfin, sur la même procédure, les deux Juges donnent chacun leur Sentence séparée; l'Official pour les peines ecclésiastiques; le Juge Royal pour les amendes envers le Roi, & pour les peines afflictives & corporelles. Cela est réglé par plusieurs Ordonnances, expressément par l'article 22. de l'Ordonnance de Melun.

On ne peut pas dire qu'on soit dans le cas de la Loi qui defend de juger *bis in idem*, c'est-à-dire, de rendre deux Jugemens définitifs touchant le même Accusé. Il y a ici deux glaives différens, l'un commence & l'autre acheve.

Voilà la procédure que l'on observa à l'égard de l'Abbé de Mauroy; on regarda la Banqueroute dont il étoit accusé, comme un cas privilégié, parce que suivant la disposition de l'Ordonnance de 1673. titre XI. article XII. *les Banqueroutiers frauduleux seront poursuivis extraordinairement & punis de mort.*

Quoique les Ecclésiastiques prétendent par leurs privilèges être à l'abri de la contrainte par corps à l'égard de leurs dettes de quelque nature qu'elles soient, & que le Roi par son Edit de 1606. article 123. leur ait confirmé ce privilège; l'Edit n'a été enrégistré au Parlement que sous la modification que les Ecclésiastiques Stellionataires & faux vendeurs, pourroient être emprisonnez pour dettes.

D'ailleurs ce privilege ne peut pas com-
pren-

prendre les crimes atroces, & mettre les Ecclésiastiques à l'abri de la peine d'une Banqueroute frauduleuse qui est un larcin énorme.

Il faut remarquer que le Promoteur ne conclut pas dans l'instruction du cas privilégié, comme le Procureur du Roi; il ne requiert pas que les Coaccusez Laïques soient confrontez les uns aux autres, parce que ce sont des Laïques qui ne sont pas justiciables de l'Official, & qui n'y sont regardez que comme Témoins: c'est pourquoi il requiert seulement qu'ils soient recollez dans leurs interrogatoires, & confrontez au principal Accusé.

Le Procureur du Roi au contraire requiert que tous les Accusez soient recollez à leur interrogatoire, & confrontez les uns aux autres, parce qu'ils sont tous justiciables du Juge Royal.

Voilà une longue Digression, à laquelle a donné lieu l'Histoire de l'Abbé de Mauroy. J'ai cru que cette interruption m'étoit permise dans un Ouvrage consacré à l'instruction du Public.

Dans le Procès contre l'Abbé de Mauroy, plusieurs Laïques ayant, comme Coaccusez, été décretez d'un assigné pour être ouïs par le Juge Royal, l'Official, qui avoit trouvé la procédure en cet état, convertit le décret en ajournement personnel; cette procédure fut blâmée. Ces particuliers comparurent par devant le Juge Royal, & furent assignez ensuite par devant les deux Juges dans l'Officialité, où ils furent recollez par

l'Official dans leurs interrogatoires, & confrontez à l'Abbé de Mauroy.

Pendant l'instruction, il eut l'adresse de faire assembler ses créanciers; il leur fit cession & abandon de ses biens. Le Contrat de cession & abandon de ses biens fut accepté par la pluralité des créanciers, c'est-à-dire par ceux qui avoient sur leurs têtes les trois quarts des créances, ce qui compose la pluralité suivant l'Ordonnance.

Alors l'Abbé de Mauroy prétendit que cette même Ordonnance ayant décidé que les résolutions & délibérations de la pluralité des créanciers auroient force de Loi, & seroient homologuées pour être exécutées, il devoit être élargi; mais il ne fut point écouté, par deux raisons. Premièrement, parce que non seulement il étoit accusé de Banqueroute frauduleuse, mais de débauches & d'avoir causé un scandale public

Secondement, parce que l'Ordonnance veut que la Partie publique, quoique les Accusés aient transigé sur leurs crimes, continue de les poursuivre, lorsque leurs crimes sont sujets à des peines afflictives, tels que sont la Banqueroute de l'Abbé de Mauroy, & le scandale public qu'il avoit causé. Ces deux crimes capitaux devoient être réparés.

On verra qu'à l'égard de la Banqueroute, la Jurisprudence des Ordonnances a changé. Le Procès ayant été instruit, l'Official rendit sa Sentence.

Sentence
de l'Offi-
ciel.

„ Nous Official, &c. avons déclaré Ale-
„ xis de Mauroy, Prêtre accusé; dûment at-
„ teint

„ teint & convaincu d'avoir fait des em-
 „ prunts excessifs, injustes, & de mauvaise
 „ foi à des Jouailliers, & autres Marchands,
 „ pour de mauvais usages, & de s'être ab-
 „ senté furtivement de nuit, travesti en ha-
 „ bit étranger, & non conforme à son é-
 „ tat, chargé de dettes, & saisi d'effets;
 „ comme aussi d'avoir entretenu familiari-
 „ té & commerce avec des personnes d'au-
 „ tre sexe, de s'être abandonné à une dé-
 „ bauche à Saint-Denys, & d'avoir par le
 „ déreglement de sa vie causé un scandale
 „ public: pour réparation de quoi avons or-
 „ donné que ledit de Mauroy sera conduit
 „ incessamment à la Maison de Saint-Laza-
 „ re sous bonne & sûre garde, pour y être
 „ enfermé dans les lieux de force pendant
 „ dix années, & le reste de sa vie garder
 „ la clôture en ladite Maison de Saint-La-
 „ zare, pendant lequel tems de dix années
 „ il jeûnera tous les Mercredis & Vendre-
 „ dis de chaque semaine, *in pane doloris*,
 „ & *aquâ angustia*, récitera tous les jours
 „ les sept Pseaumes à genoux & tête nue,
 „ demeurera pour toujours déposé de ses
 „ saints Ordres & incapable de posséder ja-
 „ mais aucun Bénéfice séculier & régulier;
 „ & au cas qu'il en possédât aucun, déclai-
 „ rons ledit Bénéfice vacant & impétrable.
 „ Condamnons ledit Accusé à une aumô-
 „ ne de cent livres applicable à l'Hôpital
 „ Général; & pour la discussion de ses
 „ biens & effets, renvoyé par devant le Ju-
 „ ge compétent: condamné en outre à tous
 „ les dépens du Procès. Jugé au Prétoire

„ de l'Officialité de Paris, le 4. Juillet 1692.

Voici le dispositif de la Sentence qui fut rendue contre lui au Châtelet sur le fait de la Banqueroute.

Sentence
du Juge
Royal.

„ Il est déclaré dûment atteint & con-
„ vaincu d'avoir emprunté de différens Par-
„ ticuliers plusieurs sommes de deniers, &
„ pris chez des Marchands des étoffes d'or
„ & d'argent pour des sommes très confi-
„ derables, montant à 120209. livres, sui-
„ vant l'état écrit & dressé de sa main,
„ qu'il a présenté à M. le Lieutenant-Civil
„ lors de son interrogatoire du 12 Août
„ 1692, & les avoir toutes dissipées, & em-
„ ployées à des dépenses non convenables à
„ une personne de son état : pour réparation
„ de quoi & autres cas résultant du Pro-
„ cès, il est condamné par corps à payer
„ lesdites sommes, & l'avons banni de la
„ Prévôté & Vicomté de Paris pour neuf
„ ans, & condamné en 100. livres d'amen-
„ de envers le Roi, 300. livres de domma-
„ ges-intérêts envers les Parties civiles, &
„ tous les dépens du Procès. Le 16. Sep-
„ tembre 1692.

La Sentence met la Comtesse d'Ufès hors de Cour sur l'accusation de complicité de la Banqueroute, & plusieurs autres personnes accusées d'y avoir eu part.

Le Procureur du Roi se rendit appellant à *minimé*, & l'Accusé appella aussi.

Il s'attacha au Parlement à montrer qu'il n'avoit point les caractères de Banqueroutier frauduleux. Voici comme il parla.

Qu'on

Qu'on examine sa conduite, on verra que dès qu'il prévint que ses créanciers alloient éclater, sa bonne foi, & le dessein de les satisfaire, parurent dans toutes ses démarches.

Défense
de l'Abbé
de Mauroy
au Parle-
ment.

Premièrement, il est constant qu'il n'entreprit point le voyage de Rome sans le leur avoir fait agréer : ils parlent eux-mêmes dans leurs plaintes de ce voyage, ils ne l'avoient appris que de sa bouche. Il se proposoit de faire un coup de fortune : le dessein étoit chimérique, on le vent ; mais il adoptoit de bonne foi cette chimère.

Secondement, l'Ecrit qui est au bas de l'état de ses dettes qu'il laissa à la Comtesse d'Uzés sa sœur, est une véritable expression des sentimens de son cœur. Il ne pensoit pas qu'elle fût assez infidèle pour remettre cet Ecrit entre les mains de la Justice. On voit dans cet Ecrit qu'il avoit averti ses créanciers de son voyage de Rome.

L'état de ses dettes, qu'il remit avec sa procuration, prouve qu'il avoit le dessein de payer. Et certainement un débiteur, qui n'auroit pas voulu payer, ne se seroit pas donné la peine, avant que de faire le voyage de Rome, de dresser un état de ses dettes, & de donner une procuration pour agir en son absence.

Troisièmement, avant son départ, il paya tous les termes échus, quelques-uns même de ceux qui ne l'étoient pas, assurant ses créanciers qu'il seroit revenu avant l'échéance de ses dettes : est-ce là la conduite d'un Banqueroutier frauduleux ?

Quatrièmement, dans le tems de son départ, le Sieur le Vacher, l'un de ses créanciers, lui offrit sur son billet des pierreries pour 20000. livres; il refusa cette offre. Par quel prodige un Banqueroutier frauduleux est-il travesti en homme de bonne foi?

Cinquièmement, s'il eût été capable de la noirceur de la fraude qu'on lui impute, il n'auroit tenu qu'à lui sur la foi de son crédit d'emprunter cinquante mille écus. Par quelle modération ce criminel, résolu, comme le disent ses créanciers, de les attraper, se contient-il, lorsqu'il peut si facilement faire un grand coup? Il a déjà fait dans cette supposition tous les frais pour étouffer les cris de sa conscience, il est déterminé à une Banqueroute frauduleuse, ce qui lui restoit à faire pour s'enrichir ne lui coûtoit rien. Cependant il s'en tient-là, il se contente pour son voyage & son séjour à Rome de 400. pistoles & de 4000. livres de pierreries qu'il réservait pour une occasion, où il pourroit faire un coup de fortune. Après cela, pour le noircir comme on l'a fait, il fait supposer que l'honnête homme dans lui s'allie avec le fripon.

Sixièmement, suivons-le dans son voyage, nous verrons que ce n'est pas un fugitif. Il ne déguise point son état d'Ecclesiastique, il ne cèle point son nom, il prend les grands chemins, il loge dans les grandes Hôtelleries. On ne voit dans lui aucune de ces inquiétudes qui accompagnent un Banqueroutier qui fuit ses créanciers :

ciers : inquiétudes , qui , suivant le langage du Poëte satyrique imitateur d'Horace , auroient monté en croupe , & galopé avec lui *.

Il ne précipite point sa course , il la fait à son aise , il s'arrête en chemin chez la Comtesse de la Riviere sa cousine , il y apprend que ses créanciers ont rendu une plainte contre lui où ils le traitent de Banqueroutier frauduleux ; pénétré de cette injustice , il renonce à son voyage , revient à Paris pour se justifier , & pour les apaiser.

Il est vrai que dans ce voyage il éprouva bien des inquiétudes , elles l'affligeoient le jour & la nuit , son trouble éclatoit malgré lui. C'est cette différence entre son état dans ce second voyage , & son état dans le premier , qui fait juger qu'il ne pensoit pas , & n'agissoit point comme un Banqueroutier frauduleux ; il n'en avoit ni l'ame ni les sentimens. S'il l'eût été , il auroit craint en s'éloignant de ses créanciers : il craint en s'en approchant , parce qu'ils se sont déclarés contre lui ; mais sa crainte , qui lui inspire de s'éloigner d'eux , est plus foible que son honneur qui lui ordonne de s'en approcher.

Quelle fut sa surprise , lorsqu'il apprit que la cassette , qu'il avoit laissée entre les mains d'une depositaire qu'il croyoit sûre & fidèle , avoit été ouverte par ordre du Juge à qui elle avoit eu l'infidélité de la remettre !

Alors , se voyant dépouillé de son honneur dans le monde , un si grand trouble s'empara de son esprit , que , pendant quelques heures , il ne connut plus la raison. Mais

ce qui est très certain , c'est qu'au milieu de son désespoir qui le rendoit capable des plus grands excès, il se sentoît toujours incapable de prendre le caractère d'un Banqueroutier-frauduleux ; &, quoiqu'il ne lui restât plus d'autre ressource que de retourner à Quincy reprendre son argent & ses pierres, comme un Banqueroutier de mauvaise foi n'auroit pas manqué de faire, jamais il ne put s'y résoudre, quelque impérieuse que soit la Loi de la nécessité, quelque facilité qu'il eût de faire ce voyage : tant le nom de Banqueroutier lui étoit en horreur !

Avant que de poursuivre son récit, il supplie la Cour d'observer que tout annonce la bonne foi ; l'avis qu'il donne à ses créanciers de son voyage, la confiance qu'il a dans leurs paroles, la procuration qu'il laisse avec un état de ses dettes, le refus des pierres qu'on lui offre, les payemens qu'il fait immédiatement avant que de partir, la bonne foi de son départ, de son retour : toutes ces preuves, qui s'entre-présent de la force les unes aux autres, & qui le peignent au naturel, écartent tout soupçon de Banqueroute frauduleuse.

Cette fatale cassette, où l'on a cru voir des preuves d'un commerce scandaleux avec le sexe, auroit-elle fourni des armes contre lui ? S'il n'eût pas eu un esprit de retour, n'auroit-il pas brûlé toutes ces lettres équivoques, qui ont paru si suspectes ?

Il n'a donc formé, ni pensée, ni dessein, ni projet d'une Banqueroute condamnable.

Il n'a donc point détourné d'effets, il n'a point

point supposé de dettes, on est convaincu qu'il n'a eu aucune intention de tromper: il ne peut donc pas être accusé de ce crime.

Suivons-le dans ce qu'il a fait depuis son arrivée à Paris. Il ne voit aucun jour d'espérance d'appaîser ses créanciers. Il va se jeter dans un Monastere pour y faire pénitence le reste de ses jours; là il écrit à la Comtesse de la Riviere, & à sa sœur, Religieuse aux Filles de S. Thomas, afin que la première envoie à la dernière l'argent & les pierreries qu'il lui a remis, & que celle ci les remette à ses créanciers: cela est prouvé au Procès.

Il allegue qu'il doit 102000. livres, & qu'il a des effets en pierreries, en argent comptant, en capitaux de rente, en billets, en droits non contellez contre des personnes solvables, enfin en 14000. livres qu'il a données à la Maison de S. Lazare. Il a mis, sans hésiter, le dernier article au nombre des dettes actives, parce qu'il est persuadé que des personnes si pieuses & si éclairées, qui ont l'esprit de l'Evangile qu'ils prêchent, savent que l'Eglise n'accepte point des présens faits aux dépens des créanciers de celui qui les offre: s'ils ont regardé ces présens comme un sacrifice, parce qu'ils ont cru que l'Abbé de Mauroy n'avoit point de créanciers à qui ces offrandes portassent préjudice, à présent qu'ils sont instruits du contraire, s'ils les retenoient, elles deviendroient un sacrilège.

Enfin, l'Abbé de Mauroy a fait un abandon-

donnement à tous ses créanciers, qui est signé par plusieurs d'entre eux ; ceux qui poursuivent la procédure extraordinaire, sont tout au plus créanciers de 24000. livres, les autres font la pluralité, suivant l'Ordonnance du Commerce. Ainsi l'homologation du Contrat *, qui anéantit la procédure criminelle, ne peut être refusée.

* On appelle homologation d'un contrat, un Jugement qui en ordonne l'exécution.

On oppose à l'Abbé de Mauroy, qu'il ne peut se justifier d'être Banqueroutier frauduleux, puisqu'il empruntoit pour fournir à des dépenses contraires à la sainteté de son état, & qu'il sçavoit qu'il n'auroit point de fonds pour payer à l'échéance les dettes qu'il contractoit.

Il gémit devant Dieu de ses dissipations, mais il soutient qu'il n'est pas pour cela Banqueroutier frauduleux : premièrement, parce qu'il peut satisfaire à ses créanciers par ses dettes actives.

Secondement, quoique tous ses fonds ne soient pas exigibles à l'échéance ; quand il emprunta, il avoit des esperances de fortune assez solides pour pouvoir se flatter qu'il pourroit satisfaire ses créanciers. Ils n'ignoroient pas eux mêmes l'état de la fortune de l'Abbé de Mauroy. Si l'on faisoit le Procès à tous ceux qui ont plus de dettes que de fonds, combien de Banqueroutiers frauduleux dans le Commerce ! Combien de gens, qui ont de la droiture, empruntent sur la foi des esperances, qui échouent dans la suite ! Ces emprunts mêmes peuvent aider à leur amener les biens qu'ils esperent. La fraude & la fausseté seule caractérisent le Banquerou-

routier de mauvaise foi au tribunal des hommes, ils ne regardent point les dépenses immenses & les dissipations comme des traits qui spécifient ce genre de Banqueroute. A la vérité, un homme qui médite une Banqueroute, qui dans ce tems fatal se sert de son crédit pour emprunter de toutes mains, peut être taxé d'être Banqueroutier frauduleux, parce qu'on voit là-dedans, *fraus, mens, consilium*, un esprit, un dessein de fraude, une fourbe méditée.

A l'égard de l'Abbé de Mauroy, il n'a jamais eu le dessein de faire Banqueroute; s'il eût eu ce dessein, il auroit renversé le fondement de la fortune qu'il espiroit, & l'on a vû au Procès qu'il a refusé 20000. livres en pierreries qui lui étoient offertes.

Quelle est la cause qui a déterminé ses créanciers qui avoient rendu leur plainte, à n'accepter aucun tempérament? Ce sont les mystères renfermez dans la cassette qui ont été révélez. Dès-lors, tout le crédit de l'Abbé de Mauroy s'est évanoui: devoit-il s'attendre à un pareil dénouement? Pouvoit-il croire que la Comtesse d'Usès iroit mettre cette cassette entre les mains de la Justice avec une précipitation extrême, sans qu'on l'en eût interpellée & que personne le lui eût conseillé? Plus il est inconcevable qu'une propre sœur, telle que la Comtesse d'Usès, soit l'instrument de la perte de son frere, plus cette action est contraire au bon-sens, à l'honneur, aux liens du sang; plus l'Abbé de Mauroy a lieu de croire que c'est là un coup de la Providence divine, qui a trou-

troublé la raison humaine, que c'est le Ciel même qui a voulu faire cette espece de miracle, que c'est pour le sauver que Dieu a voulu ainsi le confondre, suivant cette parole d'un Prophete : Couvrez leurs visages de honte, & ils rendront gloire à la sainteté de votre nom. *Imple facies eorum ignominia, & quarent nomen tuum, Domine.* Psalm. 82. 17.

L'Abbé de Mauroy accepte cette confusion avec un cœur contrit & humilié ; il reconnoît devant Dieu & devant les hommes avoir mérité encore plus d'humiliations qu'il n'en souffre, & il ne regarde point comme ses ennemis, ceux qui l'ont réduit dans cet état. Il ne reproche point à ses créanciers, ni la précipitation de leur procédure, ni leur infidélité à tenir la parole qu'ils lui avoient donnée, quoiqu'ils lui fassent une grande injustice en le dépeignant comme un Banqueroutier frauduleux. Il les regarde comme des instrumens que Dieu a employés pour lui faire perdre une fausse réputation, & le préparer à une véritable pénitence. Sous cette face, il les regarde comme les artisans de son salut.

Mais, il les supplie de lui rendre la justice de croire qu'il n'a jamais eu le dessein de les frustrer de leurs créances. La Cour en sera persuadée par les preuves qu'il vient d'employer. Plus elle a de pénétration, & plus l'Abbé de Mauroy a de confiance en sa justice.

A l'égard de ses dérèglemens, il se retranchera seulement à dire, moins pour faire son apo-

apologie, que pour défendre l'honneur des femmes de considération, qu'il n'appartient qu'à la calomnie de les condamner sur des lettres où l'on ne trouve point le langage propre à la passion qu'on lui impute; langage qu'une amitié innocente adopte. Pour supposer que de telles femmes se soient oubliées, il faut ne pas faire attention qu'elles ont des obstacles invincibles au crime, dans elles-mêmes, dans la bonté de leur éducation, dans les allarmes de la pudeur, & dans les remords. Il faudroit, pour que de telles personnes fussent capables de cet excès, qu'elles fussent dans l'habitude de se rendre aux premiers appas de la volupté. Leur caractère, connu de tout le monde, les défend de cette opinion qu'on voudroit en donner.

Il ne dissimulera point qu'il s'est égaré, quoiqu'il n'ait pas commis tous les dérèglemens qu'on lui attribue, & que les femmes qu'on lui donne pour complices, soient très innocentes.

Il ne prétend point diminuer l'horreur de ses crimes dans les esprits; il prie Dieu de la charger encore davantage, afin d'augmenter sa pénitence.

Il représentera à la Cour, que puisque les Loix punissent pour l'exemple, la pénitence du Monastere de Sept-fons qu'il a embrassée & après laquelle il soupire, est d'un plus grand exemple que les pénitences canoniques qu'on lui a imposées. Les peines, qui ne sont point volontaires, ne sont point connoître le changement du cœur & de l'esprit. Elles doivent être envisagées comme les pei-
nes

nes des Démons & des ames désespérées ; au-lieu qu'on ne peut regarder la peine volontaire que comme le châtiment des précheurs convertis à qui Dieu fait miséricorde.

Quoi de plus propre à réparer le scandale qu'il a causé, qu'une vie austere à laquelle il se condamne à 35 ans jusqu'à la mort, dans Sept-fons, c'est-à dire dans un Monastere où est le trône de la pénitence & de l'austérité !

L'Abbé de Mauroy, s'adressant ensuite à ses Juges, leur dit : Vous avez entre vos mains un Novice de Sept-fons. Est-ce un Banqueroutier frauduleux déguisé en Religieux ? Ne s'est-il couvert de cet habit de piété, que pour voler impunément ses créanciers ? Il le faut sacrifier, vous devez cette victime à la Justice. Mais, si ce Novice n'a aucun caractère de ce crime qu'on lui impute, si ce n'est pas un voleur travesti, si son habit n'est pas un voile spécieux de fraude, pourquoi rompre ses engagements ? pourquoi le tirer de sa solitude, où il gémissoit dans un esprit de pénitence sur ses desordres, où il réparoit le scandale qu'il causoit, où il travailloit à satisfaire la justice divine ?

Laissez-lui donc la liberté d'exécuter sa sainte résolution : pour récompense de ce bienfait, il levera sans cesse les mains vers le Ciel, pour en obtenir la grace de votre salut.

On a raison de dire qu'il faut se défier des *Factums*, sur-tout en matieres criminelles. Le Défenseur pallie, déguise, dissimule, sup-
pri-

prime, dérobe les vraies circonstances du crime.

Malgré tout l'art de la Défense, il n'est pas difficile de voir que l'Abbé de Mauroy étoit un Banqueroutier frauduleux, & qu'il avoit médité, préparé de loin sa Banqueroute.

Observation sur la Défense de l'Abbé de Mauroy.

Tandis qu'il faisoit des emprunts de sommes immenses, comment pouvoit-il jamais les rendre, n'ayant aucun fonds ? Prétendre l'excuser sur une espérance d'une fortune ecclésiastique, & le comparer à un Marchand qui emprunte sur la foi du profit qu'il fera dans le Commerce, c'est vouloir qu'on confonde des espérances qui sont entièrement différentes.

La première espérance est une espérance éloignée, pareille à celle d'un homme qui emprunteroit sur la foi de l'espérance d'un gros lot. Quelque langage qu'on ait prêté au Roi, un rien pouvoit faire changer d'idée à ce Monarque. Au-lieu que l'espérance du Marchand est une espérance ordinaire, & que le profit qu'il espère, on le met dans le rang de ces événemens de la vie qui sont familiers. D'ailleurs, les sommes immenses qu'emprunta l'Abbé de Mauroy, lui ferment la bouche & décelent son mauvais dessein.

Pendant trois ou quatre ans qu'il a été Curé des Invalides, il empruntoit de toutes mains ; l'usage qu'il en faisoit, est une forte preuve de sa mauvaise intention. Etoit-ce par une vie libertine, scandaleuse, qu'il prétendoit parvenir au faite d'une fortune ecclésiastique ? ou plutôt en embrassant ce gen-

re de vie sous le regne d'un Prince aussi religieux que Louis XIV. ne se fermoit-il pas la voye de la fortune ?

A l'égard de l'état de ses dettes passives qu'il donne, rien n'étoit réel, elles n'étoient point exigibles.

Quant à l'état de ses dettes actives, il se contredit lui même : il s'étoit déclaré dans un état écrit de sa main, débiteur de plus de 18000. livres qu'il n'accusoit. S'il a refusé les pierreries du Sieur le Vacher, c'est qu'il ne voulut pas mettre le comble à sa Banqueroute frauduleuse ; le crime auroit été trop criant. Il comptoit par ses lettres dans son absence d'amuser ses créanciers afin qu'ils n'éclataient point, & qu'il eût le tems de faire à Rome la fortune chimérique dont il se repaissoit.

Voilà pourquoi il laissa un état, une procuration à la Comtesse d'Uzés sa sœur : ce n'étoit qu'un leurre mal imaginé. Son voyage ne fut entrepris que pour se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers, au cas qu'il échouât dans ses projets de fortune. S'il revint à Paris lorsqu'il apprit que ses créanciers le poursuivoient, c'est qu'il compta de les apaiser, & de pouvoir ensuite tranquillement reprendre la voye de sa fortune imaginaire.

Il est certain, de son propre aveu, qu'il emporta des pierreries. Voilà donc des effets qu'il vouloit mettre à couvert ; n'est-ce pas, suivant l'Ordonnance, le caractère d'un Banqueroutier frauduleux ? N'a-t-il pas voulu encore soustraire ses effets à ses créanciers,

ciers, quand il eut appris la plainte qu'ils avoient rendue en Justice? Mais, dit-on, il a donné ordre qu'on envoyât à Paris les pierreries qu'il avoit laissées à Quincy, pour les remettre à ses créanciers. Dans quel tems donna-t-il cet ordre? dans le tems qu'il négocioit avec eux, & qu'il sçavoit bien qu'il ne pourroit jamais réussir dans sa négociation, s'il ne relâchoit des effets: encore ne relâcha-t-il pas tout.

Depuis plusieurs années, tous les jours de la vie qu'il menoit étoient marquez par des fraudes qu'il pratiquoit, & par des débauches dont il se souilloit. On ne peut donc pas l'envisager sous une autre idée que celle d'un Banqueroutier frauduleux, d'autant plus coupable, que les sommes qu'il empruntoit, étoient l'aliment de ses débauches.

Quant à l'abandonnement qu'il allégue avoir fait à ses créanciers, c'est un abandonnement forcé; ceux qui l'ont accepté, n'ont pas donné une quittance générale à l'Abbé de Mauroy. Voilà ce que ses créanciers lui répondirent sommairement.

Après tout, les Mémoires où l'Art de l'Orateur blanchit un Accusé criminel, donnent dans l'esprit des Juges des impressions qui sont bientôt effacées par une information qui est le miroir de la vérité, lorsqu'elle est déposée par des Témoins irréprochables; le prestige s'évanouît, l'illusion se dissipe. On peut comparer ces Mémoires spécieux à ces Palais, ces Jardins enchantez, construits par des Fées, qui, en se détruisant d'eux-mêmes, laissent à leurs places

des déserts affreux, où la Nature, comme dit un Poëte célèbre, semble expirer.

Aussi dit-on que les Témoins sont Avocats d'un Innocent, & Adversaires du Criminel, & Juges de l'un & de l'autre. Voici l'Arrêt qui fut rendu.

Arrêt du
Parlement.

„ La Cour faisant droit, tant sur l'appel à
 „ *minima*, du Substitut du Procureur-Gé-
 „ néral du Roi au Châtelet de la Sentence
 „ du 16. Septembre 1692, à l'égard d'Ale-
 „ xis de Mauroy, que sur les appellations
 „ interjetées par ledit de Mauroy, & le
 „ Sieur le Riche, ensemble sur toutes les
 „ demandes des Parties, a mis & met les-
 „ dites appellations, & Sentence de laquel-
 „ le a été appelé, au néant : émendant pour
 „ les cas résultans du Procès, a condam-
 „ né ledit de Mauroy à être mené, &
 „ conduit ès galeres du Roi, pour en icel-
 „ les être détenu à servir ledit Seigneur
 „ Roi comme Forçat, le tems & espace de
 „ neuf ans, & à payer les sommes par lui
 „ dûës à ses créanciers, suivant l'état écrit
 „ & signé de sa main, qu'il a présenté lors
 „ de son interrogatoire du 12. Août audit
 „ an 1692 ; en 300. livres de dommages in-
 „ térêts vers les Sieurs de Varenne freres,
 „ & en tous les dépens du Procès, qui se-
 „ ront payez par préférence sur les deniers
 „ comptans qui sont entre les mains du
 „ Commissaire de la Salle, & autres biens
 „ & effets dudit de Mauroy : permis aux
 „ créanciers de faire emprisonner ledit de
 „ Mauroy, après ledit tems de neuf années
 „ de

„ de galeres expiré, jusqu'à l'actuel paye-
 „ ment de leur dû ; & en conséquence or-
 „ donne que l'une de ces quatre bagues
 „ trouvées dans la valise, apportée par le
 „ Grand-Prévôt de Bourgogne, que ledit
 „ de Mauroy a reconnue lui avoir été ven-
 „ due & livrée par lesdits de Varenne,
 „ deux autres qu'il a aussi reconnues lui
 „ avoir été vendues & livrées par ledit le
 „ Vacher, & la quatrième qu'il a déclaré
 „ lui avoir été vendue par ledit le Riche,
 „ seront restituées auxdits Marchands qui
 „ les ont vendues & livrées, & que les
 „ pierreries représentées par le Sieur Meu-
 „ nier, lui demeureront pour la prise qui
 „ en sera faite par Experts, dont les Par-
 „ ties conviendront par devant le Conseil-
 „ ler Rapporteur, si non par lui nommez
 „ d'office, sur & en déduction de la somme
 „ de 5100. livres pour sûreté de laquelle
 „ elles ont été données en nantissement au-
 „ dit Meunier par ledit de Mauroy ; en af-
 „ firmant chacun à leur égard, si fait n'a
 „ été par devant ledit Conseiller Rappor-
 „ teur, sçavoir par lesdits de Varenne que
 „ le gros diamant, ledit le Vacher que les
 „ deux brillans, & ledit le Riche que la
 „ quatrième bague trouvée dans ladite va-
 „ lise, sont celles qu'ils ont vendues audit
 „ de Mauroy, & que le prix leur en est
 „ dû ; aussi par ledit Meunier que les pier-
 „ reries par lui représentées, lui ont été
 „ données par ledit de Mauroy en nantisse-
 „ ment de ladite somme de 5100. livres,
 „ & sans avoir pris d'intérêts usuraires ; &

* Médecin
du Roi aux
Invalides.

† Fors veut
dire excep-
té.

‡ Con-
cierge de
l'Officiali-
té, dont la
créance é-
toit causée
pour ali-
ment qu'il
avoit four-
ni à l'Abbé
de Mauroy
dans sa
prison.

„ sauf auxdits de Varenne, le Vacher, &
„ Meunier à se pourvoir sur les autres biens
„ & effets dudit de Mauroy pour le surplus
„ de leur dû. Déclare le transport fait par
„ ledit de Mauroy au profit de Duchesne *
„ le premier Décembre 1691, nul. Ordon-
„ ne que les deniers comptans appartenans
„ audit de Mauroy, si aucuns restent, &
„ ceux qui proviendront tant de la vente
„ des effets mobiliers trouvez sous les scel-
„ lez, & déposez au Greffe de l'Officialité,
„ que de la promesse de 3600. livres dûes
„ par Maître Jean Chenvot, seront distri-
„ buez entre tous les créanciers dudit de
„ Mauroy par devant ledit Conseiller Rap-
„ porteur, & que Bray & Langlois seront
„ aussi payez par préférence sur les deniers
„ comptans & autres effets appartenans au-
„ dit de Mauroy, de la somme de 200. li-
„ vres pour la dépense faite en exécution du
„ marché fait entre eux & ledit de Varen-
„ ne, le 9. Février 1692. Et le surplus des
„ demandes des Parties, fors † celle de
„ Lourdet ‡. & sur l'appel à *minima*, con-
„ cernant lesdites Anne & Catherine de
„ Mauroy, Caumont de la Force, de Bes-
„ nac, Paillié de la Vigne, Quenauvillier,
„ Mignot & le Tellier, met les Parties
„ hors de Cour & de Procès. Ordonne que
„ ladite Sentence sortira effet à leur égard :
„ ce faisant, que la pendule en question de-
„ meurera à ladite de Besnac, en affirmant
„ aussi par elle par devant le Conseiller Rap-
„ porteur qu'elle lui appartient, & non audit
„ de Mauroy. Tous dépens compensez entre
„ Va-

„ Varenne freres , Poulet , Meunier , le Va-
 „ cher , Duchesne , le Bray , Langlois & le
 „ Riche , dont ils seront remboursez par le-
 „ dit de Mauroy , & même lesdits de Va-
 „ renne de ceux faits contre lesdites Anne ,
 „ & Catherine de Mauroy , Caumont de la
 „ Force , de Besnac , Paillié , Quenauvil-
 „ lier , Mignot , & le Tellier , sur les mêmes
 „ deniers & effets dudit de Mauroy aussi par
 „ préférence , à la délivrance desquels de-
 „ niers , effets , pierreries & autres choses
 „ ci dessus adjudgées , seront le Commissaire
 „ de la Salle & autres dépositaires con-
 „ traints par toutes voyes dûes & raisonna-
 „ bles , & même par corps , quoi faisant
 „ déchargés. Et sur l'appel interjetté par
 „ ledit Lourdet de ladite Sentence au chef
 „ qui le concerne , ordonne que le Decret,
 „ décerné contre ledit Came , sera exécuté
 „ à la Cour à la requête du Procureur Gé-
 „ néral du Roi , poursuite & diligence des-
 „ dits de Varenne ; ce faisant , qu'il sera
 „ tenu de subir l'interrogatoire par devant
 „ le Conseiller Rapporteur , pour ce fait , é-
 „ tre communiqué au Procureur-Général ,
 „ être ordonné ce que de raison. Fait en
 „ Parlement le 27. Janvier 1698. ”.

Je ne puis me refuser à une Observation <sup>Observa-
tions sur
l'Arrêt.</sup>
 que présente l'Arrêt : c'est qu'il donne le
 privilège du nantissement à la créance du
 Sieur Meunier. Cependant il ne paroît pas
 que ce créancier ait eu aucun écrit qui fût
 foi de ce nantissement. S'il y avoit eu un
 écrit , on l'auroit allegué dans le Vû de l'Ar-

rêt ; il n'en est point parlé. D'ailleurs on défere le serment au Sieur Meunier, ce qui prouve qu'il n'est muni d'aucun Acte. La disposition de cet Arrêt est donc formellement contraire à Ordonnance du Commerce de 1673, rendue 10. ans avant l'Arrêt. Voici comment est exprimé sur cette matière l'article VIII. du titre VI. de l'Ordonnance.

„ Aucun prêt ne sera fait sous gages ,
 „ qu'il n'y en ait un Acte par devant No-
 „ taire, dont sera retenue minute, qui con-
 „ tiendra la somme prêtée & les gages qui
 „ auront été délivrez, à peine de restitution
 „ des gages, à laquelle le Prêteur sera con-
 „ traint par corps, sans qu'il puisse préten-
 „ dre de privilege sur les gages : sauf à ex-
 „ ercer ses autres actions.”

Voilà l'Abbé de Mauroy au comble de l'infamie. Il ne subit pas la destinée cruelle de son Arrêt : l'Abbé de Beaufort, qui avoit une forte inclination pour lui, employa auprès du Roi le crédit de puissans amis qu'il avoit. Ce Monarque, par la plénitude de sa puissance, commua la peine de l'Abbé de Mauroy pour le reste de ses jours dans la pénitence qu'il avoit déjà embrassée à Sept-fons. C'est-là où il se rendit, & y mena une vie aussi édifiante qu'elle avoit été auparavant scandaleuse. Voici comme parle l'Auteur de l'Histoire de la Réformation de l'Abbaye de Sept-fons.

„ Il seroit à souhaiter que le public pût
 „ être témoin de la pénitence de Dom
 „ Ale-

On com-
 mue la pei-
 ne de l'Ab-
 bé de Mau-
 roy dans la
 pénitence
 de Sept-
 fons, il y
 mène une
 vie édifi-
 ante.

„ Alexis*, comme il l'a été de ses desordres:
 „ le souvenir du scandale, s'il en reste encore
 „ dans les esprits, s'évanouïroit bientôt à la
 „ vûe de cet illustre Pénitent, en faveur
 „ duquel on peut dire que la Grace se trou-
 „ ve maintenant avec surabondance, où le
 „ peché se trouvoit autrefois abondamment.
 „ Le Pere Abbé l'a fait Dépensier ou Cé-
 „ lerier du dedans : cet emploi, qui avant lui
 „ étoit partagé entre trois ou quatre Reli-
 „ gieux, il le réunit en lui seul, & par con-
 „ séquent les peines & les fatigues qui les
 „ accompagnent; aussi l'ont-elles si fort
 „ changé, qu'elles l'ont rendu méconnoissable.
 „ Car enfin, qu'on ne s'imagine pas que
 „ ces soins, cette vigilance, cette applica-
 „ tion continuelle le dispensent des exerci-
 „ ces réguliers de la Maison; il prie, il jeû-
 „ ne, il veille comme les autres Religieux:
 „ mais tandis que ceux-ci prennent quelque
 „ relâche dans une lecture spirituelle, ou
 „ dans une conférence de piété, il se délasse
 „ dans de nouveaux travaux. Ses soins s'é-
 „ tendent à tous les besoins des Freres, &
 „ il a la direction de la cuisine, du réfectoi-
 „ re, du vestiaire, de l'infirmerie, du jardi-
 „ nage, de la boulangerie, de la sommellerie.
 „ Il a l'inspection sur tous les ouvrages,
 „ &

* Il avoit mis sur sa Cellule *Saint Jean Calibit*, parce que M. Bailler, dans sa *Vie des Saints*, dit que l'Histoire de Saint Alexis est apocryphe. Ce sçavant Critique la met sur le compte de Saint Jean Calibit. M. Bailler étoit animé d'un même esprit que M. de Launoy, qu'on appelloit le Dénicheur de Saints, parce qu'il retranchoit plusieurs Saints de la Légende.

„ & sur tous les ouvriers, soit étrangers,
 „ soit domestiques. Il leur prescrit leur tâ-
 „ che, il leur distribue leurs occupations,
 „ il les y applique chacun selon leur génie,
 „ leur talent : vous le voyez sur tout exer-
 „ cer une sévère économie sur toute la dé-
 „ pense de la Maison, & en ménager le re-
 „ venu avec une exactitude surprenante
 „ dans un homme dont le penchant naturel
 „ l'avoit toujours entraîné vers la profu-
 „ sion & la prodigalité ”.

Dans cetems-là il parut un Ouvrage, inti-
 tulé *Le Dégout du Monde*; on l'attribua à
 l'Abbé de Mauroy : on reconnut enfin qu'il
 étoit de la plume d'un Auteur qui avoit mis
 dans son Livre plus de piété qu'il n'en avoit;
 c'étoit M. le Noble, qui par une heureuse
 supercherie donna son Livre à l'Abbé de
 Mauroy pour procurer du succès à son Ou-
 vrage, qui eut en effet un grand cours, qu'il
 ne méritoit point.

L'Abbé de Mauroy a fini depuis peu d'an-
 nées sa carrière, & il est mort de la mort des
 Saints. Son nom, qui excitoit l'idée d'un
 libertin, présente celle d'un modèle d'une
 pénitence très-austère.

Idée de la
 réforme de
 Sept-fons.

Pour donner une idée de la Réforme qu'il
 a embrassée, on dira qu'elle consiste dans
 l'observance littérale de la Règle de Saint
 Benoît, dont voici les points principaux.

La stabilité dans le Monastere.

Le travail des mains.

Le silence perpétuel.

L'abstinence de chair, de poisson, &
 d'œufs.

L'hof-

L'hospitalité.

Le bannissement des études.

La privation de tout divertissement,
de toute récréation.

L'obéissance à un seul Chef qui est l'Abbé, dont les Supérieurs subalternes reçoivent le pouvoir de conduire les Freres, chacun selon la portion d'autorité qui lui est confiée par l'Abbé.

Tous ces articles ne sont en effet qu'un rétablissement de l'ancienne Discipline qui s'observoit dans l'Ordre de Cîteaux, les premières années de son Institution, & par les premiers Peres qui l'ont fondé.

Voici ce que nous rapporte l'Historien que nous avons cité.

„ L'Abbaye de Sept-fons, avec quatre mil-
„ le livres de rente, sans aucun secours ni
„ de la sacristie, ni de la quête, nourrit &
„ entretient actuellement (1702.) 140. per-
„ sonnes environ, sçavoir 75. Religieux,
„ dont 22. sont Prêtres, 45. Convers, 10.
„ Freres donnez, & plusieurs domestiques
„ & journaliers. Elle tient toute l'année l'hô-
„ tellerie ouverte pour y recevoir les hôtes,
„ & distribue du pain & du potage à tous les
„ pauvres passans qui se présentent. Cepen-
„ dant, comme l'esprit de foi & de charité
„ anime le Chef & les membres de cette
„ sainte Maison, la porte en est toujours
„ ouverte à ceux qui viennent sincèrement
„ chercher Dieu, de quelque âge, & de
„ quelque condition qu'ils soient, jeunes
„ ou vieux, pauvres ou riches, sains ou
„ malades, doctes ou ignorans. Quoique
„ le

„ le nombre des Religieux croisse chaque
 „ jour, & que l'on ne voye pas que les re-
 „ venus augmentent, cependant l'on y trou-
 „ ve le nécessaire joint à la commodité,
 „ & la propreté ”.

Principes
 sur les
 Faillites &
 Banque-
 routes.

Comme mon Ouvrage est principalement
 un Ouvrage du Barreau, où j'ai eu en vûë
 de satisfaire les Magistrats & les Avocats,
 je me suis proposé, à l'occasion de la Ban-
 queroute de l'Abbé de Mauroy, de rappel-
 ler en peu de mots les principes de l'Or-
 donnance du Commerce sur les Faillites &
 Banqueroutes, & de la Jurisprudence cri-
 minelle sur cette matière.

Privileges
 de la Con-
 servation
 de Lyon.

Ce qui m'a initié aux mystères de la Ju-
 risprudence du Commerce, c'est que j'ai
 exercé ma profession pendant plusieurs an-
 nées à Lyon ma patrie, où la Jurisdiction
 de la Conservation est établie, la premiere
 Jurisdiction du Royaume pour les affaires
 du Commerce. Elle est décorée de grands
 privileges. On interpose des décrets de son
 autorité, elle connoît des affaires criminel-
 les, non seulement des Banqueroutes frau-
 duleuses, mais du faux incident, & de tout
 le criminel qui survient dans le cours des
 Procès qu'elle instruit, & à l'occasion de
 l'exécution de ses Jugemens; d'où il s'ensuit
 qu'il y a dans cette Jurisdiction un Procu-
 reur du Roi qui conclut dans le civil & le
 criminel à l'Audience, & dans son Hôtel
 dans les Procès par écrit qui intéressent son
 ministère. La Police de la Ville de Lyon,
 qui est la seconde Ville du Royaume & la
 premiere pour le Commerce, est attribuée à

cet-

cette Jurisdiction, qui nomme un Lieutenant - Général de Police, & un Procureur du Roi, Substitut de celui de la Conservation.

Tous ceux qui font des billets aux payemens des 4. Foires, de quelque qualité qu'ils soient dans tout le Royaume, sont soumis à la Conservation de Lyon, ses Sentences sont exécutées dans tous les ressorts des Parlemens sans *visa ni paratis*. La peine de la contrainte par corps à laquelle elle condamne, ne peut point être éludée par un Débiteur dans sa propre maison, elle ne lui sert point d'asyle, on a droit de l'y arrêter en vertu d'un Jugement émané de cette Jurisdiction.

Un créancier introduira une discussion générale sur les immeubles de son débiteur, fût-il domicilié dans le ressort, par exemple, du Parlement de Toulouse : par appel l'affaire sera portée au Parlement de Paris. C'est par-là que ce Parlement étend son autorité dans tout le Royaume. Nos Rois sont jaloux, comme ils l'ont fait voir par plusieurs Arrêts du Conseil, de conserver l'autorité de cette Jurisdiction, qui est administrée par d'habiles Magistrats, & des Marchands profonds dans les matières du Commerce : ceux ci, après avoir été plusieurs années Juges conservateurs, parviennent à l'Echevinage qui les annoblit, & où ils continuent leur fonction, car le Prévôt des Marchands & les Echevins sont à la tête de la Conservation de Lyon. Les quatre payemens des Foires de cette Ville sont celui des
Rois,

Rois, de Pâques, d'Août, & des Saints
Le premier, est au premier Mars; le second, au premier Juin; le troisième, au premier Septembre; le quatrième, au premier Décembre.

Virement de Parties. C'est dans ces payemens-là que se font sous la Loge du Change les *viremens de Parties*, c'est-à-dire qu'un Marchand donne en paiement à un autre un Billet ou une Lettre de change: on appelle cette opération *Virement*, parce que l'on change de débiteur & de créancier. Quand les Marchands ont écrit respectivement sur leur Bilan les *parties virées*, chacune demeure au risque de l'acceptant. Il faut observer que dès qu'on a fait Faillite, ou Banqueroute, on ne peut plus monter à la Loge du Change de Lyon, & y porter son Bilan.

J'ose me flatter que cette Digression en faveur de la Conservation de Lyon ne déplaira point, & ne sera pas regardée comme un de ces écarts qui donnent lieu de murmurer contre les Auteurs qui s'y laissent aller. Venons aux Faillites, & Banqueroutes.

La Faillite est distinguée de la Banqueroute; la première est forcée, & la seconde est volontaire.

Un Failli est celui qui ne paye point à l'échéance les lettres de Change qu'il a acceptées; qui ne rend pas l'argent à ceux à qui il a fourni des lettres de Change qui sont revenues à protêt, & qui lui ont été dénoncées; enfin qui n'acquitte point ses engagemens, à cause de l'impuissance où l'ont

l'ont réduit les révolutions imprévues du Commerce : on lui aura donné des billets qui ne seront pas exigibles, ou qui ne seront pas échus dans le tems que les siens sont à terme.

Un Banqueroutier est celui qui met à couvert ses effets pour en frustrer ses créanciers & pour se les approprier, en extorquant d'eux un traité où il obtient des remises d'une grande partie de ce qu'il doit. Voici comme je l'ai dépeint ailleurs. Un Marchand prend ses mesures de loin, il jette dans son contrat de mariage des fondemens de sa Banqueroute, il reconnoît dans cet Acte une dot considérable à une femme qui ne lui a apporté que le trésor de ses charmes. S'il a le vent en poupe, & que son crédit soit en bonne odeur, il prend l'argent de tout le monde. Quand sa récolte est faite, il met ses effets à couvert : il disparoît ensuite, ses créanciers s'alarment, il attend tranquillement que leur frayeur soit parvenue au souverain degré. Il leur demande alors un Sauf-conduit, c'est-à-dire, qu'il leur demande le droit de les voler impunément. Muni du passeport, il paroît, il montre un Bilan dressé avec beaucoup d'artifice : ses pertes y sont exagérées, la valeur de ses effets y est diminuée, la dot de sa femme les absorbe. Voyez les sommes totales, vous plaindrez encore votre voleur. Il compose avec ses créanciers au quart de ce qu'il leur doit, il prend un long terme pour payer ; la veille de l'échéance il pratique les mêmes artifices, il compose

à un huitième; enfin par les mêmes voyes ce huitième est réduit à un seizième: le Banqueroutier témoigne qu'il fait un grand effort pour s'acquiter; il a sa quittance générale. Alors, il leve la tête, il paroît en public dans un carosse brillant, où il écla-bouffe fièrement ses créanciers.

Il y a des Banqueroutiers qui font des époques de leur Banqueroute, de sorte que lorsqu'on leur cite quelque événement, ils disent: Oui, je m'en souviens, c'est dans l'année de mon premier malheur, ou dans l'année du second. C'est ainsi qu'ils appellent leurs Banqueroutes. On croiroit que la fortune a été bien acharnée à persécuter certains Marchands, qui ont été accueillis de cinq ou six malheurs de cette nature.

On demandera en présence d'un Marchand, pourquoi on a eu une confiance aveugle dans un homme qui vient de faire Banqueroute, pourquoi on a eu l'imprudence de lui prêter une grosse somme, & pourquoi depuis la première Banqueroute on lui a prêté encore de nouveau? Le Marchand répond, que c'est-là le grand usage du Commerce. Je lui dirois, Je vous entens, je vois votre plan; vous méditez une Banqueroute, cette conduite servira de règle à celle qu'on observera avec vous; on vous fraye un grand chemin par où vous pouvez passer.

Un riche-Marchand, qui établissoit son fils dans le Commerce, lui disoit: Gardez-vous bien de faire Banqueroute; mais, si vous la faites, faites-la bonne.

Les

Les Marchands autorisent tellement parmi eux les Banqueroutes , comme un parti qu'ils se réservent de prendre, que cette maxime donna lieu à un incident que je vais raconter.

Un Turc, Forçat sur les Galeres de Marseille, entendant souvent parler de Banqueroute , en demanda l'explication. On lui apprit que c'étoit une espece de commerce par lequel un homme mettoit à couvert des effets qu'on lui avoit confiez & se cachoit ensuite ; ce qui obligeoit ses créanciers de traiter avec lui , en lui laissant la moitié de leurs effets , à condition qu'il leur rendroit l'autre. Sur ce plan , ce Turc vola la Vaiselle de M. l'Intendant de Marseille, chez qui il alloit familièrement. Il alla ensuite se cacher avec sa proye , & fit dire à M. l'Intendant qu'il faisoit Banqueroute , qu'il falloit peser la Vaiselle , qu'il rendroit la moitié , pourvu qu'on lui laissât l'autre. Son ingénuité lui sauva la peine de son crime.

Cette petite histoire est très propre à montrer qu'on laisse impuni le brigandage qu'on commet dans la Banqueroute. Cependant , ainsi qu'on l'a déjà observé , suivant l'Ordonnance du Commerce , les Banqueroutiers frauduleux doivent subir une peine capitale.

A l'égard des Faillis , l'Ordonnance de Louis XIII. en 1692 , article 144. les met à l'abri de l'infamie. Malgré cette disposition , ils sont couverts d'une espece de flétrissure qui les dégrade parmi les Marchands.

Il y a plusieurs questions au sujet de la Faillite, sçavoir de quel jour elle est réputée ouverte. L'Ordonnance, dans l'article premier du titre XI. dit, *que c'est du jour que le débiteur se sera retiré, ou que le Scellé aura été apposé sur ses biens* :

Quoique l'Ordonnance apporte ces deux caractères de l'ouverture de la Faillite, elle ne prétend pas qu'ils soient les seuls exclusivement. Plusieurs personnes estiment que la Faillite est ouverte, dès qu'un Marchand cesse de payer ses billets, les lettres de change qu'il doit, & qu'elles sont protestées faute de paiement : dès-lors, son impuissance éclate, & il est véritablement failli.

Il est important de sçavoir précisément l'époque de l'ouverture de la Faillite, par deux raisons. La première est, que suivant la Déclaration de Louis XIV. du mois de Novembre 1702, *toutes les cessions & transports sur les biens des Marchands qui sont Faillite, sont nuls, s'ils ne sont faits dix jours avant la Faillite publiquement connue*. La seconde raison est, que suivant la même Déclaration, *les actes & les obligations que les Faillis auront passez par devant Notaires, ensemble les sentences qui auront été rendues, n'acquerront aucune bypotheque ni privilege en faveur des créanciers chirographaires, si les actes & les obligations ne sont passez & les sentences ne sont rendues pareillement dix jours au moins avant la Faillite publiquement connue*. Il faut donc sçavoir nécessairement quand doivent commencer ces dix jours. Les transf-
port

ports & les cessions qui auront été faits avant les dix jours, aussi bien que les payemens des billets, peuvent être réputés frauduleux suivant les circonstances. Si le Banqueroutier, par exemple, s'est servi de noms interposez pour ceder ses dettes actives, s'il s'est hâté de payer avant l'échéance.

Il faut observer que le Failli ne pouvant donner aucune hypothèque ni privilège sur ses biens dans les dix jours qui précèdent immédiatement la Banqueroute, il est regardé comme un interdit qui ne peut ni aliéner ni hypothéquer ses immeubles; semblable à un homme dont les biens sont saisis réellement: quoique pour parvenir à l'adjudication de ses biens, il faille remplir la formalité avec lui.

La Déclaration du Roi n'emploie pas le terme d'*interdire*; mais c'est une conséquence nécessaire qu'on tire de sa disposition, puisqu'elle défend au Banqueroutier d'aliéner & engager ses biens dans les dix jours.

Ce qui ne laisse pas le moindre doute là-dessus, est l'autorité que le Roi donne aux créanciers sur la tête de qui réside la pluralité des créances, c'est à-dire les trois quarts, de disposer des biens du Failli; & veut que leurs délibérations qui ont cet objet, soient exécutées malgré ceux qui ont l'autre quart, & qu'elles soient homologuées en Justice comme s'ils avoient tous signé. Ce sont les dispositions des articles V. VI. VII. du titre XI. de l'Ordonnance du Commerce, ce

qui s'entend, suivant l'article VIII. sans déroger aux créances des créanciers privilégiés hypothécaires, qui ne seront tenus d'entrer dans aucune composition.

Un créancier privilégié, par exemple, sera celui qui aura vendu & livré sa marchandise au Failli, & qui la trouvera encore en nature & dans son intégrité dans le magasin.

Cette autorité absolue qu'ont les créanciers qui ont la pluralité des créances, de disposer des effets du Failli, ne démontre-t-elle pas bien son interdiction ? Ses créanciers l'en rélevent, lorsqu'ils traitent ensuite avec lui, & le font rentrer dans l'administration de ses biens. Sur cette autorité accordée à eux qui ont la pluralité des créances, j'ai soutenu une grande question dans la Faillite de Galpin, au Tribunal des Commissaires nommez pour juger les contestations concernant cette Faillite. Ce Tribunal, où présidoit M. Herault Lieutenant de Police, subsiste encore ; il est composé des Conseillers du Châtelet.

Terrasson, endosseur des billets de Galpin qui montoient à plus de dix huit cens mille livres, & dans cette qualité coobligé solidairement avec Galpin envers tous les créanciers de ce dernier, soutenoit qu'il étoit libéré de son engagement, parce que les créanciers avoient disposé des effets de Galpin, les avoient vendus, lui avoient donné une surséance, avoient fait les arrangemens qu'ils avoient jugé à propos ; qu'ils n'étoient plus en état de lui céder dans son

intégrité l'action qu'ils avoient contre Galpin, qu'elle étoit entièrement dénaturée; qu'en s'adressant uniquement à Galpin, ils avoient fait de ses effets, dont ils avoient disposé, leur affaire propre, & avoient renoncé tacitement aux recours qu'ils avoient contre lui Terrasson.

Il apportoit une Consultation d'habiles Consultans qui avoient décidé en sa faveur, & qui se fondoient sur les dispositions de la Loi civile, qui regardoient les cautions, les fidéjusseurs comme liberez, lorsque le créancier a fait un accord par rapport à la chose même dont le cautionnement est l'objet, *si reus pactus sit in rem, omnimodo competit exceptio fidejussori. l. 7 ff. de exceptionibus.* C'est aussi la disposition de la Loi 2. c. de pactis.

Je fis voir dans la Cause des créanciers, que dès qu'ils avoient par la Loi du Prince l'autorité nécessaire pour faire le recouvrement des biens du Failli, régir, administrer, traiter, transiger avec lui, accepter l'abandonnement de ses biens confiez à la pluralité, on ne pouvoit point se prévaloir de la conduite de ces créanciers auxquels on n'imputoit ni dol ni fraude, pour les dépouiller d'une garantie légitime qu'ils s'étoient toujours réservée.

Que cette autorité, confiée à la pluralité des créanciers, étoit un sage & judicieux tempérament que le Législateur avoit pris pour conserver le gage commun, l'intérêt des créanciers, & celui même du Failli. Que la pluralité des créanciers étoit plus en

état de suivre les loix de la prudence, que les créanciers qui n'ont pas un si grand intérêt. Qu'on doit présumer qu'ils ont pris le meilleur parti, qu'ils ont tiré de leur débiteur tout ce qu'ils en pouvoient humainement avoir; qu'ils n'avoient point traité avec lui, ni ne lui avoient point fait de remises.

Qu'une raison décisive, tirée de l'Ordonnance, s'élevoit contre la demande de Terrasson; que l'article VII. au titre XII. de l'Ordonnance portoit expressément que les résolutions de la pluralité des créanciers seroient exécutées comme s'ils avoient tous signé, d'où il s'ensuivoit que Terrasson étoit présumé avoir signé, aussi bien que les créanciers que l'Ordonnance appelle réfractaires. Ainsi, dans cette contestation, c'étoit son propre fait qu'il combattoit.

Il ne falloit point citer ici aucune Loi civile, puisque le Roi avoit établi en matière de Faillite une Jurisprudence qui étoit la seule boussole qu'il falloit suivre.

Jugement
souverain
sur une
question
de Failli-
te.

On debouta à ce Tribunal Terrasson de sa demande en libération de son engagement, par un Jugement souverain du 13. Septembre 1732., rendu par M. Herault Lieutenant de Police, & Messieurs du Châtelet, Commissaires en cette partie.

Une Déclaration du Roi du 13. Juin 1716. dit expressément, *que les Faillis seront tenus expressément de déposer un état détaillé, certifié, véritable, de tous les effets mobiliers & immobiliers, & de leurs dettes actives & passives, comme aussi leurs Livres & Régistres, au Greffe de la Jurisdiction Consulaire.* A

dé-

défaut d'exécuter cette Loi, cette même Déclaration dit, *qu'ils pourront être réputés Banqueroutiers frauduleux.*

Voilà donc des caractères Banqueroutiers, outre ceux qui sont contenus dans ces termes dans l'article x. du titre de l'Ordonnance.

Déclarons Banqueroutiers frauduleux ceux qui auront diverti leurs effets, supposé des créanciers, ou déclaré plus qu'il n'étoit dû aux véritables créanciers.

Ce qui est encore important, c'est la singularité de la Jurisprudence criminelle en matière de Faillite. Voici comme j'ai parlé dans un Mémoire que je consacrai à la défense d'un Failli.

Les Arrêts du Conseil ont introduit dans la matière de Faillites une Jurisprudence différente de celle qui concerne les autres crimes.

Dans la poursuite des crimes, il y a ordinairement deux Parties, la Partie publique, & la Partie civile; elles ont chacune un intérêt différent qui les anime.

La Partie publique est définie par M. Budée, Maître des Requêtes, dans ses *Actions Forenses*, *Magistratus in quem omnes suas actiones Populus & Princeps universi transcripserunt.* C'est à lui que le Roi & le Peuple ont confié la défense de leurs intérêts. La Partie civile n'a pour objet que son intérêt particulier, la réparation du dommage que ses biens, son honneur, ont souffert. Ces deux Poursuivans sont les acteurs & les instigateurs, les mobiles de la procédure criminelle; ils en font l'ame, & en font mouvoir

tous les ressorts, ils n'agissent point dépendamment l'un de l'autre.

Dans les grands crimes, quand la Partie civile garde le silence, la Partie publique ne l'imite point, & poursuit toujours la vengeance du crime à laquelle la sûreté publique est attachée.

Mais en matiere de Faillite, cette Jurisprudence n'a pas la même application. Le Roi, par sa Déclaration du 19. Septembre 1730., qui renouvelle de précédentes dispositions, dit : „ Nous ordonnons qu'aucune
 „ plainte ne puisse être rendue, ni requête
 „ donnée à fin criminelle contre ceux qui
 „ auront fait Faillite, & defendons très expressément à nos Juges ordinaires & autres
 „ Officiers de Justice de les recevoir si elles
 „ ne sont accompagnées des délibérations &
 „ du consentement des créanciers dont les
 „ créances excéderont la moitié de la totalité des dettes ; & quant aux procédures
 „ criminelles commencées avant la date des
 „ présentes & depuis le premier Janvier
 „ 1721., voulons qu'elles soient continuées,
 „ & que néanmoins nos Juges ordinaires &
 „ autres Officiers de Justice soient tenus de
 „ surseoir la poursuite & le Jugement sur la
 „ simple réquisition des créanciers dont la
 „ créance excédera pareillement la moitié
 „ du total de ce qui est dû par ceux qui ont
 „ fait Faillite, & en conséquence des délibérations par eux prises & annexées à leur
 „ requête. Sa Majesté déclare ensuite expressément, qu'elle n'entend pas que les
 „ Faillis puissent tirer aucun avantage de l'at-
 „ tribu-

„ tribution des causes des Faillites aux Ju-
 „ ges - Consuls, & veut qu'ils puissent être
 „ poursuivis par les Juges ordinaires; s'ils
 „ ont fait paroître des créances faintes, ou
 „ simulées, ou qu'ils en aient fait revivre
 „ d'acquittées, ou qu'ils aient supposé des
 „ transports, donations, & ventes, & do-
 „ nations de leurs effets en fraude de leurs
 „ créanciers: dans ces cas ils peuvent être
 „ poursuivis extraordinairement, pourvu
 „ que les créances de ceux qui les pour-
 „ suivent, excèdent la moitié du total des
 „ dettes ”.

Il est donc évident par cette disposition, que les créanciers, dont les créances excèdent la moitié du total des dettes, sont les uniques mobiles de la procédure criminelle: eux seuls la peuvent suspendre, & leur désistement la fait évanouir.

Quelque autorité qu'ait par elle-même une Ordonnance émanée d'un Monarque, elle est encore plus respectable, on l'ôse dire, lorsqu'elle est soutenue par l'autorité de la raison, & par des motifs de l'intérêt public.

Quels sont les motifs qui ont engagé le Roi à établir une Jurisprudence criminelle dans les Faillites, si différente de celle qui regarde les autres crimes? c'est l'intérêt du Commerce, qui est l'intérêt du Royaume dont il est l'ame.

Les Faillites ont l'une de ces quatre sources: ou l'ignorance du Failli, qui a entrepris un commerce qu'il ne connoissoit pas, qui a fait des fautes qui l'ont dérangé

entièrement : ou la témérité du Failli ; quoiqu'intelligent, il a fait des entreprises au-dessus de ses forces, il a été contraint de succomber : ou la mauvaise foi du Failli, qui veut s'enrichir aux dépens de ses créanciers par sa Banqueroute : ou enfin le pur malheur du Failli, à qui il est survenu des pertes imprévûes qui l'ont entraîné dans l'abîme. De toutes ces causes de Faillites, nulle ne peut être l'objet de la punition de la Justice, que celle qui a pour principe la mauvaise foi : car l'ignorance & la témérité ne sont pas des crimes punissables ; & la bonne foi de celui, à qui on ne peut imputer que son infortune, mérite d'être déplorée & protégée.

Il est donc très important de ne point confondre les Faillis, & de discerner ceux qui sont guidez par la mauvaise foi, d'avec ceux qui n'ont pas agi par ce principe. Si l'on s'en rapporte à la passion d'un créancier, ou à la douleur qu'il a de perdre sa créance, il taxera de mauvaise foi son débiteur qui ne sera qu'infortuné ; il se ruinera en consommant la ruine de son débiteur, qui auroit pu se rétablir s'il n'eût pas été poursuivi rigoureusement.

D'ailleurs si l'on poursuit également le Failli de bonne foi comme celui de mauvaise foi, qui voudra entreprendre un commerce ? Qui peut se flatter de n'être pas entraîné dans une Faillite par une révolution imprévûe ? L'intérêt du commerce, qui est, comme on l'a observé, l'ame du Royaume, exige qu'on ne poursuive pas indistinctement

ment toutes sortes de Faillis, qu'on mette un frein au ressentiment injuste d'un créancier passionné, & qu'on ne ferme pas la voye du rétablissement du Failli pour conserver l'intérêt commun, celui des créanciers, celui du Failli que son malheur ne rend point indigne de la protection de la Justice. Le Roi, dans sa Déclaration du 10. Juin 1715., dit qu'il veut ménager l'intérêt des créanciers & celui des Faillis, lorsqu'il y a de l'imprudence exemte de mauvaise foi dans la conduite de ces derniers.

On établit pour Juge du sort du Failli, la pluralité des créanciers qui excèdent la moitié des créances : leur intérêt les éclaire parfaitement sur la véritable cause de la Faillite : ils se défendent de la passion & du ressentiment, parce que ceux qui pourroient s'y livrer, sont retenus par ceux à qui la prudence tient toujours les yeux ouverts.

Ainsi on a maintenu l'intérêt public, par la Jurisprudence criminelle qu'on a formée ; on ne s'en est rapporté qu'à des lumières sûres, en ne donnant la liberté de poursuivre qu'à la pluralité des créanciers. Le Roi a dérogé à la Jurisprudence qui avoit été observée auparavant.

Ce sont eux, pour ainsi dire, qui ont le glaive de la justice entre les mains, suivant l'esprit de la Déclaration du Roi, puisqu'eux seuls peuvent entreprendre la voye extraordinaire & la suspendre, & que leur silence & leur désistement met le Failli, on le peut dire, à l'abri des poursuites de la Partie publique.

Voi-

Voilà les principales maximes de la Jurisprudence du Commerce concernant les Faillites & les Banqueroutes. Il seroit à souhaiter qu'on eût ordonné que le Failli, en ouvrant sa Faillite, commençât par se mettre en prison, avant que de pouvoir être écouté, ainsi que cela se pratique à Florence, afin qu'on pût examiner sa conduite, & qu'on ne fût pas forcé de traiter avec lui.

Rien ne prouve mieux que les fréquentes Banqueroutes, combien sont vaines les précautions que les hommes prennent pour arrêter le cours des crimes.



QUÈSTION
D'ETAT.
FILLE RECLAMÉE
PAR DEUX MÈRES.



RAcine demanda au Public un peu d'indulgence pour la Thébàide, qui est la première de ses Pièces de Théâtre: j'ai droit de demander la même grace pour ce Factum, qui est le premier que j'ai fait au Barreau. Mais je ne crois pas que Racine ait mis par cette demande un frein à la critique: je ne me flatterois pas aussi de l'arrêter. Franchement, si je n'avois par cru que ce Mémoire pût soutenir les regards du Public, je ne lui en aurois pas fait présent.

Il eut un succès prodigieux, non seulement à Lyon où il parut, mais à Paris où il fut réimprimé. La singularité de la Cause excita la curiosité, mais j'ose dire qu'elle auroit été éteinte, si je n'avois pas traité mon sujet avec quelque art.

Comme ce Mémoire a donné lieu à mon entrée dans le Barreau, j'ai cru que je devois faire part au Public d'une Histoire que j'en fis dans une Lettre à un de mes amis: on y trouvera répandu un certain badinage qui pourra bien préserver de l'ennui.

„ Vous voulez que je vous dise la cause
 „ de mon entrée dans le Barreau: il faut
 „ vous satisfaire; mais il faut reprendre un
 „ peu plus haut le fil de ma narration. Las
 „ de ne gagner à la guerre que des lauriers
 „ stériles, je pris congé brusquement du
 „ Dieu Mars, & je résolus de faire con-
 „ noissance avec un Dieu fort doux & fort
 „ humain: c'est le Dieu de l'Hymen, qui
 „ tend les bras à tout le monde. Je passai
 „ par

„ par le Temple de l'Amour, avant que de
 „ passer dans son Temple; c'est une voye
 „ que l'on ne prend plus maintenant. Clé-
 „ lie fut le présent que le Dieu d'Hymen
 „ me fit; Clélie que j'ai tant célébrée dans
 „ mes ouvrages, Clélie qui avoit toutes les
 „ qualitez pour faire d'un époux l'amant le
 „ plus fidèle; aussi l'époux dans moi a tou-
 „ jours obéi à l'amant, & n'en a jamais se-
 „ couré l'aimable joug. Mais l'amour du
 „ monde le plus parfait ne fournit pas aux
 „ besoins de la vie. Que de besoins se
 „ multiplierent pour se joindre aux miens:
 „ ceux de Clélie, & ceux des fruits de mon
 „ Hymen. Mon patrimoine étoit fort écor-
 „ né: le trésor des agrémens de Clélie é-
 „ toit inestimable, mais le trésor de ses ri-
 „ chesses étoit fort petit. Comment faire?
 „ M'embarquer dans le Commerce, adieu
 „ mes titres de noblesse. D'ailleurs, il faut,
 „ dit-on, avoir l'art de tromper, il faut
 „ posséder le génie de l'arithmétique, il faut
 „ savoir bien allier l'un avec l'autre: tou-
 „ cher un Astre du bout du doigt, cela se-
 „ roit plus aisé pour moi, que de faire cet-
 „ te alliance. Entrons dans la Finance;
 „ mais que les voyes en sont scabreuses!
 „ D'ailleurs, sans Patron, comment pou-
 „ voir voyager dans ce Pais? Dès le pré-
 „ mier gîte, on vous en exile; & de plus, il
 „ faut avoir un cœur honnêtement dur: je
 „ l'ai naturellement tendre. Erigeons-nous
 „ en Avocat, je ne vois plus que ce par-
 „ ti-là à prendre: la noblesse de cette Pro-
 „ fession sympathisera bien avec celle de
 „ ma

„ ma naissance. Comme Auteur Poète , ou
 „ Verificateur si l'on veut, j'ai une pro-
 „ vision d'amour-propre : les Avocats, dit-
 „ on, ont bien la leur; eh bien, ce sera
 „ double provision pour une.

„ Mais il faut avoir une Bibliotheque dans
 „ la tête, & j'ai de l'ignorance à fond. Il
 „ faut savoir Droit Ecrit, Droit Coutu-
 „ mier, les Ordonnances, le Latin, le
 „ Grec, voire même un tantinet d'Hébreu,
 „ afin de connoître la Loi divine. C'est-
 „ ce qu'il faut posséder par-dessus le mar-
 „ ché. Il y a un certain grimoire où il faut
 „ être Grec, c'est la formalité; celui qui la
 „ sçait, donneroit de la tablature au Diable:
 „ cette formalité est la broderie de la scien-
 „ ce de l'Avocat, sans quoi elle n'a aucun
 „ relief. Voilà la Magie noire & blanche
 „ qu'il faut savoir.

„ Vous allez croire que d'abord je fus
 „ découragé, vous vous trompez; voici
 „ comme je raisonnai. Pour faire un sa-
 „ vant, dis-je, il faut des yeux & de la mé-
 „ moire, ma vûë & ma mémoire sont fai-
 „ tes exprès pour cela. Je sçai bien qu'il
 „ faut encore une portion délicate du juge-
 „ ment que l'on appelle le discernement;
 „ mais si la mienne est petite, en tout cas
 „ j'irai à l'emprunt.

„ Voici comment je préludai. Heureuse-
 „ ment dans le Barreau de ma Province, où
 „ j'entrai d'abord sans aucun degré, on agi-
 „ toit une question singuliere; un enfant
 „ étoit réclamé par deux meres: les Avo-
 „ cats qui avoient écrit pour & contre,

„ avoient cité force Latin qui effaçoit le
 „ François dans leurs ouvrages ; & puis cet-
 „ te matière, si susceptible de traits, ils s'y
 „ étoient refusez, ou ces traits s'étoient re-
 „ fusez à eux. je ne déciderai point lequel
 „ des deux. Je trouvai dans mon chemin
 „ l'une des Parties, c'étoit une femme ma-
 „ riée qui disputoit l'enfant à une fille ; com-
 „ me elle n'entendoit pas le Latin, elle ne
 „ voyoit pas comment on prouvoit que
 „ l'enfant lui appartenoit, elle craignoit que
 „ cette Langue étrangere ne pût jamais la
 „ faire passer pour mere. Elle me dit sa
 „ pensée, elle me pria de défendre sa ma-
 „ ternité en bon François.

„ Je travaillai pour elle, mon ouvrage
 „ lui plut, elle ne douta plus alors de sa
 „ maternité. Cette opinion fut contagieu-
 „ se à tous les lecteurs, le Procureur du
 „ Roi se déclara pour elle, mon coup d'es-
 „ sai fut si heureux, que le Public le de-
 „ manda avec empressement.

„ Avocat forcé par la fortune, je ressem-
 „ blai en cela au Médecin malgré lui ; j'a-
 „ vois comme lui beaucoup d'ignorance,
 „ j'éprouvai son sort : on fut endiablé à me
 „ croire habile homme, on me porta des
 „ Procès de tous côtez. Voici qui com-
 „ mence à devenir sérieux, me dis je à moi-
 „ même : je suis sur un grand théâtre, je
 „ n'ai pas encore appris mon rôle, il faut
 „ pourtant que je joue ; ce pasteur, qui
 „ m'a applaudi par avance, est assez malin
 „ pour rire de ma culbute ; j'entens déjà
 „ résonner ses sifflets épouvantables ; mais
 „ c'est

„ c'est dans les grands dangers que le cou-
 „ rage éclate. Parmi le nombre des ques-
 „ tions qu'on m'offroit, je me rabattis sur
 „ celles qui demandoient plus d'éloquence
 „ que de savoir; &, quoique la mienne ne
 „ soit pas sublime, telle qu'elle est, elle
 „ plut au Public prévenu. C'est ainsi que je
 „ fis face d'abord; pendant ce tems-là, j'é-
 „ tudiais le Droit Civil & le Droit François,
 „ comme un homme qui est bien pressé;
 „ me voilà dans le Code, dans le Digeste,
 „ dans les Ordonnances jusqu'au cou; je
 „ maniois & remaniois le texte, je consul-
 „ tois des Barbons; enfin me voilà Avocat.
 „ La fortune aveugle ou clairvoyante,
 „ comme il vous plaira l'appeller, me fit
 „ gagner des Procès, les Juges se trompe-
 „ rent peut-être; quoi qu'il en soit, ces
 „ succès enfleront mon courage, & augmen-
 „ teront la confiance qu'on avoit en moi;
 „ on croyoit que j'avois éclairé les Juges,
 „ & que sans mon flambeau ils auroient
 „ donné du nez en terre. Je ne savois pas
 „ trop souvent comment j'avois pu leur fai-
 „ re voir clair, pendant que je voyois bien
 „ trouble; tout coup vaille. Je voguois en
 „ grande eau, & j'étois si crédule, que,
 „ quoique demi-savant, je me croyois pro-
 „ fond. Quand on vouloit pourtant un peu
 „ sonder ma profondeur, crainte qu'on ne
 „ trouvât le tuf, alte-là, disois-je à celui
 „ qui étoit trop curieux, je le remettois à
 „ une autre fois. Je n'avois pourtant point
 „ encore de Degré. L'épée que je portois,
 „ sembloit dire que j'étois prêt à défendre
 „ mon

„ mon Client par les armes , ainsi que par
 „ la plume.

„ Enfin , il a fallu prendre des Dégrez.
 „ Dès que je fus gradué , il ne fut plus per-
 „ mis de douter de mon savoir : que pou-
 „ voit opposer un incrédule à un parchemin
 „ authentique , scellé du sceau de l'Univer-
 „ sité , qui faisoit foi que j'avois été méta-
 „ morphosé tout d'un coup en habile hom-
 „ me ?

„ Ce que je sçai , c'est que mes lumières
 „ croissent , & que si j'en sçais assez pour
 „ éblouir , j'espere en savoir bien-tôt assez
 „ pour éclaircir. Adieu , mon cher ami ,
 „ tout à toi ”.

Comme le Procès qui est l'objet du Mé-
 moire suivant , étoit intenté par devant la Sé-
 néchaussée & le Présidial de Lyon ma pa-
 trie , & que mon pere a été Conseiller en
 cette Jurisdiction , le moyen de résister à la
 tentation de la faire connoître !

Le Roi l'a érigée en Cour souveraine , en
 l'unissant à une Cour des Monnoyes qui a
 presque la moitié du Royaume dans son res-
 sort ; le Présidial juge souverainement jus-
 qu'à cinq cens francs , au premier chef de
 l'Edit.

Il y a toujours eu des Magistrats d'un mé-
 rite distingué ; afin de ne point blesser la
 modestie des vivans , je choisirai deux morts
 illustres , dont la réputation s'est répandue
 dans tout le Royaume.

Le premier étoit M. de Seve de Fleche-
 res Lieutenant-Général , dont les fonctions
 sont semblables à celles de Lieutenant-Civil
 de

de Paris. Il étoit Premier Président de la Cour des Monnoyes, & Président Premier du Présidial. Le second étoit M. Vaginy Procureur-Général de la Cour des Monnoyes, & Procureur du Roi à la Sénéchaussée & Siège Présidial. J'ai eu occasion de faire l'éloge de ces deux Magistrats dans le discours que je prononçai pour le jour de S. Thomas 1701. à la réception des nouveaux Echevins.

C'est un discours d'appareil qu'on prononce tous les ans en présence de tous les Corps de la Ville; on choisit un sujet tel qu'on veut, à la fin on fait l'éloge du Roi, de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, dont les Tableaux sont sous un Dais. On fait ensuite l'éloge de l'Archevêque de Lyon présent, du Gouverneur même dans son absence, du Lieutenant-Général pour le Roi, de M. l'Intendant, des Comtes & Chanoines de l'Eglise de Lyon, de Messieurs de la Sénéchaussée, Siège Présidial & Cour des Monnoyes, de Messieurs du Bureau des Trésoriers, de Messieurs les Elus, enfin de Messieurs le Prévôt des Marchands & Echevins.

On comprend que tous ces éloges sont les écueils des Orateurs; car, comme dit Boileau, quand on loue,

On a l'art d'ennuyer en termes magnifiques.

Voici l'éloge que je fis de M. de Flecheres.

*A Monsieur de Seve de Flecheres & Mes-
sieurs du Présidial & Cour des
Monnoyes.*

„ Je viens à vous, Monsieur. J'aurois
„ besoin pour vous louer dignement, de cet-
„ te éloquence qui est l'ame de vos dis-
„ cours publics. Dans un de ces jours so-
„ lemnels où s'ouvre le Palais de la Justice,
„ vous nous traçâtes le caractère du Magis-
„ trat : nous vous regardâmes alors unani-
„ mement, & nous trouvâmes cette belle
„ idée exécutée : vous vous rendîtes maître
„ de nos esprits & de nos cœurs. Cela est-il
„ surprenant ? Vous copiez la Nature, &
„ vous copiez ce qu'il y avoit de plus beau
„ dans la Nature ; les grands Orateurs &
„ les grands Peintres n'ont point d'autres se-
„ crets. Je n'oserois après cela toucher
„ à cette peinture, mon amour-propre
„ me le défend, & qui me le conseille-
„ roit ?

„ N'attendez pas de moi, Messieurs, que
„ je fasse votre éloge, votre illustre Chef
„ ne m'a rien laissé à faire, il a saisi, il a
„ enlevé ce qu'il y avoit de plus beau dans
„ le parfait Magistrat, il s'est loué sans y
„ penser, il vous a loués avec dessein ; en
„ finissant votre portrait, il a mis les der-
„ nières traits au sien ; en démêlant les prin-
„ cipes qui vous font agir, il a découvert
„ les vôtres qui l'animoient ; & les rapports
„ que vous avez avec lui sont si grands &
„ justes, qu'à chaque coup de pinceau jet-
„ tant

„ tant les yeux & sur vous & sur lui, nous
 „ justifions sur le champ la vérité de cha-
 „ que trait. Tantôt nous admirions le su-
 „ jet, & tantôt l'art avec lequel il étoit
 „ traité. Que nous étions charmez de voir
 „ nos propres sentimens rendus avec tant
 „ de force & de délicatesse par un tel inter-
 „ prète!

„ Si la raison elle-même fût montée a-
 „ lors sur le Tribunal, après avoir recueilli
 „ les voix des auditeurs devenus vos Juges,
 „ Monsieur, elle auroit prononcé un juge-
 „ ment bien avantageux à votre gloire, a-
 „ vec une facilité, sans doute, semblable
 „ à celle qui ne vous abandonne jamais dans
 „ vos prononciations * ”.

A l'égard de M. Vaginay, j'aime mieux
 en rapporter l'éloge que Clélie en a fait,
 que celui que j'en fis dans le Discours de la
 S. Thomas; le Public y gagnera.

*Eloge de M. Vaginay, Prévôt des Mar-
 chands à Lyon.*

„ On ne peut pas douter que la vieillesse Eloge de
 „ ne rende le véritable mérite encore plus M. Vagi-
 „ vénérable. C'est ce que tout Lyon a é- nay.
 „ prouvé par M. Vaginay, qui mourut dans
 „ cette Ville, âgé de 95. ans. Il y étoit
 „ Procureur-Général de la Cour des Mon-
 „ noyes,

* Peut-être jamais Président n'a prononcé avec plus de
 facilité. Il faisoit les plus longues prononciations avec une
 rapidité étonnante, sans jamais hésiter.

„ noyes, & Procureur du Roi à la Séné-
 „ chauffée & au Siége Présidial. Il rassem-
 „ bloit toutes les qualitez d'un parfait Ma-
 „ gistrat. Il avoit exercé d'abord avec beau-
 „ coup de réputation pendant plusieurs an-
 „ nées la profession d'Avocat. Dans les af-
 „ faires les plus épineuses, il trouvoit des
 „ moyens heureux pour accorder les Par-
 „ ties; on l'appelloit l'Avocat des tempé-
 „ ramens. Dès qu'il fut Procureur du Roi,
 „ il remplit avec beaucoup de dignité les
 „ fonctions de sa Charge. Il a toujours
 „ joui de l'estime des Gouverneurs, des
 „ cœurs de sa Compagnie, & de l'amour
 „ du Peuple. Il a possédé ces biens pré-
 „ cieux dans leur intégrité, sans qu'ils
 „ aient jamais souffert la moindre altéra-
 „ tion. On regardoit ses Conclusions com-
 „ me des chef-d'œuvres de bon-sens &
 „ d'équité, parce qu'elles étoient soutenues
 „ par des raisons pressantes & décisives, &
 „ qu'il creusoit une affaire avec tant de
 „ succès, qu'il déterroit la vérité & la
 „ faisoit ensuite paroître avec beaucoup
 „ d'éclat. Quoique l'Ordonnance ne veuil-
 „ le point que les Procureurs du Roi ap-
 „ portent les raisons sur lesquelles ils fon-
 „ dent leurs Conclusions, le Parlement crut
 „ que cette règle n'étoit point faite pour
 „ lui, & il lui permit de ne s'y pas confor-
 „ mer. Cette Cour jugea qu'on ne devoit
 „ pas interdire la liberté d'expliquer les Loix
 „ de Thémis à celui à qui elle réveloit tous
 „ les motifs de ses décisions, & que cette
 „ Ordonnance ne regardoit que ces faux
 „ Ora-

„ Oracles qui prennent leurs foibles lueurs
 „ pour les lumières de la Justice.

„ Le Parlement, par une déférence inouïe
 „ dans les Cours Supérieures, lisoit les Con-
 „ clusions de ce Magistrat; lire & admirer
 „ ces Conclusions, c'étoit la même chose.
 „ Il seroit à souhaiter qu'on fît part au Pu-
 „ blic de ces extraits où l'on voit briller
 „ du plus beau feu de la raison, les règles
 „ & les principes. Il fut nommé Prévôt
 „ des Marchands en 1700. Cette Charge
 „ est d'une grande étendue; outre les fonc-
 „ tions de la Magistrature qui y sont atta-
 „ chées, on y a uni la dignité de Com-
 „ mandant en l'absence des Gouverneurs.
 „ Le génie vaste de M. Vaginay s'étendoit
 „ à tout, & il dispensoit son tems si utile-
 „ ment & si heureusement, qu'il remplis-
 „ soit toutes ses Charges sans en omettre
 „ le moindre devoir. Dans un âge si avan-
 „ cé, il soutenoit gayement le poids de
 „ tant d'affaires, sans en être accablé. Le
 „ Duc de Bourgogne & le Duc de Berry
 „ passerent à Lyon dans le tems qu'il étoit
 „ Prévôt des Marchands, chargé de témoi-
 „ gner à ces Princes, & le zèle de la Ville,
 „ & la joye qu'elle avoit de les posséder;
 „ il satisfisoit également & les Princes & la
 „ Ville. Quoique l'espace de deux ans fût
 „ le terme ordinaire de l'administration de
 „ ses Prédécesseurs, il fut continué, & l'on
 „ crut que l'on devoit profiter des nouvelles
 „ années que la Nature sembloit lui accor-
 „ der pour répondre aux vœux du Public. Le
 „ Roi ayant créé à Lyon une Cour souve-

„ raine des Monnoyes, & l'ayant unie au
 „ Présidial de cette Ville, M. Vaginay fut
 „ le Procureur-Général. On le voyoit avec
 „ plaisir pousser sa carrière, on se flattoit
 „ même agréablement qu'il passeroit les
 „ bornes d'un siècle, & tout Lyon étoit dans
 „ une douce habitude & une longue posses-
 „ sion d'admirer en lui un mérite toujours
 „ nouveau, toujours florissant, qui sembloit
 „ rajeunir aux yeux de tout le monde. Par
 „ un privilège singulier, il a conservé jus-
 „ qu'au dernier soupir ce sens exquis dont
 „ il étoit doué. Il a langui trois semaines ;
 „ pendant que sa chaleur naturelle s'affoi-
 „ blissoit par degrés, il gardoit toute la for-
 „ ce de son esprit, que la maladie sembloit
 „ respecter. Il a voulu exercer sa Charge
 „ jusqu'au dernier soupir. La veille de sa
 „ mort il donna ses Conclusions dans une
 „ affaire criminelle ; il demanda que deux
 „ Coupables, qui étoient accusés du crime
 „ de Fausse Monnoye, fussent condamnés
 „ aux Galeres perpétuelles. Il dit agréable-
 „ ment qu'il auroit bien conclu à une peine
 „ capitale, mais qu'ayant peu de tems à vi-
 „ vre, il les auroit pû rencontrer en che-
 „ min ; qu'il auroit été la victime, parce
 „ qu'ils auroient été deux contre un. Il sen-
 „ toit jusqu'où pouvoit aller en lui la Natu-
 „ re défaillante ; il refusa les secours de la Fa-
 „ culté de Médecine, qui vint en Corps lui
 „ offrir ses services. Messieurs, leur dit-
 „ il, vous ignorez le secret de rajeunir un
 „ vieillard, ainsi vos lumières me seroient
 „ fort inutiles. Il se fit porter à l'Eglise de
 „ sa

„ sa Paroisse, où il communia en Viatique
 „ sur son tombeau quelques heures avant
 „ sa mort. Il fit mettre avec une grande
 „ présence d'esprit le Scellé chez lui, afin
 „ d'empêcher que ses effets ne fussent di-
 „ vertis dès qu'il seroit expiré. Son carac-
 „ tère étoit une grande égalité d'humeur &
 „ un fonds d'une gayeté judicieuse, qui a
 „ brillé dans plusieurs traits excellens qui
 „ méritent d'être recueillis. Il insinuoit, à la
 „ faveur d'une plaisanterie, le parti que de-
 „ voient prendre des Cliens qui entrepre-
 „ noient des Procès téméraires. Il a paru
 „ dans le cours de sa vie, & particulière-
 „ ment dans les derniers instans, plein de re-
 „ ligion. Parlons le langage de l'Ecriture.
 „ Il est mort plein de jours. Car on ne trou-
 „ ve aucun vuide dans cette longue vie, qui,
 „ ayant été consacrée au Public dans tous
 „ les tems, a été couronnée d'une mort é-
 „ difiante. Un Magistrat *, qui est l'organe
 „ de l'éloquence même, a renfermé en peu
 „ de mots l'éloge de M. Vaginay, en di-
 „ fant que la plénitude de ses années répon-
 „ doit à la plénitude de son mérite”.

* M. Da-
 guesseau
 Chance-
 lier, alors
 Procureur-
 Général.

La piété filiale ne me permet pas, en
 parlant des Magistrats du Présidial de
 Lyon, d'oublier mon père. Voici ce que
 j'en ai dit ailleurs.

„ Combien de Juges, ou distraits, ou vain-
 „ cus par le sommeil, jugent ensuite avec
 „ précipitation? Je ne suis pas un Auteur
 „ assez grave pour faire des leçons aux Ma-
 „ gistrats: je me contenterai de leur propo-
 „ ser le Sieur Gayot de la Rejasse pour mo-
 „ de-

„ dèle. Ce Juge célèbre suivoit dans ses
 „ jugemens les règles les plus pures de l'é-
 „ quité. Assis sur le Tribunal, il étoit tou-
 „ jours sur ses gardes, pour ne pas se laisser
 „ surprendre à la passion des Parties. Ty-
 „ rannisé par le sommeil, il s'y livra dans
 „ une Audience, & ce fut l'unique fois de
 „ sa vie qu'il accorda au Palais un pareil a-
 „ vantage à Morphée. Pour réparer cette fau-
 „ te, quand il fut aux opinions, il n'oublia
 „ rien pour s'instruire de la Cause. Le Pré-
 „ sident lui en dit le précis, le Sieur Gayot
 „ donna ensuite sa voix, les opinions furent
 „ fort balancées. Celui qui gagna, eut l'a-
 „ vantage d'une voix seulement. Le Sieur
 „ Gayot, après le Jugement, soupçonna qu'il
 „ pouvoit avoir mal jugé. Il se fit apporter
 „ chez lui les sacs des Parties, & après avoir
 „ examiné le Procès avec une grande atten-
 „ tion, il vit que son soupçon étoit bien
 „ fondé, & il jugea que sa voix avoit fait
 „ pancher la balance du côté de celui qui
 „ ne devoit pas gagner dans les règles.
 „ Combien de Juges se seroient étourdis là-
 „ dessus, ayant un prétexte aussi spécieux
 „ que celui qui se présente dans une Cause
 „ douteuse, où il semble qu'on peut user,
 „ sans intéresser sa conscience, de la liberté
 „ de prendre le parti qui plaît davantage ?
 „ Un Juge, qui a fait un Recueil de plusieurs
 „ Questions de Droit, a mis à la marge, à
 „ côté de celles qui sont douteuses : *Question*
 „ *pour l'ami* ; voulant dire que dans ces oc-
 „ casions là, on pouvoit pancher pour un
 „ ami. Le Sieur Gayot ne se laissa point

„ éblouir par un pareil raisonnement ; il
 „ manda la Partie qui avoit perdu son Pro-
 „ cès , & la rembourfa du principal & des
 „ dépens considérables auxquels elle étoit
 „ condamnée ”.

Dufreny raconte qu'une belle Dame sollicita un Juge pour un Colonel qui plaidoit contre un Marchand , & quoique le Juge eût assuré au Marchand que sa Cause étoit juste , il balança pourtant après la sollicitation , jusqu'à pancher pour le Colonel. Pour concilier avec son devoir les sentimens que lui inspira la belle Dame , il paya cent pistoles au Marchand , à quoi pouvoient monter ses prétentions. La Dame , vertueuse jusqu'au scrupule , craignant que le Juge n'exigeât d'elle de la reconnoissance , lui rendit les cent pistoles , & le Colonel galand les paya à la Dame. Le Juge appréhenda d'être injuste , la Dame d'avoir de l'obligation au Juge , le Colonel paya , & le Marchand fut payé.

Un autre Juge , qui avoit bien plus de force d'esprit , fit perdre le procès à une Dame dont il étoit amoureux ; il la crut mal fondée dans sa prétention : il lui dit ensuite pour s'excuser : Madame , quand je fais l'amour , je fais l'amour ; quand je juge , je juge. Il étoit plus sûr pour lui de n'avoir point de passion , la tentation étoit trop dangereuse.

Mais pour revenir au Sieur Gayot , j'ajouterai à son éloge qu'il étoit un véritable Chrétien , nourri à l'école de l'Evangile. Mais l'Epitaphe que je lui ai consacrée , est très-propre à le faire connoître.

Ci gît le Roi des gens de bien :
 Que de vertus dans sa course il assemble !
 Le sage Séculier & le sage Chrétien,
 Par un accord divin, étoient unis ensemble,
 Le Ciel versa sur lui la plus pure équité,
 Il soutint l'innocence, & réprima le vice.
 Ce rayon échappé du Soleil de Justice,
 Retourne au sein de la Divinité.
 Juges, voilà votre modèle,
 Consultez-le sur son Tombeau,
 Et si ses jugemens vous servent de flambeau,
 Vous ferez du grand Juge une image fidèle.

Le Public me pardonnera d'avoir profité de l'occasion de lui donner le portrait de mon pere, puisque j'ose dire que ce portrait est digne de lui.





QUESTION D'ETAT.

FILLE RECLAMÉE

PAR DEUX MERES.

LA Providence, qui permet que deux Femmes se disputassent un même Enfant pour exercer la sagesse de Salomon, ayant mis celle des Magistrats de la Cour à la même épreuve, nous donne lieu de les mettre en parallèle avec le plus sage de tous les hommes. L'Histoire de ce Procès, qui est soumis à leur Jugement, est singulière, & si propre à les aider dans la recherche de la vérité, qu'on a cru devoir rappeler jusqu'à la moindre circonstance.

Gasparde Découfu, Blanchisseuse de profession, n'a pas desabusé le Public de la mauvaise opinion qu'il semble avoir pris de la vertu de celles qui exercent ce métier: on diroit que cette Profession est fatale à l'honneur d'une fille; car on y trouve de fréquens exemples de la fragilité du sexe. Gasparde Découfu suivit le torrent. Le Sieur Orienne, jeune homme d'une famille riche de Dijon, arriva en peu de tems jusqu'au cœur de cette fille, soit parce que le chemin qui y conduisoit étoit déjà fort battu; ou soit parce qu'il étoit guidé par un amour violent qui le-

leve les plus grands obstacles. Il triompha, dirai-je ? de la vertu de cette Blanchisseuse, ou des apparences de sa vertu : elle devint grosse. Etoit-ce l'ouvrage du Sieur Orienne, ou d'un autre Amant ? La sagesse de Salomon auroit échoué, s'il avoit voulu décider de pareilles questions. Elle fut abandonnée de ce jeune homme : pressée des douleurs de l'accouchement, elle alla dans la rue Mulet chez le Sieur Chambry, où elle se soulagea du fardeau dont l'amour l'avoit chargée.

La Sage-Femme, qui fut appelée & qui l'aida, fut la Dupré. C'est une de ces confidentes des foiblesses du sexe, qui sont aussi corrompues que les coupables, qu'elles viennent délivrer du fruit de leur incontinence.

La Décousu, ayant accouché, témoigna qu'elle ne vouloit pas qu'on exposât son Enfant. Elle résolut, on ne peut en douter, de s'en servir comme d'un gage de l'amour pour rappeler le Sieur Orienne. La Sage-Femme, qui étoit fort intéressée, compta qu'elle pourroit exiger de la Mere & du Pere prétendu une pension considérable, en supposant qu'elle élevoit & nourrissoit cet Enfant. Pour calmer l'inquiétude de la Décousu, elle n'hésita pas à lui faire un Billet, où elle s'engagea à lui représenter son Enfant toutes les fois qu'elle le voudroit. Ce Billet est daté du 13. Novembre 1707, jour de l'accouchement de cette Fille : c'est une époque qu'il faut observer. Le lendemain la Dupré fut appelée pour accoucher Jeanne Pesche, Femme de Jean Chaland, Tisseran : elle l'avoit déjà aidée
dans

dans un autre accouchement. Elle la délivra d'une Fille, qui fut bâtiſſée le jour ſuivant ſous le nom de Gabrielle, & ſous la qualité d'Enfant de Jean Chaland & de ſa Femme, dans l'Egliſe de Saint George qui étoit leur Paroiſſe.

Le jugement le plus favorable que l'on puiſſe concevoir pour la Dupré, c'eſt qu'elle a expoſé & abandonné l'Enfant de la Blanchiſſeuſe ; car on a lieu de ſuppoſer qu'elle s'eſt noircie du crime de lui avoir abrégé ſes jours.

Cette Matrone, voulant recueillir le fruit de ſon crime, exigea de la Découſe une penſion de cinquante-trois livres pour le prix de trois mois de la nourriture qu'elle ſuppoſa avoir procurée à l'Enfant. Quand la paſſion de l'intérêt regne dans ces ames vénales & corrompues, de quels excès n'eſt-elle pas capable ?

La Blanchiſſeuſe, quelque tems après, voulut avoir ſon Enfant, afin ſans doute de perſuader à quelqu'un de ſes Amans qu'il en étoit le Pere, & de faire jouer dans ſon cœur, au gré de ſon intérêt, tous les reſſorts d'une tendreſſe paternelle, réelle, ou imaginaire.

Elle preſſa vivement la Dupré, la menaça de lui intenter un Procès, ſi elle ne lui rendoit pas ſon Enfant.

Cette Matrone fut effrayée par l'idée du ſupplice que ſon crime méritoit : crime énorme dans une Sage-femme qui abuſe de la confiance que l'on a dans ſon miniſtère. Elle crut pourtant ſe dérober à la punition

de la Justice, en supposant qu'elle avoit remis à la Femme de Chaland l'Enfant dont la Décousu étoit accouchée. Elle se flattoit de réussir dans cette supposition, parce qu'elle croyoit séduire, par l'attrait de l'intérêt, le Pere & la Mere qui ne sont pas dans une heureuse situation. L'indigence est une tentation qui a triomphé plus d'une fois de la tendresse paternelle.

Tout sembloit favoriser la supposition : la proximité de l'accouchement de la Fille & de la Femme ; il n'y avoit qu'un jour d'intervalle : le même sexe des deux Enfants, & quelques traits de ressemblance que la Nature capricieuse a mis entre l'Enfant & la fausse Mere.

Les Histoires les mieux circonstanciées ne coûtent rien à l'imposture. La Dupré supposa que la Chaland l'avoit sollicitée vivement à lui remettre un de ces Enfants à qui l'amour ne sçait pas conserver la vie qu'il leur a donné. On n'ignore pas que le ministère des Matrones, dans une grande Ville, leur fait souvent remettre de ces dépôts-là. Afin de détruire la preuve de l'Extrait Baptistaire de l'Enfant, elle ajouta que de concert avec la Chaland, elle feignit de l'accoucher de l'Enfant qu'elle lui avoit fait délivrer ; & que le lendemain elle assista au Batême. Elle s'aveugla tellement, qu'elle ne vit pas qu'elle s'accusoit d'un crime énorme, & qu'une Histoire aussi extraordinaire que celle-là ne pouvoit pas se soutenir, parce que, si la vérité se cachoit pendant quelque tems,

el-

elle se feroit bientôt jour, & dissiperoit tous les nuages qu'on lui opposoit.

La Blanchisseuse, guidée par la Sage-femme, vint chez la Chalant lui demander cette Fille qu'elle prétendoit être la sienne. Comme cette demande ne servit qu'à irriter la colere d'une véritable Mere, la Décousu s'avisa de donner sa plainte en Justice, & de demander que l'Enfant fût séquestré. Elle étoit sollicitée par son intérêt : elle apprit alors la mort du Sieur Orienne, qui avoit légué une Pension alimentaire à l'Enfant, dont il croyoit être le Pere. Comment décider ces questions obscures de Paternité, que la coquetterie des femmes fait naître si souvent ? Dans combien de mariages, ces contestations auroient été portées au Tribunal de la Justice, si les Juges judicieux n'avoient pris le meilleur parti, en tranchant tout d'un coup le nœud Gordien, au lieu de s'amuser à le dénouer ?

12. Août
1709.

*Pater est
quem nu-
ptiz de-
monstrant.
lib. 5. ff. de
in jus voc.*

Sur la plainte de la Décousu, la Sage-femme fut décrétée d'ajournement personnel, & la petite Fille fut mise en dépôt entre les mains de la Concierge des Prisons.

La Sage-femme s'étant munie de toute la hardiesse dont elle avoit besoin pour dérober son crime à la pénétration de Monsieur le Premier Président, répondit devant ce Magistrat, & soutint l'Histoire qu'elle avoit faite à la Blanchisseuse : soupçonnée d'un crime énorme, elle crut qu'il falloit s'accuser d'un moindre crime pour donner le change. Mais, malgré ses artifices, on peut di-

dire de ses réponses personnelles, que c'est un tissu de mensonges & de suppositions, si mal ourdi, que la vérité perce de tout côté. Le mensonge imite la vérité, comme le Singe imite l'Homme; il conserve toujours sa laideur, qui ne permet pas qu'on se méprenne.

19. Août
1709.

Sur les Remontrances de la Découfu, on lui permit d'informer des faits contenus en sa plainte. Elle fit procéder à son Information. La Sage-femme, qui agissoit d'intelligence avec elle, avoit suborné François Bonnet, pauvre Ouvrier en soye, le cinquième Témoin, qui lui devoit mille livres: la corruption de ce Témoin est prouvée au Procès. Elle lui donna sa déposition par écrit, qu'il apprit par cœur. Il exécuta en tremblant devant ce Juge, ce jeu de mémoire. Malgré cette précaution, ce Témoin suborné n'est pas d'accord avec la Sage-femme; on n'en doit pas être surpris, puisque la Sage-femme n'est pas d'accord avec elle-même. On doit admirer la Providence, qui, pour soulager la pénétration des Juges, permet, lorsque la vérité semble leur échapper, que le mensonge & l'imposture se trahissent eux-mêmes.

18. Août
1709.

Comme la corruption de François Bonnet n'avoit pas encore éclaté, la Blanchisseuse, triomphant sur cette déposition, demanda que la petite Fille lui fût remise, & que la Chalaut, & la Servant sa Mere, fussent décrétées d'ajournement personnel. Elle obtint cette dernière demande; à l'égard de la première, on lui remit par provision l'Enfant,

fant, à la charge de le représenter quand la Cour l'ordonneroit.

La Servant & la Chalant furent interrogées. La vérité qui parla par leur bouche, s'expliqua avec cette naïveté qui l'accompagne. Chalant & sa Femme avoient articulé auparavant dans des Remontrances, ^{22. Août} qu'elle avoit été enceinte au mois d'Avril ^{1709.} 1707, & qu'elle étoit accouchée le 14. Novembre de la même année.

La Servant & la Chalant soutinrent ces vérités dans leurs réponses personnelles, elles détaillèrent diverses Histoires pleines de faits précis & concluans. Elles parlèrent toujours un langage si soutenu & si uniforme, que, malgré les préjugés contraires de l'information, les Juges se déterminèrent à civiliser la Procédure.

Chalant & sa Femme soutinrent que la ^{15. Nov.} formalité de leur Partie étoit nulle, qu'on ^{1709.} n'avoit point d'autre voye que l'inscription de faux pour se pourvoir contre l'Extrait-Baptistaire de leur Enfant; que suivant la disposition du Droit & des Ordonnances, il n'étoit pas permis de prouver l'état d'un Enfant par Témoins. Qu'une Fille, qui dispuoit à une Femme mariée un Enfant revendiqué par le Mari, ne méritoit pas d'être écoutée. Cependant ils voulurent bien, en faveur de la vérité, s'affranchir des règles, en demandant subsidiairement d'être reçus à la preuve des faits qu'ils avoient articulés.

L'Affaire fut portée à l'Audience. Le Public y accourut pour être Témoin de ce spectacle extraordinaire. Une Fille qui dis-

198 . F I L L E R E C L A M É E .

Pute la fécondité à une Femme, deux Mes-
 res qui reclament un même Enfant, l'une
 la demande comme sa Fille légitime, l'autre
 comme sa Bâtarde. Est-elle le fruit d'un
 amour permis, ou d'un amour défendu ?
 Cette Fille, qui a oublié son honneur par
 foiblesse, vient-elle l'oublier à présent par
 raison ? Comment les yeux les plus clair-
 voyans peuvent-ils percer de pareils myste-
 res ? La Cour marcha avec beaucoup de
 circonspection. Elle ordonna que Chaland
 & sa Femme seroient admis à la preuve des
 Faits qu'ils avoient avancé. On permit à
 la Décousu de faire sa Contre-enquête. On
 décréta de prise de corps la Sage-femme, a-
 fin d'instruire son Procès par la voye extra-
 ordinaire.

La Décousu crut alors que l'amour la dé-
 dommageroit, dans une nouvelle intrigue,
 de toutes les inquiétudes qu'il lui avoit pro-
 curées. Elle s'embarqua dans un commer-
 ce avec le Sieur Guillaume Devaux, Mar-
 chand : mais l'étoile de cette Fille ne vou-
 loit pas qu'elle fût heureuse en amour ; la
 mort, après une intrigue de plus de deux
 années, lui enleva ce nouvel Amant. Com-
 me on fit l'Inventaire de ses Effets, elle s'a-
 visa de former une opposition au scellé,
 pour quelques hardes qu'elle reclama. Elle
 fut déboutée de son opposition, & on lui
 soutint, à la face de la Justice, qu'elle avoit
 été la Concubine du Défunt, & qu'elle en
 avoit eu plusieurs Enfans : le Plaidoyé, qui
 contient cet éloge, est inseré dans la Sen-
 tence.

Ain

18. Juin
 1710.

30. Janv.
 1712.

Ainsi, elle acheva de perdre l'ombre de l'honneur qui lui restoit encore. Moins habile que beaucoup de coquettes, qui, malgré plusieurs intrigues, ont le secret de substituer toujours un fantôme d'honneur à l'honneur réel qui les a abandonnées, & qui imposent par-là au Public.

La Décousu se ménagea si mal, qu'elle ne tiroit plus aucun revenu de ses appas. Elle ne pouvoit pas d'ailleurs être payée de la pension alimentaire qui lui avoit été leguée par le Sieur Orienne, parce que l'Enfant, qui étoit le motif de ce legs, ne subsistoit plus. On eût dit qu'elle étoit née pour avoir toutes les disgraces de l'amour. La jalousie, dans le cœur d'un de ses Amans, se convertit en fureur; après des reproches violens, elle vit fondre sur elle un orage de coups. Elle les rendit si vivement, que l'Amant, qu'on ne veut pas nommer, mourut de ses blessures; l'Héroïne malade se fit porter à l'Hôtel-Dieu. Elle confia au Sieur Bourdin, Tapissier, la Fille qui fait le sujet du Procès.

Le Pere & la Mere, que leur tendresse rendoit continuellement attentifs, craignant que leur Enfant ne leur fût enlevé, demandèrent que l'on fît défenses au Dépositaire de se dessaisir du dépôt; ils obtinrent leur demande.

Comme la fausse Mere négligeoit de payer la pension de l'Enfant, le Pere & la Mere demandèrent qu'on la leur remît à leur caution juratoire. Ils eurent des Conclusions favorables de Monsieur le Procureur

reur Général. On confia pourtant l'Enfant aux Religieuses Ursulines de S. Just.

13. Juillet
1713.

On arrêta la Sage-femme, elle subit un second Interrogatoire : quoiqu'elle ait eu près de quatre années à préparer ses Réponses, elle n'a pu donner au mensonge les couleurs de la vérité. Elle se coupe de nouveau, & se contredit souvent elle-même. On peut comparer le tableau que trace la vérité, à celui d'un Peintre du premier ordre, que les habiles Copistes ne peuvent jamais bien imiter. L'air naturel de l'Original ne peut jamais être transporté sur la Copie.

14. Juillet
1713.

Le Pere & la Mere firent procéder à leur Enquête, composée de douze Témoins. Cette Enquête n'est pas une simple preuve, mais une vraie démonstration des Faits qu'ils avoient articulez. La fausse Mere fit aussi sa Contre-enquête ; mais elle sembla n'avoir travaillé qu'à détruire son Information, & à fournir de nouvelles preuves à ses Parties.

Les Religieuses Ursulines, agissant de concert avec la fausse Mere, donnerent les mains à l'enlèvement qu'elle fit de l'Enfant. Le Pere & la Mere furent accablés de ce nouveau malheur, auquel leur tendresse ne s'attendoit pas : ils donnerent leur Plainte. Le Juge se transporta au Convent des Religieuses, & procédant à une Information, il interrogea la Supérieure & plusieurs Religieuses, qui convinrent de cet enlèvement.

31. Octobre
1713.

Dans cet état le Procès a été appointé en droit. Il s'agit de décider à laquelle des

des deux, à la Femme ou à la Fille, on doit adjuger l'Enfant qu'elles reclament.

En supposant que l'on puisse douter laquelle des deux est la véritable Mere, on doit adjuger l'Enfant à la Femme plutôt qu'à la Fille.

Cette proposition est fondée sur cette maxime : Que dans le doute, il faut assurer l'état de l'Enfant, & l'on doit le déclarer légitime.

Le Jurisconsulte Pomponius, *lib. 7. ad Sabinum l. 24. de manumissionibus*, décide que dans une Cause où il s'agit de la liberté, si les Juges sont partagés dans leurs opinions, le Président doit faire tomber la balance du côté qui favorise la liberté. *Quoties dubia interpretatio libertatis, secundum libertatem respondendum erit.* Le Jurisconsulte Martian ajoute à cela, que la Cause de la liberté mérite les mêmes égards que toutes celles où le Public prend quelque intérêt. *Causa libertatis non privata, sed publica est. L. 53. de fideicommissariis libertatibus.* L'application de cette Loi à l'espece présente est d'autant plus juste, que la Cause de la légitimité est plus favorable que celle de la liberté.

La condition de l'esclavage, quelque odieuse qu'elle fût, pouvoir se changer par l'affranchissement ; mais le vice d'une naissance illégitime ne peut jamais être effacé. Si la bâtardise étoit odieuse parmi les Ro-

main, quoiqu'ils consacraissent l'impureté, en adorant des Dieux souillez de ce crime; avec quelle horreur ne devons-nous pas envisager cette tâche d'une naissance impure, nous qui faisons profession d'adorer le Dieu de la pureté, & qui sommes obligez de retracer cette vertu dans nos actions ?

Qu'est-ce qu'un Bâtard ? C'est un homme, qui porte sur son front le caractère de l'incontinence de ceux qui lui ont donné le jour, qui crie ce péché originel à tous ceux qui le considèrent, qui lit dans tous les yeux le mépris qu'on a pour lui. C'est un homme qui a contracté une souillure honteuse, dont il ne peut jamais se laver. L'autorité du Prince, en lui assurant un état, laisse toujours subsister la tâche de sa naissance. Un Bâtard n'a point de famille, il n'a nulle parenté. *Vulgo quæsitos nullos agnatos habere manifestum est. §. 4. Inst. de success. cogn. ff.* Il n'hérite pas même de sa Mere; les Bâtards ne sont point compris sous le nom d'Enfans; leurs Peres & leurs Meres ne sont point au nombre de ceux qui leur peuvent succéder; & le Roi hérite d'un Bâtard, comme occupant un bien qui ne peut passer à aucun successeur. Si le Bâtard a un mérite personnel qui le pourroit élever aux honneurs & aux dignitez, sa naissance le repousse sans cesse; c'est un obstacle perpétuel qu'il ne peut pas vaincre: le mépris, qu'on a pour lui, le détourne de la pratique de la vertu. Pour rendre l'homme capable de résister au penchant qu'il a pour le vice, il lui faut élever le cœur; & comment

ment l'élever à un homme qui est dans une humiliation perpétuelle ?

Après cela, dans le doute où la Justice feroit sur l'état de la Fille qui fait le sujet de ce Procès, useroit-elle d'une si grande cruauté, que de la reléguer dans un rang aussi vil & aussi honteux que celui d'une Bâtarde ? En feroit-elle un monstre de la Société, tandis qu'elle en pourroit faire une Citoyenne capable de tous les effets civils ? Ne peut-on pas dire que le Public s'intéresse dans la Cause de cette Fille ? *Causa non privata, sed publica est.* Si on lui faisoit un si grand préjudice, chaque moment de sa vie ne seroit-il pas marqué par des reproches légitimes qu'elle feroit aux Juges qui l'auroient avilie injustement ? Dans le doute, le Juge supposera-t-il qu'elle a reçu de la Nature une tâche qu'elle peut ne lui avoir pas imprimée ? La souillera-t-il d'un péché originel, dont elle n'est peut-être pas infectée ? N'oublieroit-il pas entièrement l'humanité, s'il usoit de cette rigueur ? Il ne doit jamais imposer aucune peine à un Accusé, qu'il ne soit entraîné par des raisons évidentes, qui lui font voir le crime dans la coupable. Dans le doute, non seulement il doit tenir son glaive en suspens, mais il doit renvoyer le Criminel. Si l'on observe cette règle à l'égard d'un crime volontaire, on la doit suivre à plus forte raison à l'égard d'un vice qui n'a point sa source dans la volonté de celui qui en est taché. La Bâtardise est un vice de cette nature : on ne doit donc pas couvrir un Enfant d'op-
pro-

probre en le déclarant illégitime, dans le doute que l'on a sur son état. Il faut observer qu'en donnant à la Décousu cet Enfant, on la charge encore d'un autre péché original, parce que cette fausse Mere a eu de proches parens qui ont subi des Jugemens infâmes. On tire là-dessus promptement le rideau, pour ne pas arrêter davantage les yeux sur la turpitude de cette Famille.

L'on voit donc que ce n'est pas seulement la Cause de la véritable Mere que l'on plaide ici, mais la Cause de l'Enfant. C'est un avantage que l'on a sur l'Avocat de la Décousu; c'est l'Enfant qui implore la Justice, qui lui demande de ne la pas flétrir indignement, en la déclarant Bâtarde; de ne pas lui imprimer plusieurs caractères d'ignominie qui la rendroient l'objet du mépris de tout le monde, & la réduiroient dans un état qui lui feroit préférer la mort à la vie, dès que la raison l'auroit rendue sensible aux impressions de l'honneur. On ne doit pas douter que si la raison l'éclairoit, elle ne se tint aux pieds de ses Juges, pour les conjurer de lui assurer un état, & de ne lui pas ravir un titre que la Nature lui a donné; ou si elle le lui a refusé, de la faire profiter de sa bonne fortune qui a caché ce préjudice. Elle chercheroit des ressources dans l'humanité qui est au fond du cœur des Juges. Elle leur représenteroit qu'ils sont hommes avant que d'être Juges, & que dans cette occasion la compassion & l'humanité se reconcilient avec l'équité. Mais si dans le doute on doit adjuger l'Enfant à Chaland & à sa Femme, la Jus-

Justice hésitera-t-elle de l'accorder à ce Pere & à cette Mere, qui établissent leur qualité non seulement par toutes les présomptions qu'on appelle *juris & de jure*, mais par de véritables démonstrations ?

*Présomptions pour Jean Chaland &
Jeanne Pesche sa Femme.*

La Décousu convient elle-même dans son Avertissement en droit, que la circonstance du mariage de ses Parties leur est très favorable, que c'est une présomption de droit qui combat en leur faveur. En effet, qui ne présuamera qu'un Enfant appartient à des gens mariez qui l'élevent & le reconnoissent dans cette qualité ?

On n'a jamais vû d'exemple d'un Mari & d'une Femme qui disputent un Enfant contre sa véritable Mere : mais quand un Mari & une Femme pourroient être capables d'une pareille imposture, seroient-ils capables de la soutenir pendant plusieurs années dans le Public, & à la face de la Justice ? Si la Décousu jouë depuis si longtems le rôle d'une fausse Mere, c'est qu'elle a été seduite par la Sage femme, & qu'elle est conduite par son propre intérêt.

Mais une présomption encore plus violente, & qui ouvre d'abord le chemin à la vérité, c'est qu'on ne jugera jamais qu'un Artisan & sa Femme, qui gagnent leur pain en gémissant sous le poids du travail, aillent réclamer l'Enfant d'autrui, pour l'élever & le nourrir. Croira-t-on qu'un faux Pere & une faus-

fausse Mere ayant nourri un Enfant dans cette année où le ciel étoit d'airain & la terre de fer, pour user des expressions du texte sacré, où la Nature sembloit avoir conjuré la perte des hommes, où la terre oubliant qu'elle étoit notre mere, sembloit être devenue une cruelle marâtre qui nous refusoit les alimens ? Auroit-on vu dans ce tems où la faim regnoit, un homme & une femme s'ôter le pain de la bouche, pour le donner à l'Enfant d'autrui ? C'est dans cette année fatale, qui vaut elle seule un siècle de fer, que Chalant & sa femme ont nourri la Fille qui fait le sujet du Procès. Combien de Pères dans ce tems-là ont été durs envers leurs Enfans ! & Chalant & sa Femme auroient eu des entrailles de Pere & de Mere pour l'Enfant d'autrui ? Pour pouvoir persuader cela, il faut commencer par étouffer les lumieres communes que Dieu a départies à tous les hommes. L'on doit conclure que la Fille, que Chalant & sa Femme ont nourrie dans ce tems de famine, étoit leur véritable Enfant.

La Décousu n'a point combattu ces présomptions, qui subsistent dans toute leur force. Elle s'est avisée d'attribuer à la Chalant quelques motifs qui aient pu la faire agir. Tantôt elle dit que cette Femme a voulu avoir un Enfant, afin de persuader à son Mari qu'il en étoit le Pere, & que cette opinion lui inspirât plus d'égards pour elle. Tantôt elle dit que la Chalant a voulu donner la même idée à un homme de consideration avec qui elle avoit des habitudes cri-
mi-

minelles , & qu'elle vouloit par cette voye le mettre sous contribution.

La Chalant proteste de se pourvoir en réparation d'honneur contre la Déconfu. Toutes ces calomnies n'ont aucune apparence.

Premièrement, tous ces differens motifs ne peuvent pas s'accorder. Secondement, quand la Chalant auroit eu de pareilles idées, se seroit-elle approprié l'Enfant d'autrui ? Une femme de vingt-deux ans, qui avoit eu deux enfans, pouvoit-elle perdre l'espérance d'en avoir ? N'a-t-elle pas été grosse depuis ? Et le jour de S. Denys de Bron elle se trouva au milieu de la foule dans cet état sur le Pont du Rhône, pendant cette heure fatale où l'on vit tant de victimes qui couroient si inconsidérément & si précipitamment à la mort *. La Chalant pensa avoir la même destinée ; elle accoucha d'un Enfant qui avoit perdu la vie.

* Voyez à la fin de ce Mémoire l'Histoire de cet accident.

L'Histoire que la Déconfu fait d'un homme de considération, dont elle suppose que la Chalant vouloit exiger un secours, est détruite solidement : car il est prouvé au Procès que cette Femme avoit à peine de quoi nourrir son Enfant. L'auroit-elle gardé, en voyant que cet homme de considération ne fournissoit pas même à la subsistance de cet Enfant, si elle eût eu les vûes qu'on lui prête si malignement ?

On auroit pu se dispenser de détruire des allégations, qui, étant dénuées de preuves, tombent d'elles-mêmes. Mais on a cru que dans une affaire de cette importance on devoit

voit effacer jusqu'au moindre vestige de l'imposture.

Les présomptions, que le Pere & la Mere viennent d'employer, assureront leur qualité dans tous les esprits. Mais qu'est-il besoin de faire valoir des présomptions, lorsqu'on a de véritables démonstrations ?

*Preuves qui démontrent que Jean Chaland
& Jeanne Pesche sont le véritable Pe-
re & la véritable Mere.*

Cette vérité est mise dans tout son jour par les différentes époques de la naissance de l'Enfant de la Décousu, & de l'Enfant de la Chaland.

L'Enfant de la Décousu est né le 13. Novembre 1707. Cela est prouvé par le billet de la Sage-femme, où elle s'engage de représenter à cette fille son Enfant. Ce billet, fait le jour de l'accouchement, est du 13. Novembre 1707. Le second Témoin de l'Information, Perrette Ovaye, Femme du Sieur Chambry, chez laquelle la Décousu accoucha, dépose précisément que ce jour-là fut le jour de la naissance de l'Enfant de cette Fille. La Sage-femme dans ses Réponses personnelles du 17. Août 1709, & du 13. Juillet 1713, est convenue de cette date ; & la Décousu dans sa plainte, comme dans son Avertissement en droit, assure encore cette époque ; c'est donc un fait constant au Procès.

Or, il est certain que la Chaland est accouchée le 14. Novembre 1707, c'est-à-dire le
len-

lendemain. Cette vérité est prouvée par l'Extrait-Baptistaire, qui fait foi que l'Enfant a été bûtifé le 15. Novembre 1707, & né le jour d'aparavant. On ne s'avifera pas de dire que l'Enfant ayant été remis le 13. Novembre à la Chalant, elle l'a gardé ce jour-là & le lendemain, fans le faire bûtifé.

Premièremént, on n'a point tenu ce langage dans tout le cours du Procès, qui dure depuis près de sept ans. Ainsi, on ne peut plus faire cette allégation.

Secondemént, bien loin de pouvoir avancer ce fait-là, on a dit précisément le contraire. La Sage-Femme a déposé que le jour que la Blanchiffeuse accoucha, son Enfant fut remis à la Chalant, que ce jour là même sur les cinq heures du soir elle feignit d'accoucher cette Femme, & que le lendemain elle affifta au Batême.

C'est fur ce fondemént que la Découfu dans fa Plainte dit que l'Enfant a été bûtifé le 14. Novembre: la Dupré dans ses premières Réponses personnelles donne la même date au Batême.

D'ailleurs Anne Peyffonneau second Témoin, Nicole quatrième Témoin, la Delvau huitième Témoin de l'Enquête de la Chalant, déposent unanimemént que le lendemain que cette Femme accoucha, l'Enfant fut bûtifé. Quand on supposeroit, aux dépens de la vérité, que cet accouchemént auroit été feint, il est toujours certain, suivant la Dupré & trois Témoins, que l'Enfant a été bûtifé le lendemain de cet ac-

conchement. Or, la Dupré ayant affirmé que le 13. Novembre fut le jour du feint accouchement, il s'ensuivroit, selon elle, que l'Enfant auroit été bûtifé le 14: cependant il a été bûtifé le 15, comme on le voit par l'Extrait Baptiftaire. Comment la Découfu fe tirera-t-elle de cette contrariété? Voilà un abîme où l'impofture fe précipite fans reffource. On voit donc avec des rayons auffi clairs que ceux du Soleil dans fon midi, que la Découfu étant accouchée le 13. Novembre 1707, la Chaland a accouché le lendemain.

Or, c'eft une vérité certaine que fi la Chaland eft accouchée ce jour-là, l'Enfant qui fait le fujet du Procès, lui appartient, parce que l'Enfant, dont elle a accouché le 14, a été bûtifé le 15, & que l'enfant qui a été bûtifé le 15, eft celui-là même qui eft l'objet de la conteftation.

Voici encore une circonftance convaincante, qui prouve qu'il y a deux Enfans différens, l'un de la Découfu, l'autre de la Chaland.

Charles Meunier, premier Témoin de l'Information, dépose précifément que la Sage-femme coupa le cordon * de l'Enfant après

* Cordon, en termes d'Anatomie, fe dit de l'ombilic ou nombril de l'Enfant, lorsqu'il eft encore dans la matrice: ce cordon eft de la longueur d'une aune ou environ, il va du lit de l'Enfant jufqu'à fon ventre, & renferme quatre vaiffeaux qui font une veine, deux artères, & l'ouraque, qui eft une efpece de canal. Ce cordon fert à fortifier ces vaiffeaux, & à empêcher que l'Enfant ne les rompe par les mouvemens qu'il fait; il fait

après avoir accouché la Décousu. Perrette Owaye, second Témoin, chez qui se fit cet accouchement, dit aussi qu'elle vit l'Enfant qui tenoit par le cordon, & que la Dupré acheva l'ouvrage: donc elle coupa le cordon. La Dupré elle-même dans ses premières Réponses personnelles, dit qu'elle coupa le nombril de l'Enfant. Voilà donc le cordon coupé à l'Enfant de la Décousu.

Nicole Bouchard, quatrième Témoin de l'Enquête de la Chalant, dépose précisément qu'elle vit chez cette Femme le cordon attaché à l'Enfant: elle en désigne la longueur. La Delvan, huitième Témoin, dit que la Dupré lia le cordon. Nicole Bouchard dit aussi que la Sage-femme demanda du fil pour lier le cordon. Anne Peyssonneau, second Témoin, dit qu'elle apporta pour cet usage, un fuseau garni de fil. Il s'ensuit clairement que le cordon de l'Enfant de la Décousu ayant été coupé chez le Sieur Chambry, l'Enfant qu'on a vu chez la Chalant, n'est pas le même, puisqu'il avoit un cordon. Voilà comment la vérité se fait jour de tout côté: mais ne dissipe-t-elle pas tous les nuages dans l'Enquête de la Chalant?

Les

fait encore que l'enfant & son lit puissent sortir l'un après l'autre. Aussitôt que l'Enfant est né, on fait une ligature à ce cordon à deux travers de doigt proche le ventre de l'Enfant, & on le coupe au dessus de la ligature. Ensuite la nature forme de ce qui reste, ce que nous appellons le nombril, tel qu'il est dans l'homme parfait.

Les deux points essentiels, sont la grossesse & l'accouchement de cette Femme. Premièrement, à l'égard de la grossesse, écoutons les Témoins : Etiennette Perret, premier Témoin, dit que dans l'année 1707, elle a vû la Chalant dans la saison des Vendanges prête à accoucher.

Anne Peyssonneau, second Témoin, dépose aussi que dans ce tems-là elle a vû la Chalant enceinte, & que cette Femme étant fort incommodée, elle lui tâta le ventre qu'elle sentit fort tendu & fort enflé. Elle ajoute qu'elle sentit l'Enfant remuer.

Nicole Bouchard, quatrième Témoin, dépose qu'elle a vû la Chalant dans ce tems-là, pressée des douleurs de l'accouchement.

Louise Safange, sixième Témoin, raconte que dans l'année dont il s'agit, elle a vû la Chalant enceinte, qu'elle l'a gardée quinze jours, & que pendant ce tems-là elle remarqua que cette Femme avoit le ventre fort enflé, & qu'elle paroissoit prête à accoucher; & que même au bout de quinze jours, la trouvant pressée des douleurs de l'accouchement, elle l'obligea de se retirer chez elle.

La Rue, septième Témoin, Mari de la Safange, fait une Déposition entièrement conforme à celle de sa Femme.

La Delvau, huitième Témoin, dépose aussi que dans cette même année, un mois avant l'accouchement de la Chalant, elle coucha avec elle, & que la trouvant indisposée, elle lui mit la main sur le ventre, qui lui

pa-

parut fort gros & fort enflé. Elle ajoute qu'elle sentit remuer l'Enfant.

Le Roi, Parrain de l'Enfant, cinquième Témoin de la Contre-enquête de la Découfu, dépose que la Chalant lui parut fort grosse, & qu'elle l'avoit prié d'être Parrain plus de trois mois avant le Batême.

Voilà six Témoins qui déposent de la grosseffe de la Chalant : il y a deux Femmes qui disent avoir mis la main sur son ventre & avoir senti remuer l'Enfant. Tous ces Témoins racontent ce fait avec des circonstances si naturelles & si convaincantes, que l'esprit ne peut pas se refuser à cette vérité qui le frappe si évidemment.

La seconde vérité, qui est l'accouchement de la Chalant, soutient la première ; elle est parfaitement éclaircie.

Anne Peyssonneau, second Témoin, dit qu'elle étoit dans la Chambre de la Chalant lorsqu'elle accoucha, & qu'elle apporta un fuseau garni de fil pour lier le cordon de l'Enfant.

Nicole Bouchard, quatrième Témoin, raconte les accidens & les circonstances du jour de l'accouchement : & sa Déposition s'accorde parfaitement avec les Réponses personnelles de la Chalant, qui fait précisément le récit de ces mêmes circonstances.

Elle dépose que la Chalant, revenant de la Ville, se trouvant pressée des douleurs de l'accouchement, se tint à une grosse chaîne qui étoit dans la rue. Elle dit que sa Fille conduisit cette Femme chez elle. Elle ajoute

te qu'elle entra dans la Chambre après l'accouchement. C'est ce même Témoin qui a déposé, comme on l'a observé, qu'elle vit à l'Enfant un cordon fort long.

La Delvan, huitième Témoin, ne laisse pas le moindre soupçon sur cet accouchement. Elle dit que la Servant l'appella pour secourir la Chalant qui étoit prête à accoucher, qu'elle alla à son secours, & que la Dupré arriva. Elle assure qu'après deux ou trois douleurs, elle vit accoucher la Chalant.

On voit la sincérité de ce Témoin. Lorsqu'elle raconte que la Dupré lia le cordon, elle dit qu'elle ne lui vit point faire cette fonction. D'où l'on doit conclure qu'étant dans la chambre, si elle n'avoit pas vu accoucher la Chalant, elle auroit dit simplement que cette Femme avoit accouché, mais qu'elle ne l'avoit pas vu accoucher. Elle cite trois personnes, témoins de l'accouchement.

Toutes ces Dépôtsions, qui se fortifient & se soutiennent, font sur cette matière une des plus parfaites démonstrations que l'on puisse offrir aux regards des Juges. L'esprit le plus indocile ne pourroit pas résister à des vérités si évidentes. Il faut ajouter que la Chalant a allaité l'Enfant. Combien de Témoins s'expliquent là dessus ?

Etiennette Perret, premier Témoin, dit qu'elle a vu plusieurs fois la Chalant, dans l'année dont il s'agit, donner à teter à une Fille qu'elle tenoit entre ses bras.

Anne Peyssonneau, second Témoin, dit
auf-

aussi qu'elle l'a vûë allaiter cet Enfant; & que dans une occasion, cette Femme pressant son sein, en fit sortir du lait qui alla fort loin, & qu'elle dit alors: *Voyez si je ne suis pas une bonne Nourrice.* Elle raconte que dans ce tems-là ayant une inflammation à un œil, où il étoit entré quelque ordu- re, la Chalant, se pressant un peu le sein, lui jetta de son lait dans l'œil pour la sou- lager: elle ajoute que cette Femme lui réi- tera ce remede pendant trois ou quatre jours.

Nicole Bouchard, quatrième Témoin, dépose aussi qu'elle a vû plusieurs fois la Chalant allaiter son Enfant.

Catherine Brun, cinquième Témoin, tient le même langage. Elle dépose enco- re qu'étant accouchée, & n'ayant point de lait pour nourrir son Enfant, la Chalant l'allaita trois ou quatre fois.

La Safange, sixième Témoin, raconte de même qu'elle a vû cette Femme don- ner à teter à son Enfant.

La Rue, Mari de la Safange, fait une pareille Déposition; & après avoir dit qu'il vit à la Chalant le sein suffisamment rempli, ce Témoin curieux embellit son récit, en disant qu'elle avoit la gorge jolie. Des yeux aussi attentifs que ceux de ce Témoin, pa- roissent avoir bien observé la vérité.

La Delvau, huitième Témoin, raconte qu'elle a vû la Chalant plus de cent fois donner à teter à son Enfant.

Joseph Guillaume, Tailleur, onzième Témoin, dépose que la Chalant qui travail-

loit chez lui dans l'année en question, interrompoit souvent son ouvrage pour donner à teter à son Enfant.

Fleurie Tabard, douzième Témoin, Femme du Témoin précédent, dit la même chose.

Il est donc certain que la Chalant a allaité l'Enfant qui fait le sujet du Procès. Cette vérité est environnée des rayons les plus vifs & les plus perçans. Si la source d'eau, que Moïse fit sortir autrefois d'un rocher, imposa silence à l'incrédulité des Juifs, les deux sources de lait qui sortent des mamelles de la véritable Mere, ne doivent-elles pas faire taire l'imposture?

La Chalant a donc été grosse en 1707: elle a accouché le 14. Novembre de cette même année, d'une Fille qui a été bâties le lendemain: elle l'a allaitée plusieurs semaines: elle l'a ensuite mise en nourrice, parce qu'elle ne pouvoit pas, en lui donnant du lait, travailler pour se nourrir elle-même. Que l'Enfant ait été mis en nourrice, cela est constant au Procès.

Quel desordre ne causeroit-on pas dans les Familles, si on écoutoit l'incrédulité, lorsqu'elle voudroit combattre des preuves aussi claires que celles que l'on vient d'apporter? On donneroit lieu d'attaquer l'Enfant dont l'état seroit le plus certain. Pourroit-il mettre en œuvre des preuves d'une autre nature, pour établir par Témoins la grossesse & l'accouchement de sa Mere? Pourroit-il même se flatter d'être si heureux que de trouver un aussi grand nombre de Témoins irréprochables,

blés , qui déposassent en sa faveur , aussi clairement & aussi précisément , que ceux de l'Enquête de la Chalant ?

Il s'ensuit , qu'en supposant que la Décousu ait établi par son Information & sa Contre-enquête l'Histoire que la Dupré avoit imaginée pour se dérober au supplice qu'elle méritoit , l'Enquête de la Chalant prévaudra toujours sur l'Information & sur la Contre-enquête : parce qu'étant en Possession de l'Enfant lorsqu'on la lui a disputée , la preuve littérale & la preuve testimoniale concourent en sa faveur : Mais la Chalant a encore surabondamment cet avantage , que l'Information ne forme aucune preuve pour la Décousu , & que sa Contre-enquête fournit des armes contre elle.

*L'Information de la Décousu n'établit point
les Faits contenus dans sa Plainte, &
sa Contre-enquête les détruit.*

La Cour a déjà préjugé que l'Information ne faisoit pas une preuve complete & régulière , puisqu'elle a admis Chalant & la Femme à la preuve des Faits qu'ils avoient articulés.

L'Histoire , éclosée du cerveau de la Matrone , fait le fondement de la Plainte de la Décousu. Elle n'est soutenue que par les Réponses personnelles de cette Sage-femme , & par la Déposition de Pierre Bonnet , cinquième Témoin.

*Nullus
idoneus
Testis in
re sua in-
tellegitur.
Lib. 10.
ff. de Tes-
tibus.
Omnibus
in re pro-
pria di-
cendi tes-
timoniis
faculta-
tem jura
submove-
runt. Lib.
10. c. de
Testibus.*

La Déposition de la Sage femme est entièrement décréditée, parce que non seulement c'est un Témoin qui dépose dans sa propre affaire, mais c'est encore un Témoin qui s'accuse d'un crime énorme. La confession seule du crime, dans la bouche de l'Accusé, ne fait point de preuve contre lui. C'est une Femme familiarisée avec le crime, qui porte son reproche avec elle : c'est une Femme soupçonnée d'un crime fort noir, qui veut dissiper ce soupçon en s'accusant d'un crime moins énorme. Elle avoit fait périr l'Enfant qu'on lui demandoit : toutes les présomptions s'élevoient contre elle. Comment s'efforce-t-elle de les combattre ? Elle tâche de substituer un autre corps de délit. Hésitera-t-elle à violer la Religion du serment, si elle espère par son parjure d'atténuer son crime, & de se dérober au supplice qu'elle mérite ? Ne s'étoit-elle pas oubliée jusqu'à exposer l'Enfant de sa Belle-fille ? Il y a une Procédure qui fait foi de ce crime. Si elle n'a pas écouté la voix de son sang, on croira facilement qu'elle a été sourde à la voix du sang d'un Etranger. On ne peut donc faire aucun fonds sur la Déposition d'une Femme souillée d'un délit énorme, dans qui la crainte d'une peine capitale conduit l'esprit, le cœur & la langue.

D'ailleurs, c'est une Accusée contre laquelle on a procédé extraordinairement, qui n'a point été recollée ni confrontée. Ainsi sa Déposition, suivant toutes les règles, ne mérite pas qu'on y fasse attention.

Mais

Mais par surabondance de Droit , on va examiner ce témoignage visiblement nul.

Que de présomptions le détruisent ! La Sage-femme prétend avoir été sollicitée par la Chaland à lui remettre un Enfant. Elle s'accuse d'avoir feint de l'accoucher de l'Enfant de la Décousu, & d'avoir assisté au Batême, où la qualité qu'on donne à cette petite Fille, cache le crime aux yeux les plus perçans.

Elle s'accuse d'une supposition de part : crime énorme dans une Sage-femme. Elle l'a donc commis gratuitement, car elle ne dit point que la Chaland l'ait gagnée par un métal séducteur. Quand elle l'auroit dit, elle n'auroit pas été crue ; l'indigence de la Chaland ne lui auroit pas permis d'user de cette tentation contre la Sage-femme. On ne croira jamais qu'un Coupable ait commis un grand crime sans intérêt. Personne n'est méchant gratuitement : la vertu seule se pratique sans l'attrait de l'intérêt ; mais le crime, & un grand crime, un crime qui mérite une peine capitale, ne peut être commis que par une personne entraînée par un intérêt très pressant & très considérable. Pour supposer que la Dupré ait agi autrement, il lui faut donner un cœur d'une trempe différente de celui de tous les Criminels. La présomption, qui veut qu'un grand intérêt soit le mobile de ces grands forfaits, est d'autant plus convaincante, qu'elle est prise dans la nature même, & qu'elle est fondée sur la disposition du cœur de tous les coupables : disposition de cœur aussi invariable,

ble, on l'ôse dire, que la place même du cœur.

Présumera-t-on encore que la Dupré ait remis l'Enfant à la Chalant, sans avoir exigé une sureté, elle qui étoit obligée par son Billet de le représenter à la Décousu ?

Mais, suivons cette Sage-femme dans ses Réponses : on démêlera sans peine l'imposture à travers les voiles qui la déguisent. Elle dit dans son premier Interrogatoire, qu'elle fit entendre à la Décousu qu'elle alloit remettre son Enfant à une Femme de condition qui l'éleveroit par charité. Cette Histoire ne s'accorde pas avec la Déposition de Pierre Meunier, premier Témoin de l'Information, qui rapporte que la Dupré dit à la Décousu, pour calmer son inquiétude, qu'elle alloit remettre son Enfant à une Femme de qualité, qu'elle feindroit de l'accoucher, afin de rétablir entre elle & son Mari l'union qui en étoit bannie. Voilà deux discours différens. On voit dans le dernier un feint accouchement & un motif, qui sont oubliez dans le premier.

La Dupré, dans ses premières Réponses, soutient qu'elle n'a connu la Chalant que trois semaines avant le 13. Novembre 1707. Dans le second Interrogatoire, elle varie sur cet article. Elle dit d'abord qu'elle ne se souvient pas bien depuis quel tems elle connoissoit la Chalant avant le 13. Novembre 1707. mais qu'elle peut bien assurer qu'il n'y a pas quatre années. Un pareil langage ne veut-il pas dire qu'il pouvoit y avoir en-
vi-

viron deux ou trois ans qu'elle connoissoit la Chalant avant le 13. Novembre 1707. ? Après avoir dit si positivement qu'il n'y avoit que trois semaines, auroit-elle pu faire une variation si considérable, si elle ne s'étoit pas dévouée à l'esprit de mensonge & d'imposture ? Elle reconnoît même précisément qu'il y avoit plus de trois semaines qu'elle connoissoit la Chalant avant le 13. Novembre 1707., car elle dit dans son second Interrogatoire, qu'un mois ou six semaines avant ce tems-là, cette Femme l'avoit sollicitée à lui remettre un Enfant.

Mais, reprenons le fil du Roman de la Sage-femme. Si elle a cru seulement que l'Enfant devoit être remis à une Femme de qualité pour l'élever, pourquoi a-t-elle délivré le lit que la nature forme à l'Enfant dans le ventre de sa Mere ? La question étoit embarrassante pour elle : voici comment elle s'est efforcée de se tirer de ce mauvais pas. Elle dit que lorsqu'elle délivra l'Enfant à la Servant, cette Femme lui fit entendre qu'il lui falloit remettre le lit de l'Enfant, parce que la Chalant feindroit d'accoucher : que ce lit favoriseroit la feinte : qu'on le montreroit ensuite à la Femme de qualité qui vouloit élever l'Enfant, afin qu'elle crût que la Chalant en étoit la Mere, & que cette raison l'engageât à assister la Chalant. N'est-ce pas là une Histoire si forcée, qu'il semble qu'elle ait été concertée en dépit de la vérité ? Car pourquoi la Chalant, en sollicitant auparavant la Dupré à lui remettre un Enfant, ne lui auroit-elle pas dit qu'il étoit à

à propos qu'elle feignût d'accoucher, à cause du motif qu'on vient de lui attribuer ? Puisqu'elle avoit tant fait que de solliciter la Dupré à commettre un grand crime, elle pouvoit bien lui découvrir d'abord tout son dessein : cette feinte, à laquelle on donnoit un motif innocent, n'auroit pas étonné une Sage-femme que la proposition d'un grand crime n'effrayoit point.

Ce qui paroît de plus romanesque dans cette Histoire, c'est la facilité avec laquelle la Dupré remet le lit de l'Enfant à la première sollicitation que lui fait la Servant. Cette Femme avoit-elle l'art de persuader, dès qu'elle ouvroit la bouche ?

Ce caractère fabuleux est encore fort sensible dans la suite de l'Histoire. Après que la Sage-femme a remis l'Enfant à la Servant, elle se rend sur les cinq heures du soir chez la Chalant, pour développer, dit-elle, le mystère. Elle s'apperçoit qu'on l'a trompée, & que la Chalant veut garder l'Enfant, bien loin de le remettre à une Femme de qualité ; elle se plaint doucement de cette infidélité, elle favorise sur le champ le crime de la Chalant, elle feint de l'accoucher ; à la vérité près, elle n'oublie aucune circonstance de l'accouchement, & pour soutenir la feinte jusqu'au bout, le lendemain elle assiste au Batême.

Une Sage-femme trompée dans une affaire de la dernière importance, qui se plaint doucement, qui favorise sur le champ la tromperie, qui conduit, poursuit le crime jusqu'au bout avec une grande tranquillité, com-

comme si elle eût concerté cette entreprise de longue main ; tout cela sans intérêt, sans prendre aucune précaution contre la Femme qui l'exposoit à un si grand danger : jamais on n'a rendu à la crédulité des pièges plus grossiers que ceux qui lui sont préparés dans cette Histoire. Pour trouver des dupes qui s'y laissent surprendre, il les faut chercher dans l'enfance, ou dans la décrépitude.

Cette Matrone dit dans ses Réponses, que la Chalant n'avoit point de lait ; elle ajoute que cette Femme nourrissoit l'Enfant avec du lait & du sucre qu'on alloit acheter. Etiennette Perret, Anne Peyssonneau, Nicole Bouchard, Catherine Brun, la Sage-femme, & la Rue son mari, la Delvau, Joseph Guillaume & sa femme, voilà neuf Témoins de l'Enquête de la Chalant, qui donnent un démenti formel sur ce dernier fait à la Sage-femme. Elle est donc convaincue d'avoir inventé une fausseté lorsqu'elle a déposé. Cela seul suffiroit, suivant toutes les règles des Criminologistes, pour faire rejeter son témoignage.

Elle a encore affecté de dire, que lorsque la Chalant feignit d'accoucher, sa porte étoit fermée. La Delvau, huitième Témoin de l'Enquête, dit positivement que dans le tems de l'accouchement de la Chalant, la porte fut toujours ouverte.

Elle dit que la Chalant a employé plusieurs personnes pour la gagner ; elle offre même d'établir ce fait. D'où vient qu'on n'a pas fait entendre ces personnes qui ont fait ces
fol-

sollicitations, puisque la Dupré offroit de produire ces Témoins en Justice?

Tombe-t-il sous le sens que la Chalant eût confié un tel secret à plusieurs personnes? N'auroit-elle pas couru aveuglément à sa perte? Si la Dupré eût dit que la Chalant avoit mis à cet usage une personne affidée, le mensonge pourroit être vraisemblable; mais quand elle suppose que la Chalant a fait agir plusieurs personnes, n'est-ce pas l'imposture qui se décrie elle-même?

Qu'on parcoure les secondes Réponses personnelles de cette Sage-femme, on y trouvera plusieurs traces que le mensonge y a laissées.

On ne sçauroit concilier les premières Réponses avec les secondes. Dans les premières, elle dit que la Servant, qu'elle avoit envoyé querir par Bonnet, arriva avec lui chez le Sieur Chambry. Dans les secondes, elle dit qu'étant retournée dans sa maison, Bonnet lui vint rendre compte de sa commission, & que la Servant y arriva. Elle avoit fait arriver Servant & Bonnet chez le Sieur Chambry; à présent elle les fait arriver chez elle.

Bonnet ne s'accorde pas avec la Dupré; car il dit que pendant qu'il dînoit, la Dupré le pria d'aller chez la Chalant incontinent après son dîner. La Dupré alla donc chez Bonnet pour lui faire cette prière, elle ne l'envoya donc pas querir, comme elle l'a dit, & il ne se rendit pas chez le Sieur Chambry pour recevoir sa commission. Ou Bonnet, qui avoit sa Déposition par écrit, ne l'a
pas

pas bien retenue; ou la Dupré a oublié de concerter entièrement sa Déposition avec celle qu'elle avoit suggérée à ce Témoin. Il seroit bien difficile de décider auquel des deux on doit imputer la méprise. Des fourbes, malgré leurs précautions, se décelent souvent à la face de la Justice.

Dans le premier Interrogatoire, la Dupré déclare qu'elle dit à Bonnet qu'il allât querir la Servant: dans le second Interrogatoire elle dépose qu'elle chargea Bonnet de dire à la Chaland que l'Enfant qu'elle avoit demandé, étoit prêt. Dans le premier Interrogatoire la commission s'adresse à la Servant; & dans le second elle s'adresse à la Chaland. Dans le premier, Bonnet ne porte aucune parole; & dans le second, il doit expliquer le secret de sa commission.

Bonnet dépose qu'il avoit ordre de dire à la Chaland, que l'affaire qu'elle savoit étoit prête: ce langage est obscur, mystérieux; mais *l'Enfant que vous avez demandé est prêt*, voilà un langage clair & net: ce sont donc deux discours différens.

La Sage-femme déclare dans le premier Interrogatoire, que la Chaland lui demanda le lit de l'Enfant dans le domicile du Sieur Chambry, au pied du degré. Dans le second Interrogatoire elle dit que cette proposition lui fut faite dans la rue.

Bonnet dit que la Dupré remit l'Enfant emmaillotté & quelques linges à la Servant; & la Dupré dit que ce fut Bonnet qui remit l'Enfant. Voilà deux fourbes qui se sont unis pour combattre la vérité, & que le

mensonge divise; ils défont eux-mêmes la trame qu'ils avoient ourdie, ils dénouent le lien qu'ils avoient noué, & leurs Dépôts si bien concertés se contredisent.

Comment reconnoître la Dupré dans le portrait qu'elle fait d'elle-même dans ses Réponses? Cette femme habile est crédule jusqu'à la simplicité; cette femme, que tout le monde a connu si attachée à son intérêt, est désintéressée jusqu'à commettre un grand crime sans récompense; cette femme, qui dit qu'elle a résisté si longtems aux sollicitations que la Chalant lui a faites de lui remettre un Enfant, se rend d'abord sur la proposition qu'elle lui fait de supposer un Enfant, & de feindre de l'en accoucher. Voilà une Femme bien ferme, & bien foible tout ensemble. Ne croiroit-on pas qu'il y a dans cette Femme deux ames qui agissent tour-à-tour?

Mais d'où vient que cette Femme habile ayant eu tout le tems de préparer, de concerter sa Déposition, trouvant même les conjonctures les plus favorables pour soutenir ce qu'elle a médité de déposer, ayant eu la facilité d'instruire Bonnet, s'étant servie de tout le pouvoir qu'elle avoit sur cette ame vénale comme sa créancière; d'où vient que, malgré tous ces avantages, cette Femme se coupe & se contredit à tout moment elle-même; tandis que la Servant & la Chalant, qui ne sont pas à beaucoup près si habiles, se soutiennent dans leurs Réponses, sans jamais varier, s'engagent dans des Histoires de longue haleine, qui ne se démentent point? On voit que les Témoins de
leurs

leurs Enquêtes établissent & fortifient les Dépôts de ces deux Femmes, & achèvent de répandre le jour qui peut éclaircir ces témoignages. D'où peut naître cette différence? La réponse se présente d'abord. La Dupré parle le langage de l'imposture; la Servant & la Chalant parlent le langage de la vérité. Le mensonge, quoique concerté, chancelle & se trouble; en vain l'effronterie lui forme-t-elle un front d'airain, le cœur le trahit & le dépouille de tous ses artifices. La vérité simple, ingénue & sans fard, ne peut jamais être surprise. Elle n'a pas besoin de préparation: sans autre secours que celui de la candeur, elle se soutient à la face de la Justice; qui voit le front, voit le cœur; ils s'accordent si parfaitement, qu'ils n'ont qu'une même expression.

Ce qui décréditeroit encore entièrement la Dépôt de la Dupré indépendamment des moyens essentiels que l'on a mis en œuvre, c'est qu'elle a corrompu & suborné Bonnet, le cinquième Témoin de l'Information. La subornation d'un Témoin est l'artifice le plus noir de l'imposture. Il est certain qu'un Témoin, qui en suborne un autre, afin que leurs témoignages s'accordent & se soutiennent, est visiblement un faux Témoin. Ainsi, quand les Juges oublieroient les moyens invincibles qui détruisent l'Histoire imaginée par la Dupré, pour ne s'attacher qu'à ce dernier moyen, ils n'hésiteroient pas à rejeter la Dépôt de cette Matrone.

Il faut d'abord observer que la vérité s'élève contre Bonnet. Il dépose qu'il a vu la

Dupré remettre l'Enfant à la Servant. Lorsqu'on commet un grand crime, va-t-on sans nécessité prendre un confident? Si la Dupré eût commis le délit dont elles s'accuse, Bonnet ayant fait sa commission, ne l'auroit-elle pas renvoyé, afin que les yeux d'un Témoin qui ne lui pouvoit plus rendre aucun service, n'éclairassent pas un si grand crime? La Dupré dit même que dans le tems qu'elle remit l'Enfant, la Servant lui demanda le lit de l'Enfant. Auroit-elle fait une pareille proposition en présence de Bonnet? On veut qu'un Criminel, qui cherche les ténèbres, qui voudroit pouvoir dérober son crime à Dieu & à lui-même, aille choisir un Témoin qui ne lui est d'aucun usage, & encore un Témoin foible & indiscret. Voilà où l'imposture est réduite; ses Histoires ne se peuvent soutenir, sans démentir les plus communes lumières du bon sens, & les sentimens les plus naturels du cœur.

D'ailleurs, la subornation de Bonnet est prouvée au Procès par la Déposition d'Isabeau Tisseur, huitième Témoin de la Contre-enquête de la Décousu. Qui n'admira la force de la vérité, qui oblige cette Femme à parler contre son Mari?

Elle déclare qu'il a toujours été troublé & inquiet depuis sa Déposition, que ses inquiétudes redoubloient toutes les fois qu'il s'alloit confesser, & qu'il fut extrêmement tourmenté pendant la dernière Mission, où les Jésuites signalèrent leur zèle. Voilà un Témoin en proie aux syndereses de sa conscience, parce qu'il a déposé: d'où l'on doit

con-

conclure qu'il n'est livré à ces reproches, que parce qu'il a fait une fausse Déposition. Mais, qu'on suive le récit de cette Femme, on ne doutera pas de cette vérité. Cet homme déchiré sans cesse par ses remords, qui, comme autant de Vautours cruels, lui rongent le cœur, est assigné. Alors toute l'horreur de son crime se présente à lui, il ne peut pas la soutenir, il tombe en syncope. Est-il revenu de cette défaillance, il va chercher le Pere Hôte Jésuite, qui étoit son Confesseur; sa Femme l'accompagne jusqu'au grand College où demeueroit ce Religieux. Elle attend son mari, elle le voit revenir entouré de plusieurs Jésuites qu'il consultoit pour trouver un remède qui calmât le désordre de sa conscience. Il quitte ces Religieux & joint sa Femme, à qui il dit, tout pénétré de repentir de son crime, qu'il a fait une fausse Déposition, lorsqu'il a dit qu'il avoit vu la Dupré remettre un paquet à la Servant; il soutient qu'il n'a rien vu, & qu'il n'est point venu chez le Sieur Chambry avec cette Femme. Et il dit que pour avoir fait cette Déposition, il a toujours été inquiet & troublé. Il avoue qu'il a été suborné par la Dupré & une autre personne, qui est la Dame Rouffi; que ces Femmes, dont la première est sa créancière de mille livres, l'ont engagé par crainte & par menaces à faire cette fausse Déposition; que son Confesseur lui a ordonné de la rétracter, quand il devroit s'exposer à une peine capitale, parce que le salut de son âme lui devoit être plus cher que sa vie. La Femme de Bonnet ajou-

te, qu'étant interrogée par la Dupré pour-
quoi son Mari ne venoit pas déposer, elle
répondit qu'il étoit absent, mais que s'il
paroissoit, il ne soutiendrait pas la fausseté
qu'il avoit témoignée. Elle avoue encore
que la Dupré l'a voulu suborner.

Bonnet a déclaré depuis à Monsieur le Pre-
mier Président & à Monsieur le Président
Cholier qu'il avoit rendu un faux témoigna-
ge; ces Magistrats instruiront sans doute la
religion de la Cour de cette rétractation.

Ce Témoin, qui, étant unique, ne faisoit
pas une preuve régulière, voilà sa Dépôsi-
tion anéantie; voilà la vérité qui triomphe
pleinement. Le Mari l'avoit outragée, son
Epouse la venge; il la venge lui-même par
ses inquiétudes, ses remords, & sa rétracta-
tion. La vérité est assez puissante pour pré-
valoir sur l'amour conjugal, sur l'amour
même de la vie; pendant que le mensonge
est si foible qu'il se trouble, se confond, &
cède à la moindre lueur de la vérité.

Les autres Témoins de l'information &
de la Contre-enquête de la Déconfu ne
favorisent point l'imposture.

Perrette Ovaye, Témoin de l'Informa-
tion, parle des emportemens & des invecti-
ves de la Chalant à qui on vouloit ravir
son Enfant; on voit jusqu'où peut aller
la colere d'une véritable Mere dans une
pareille conjoncture.

Ce Témoin ajoute qu'elle a ouï dire à la
Champain, Marraine de l'Enfant, qu'elle ne
regardoit pas la Chalant comme la véritable
Mere, Antoinette Gerbou, quatrième Té-
moin

moins de l'Information, dépose aussi qu'elle a ouï dire à la Chalant que la Champain ne la regardoit pas comme la véritable Mère. C'est une maxime reçue parmi les Criminologistes, que les ouï-dire ne font point de foi en Justice, parce que l'on sçait que les Histoires qui passent par plusieurs bouches, s'embellissent & se chargent de tant de circonstances, que l'on perd de vue la vérité; semblables à ces étoffes riches, dont la broderie cache entièrement le fond.

D'ailleurs, que signifient ces ouï-dire? sinon que la Champain pouvoit avoir conçu une opinion frivole: car on ne voit point le fondement de cette opinion. Une preuve que cette opinion, si la Champain l'a conçue, est très légère, c'est qu'elle n'y fait elle-même aucun fond, puisqu'elle n'en parle pas dans sa Déposition, quoiqu'elle fasse l'Histoire du Batême de l'Enfant.

La Dame Gaillard, Epouse du Sieur Rouffi, troisième Témoin de l'Information, ne mérite aucune créance, puisque, suivant la Déposition d'Isabeau Tisseur, huitième Témoin de la Contre-enquête de la Décousu, elle a suborné Bonnet.

La Dame Gaillard rapporte toute l'Histoire inventée par la Dupré, non pas comme Témoin, mais comme l'ayant ouï-dire à cette Sage-femme.

Elle dépose qu'elle étoit présente lorsque la Dupré demanda l'Enfant à la Chalant, & que celle ci lui répondit: *Si vous ne soutenez pas que vous m'avez accouchée d'une Fille, je vous ferai casser la tête; à mon égard, quand je*

verrois vingt potences dressées, je le soutiendrais toujours. Quand la Chalant auroit tenu un pareil discours, qui n'est rapporté que par un seul Témoin, ce seroit le langage d'une véritable Mere, qui, craignant que l'imposture ne prévale, encourage la Sage-femme à soutenir la vérité avec fermeté, en lui proposant son exemple.

La réponse que ce Témoin met dans la bouche de la Dupré, est visiblement dictée par l'esprit de mensonge. Elle lui fait dire qu'elle soutiendra en Justice qu'elle n'a jamais accouché la Chalant d'aucun enfant, ou, afin de me servir des propres termes qu'elle lui prête, *qu'elle ne lui a jamais mis la main dessus.* Il est constant néanmoins que la Sage-femme a non seulement accouché la Chalant de l'Enfant qui est le sujet du Procès, mais elle l'a encore délivrée une année auparavant d'un enfant mort. C'est ce même esprit de mensonge qui a fait dire à la Dupré dans ses Réponses, que la Chalant n'avoit jamais mis d'Enfant au monde. Par quel miracle neuf Témoins ont-ils donc vu la Chalant allaiter son Enfant ? leurs yeux ont-ils été fascinez ? ou soutiendra-t-on que le lait peut venir avec abondance à une femme qui n'aura pas été mere ? On voit que, pour soutenir l'imposture & la calomnie, il faut renverser toutes les loix de la Nature.

Anne Gerbou, quatrième Témoin de l'Information, dépose qu'elle a ouï dire à la Chalant que son Mari, de retour d'un voyage, avoit témoigné beaucoup d'étonnement en voyant un Enfant chez lui ; qu'il avoit
dit

dit que *lorsqu'il partit, elle n'avoit pas dû être enceinte, & qu'il avoit ajouté, Ob, les Enfants se font donc bien promptement!*

Cette Déposition n'a aucune vraisemblance. Présumera-t-on que la Chalant se fût deshonorée elle-même dans une conversation qu'elle aura tenue avec un Témoin qui dit n'avoir aucune liaison avec elle, & qui la connoît à peine? D'ailleurs ce discours ne seroit que le langage d'un pere chagrin, qui a mis au monde un Enfant qu'il ne peut pas nourrir; & c'est en vain que l'imposture empoisonne ces paroles, quand on voit l'ardeur avec laquelle ce pere réclame son Enfant.

On nes'arrêtera point à l'ouï-dire de Dongin, qu'Anne Gerbou rapporte; car Dongin lui-même ne lui avoit parlé que par ouï-dire. Rien au monde ne peut être plus frivole qu'un ouï-dire, fondé sur un autre ouï-dire.

Quant à la reconnoissance que fait ce Témoin de la Décousu pour la véritable Mere, à cause de la ressemblance qu'elle trouve entre l'Enfant & cette Fille, l'on fera voir qu'une pareille opinion n'a aucun fondement. L'étonnement qui saisit la Dupré, lorsque la Décousu lui dit qu'elle croyoit que son Enfant étoit chez la Chalant, & la rougeur qui vint au front de cette Sage femme, ne servent qu'à prouver le reproche que sa conscience lui fit alors d'avoir fait périr l'Enfant de la Décousu. A peine revient-elle de son trouble, qu'elle se sert de l'idée de cette Fille pour celer son crime.

Perrette Bouilloud , second Témoin de la Contre-enquête , parle d'une négociation que la Dupré tramoit , afin que la Chalant lui remît son Enfant pour 20. écus. Cette Déposition établit que la Dupré se flattoit de corrompre la Chalant ; c'est dans cette idée qu'elle crut pouvoir réussir dans l'Histoire qu'elle imagina pour se mettre à couvert du supplice qui la menaçoit.

Ce Témoin dit que la Chalant ne vouloit consentir à remettre son Enfant , qu'à condition que l'on conviendrait qu'elle remettoit son Enfant , & non pas l'Enfant d'autrui. Cette circonstance sert plus à la Chalant qu'elle ne lui nuit.

Cette négociation , qui n'est soutenue que par un seul Témoin , prouveroit , puisqu'elle a échoué , que si l'indigence peut dans le premier mouvement faire oublier la tendresse maternelle , la réflexion la rappelle bientôt pour la faire triompher.

Antoinette Jourdan , troisième Témoin de la Contre-enquête , dépose qu'elle a entendu dire à la Servant , qui n'avoit pas dans la mauvaise année de quoi nourrir l'Enfant , qu'il auroit mieux valu le laisser à qui il étoit. Supposons que la Servant ait tenu ce discours rapporté par un seul Témoin. Quelle conséquence peut-on tirer d'un langage que le dépit suggère à une Femme qui est dans une extrême nécessité ? Quand on est abattu par le chagrin que cause une triste situation , on croit se soulager en disant tout ce qui se présente à l'esprit , vrai ou faux :

la

la raison abandonne notre langue, & la laisse guider par le caprice.

D'ailleurs Eriennette Jourdan pourroit avoir confondu le discours de la Servant. Nicole Magnin, quatrième Témoin de la Contre-enquête, servira à éclaircir cette pensée. Elle dépose qu'ayant vû l'Enfant qui revenoit de nourrice, la Servant dit qu'il auroit mieux valu laisser cette petite Fille où elle étoit, c'est-à-dire en nourrice. Eriennette Jourdan aura entendu ce même discours; elle l'aura confondu avec celui qu'elle rapporte en prenant un mot pour un autre, ce qui paroît fort facile.

Voilà où se réduisent l'Information & la Contre-enquête de la Décousu. Une Sage-femme qui concerte sa Déposition avec un Témoin qu'elle a suborné: des discours vagues & généraux de quelques Témoins: des conjectures vaines & frivoles: ce foible & léger amas d'indices, prévaudra-t-il sur les preuves testimoniales & littérales de la Châlant? Faire une pareille question, c'est demander si de foibles lueurs, si des crépuscules d'une lumière chancelante & incertaine, doivent effacer le Soleil dans son midi.

Réponse aux Objections de la Décousu.

La Décousu se fait un bouclier de l'honneur qu'elle devoit avoir. Quelle apparence, dit-on, qu'une Fille voulût se deshonnorer pour se dire la Mère de l'Enfant d'autrui? Son défenseur, donnant l'essor à son

Première
Objection.

élo-

éloquence, dit que la tendresse maternelle a fait taire l'honneur en cette occasion.

On a observé, que la Sage-femme l'a trompée, & que son intérêt la sollicite à poursuivre ce Procès.

Après cette observation, l'on répondra qu'il n'est pas surprenant de voir taire un honneur qui a perdu la parole longtems auparavant.

Mais, passons l'éponge sur toutes les couleurs de l'éloquence. C'est une Fille, qui, étant deshonorée réellement, leve tous les voiles de l'hypocrisie pour paroître telle qu'elle est. Si elle sacrifie quelque chose, ce n'est pas l'honneur, mais un fantôme d'honneur; & encore ce foible sacrifice elle le fait à son intérêt. On ne s'écarte point ici de la vérité; car, si l'honneur d'une Fille est proprement son unique & son véritable bien, on peut regarder la Décousu comme une Fille prodigue qui a dissipé son patrimoine, *Dissipavit suam substantiam vivendo luxuriose*. Mais, doit-on la mettre au rang des Filles, elle qui publie qu'elle est Femme, grace à son incontinence?

Luc. c.
xv. vers.
13.

Seconde
Objection.

On fait dans le monde une autre Objection. La Sage-femme, dit on, a persévéré jusqu'à la mort dans l'Histoire qu'elle a déposée en Justice. L'heure de la mort est le triomphe de la vérité; alors le bandeau, que nous avons devant les yeux, se leve; nos passions sont amorties; notre conscience, dont nous avons si souvent étouffé la voix, rend hautement témoignage à la vérité; & nous voyons les objets tels qu'ils sont, & non

non plus à travers les couleurs de notre amour propre. Voilà l'Objection dans toute sa force.

On répond, qu'on ne prouve point que la Sage-femme ait confessé à l'heure de la mort ce qu'elle avoit déposé. On n'établit cela par aucun Acte juridique. Ainsi on doit laisser dans le doute sa persévérance dans le crime, ou sa rétractation. Mais, supposons qu'elle ait persisté dans sa Déclaration, il s'ensuivroit qu'elle a grossi le nombre des Criminels sur lesquels Dieu exerce ses vengeances, en leur endurecissant le cœur & leur fermant la bouche, afin qu'ils ne confessent pas leur crime. La mort nous surprend toujours; c'est une vérité qui nous est prédite par l'Oracle même de la vérité. Un Criminel mourant ne croit point être au bout de sa carrière. Il se flatte de revenir en santé, & il tient captive une vérité dont l'aveu le feroit périr. Ainsi, quoique l'on dise que la vérité regne à l'heure de la mort, il est bien des exemples de ces impénitences finales, où le pécheur entre dans le tombeau, accompagné du mensonge & de l'imposture. On a même appris que la Sage-femme est morte sans confession. A Dieu ne plaise pourtant que l'on veuille ici la réprover; l'on n'ignore pas que son salut a pu être l'ouvrage d'un moment de grace; que Dieu frappe quand il veut ces grands coups de son bras. Mais, s'il a fait ce prodige, c'est un mystère qu'il n'a révélé à personne; & n'ayant pas laissé le tems à cette Criminelle de faire hautement sa rétractation, il semble qu'il ait vou-

*Veniens
sicut fur.*

voulu laisser cette conversion dans le doute.

Troisième
me Ob-
jection.

L'Objection, que l'on fait valoir davantage, est tirée de l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis le commencement du Procès jusqu'à l'Enquête de la Chalant. Le Procès a commencé par la plainte de la Décousu le 12. Août 1709., dans le mois suivant la Chalant & la Servant ont été interrogées, & elles n'ont fait procéder à leur Enquête que le 13. Juillet 1713. Voilà près de quatre ans d'intervalle. L'on conclut de-là, que si la Chalant eût été la véritable mere, elle n'eût pas hésité si longtems à faire sa preuve; & l'on veut insinuer qu'elle a eu besoin de tout ce tems-là pour gagner ses Témoins.

Il ne faut compter cet intervalle de tems que depuis la Sentence du 18. Juin 1710. qui permit à Chalant & à sa Femme de faire leur preuve. Voilà donc près d'une année qu'il faut rayer du compte que l'on oppose. S'ils ont tant différé, c'est parce que leur indigence ne leur permettoit pas d'avancer les fraix de l'Enquête: l'absence de plusieurs Témoins leur a encore fait remettre cette procédure, quand ils ont été en état de la faire.

Au fond, les Témoins qu'ils ont fait entendre étant irréprochables, ont parlé le langage de la vérité. Qu'elle parle tôt, ou qu'elle parle tard, elle ne doit rien perdre de sa force.

Il est inutile de répondre à ces reproches vagues & généraux que l'on fait contre les Témoins. Ce sont de ces Objections de style, qu'il semble que l'on soit convenu de faire dans le Palais pour allonger des Écritures.

Ceux

Ceux qui font ces Objections, savent qu'elles ne sont pas solides: mais le courant de leur plume les entraîne. On pourroit comparer cet usage du Palais à celui des complimens, que l'on ne prend point dans le monde à la lettre.

Il suffira donc de dire, que les Témoins de l'Enquête, n'ayant point été reprochez, ne peuvent plus recevoir aucune atteinte, & que leurs Dépôts subsistent dans toute leur force.

L'on soutient encore l'Imposture, par la ressemblance que l'on suppose entre l'Enfant & la Décousu.

Quatrième
me Objec-
tion.

Il faut d'abord observer que la ressemblance n'est souvent que dans l'idée de certaines personnes, & que bien des gens n'ont trouvé qu'un fils ressembloit à son pere, que lorsqu'on leur a dit que l'un étoit le fils, & que l'autre étoit le pere. Il y a des opinions dont les hommes sont esclaves; ils veulent souvent qu'il y ait un air de famille, où il n'est point.

S'il y a quelque ressemblance à laquelle on ne doit point s'arrêter, c'est sans doute celle que l'on trouve entre un Enfant & une autre personne. Rien n'est si sujet à changer que les traits d'un Enfant; à mesure qu'il croît, son air de visage change souvent. Ainsi l'on voit s'évanouir la ressemblance qu'il avoit avec quelques personnes.

La ressemblance n'est pas précisément la conformité des traits: mais je ne sçai quel air qui résulte de l'assemblage des traits, que l'on trouve être le même entre des personnes qui se ressemblent.

Or,

Or, quelle est la cause de cet air de visage? n'est elle pas purement fortuite? ou si l'on veut raisonner physiquement, nous sommes sujets dans le ventre de notre mere à diverses impressions qui peuvent changer la figure de nos traits, qui sont tendres & flexibles. Si nous avons eu une impression qui nous a donné un certain air de visage, nous pouvions avoir une autre impression qui nous auroit donné un air différent. Ainsi nous aurions pu n'avoir aucun rapport à cette personne à qui nous ressemblons.

* Le Pere Malebrancne.

Quand on voudroit avoir recours à l'imagination de la Mere, & à la communication du cerveau de la Mere avec le cerveau de l'Enfant, suivant le principe du Disciple de Descartes * qui lui fait le plus d'honneur, il s'ensuivroit que nous aurions un certain air de visage, parce qu'il s'est excité dans le cerveau de la Mere une trace, plutôt qu'une autre qui pouvoit se former, & qui nous auroit donné tout un autre air. Il faut que la fausse Mere soit bien dénuée de moyens, pour s'en faire un de cette ressemblance prétendue, moyen si léger & si frivole, qu'on le peut comparer à ces feuilles d'or extrêmement minces, dont le moindre vent se joue. Ainsi le moindre raisonnement de Physique fait évanouir un pareil moyen, qui est d'ailleurs démenti par l'expérience. Combien l'Histoire nous représente-t-elle d'Imposteurs, qui, sur le fondement d'une parfaite ressemblance, ont usurpé le nom de gens avec qui ils n'avoient aucun lien de parenté? L'Histoire du faux Cail-

Caille si semblable au véritable *, qui a embarrassé la prudence de deux Parlemens, n'est-elle pas encore toute récente ?

Des Naturalistes curieux n'ont-ils pas observé que les Enfans des Femmes galantes ressembloient à leurs Maris, qu'elles n'avoient point associées à l'ouvrage ? On prétend trouver la cause de cet effet dans l'imagination d'une Femme, qui, dans le tems de son infidélité, est agitée de la crainte d'être surprise par son Mari : ce seroit une question

* Je parlois alors suivant le torrent de l'opinion publique. Mais on voit au Procès du faux Caille qu'il ne ressembloit point au véritable.

à examiner, si elle a alors l'imagination plus frappée d'un Mari absent que d'un Amant présent. Quoi qu'il en soit, on voit clairement qu'une cause, aussi arbitraire qu'une imagination susceptible de toutes sortes de traces, ne donne aucun lieu à toutes les vaines conjectures de la fausse Mere. Si l'on s'est un peu arrêté à combattre un vain raisonnement, c'est qu'il est séduisant pour le peuple, tout faux qu'il est, & pour bien des gens qui ne sont pas peuple, mais aussi qui ne sont pas Philosophes.

Si l'on vouloit donner dans leur sens, on leur feroit observer que la petite Fille est brune comme la Chalant la véritable Mere, & que la fausse Mere est blonde : mais, ce seroit nuire à la vérité, que d'employer une raison si équivoque.

Il ne reste plus qu'à détruire le préjugé du Public, qui s'est d'abord déclaré en faveur de la Décousu. Le Public a un penchant extraordinaire à donner dans le merveilleux : il reçoit avidement toutes les Histoires qui le surprennent ; quand il est forcé de s'en desfa-

bufer, il se plaint, en disant que c'est dommage qu'elles ne soient pas vraies. Rien n'est plus étonnant que de voir une Fille disputer un Enfant à une femme. L'exemple est si singulier, qu'il ne s'étoit point encore présenté. C'est bien le cas de s'écrier, que c'est grand dommage que cette Fille ne soit pas la véritable Mere ; la vérité vient bien mal à propos gâter la beauté de l'Histoire.

Qu'est-ce que le Public ? c'est une multitude de gens esclaves de leurs préjugés, qui se laissent éblouir par des dehors spécieux, qui jugent ordinairement par les premières impressions des sens. Mais qu'est-ce qu'un Magistrat ? c'est un homme éclairé, qui dépouille toute prévention, qui, s'ouvrant le chemin à la vérité, prend pour guide une raison épurée ; en un mot, qui prend pour modèles les Jugemens de Dieu même. On ne doit donc pas craindre que la Cour juge comme le Public.

D'ailleurs, on conviendra que la conjoncture a d'abord favorisé la prévention. Une Sage-femme qui dépose en faveur de la fausse Mere, un Témoin qui fortifie cette Déposition par la sienne. L'imposture de la Sage-femme se savoit sous un nuage favorable ; le jour que l'Enquête de la Châlant a répandu sur la vérité, ne s'étoit pas encore levé : il n'en falloit pas tant pour séduire le Public ; & quand le préjugé a gagné une fois son imagination, il résiste opiniâtrement à la vérité, & ne lui cède presque jamais la victoire.

Dom-

*Dommages & Intérêts de Jean Chaland
& de Jeanne Pesche.*

Ils ont demandé que la Décousu fût condamnée à leur payer 6000. livres par forme de dommages & intérêts, & ils se sont réservé le droit de faire supporter aux héritiers de la Dupré ces dommages & intérêts, solidairement avec la fausse Mere.

Cette prétention est conforme aux règles de l'équité. L'imposture & la calomnie de la Sage-femme ont donné lieu aux dommages du Pere & de la Mere. Si la fausse Mere a d'abord été séduite, la vérité qui s'est éclaircie, lui a défilé les yeux ; ainsi sa persévérance dans son erreur, la rend aussi criminelle que la Sage-femme. Suivant la règle des dommages & intérêts, on les adjuge dans toute leur étendue quand ils ont leur source dans le dol, la fraude & la mauvaise foi de ceux qui les causent : ici leur origine, c'est la calomnie, l'imposture, qui méritent toute l'horreur de la Cour.

On doit considérer combien l'honneur du Pere & de la Mere ont reçu de playes sensibles, que la malignité a pris soin depuis près de sept ans d'aigrir sans cesse : la Justice n'a point de balance où elle puisse peser juste les dommages qui sont dûs à l'honneur injustement outragé.

Comment représenter ici toutes les allarmes & les inquiétudes mortelles que la tendresse a fait éprouver au Pere & à la Mere dans le cours de ce long Procès ? On invite

les Juges à prendre des entrailles de Pere, afin de connoître toutes les atteintes qu'ont ressenties Chaland & sa femme. Qui pourroit exprimer l'émotion & le frémissement qui saisit cette Mere, lorsqu'on lui arracha son Enfant qu'elle tenoit entre ses bras, & qu'elle n'auroit jamais relâché, si elle n'eût craint de le blesser par sa résistance ? C'est bien alors qu'elle auroit pu s'écrier.

Hélas ! en m'imposant une Loi si sévère,
Grands Dieux ! me deviez - vous laisser un
cœur de Mere ?

Mais, ce n'étoit - là que le commencement de toutes leurs inquiétudes : combien de fois ont - elles été renouvelées depuis près de sept ans ?

Cet Enfant est à cette Mere par bien des titres ; car elle ne l'a pas seulement acheté par les peines de la grossesse, les douleurs de l'enfantement, & la tendresse avec laquelle elle l'a allaité ; mais par mille tourmens qui ont déchiré son cœur. Elle peut bien dire avec plus de raison que Rachel, que cet Enfant est l'Enfant de sa douleur, Ben-

* *Filius de nonis* *. Que ne peut - elle ouvrir son cœur, pour y faire voir à ses Juges les caractères de Mere que la nature y a imprimés ?

La vérité & la Justice ont été les seules ressources de ce Pere & de cette Mere éplorée, qui ont été souvent obligés de dévorer leurs larmes, n'osant pas prendre ce triste soulagement à la vûe du Public qui insultoit à leur douleur. Ils n'ont pas goûté longtems

la

la consolation de voir leur Enfant ôté à la fausse Mere & mis en dépôt chez les Religieuses Ursulines. Ces dépositaires infidèles ont souffert que cette fausse Mere enlevât cet Enfant : elles ne sont que trop coupables de cet enlèvement, puisqu'on voit par l'Information, qu'elles remirent en même tems les nîpes de l'Enfant.

Ainsi, lorsque la Cour aura reconnu la qualité de ce Pere & de cette Mere infortunée, il seront obligez de rechercher ce gage précieux de leur tendresse, que peut-être ils ne recouvreront jamais. Ils sont d'autant plus malheureux, que cette seule pensée les tourmente sans cesse, & empoisonne toute la douceur que l'esperance leur donne. *Ra. J. rem. c. xxxl. v. 15.*
ebel plorans filios suos, & noluit consolari, quia non sunt.

Il est vrai qu'ils jouissent de la satisfaction de voir la lumière qui éclate dans leur Enquête, & dissipe les faux-jours que la calomnie avoit répandus dans l'Information & la Contre enquête de la fausse Mere. Ils opposent une nuée brillante de Témoins irréprochables, aux ténèbres du mensonge. Une sage-femme, dont le cœur est aussi noir que le crime même, intéressée à déposer & convaincuë de plusieurs faussetez dans sa Déposition; un Témoin qu'elle a infecté de son venin, qui se rétracte enfin : voilà les dignes Acteurs que l'imposture a mis en œuvre pour soutenir une fausse Mere. *Nubes Testium.*

Le véritable Pere & la véritable Mere esperent donc que la Cour reconnoîtra leur titre : que l'imposture, confonduë du tems

de Salomon , aura le même succès devant des Magistrats qui se conforment aux pures lumieres d'un Législateur supérieur à Salomon. *Ecce plusquam Salomon hic.* Ils ne se méprendront point entre l'Art & la Nature, la fausse & la véritable tendresse, les larmes d'un amour artificiel & celles d'un amour naturel ; les allarmes qu'excite une imagination séduite , & les frayeurs que le sang inspire ; les murmures de la fausse Mere, & la voix qui sort du sein qui a allaité l'Enfant , & des entrailles qui l'ont porté.

Ils demandent dans leurs conclusions que, sans avoir égard à la prétention de la Demanderesse, Gabrielle Chaland soit déclarée leur Fille ; qu'en conséquence, les Dames Supérieure & Religieuses Ursulines seront tenues de la leur restituer à la première signification du Jugement, à ce faire contraintes comme Dépositaires de Justice , par la saisie de leur temporel : Et encore, que la Demanderesse soit condamnée à la somme de six mille liv. envers les Défendeurs par forme de dommages & intérêts, & aux dépens du Procès ; au payement desquelles sommes elle sera contrainte par toutes les voyes de droit & même par corps , sans préjudice de la solidité pour ces mêmes dommages & intérêts & dépens contre les héritiers de la Dupré, pour raison desquels ils se réservent tous droits & actions ; & qu'il leur soit permis de faire afficher votre Jugement partout où besoin sera , & qu'il soit passé outre à leur caution juratoire, nonobstant l'appel.

M. de Saint-Leger Procureur du Roi de la
Séné-

Sénéchaussée & Siège Présidial de Lyon, donna ses Conclusions pour faire adjoindre l'Enfant à la Chaland; mais, la Déconseil ayant enlevé cette petite Fille, la Chaland ne poursuivit pas: par conséquent il n'y eut point de Jugement.

On a renvoyé ici l'Histoire suivante.

Une affluence du peuple & du beau monde de Lyon va tous les ans le jour de S. Denys se promener à un petit Village qui est à une lieue de la Ville, du côté du Fauxbourg de la Guillotière. On appelle ce Village S. Denys le Bron; ce jour-là est un jour de Foire qui dure huit jours. En 1711, il s'y fit le concours ordinaire. Belair, Sergent d'une Compagnie qui garde les portes, projetta, avec des soldats de cette même Compagnie, de faire un grand coup; voici comme il s'y prit. Il falloit, pour rentrer dans la Ville, qu'on passât le Rhône sur un Pont qui est fort long & fort étroit. Au milieu du Pont est une porte de la Ville, qu'on ferme régulièrement tous les soirs à une certaine heure après qu'on a sonné la retraite. Belair s'avisa ce jour-là de la sonner une heure plutôt qu'on n'avoit accoutumé; on accourut en foule, dans la crainte de coucher hors de la Ville; cette précipitation avec laquelle on courut fut cause que dans un moment, sur ce Pont étroit, on fut si pressé qu'on s'étouffoit les uns les autres. Belair ferma la porte de la Ville, ce qui augmenta encore la presse, car il survenoit toujours de nouveau monde qui successivement resserroit aussi les premiers. Dans ce tems-là, Belair & ses camarades voloient ceux qui tomboient sous

leur coupe , & faisoient entrer quelques personnes en les faisant contribuer. Il y eut 200. personnes qui périrent dans cet accident ; un aussi grand nombre qui furent blessez , dont plusieurs moururent quelques jours après ; il y en eut qui se jetterent dans le Rhône. Il auroit fallu qu'il y eût eu dans cette foule un homme de tête , qui , prenant son parti sur le champ , auroit , avec cet air d'autorité qu'on contracte dans le service , commandé à la queue de ne point avancer sous peine de la vie ; & auroit ensuite donné ordre aux personnes qui étoient dans le centre de reculer sous la même peine , en représentant qu'inutilement on avançoit , puisque la porte étoit fermée , & qu'il s'agissoit de sauver la vie aux premiers. Mais , dans ces occasions , il est rare de trouver des gens qui aient assez de présence d'esprit & de courage , pour prendre une sûre & ferme résolution pour arrêter le desordre. Cet accident de ce jour-là forme une époque fatale dans l'Histoire de Lyon. On n'oubliera jamais cet événement si singulier & si tragique..

On arrêta le lendemain Belair , ses camarades prirent la fuite : il fut jugé Présidiallement , & fut condamné à être roué , chargé des imprécations du peuple , qui trouvoit le supplice encore trop doux.



HISTOIRE

DE LA

MARQUISE DE GANGE.

ON a dit qu'il n'y avoit point d'homme qui n'eût dans son cœur le levain de tous les crimes ; c'est-à-dire qu'une ame bien née, qui aura eu une excellente éducation , si elle se trouve dans de certaines conjonctures où elle sera tyrannisée par ses passions, est capable des crimes les plus horribles , de ceux même qui font frémir la Nature.

Ainsi on peut concevoir comment l'Abbé & le Chevalier de Gange, en supposant qu'ils eussent même un bon naturel, conduits par des passions violentes, ont pu immoler par une extrême barbarie la Marquise de Gange. Telle est la sève maligne d'Adam, voilà les excès funestes qu'elle inspire. J'ai tant d'horreur à raconter , que je crains que ma plume ne se refuse à ma main , & que les expressions ne se dérobent à mon génie. Un Poëte diroit que le Soleil , qui éclairoit de si grands crimes , recula d'effroi. Mais comme

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux ;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable :

malgré le frémissement qui me saisit , je me flatte qu'en écrivant naturellement cette barbare Avanture , quoique mon pinceau ne soit pas délicat , je pourrai présenter une image qui plaira à l'esprit en déchirant le cœur.

La Marquise de Gange étoit douée d'une rare beauté , & quoique sa naissance ne fût pas distinguée , l'opulence de son ayeul maternel , dont elle devoit recueillir la succession qui alloit à près de 500000. livres , la mettoit de niveau avec des partis de qualité. Elle étoit fille unique du Sieur de Rossan d'Avignon : son ayeul maternel s'appelloit Joannis Sieur de Nocheres. Il sembloit que la Nature eût voulu que sa beauté surpassât les richesses qu'elle devoit avoir en partage , & que l'éclat de sa fortune cédât à celui de ses agrémens. On l'appelloit dans sa jeunesse Mademoiselle de Châteaublanc , c'étoit le nom de l'une des terres de son Grand-Pere.

Son Pere étant mort , elle fut mise sous la conduite de cet ayeul. L'amour & la cupidité , qui sont les passions qui gouvernent le monde entier , la rendirent l'objet des desirs de tous les grands partis de la Province. Posséder une épouse d'une beauté exquise , à laquelle une fortune opulente donne

ne un grand relief, n'est-ce pas, suivant l'idée des hommes du siècle, le souverain bonheur auquel tous les mouvemens du cœur nous portent à aspirer ? Une grande douceur dans le caractère, un esprit paisible & tranquille, animoient ses agrémens.

Elle épousa à l'âge de 13. ans le Marquis de Castellane, petit-fils du Duc de Villars. Il sortoit d'une grande Maison ; il étoit d'une riche taille, & d'un heureux naturel. Il avoit été élevé à la Cour auprès de la Marquise d'Ampus sa Mere, il se distinguoit dans tous ses exercices. Leur mariage se fit en l'année 1649. Il la mena à la Cour, où elle brilla sur ce grand théâtre qui semble être fait exprès pour les belles personnes, afin qu'elles y reçoivent les suffrages des goûts les plus fins & les plus délicats, & les hommages de ceux-mêmes qui sont les objets du respect de tout le monde.

Louis XIV. qui étoit dans sa première jeunesse, parut frappé de sa beauté, il lui donna de grands éloges. La louange d'un jeune Monarque, donnée à une belle personne, est le tribut le plus flatteur qu'elle puisse recevoir. Il voulut danser avec elle dans un de ces Ballets où la galanterie & la magnificence étoient rassemblées ; elle dansa avec tant de grace & avec une parure si bien assortie à sa beauté, que toute la Cour se déclara pour elle : on l'appelloit la belle Provençale, plutôt que la Marquise de Castellane.

Le Roi lui fit encore le même honneur dans un autre Ballet, où elle parut encore
avec

avec de nouvelles graces ; elles naissoient sous ses pas. Cette phrase, qui n'est pas nouvelle, sembloit être faite exprès pour elle.

La Reine de Suede admira sa beauté ; & dit que dans tous les Royaumes qu'elle avoit parcourus, elle n'avoit rien vu qui l'égalât ; & que si elle étoit d'un autre sexe, elle lui vouïeroit son cœur & sa tendresse.

Ce fut au milieu des applaudissemens qu'on donnoit à ses charmes, qu'elle sentit le vuide de son bonheur : elle dit, en ouvrant son cœur à une de ses amies, que tout cela n'étoit que vanité des vanitez. Je sçai bien que, malgré cette morale, on lui a attribué des aventures dans les archives de la galanterie de ce tems-là : mais je sçai que les gens semez se défient de la foi de ces Histoires, sur-tout lorsqu'elles n'ont point éclaté.

Comme rien n'est plus admirable que la variété que la Nature a mise parmi les belles femmes répandues dans le monde, on ne satisfait guères la curiosité, quand en parlant de l'Héroïne d'une Histoire, on dit simplement qu'elle est belle : pour contenter l'imagination, il faut dire quelle est la forme de ses traits ; parce que c'est particulièrement dans le visage que réside la beauté, le reste n'en est que l'accompagnement ; c'est-là qu'est le caractère qui distingue une belle d'une autre ; tout ce qu'elle a de beau d'ailleurs ne l'est, comme dit Monsieur de Fontenelle, que parce qu'il appartient à un beau visage.

Voici comme étoit Madame la Marquise
de

de Castellane: Mignard en a fait un fidèle portrait, qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Son teint étoit d'une blancheur éblouissante, animé du plus beau rouge que la Nature ait jamais mis en œuvre: sans être vif, il s'unissoit, se confondoit doucement avec le fond de son teint; ses cheveux extrêmement noirs & bouclés naturellement en relevoient tellement l'éclat, qu'on ne pouvoit pas la regarder sans admirer cette nuance. Ses yeux grands & bien fendus étoient de la couleur de ses cheveux; le feu doux & perçant dont ils brilloient, étoit ce qui contribuoit le plus à faire baisser les yeux de ceux qui la regardoient. Un seul de ses regards sembloit vous pénétrer de sa lumière. La petitesse, l'éclat, & le tour de sa bouche, & la beauté de ses dents, formoient avec ses yeux cette première impression, qu'on peut dire qu'on a eue en vûe, quand on a dit que la beauté étoit le plus beau spectacle de la Nature. La disposition régulière du nez lui donnoit un air grand; le tour rond de son visage, son embonpoint qui étoit la fleur de sa santé, l'air de tête qui résultoit de tout cela; étoit si gracieux, si charmant, qu'il inspiroit à ceux-mêmes qui n'avoient aucune idée de la Poésie, de la regarder comme une Divinité. Parlons chrétiennement, comme la plus agréable image de la Divinité.

Sa taille répondoit à la beauté de son visage: on voyoit dans ses bras, dans ses mains, dans ce qu'elle présentait, que la

Na-

Nature attentive avoit voulu faire un chef-d'œuvre.

Qu'on ne croye pas que ce soit ici un portrait que je fais d'imagination, j'en ai trouvé le Dessin dans un Livre qui fut imprimé dans ce tems-là *.

Pourquoi une pareille beauté n'éleve-t-elle pas au Créateur ? Pourquoi un aussi parfait ouvrage occupe-t-il tellement nos sens, & distrait-il tellement notre esprit, qu'il ne lui laisse pas la liberté de prendre l'essor vers l'Auteur de cette belle personne ? Il faut bien que notre ame soit dans une grande dépendance de notre corps, puisqu'elle se laisse entraîner si facilement à ce qui l'intéresse. Au-lieu de proposer une beauté pour flatter & attacher les regards sensuels des gens du monde, je la proposerois plutôt pour confondre un Athée, & je dirois :



Vous, à qui notre Loi paroît une imposture;
Qui doutez des secrets que son voile a couverts,
Qui ne connoissez point de Maître à l'Univers,
Et croyez qu'ici-bas tout roule à l'avanture.



Pouvez-vous voir du Ciel la brillante facture,
Le

* Les véritables & principales circonstances de la mort déplorable de Madame la Marquise de Gange, à Rouen en 1666.

LA MARQUISE DE GANGE. 255.
Le constant mouvement de tant d'Astres divers,
Le retour des Etez, & celui des Hivers,
Sans convenir qu'un Dieu préside à la Nature.



Que si pour vous tirer de votre aveuglement,
Ces fortes vérités sont un foible argument,
Je veux bien vous guérir de votre erreur
mortelle :



Incrédules esprits, accourez en ce lieu.
Quand vous verrez Philis si charmante & si belle,
Vous avouerez qu'elle est le chef-d'œuvre d'un
Dieu.

J'appréhenderois pourtant que l'Athée grossier ne devint amoureux de l'ouvrage, & s'en tint là.

La Marquise de Castellane joignoit à sa beauté un esprit bon, compatissant au malheur d'autrui, un esprit aisé, sociable, plus sensé que vif, plus solide que brillant. Enfin jamais diamant ne fut enchassé dans un plus beau chaton, jamais un esprit n'anima un plus beau corps.

Elle jouïssoit de cet état heureux & florissant où sa beauté lui attiroit malgré elle des Adorateurs de tous ceux qui la voyoient, lorsqu'elle apprit le naufrage de nos Galeres dans la mer de Sicile, où le Marquis de
Cas-

Castellane son mari fut enseveli dans les flots.

Sa douleur fut très vive. Comme elle n'avoit point d'enfans, & qu'elle étoit dans la fleur de sa jeunesse, il sembloit qu'elle rentroit dans l'état d'une fille. Les Dames sont flattées agréablement, quand on leur dit qu'elles en ont l'air.

Elle resta quelque tems à la Cour, où son deuil sembloit donner du lustre à sa beauté : elle demouroit chez Madame d'Am-pus. Ses affaires la rappellerent bientôt à Avignon.

Elle ne voulut point paroître dans le monde, où elle auroit été exposée à une foule de Courtisans qui l'auroient recherchée avec empressement pour le mariage, étant dans cet âge favorable à la beauté où elle a son plus grand éclat, & est dans ce degré dont elle ne sort qu'en déclinant. Elle se retira dans un Couvent, où elle ne se communiqua qu'à ses amies, & à ceux avec qui elle avoit des liaisons d'affaires.

Mais, comme elle n'étoit pas faite pour la retraite, dans cette foule de soupirans de distinction qui demandoient d'unir leur destinée à la sienne, elle écouta la proposition qu'on lui fit d'épouser le Sieur de Lanide Marquis de Gange, jeune homme de 20. ans d'une Maison distinguée, Baron du Languedoc, Gouverneur de Saint-André, & assez bien assorti des biens de la fortune. Il étoit en homme ce que la Marquise étoit en femme pour la figure & les graces ; en les voyant tous deux, on jugeoit qu'ils étoient faits l'un
pour

pour l'autre. L'amour qui les unit dès leur première entrevûë, inspira à tout le monde cette opinion.

Leur caractère étoit pourtant différent; car c'étoit assortir la fierté à la bonté; une humeur hautaine sujette à des travers, à une humeur toujours égale; la défiance à la confiance, mais confiance éclairée: c'est-à-dire que les vices étoient le partage du mari, & les vertus celui de la femme; qu'elle union!

La dissimulation, qui jetta un voile sur les défauts du mari, répandit de la douceur sur les premiers jours de cet hymenée. Tout le monde applaudissoit à une union qui paroissoit si belle. Ce fut en 1658. que se fit ce Mariage; la Marquise de Gange avoit alors 22. ans. La Bruyere dit qu'il avû souhaiter dans une compagnie de devenir fille & belle fille depuis 18. ans jusqu'à 22. & après cela de redevenir homme. En effet depuis 22. ans commence l'époque du tems critique de la beauté, les attraits insensiblement perdent leur force. Malgré ces observations générales, bien des femmes après 22. ans conservent encore plusieurs années tout l'éclat de leur jeunesse.

La Marquise de Gange fut de ce nombre; cependant à ces beaux jours où deux époux se suffisent l'un à l'autre, & ne se voyent jamais assez, succéderent des jours où l'ennui se fait sentir, qui amene le dégoût si l'on ne le prévient. C'est ce qui obligea le Marquis à cesser d'être si assidu

auprès de sa femme : il se répandit dans le monde.

Voilà ce que fit le Marquis. La Marquise suivit cet exemple : mais comme elle avoit un fonds de vertu, elle ne cherchoit qu'à se dissiper, sans avoir aucunes vûes intéressantes sur les hommes qui l'amusoient ; & dès qu'elle s'appercevoit qu'ils s'intéressoient eux-mêmes trop, elle les évitoit pour en chercher de plus indifférens. Cependant cette conduite toute innocente fut empoisonnée par des amis du mari, qui lui inspirèrent de la jalousie.

Cette passion s'empara de son esprit avec sa suite funeste, c'est-à-dire avec les inquiétudes, les pensées noires & profondes, le trouble, le déchirement du cœur.

Comme la jalousie donne un ridicule dans le monde, & que personne ne veut être ridicule, le Marquis se déguisa & avala des couleuvres en secret. D'ailleurs la Marquise ne donnant point matière à de légitimes soupçons, le Marquis n'osoit pas éclater devant le monde : mais, ses noirs chagrins engendroient sa mauvaise humeur, il ne se présentoit à la Marquise que sous une figure triste. Ainsi, tous les plaisirs de cette Dame étoient détrempez d'amertume. C'est ainsi qu'elle passa plusieurs années sans avoir un seul jour serein. Tels furent les préludes de son desastre, lorsque l'Abbé & le Chevalier, qui devoient en être les artisans, vinrent demeurer avec le Marquis. Comme ils jouent le rôle barbare de l'His-
toi-

toire tragique, il faut les faire connoître. L'Abbé avoit de l'esprit comme un démon, c'est-à-dire qu'il l'avoit malin au souverain degré; il étoit débauché, libertin, impie, scélérat, à prendre ces épithètes dans toute la force de leur signification. Il n'étoit point lié aux Ordres: il avoit choisi cet état neutre, comme le plus favorable au libertinage. C'étoit un homme violent, emporté dans ses passions, impérieux, il vouloit que tout le monde lui cédât. Il est inutile de dire qu'il étoit capable des plus grands excès, puisqu'on en sera bien convaincu dans la suite. En un mot, on ne doit point dire que c'étoit un homme, mais un démon rusé, artificieux, prenant toutes sortes de formes, même celle de l'honnête-homme; de l'homme aimable, doux, officieux, complaisant, avec un cœur pétri de tous les vices.

Le Chevalier étoit un esprit médiocre, fait pour être gouverné; ce sont de ces génies qui plient le cou facilement sous le joug. L'Abbé de Gange dispoisoit du Chevalier comme il vouloit, il ne daignoit pas même lui rendre raison des loix qu'il lui imposoit; il avoit l'art de lui adoucir l'ascendant qu'il prenoit sur lui, de sorte qu'il le gouvernoit sans qu'il s'en aperçût.

Après tout, on a vu de grands génies avoir la foiblesse d'être gouvernez; il ne s'agissoit que de saisir leur foible, on les prenoit par-là, on les menoit où l'on vouloit, pourvu qu'on eût de l'adresse. L'Abbé de

Gange gouverna aussi le Marquis; il lui insinua qu'il lui étoit dévoué, & qu'il étoit propre à soutenir par ses conseils l'éclat de sa Maison; il lui donna une grande idée de l'art qu'il avoit de régir ses biens, d'en employer utilement les revenus; en un mot, il laissa le nom de Maître au Marquis, & en attira à soi toute l'autorité.

Dès qu'il vit la Marquise, il sentit les premières impressions de l'amour, il s'y livra comme un homme qui ne veut point gêner ses passions. Il compta que l'autorité dont il s'étoit emparé, le conduiroit à son but; il songea sérieusement à plaire à la Marquise, il prévint le Marquis en faveur de son épouse, il lui parla si avantageusement de sa vertu qu'il calma sa jalousie, & lui donna un esprit & un cœur prévenu d'estime & de tendresse pour elle.

La Marquise vit tout d'un coup changer sa situation, & renaître les beaux jours de son mariage. Elle répondit aux avances du Marquis avec un cœur guéri de sa froideur qui alloit dégénérer en aversion, ils furent pendant quelque tems heureux.

L'Abbé ne voulut pas que la Marquise ignorât à qui elle avoit obligation de ce changement; il prit toutes les formes qui pouvoient plaire. Un homme amoureux, sur-tout quand il est homme d'esprit, & qu'il veut persuader sa passion, est bien aimable. Afin de se rendre nécessaire, il apprit à la Marquise en confidence que c'étoit lui qui avoit tourné l'esprit du Marquis
en

LA MARQUISE DE GANGE. 261
en sa faveur ; & il lui fit sentir qu'il le gouvernoit absolument , & qu'il étoit la source du bonheur dont elle jouïssoit.

La Marquise conçut une antipathie naturelle pour l'Abbé , dès qu'elle le vit. Elle fut fâchée de lui avoir une si grande obligation , dont elle appréhendoit qu'il n'abusât ; elle lui témoigna avec beaucoup de froideur , qu'elle étoit sensible au plaisir qu'il lui avoit fait , de sorte que son air sembloit démentir ce qu'elle lui disoit. Il fut piqué de voir que la reconnoissance n'avoit point germé dans un cœur où il avoit cru qu'elle seroit le fruit d'un tel bienfait : comme il avoit de la vanité , il se flatta qu'elle y naîtroit par ses soins. Mais , comme il vit la Marquise toujours indifférente à son égard , & ne lui gardant que des dehors de politesse , il voulut s'expliquer avec elle à fond.

Il sçut qu'elle étoit allée dans une maison de campagne d'une Dame de ses amies , il s'y rendit. Comme il étoit très-agréable dans la conversation , qu'il étoit l'ame d'une compagnie , il fut d'abord bien reçu de tout le monde ; il brilla à son ordinaire , par les ressources qu'il avoit dans l'esprit.

Dans tous les divers entretiens qu'il eut , sa passion l'excitoit & lui faisoit tirer de son fonds tout ce qu'il pouvoit produire. On fit le lendemain une partie de chasse où les Dames voulurent aller à cheval ; il s'offrit d'être l'Ecuyer de la Marquise , & eut l'occasion de lui parler à son aise sans être

interrompu. Il lui ouvrit son cœur, sans avoir cet air timide que donne l'amour; il débuta par déclarer sa passion à la Marquise, & à se représenter avec les expressions les plus vives, comme l'homme du monde le plus amoureux. La Marquise changea de visage, & parut extrêmement surprise. Elle ne put pas témoigner qu'elle étoit incrédule, parce qu'il étoit trop transporté. Sans paroître irritée, elle prit un air froid & piquant, comme si elle ne l'eût pas jugé digne de sa colère.

Montieur l'Abbé, lui dit-elle, vous pensez comme une femme, telle que moi, doit recevoir un pareil compliment; dites-vous à vous-même ce que je vous dois dire, & épargnez-moi la peine de vous le dire. Ces paroles ne respirent pas par elles-mêmes le dernier mépris; mais l'air, dont elles étoient accompagnées, respiroit tout cela. Aussi entrèrent-elles bien avant dans le cœur de l'Abbé, qui, piqué jusqu'au vif, changeant de ton, lui dit avec beaucoup de hardiesse: Savez-vous bien, Madame, que votre bonheur est entre mes mains, & que quand je le voudrai, vous serez la plus malheureuse femme de la terre? J'aurai bien l'art de défaire ce que j'ai fait, sans que je craigne que vous me préveniez, parce que, quelque chose que vous disiez, quelque moyen que vous mettiez en œuvre, on ne vous croira pas. Ainsi, Madame, ne nous traversons point, pour le repos l'un de l'autre; répondez à ma réponse.

dresse, & vous aurez des jours sereins & rians.

La Marquise, sans élever la voix, lui dit avec la même froideur : Apprenez à m'estimer, si vous avez appris à m'aimer ; & sachez que la crainte de subir la destinée du monde la plus malheureuse, ne me fera rien faire aux dépens de ma vertu. Elle ajouta pour satisfaire son antipathie, & punir la vanité de l'Abbé : Si j'étois capable d'une foiblesse, vous seriez le dernier homme pour qui j'aurois des sentimens. L'Abbé ne put pas soutenir ce discours, il rougit de colere, & abandonna la Marquise, qui rejoignit la compagnie. Il fut le reste du jour de la plus mauvaise humeur du monde, & il ne fut pas le maître de la déguiser. Son orgueil confondu le représentoit à lui-même comme le dernier de tous les hommes. Il étoit si petit à ses yeux, qu'on ne vit jamais rien de si humble. Il retourna brusquement sur le soir à Avignon, & laissa penser à tout le monde qu'il avoit un grand chagrin.

Quand il fut seul, il ranima son courage & ses esperances, & se flatta encore de vaincre la vertu de la Marquise. Ainsi, il ne se rebuta point, il continua d'entretenir le Marquis de l'idée d'avoir une femme dont la vertu égaloit la beauté. Elle continua d'être heureuse, sans que l'antipathie qu'elle ressentoit pour celui qui causoit son bonheur, diminuât ; elle évitoit avec soin de se trouver avec lui en particulier. Cependant, le Chevalier étoit aussi sensible

que l'Abbé, aux charmes de la Marquise; loin d'avoir pour lui la même antipathie que pour l'Abbé, elle aimoit son entretien, elle lui faisoit des ouvertures de cœur; non qu'elle eût pour lui aucune impression d'amour, mais elle lui trouvoit les mœurs douces: la comparaison qu'elle faisoit de lui avec l'Abbé, lui rendoit le Chevalier agréable.

Toutes ces bontez de la Marquise lui donnerent de l'esperance. L'Abbé l'eut bientôt trouvé dans son chemin, & voyant qu'elle souffroit volontiers le Chevalier, tandis qu'elle l'évitoit, il crut que celui-ci étoit aimé. Il résolut de les épier, mais il n'apperçut rien qui pût lui faire soupçonner la vertu de la Marquise.

Ce Rival l'irrita extrêmement. Après qu'il eut délibéré avec lui-même, voici à quoi il se détermina. Il vit bien que s'il vouloit user de l'empire qu'il avoit sur le Chevalier, il échoueroit contre l'amour. Il s'expliqua ainsi avec le Chevalier. Nous aimons tous deux la Marquise; je veux bien ne pas vous traverser, voyez si vous pourrez lui faire recevoir votre passion. Si vous ne le pouvez pas, retirez-vous, je verrai si je serai plus heureux; nous sommes trop unis pour nous brouiller à cause d'elle. Il ne prit ce parti, que parce que n'ayant pu réussir lui-même, il vouloit éprouver si la Marquise seroit sensible, & si sa vertu n'étoit pas un obstacle insurmontable. Le Chevalier fut sensible à cette générosité, il témoigna à l'Abbé qu'il lui sacrifieroit sa passion.

fin.

sion. Non, dit l'Abbé, je serai ravi de voir heureux. Je suis le maître de mes sentimens, je préfère à tout notre amitié. Ils s'embrassèrent.

Le Chevalier, débarassé d'un pareil Rival, rendit des soins à la Marquise, qui les reçut tant qu'elle crut que l'amour n'étoit pas de la partie: mais dès qu'elle s'aperçut que la passion y avoit quelque part, elle traita le Chevalier avec beaucoup d'indifférence. Il n'osa jamais lui exprimer ses sentimens, il se contenta par ses soins, ses assiduités, de lui faire voir l'homme du monde le plus amoureux. Elle affecta de n'y point prendre garde, & au bout d'un tems fort long, il fut aussi avancé que le premier jour. Pour ne pas lui laisser le moindre rayon d'espérance, elle lui donna des marques de mépris, quoiqu'elle sortît en cela de son caractère; & comme il échappoit au Chevalier de dire des choses qui n'étoient pas fort spirituelles, elle le railloit, quoiqu'elle n'eût pas de penchant à la raillerie, & qu'elle couvrît volontiers les fautes que l'on commettoit dans la conversation.

Le Chevalier, n'espérant point que son amour pût toucher le cœur de la Marquise, résolut de vaincre sa passion, & en parla à l'Abbé qui l'entretint dans cette résolution; il passa à des sentimens d'aversion pour la Marquise, & fut très disposé à figurer parmi ses ennemis. L'Abbé alors revint sur les rangs, & comme il n'avoit pu se faire aimer en cimentant le bonheur de

la Marquise, il crut qu'il falloit changer de conduite, & empoisonner l'esprit du Marquis, qui, ne voyant que par les yeux de l'Abbé, n'avoit point remarqué le Chevalier dans ses soins & ses assiduez auprès de la Marquise, & qui attribuoit ceux de l'Abbé au dessein qu'il avoit d'éclairer ses démarches. Tant il est vrai qu'un habile homme prête ses vûes, ses idées, à celui sur qui il a de l'ascendant, & il fait cela si naturellement, que cette conduite-là coule de source. On s'accoutume tellement à son joug, qu'on ne peut pas s'en passer.

L'Abbé parvint donc à jeter dans l'esprit du Marquis de l'ombrage sur la sagesse de sa femme. Il lui dit qu'il s'étoit jusqu'ici reposé sur sa vertu; mais qu'une nouvelle découverte qu'il avoit faite, lui avoit ouvert les yeux. Il lui fit une Histoire à laquelle donnoit lieu la Marquise, qui prenoit plaisir à se laisser amuser par un jeune homme dans une compagnie où elle alloit. Il distilla tout son poison sur ce plaisir innocent qu'elle prenoit; il renversa tellement l'esprit du mari, que l'homme raisonnable fit place à l'homme emporté; il vint jusqu'à la quereller, l'outrager, sans la vouloir écouter. L'Abbé l'entreint dans cette mauvaise humeur, qui empira tous les jours. Il s'oublia jusqu'à maltraiter la Marquise. Ainsi l'Abbé s'applaudissoit en inspirant à son gré les sentimens qu'il vouloit au Marquis, & se vengeant par la jalousie qu'il lui suggeroit, des mépris dont la Marquise l'accabloit. Elle ne tenta point de
des-

deffiller les yeux au Marquis pour les lui ouvrir sur le manège de l'Abbé, parce qu'elle n'auroit pas été écoutée.

L'Abbé, après avoir excité cette tempête, voulut éprouver s'il ne pouvoit point espérer de réduire la Marquise. Quelque soin qu'elle prît de l'éviter, il la joignit dans son jardin où elle se promenoit. Hé bien, Madame, lui dit-il en l'abordant, serons-nous toujours brouillez ? m'obligerez-vous toujours à vous faire la guerre ? ne concevrez-vous point qu'il vous importe que nous soyons amis ? & pendant qu'il vous est si aisé de me gagner & de regner sur votre mari, vous obstinerez-vous à me persécuter ? Elle l'écouta tranquillement, & lui tourna le dos, en le payant du mépris le plus piquant.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'arriva la mort du Sieur de Nôcheres, dont elle hérita. Les grands biens qu'il laissa, furent cause que le Marquis ne put pas aller aussi souvent à Gange qu'il y alloit. Gange étoit éloigné de sept lieues de Montpellier, & de 19. lieues d'Avignon ; il y emmenoit avec lui la Marquise, qui craignoit mortellement ce séjour.

Ce fut alors qu'elle mangea d'une Crème où l'on avoit mis de l'Arsenic, mais dans une si petite quantité, que dans un aliment qui lui sert d'antidote, elle n'en fut pas tourmentée extrêmement. Tous ceux qui en mangerent, s'en ressentirent de la même manière. Elle se ressouvint alors de son
ho-

horoscope qu'on lui avoit tirée à Paris, où un Astrologue, qui avoit la réputation d'un habile homme, si un homme qui possède une science si vaine peut être habile, lui fit la prédiction qu'elle mourroit d'une mort violente.

L'Avanture de la Crème empoisonnée fit beaucoup de bruit à Avignon; & puis, suivant le sort de ces sortes d'Histoires, celle-là s'affouplit, on n'en parla plus. La Marquise, que cette avanture regardoit de si près, fut une de celles qui en parla avec le plus de froideur & d'indifférence: elle auroit dû cependant prendre la chose pour un avis du Ciel, & se tenir sur ses gardes. La succession du Sieur de Nockeres lui donna du relief, le Marquis la considéra, l'Abbé eut des égards pour elle, & conseilla au Marquis d'en avoir; à l'égard du Chevalier, c'étoit un personnage né pour imiter les autres, il étoit l'écho de l'Abbé.

Toutes ces considérations ne donnerent point le change à la Marquise, elle vit que le cœur de ses ennemis étoit toujours le même, & qu'elle n'avoit obligation de leur changement qu'à sa fortune: elle ne changea point de conduite à leur égard.

On proposa d'aller à Gange passer l'Automne: la Marquise, qui par un pressentiment secret dont elle ne savoit pas la cause, craignoit le séjour de ce Château, forma la résolution de faire son Testament avant son départ. Elle exécuta son dessein, elle in-

fitua sa mere son héritière, à la charge d'appeller à la succession à son choix, ou le fils de la Testatrice âgé de six ans, ou la fille âgée de cinq. C'est ce que nous appellons héritière fiduciaire.

Quoique ce Testament fût secret, elle fit une déclaration authentique en présence des Magistrats d'Avignon, & de plusieurs personnes de qualité, où elle disoit qu'au cas qu'elle vint à mourir, & qu'elle fit un Testament postérieur à celui qu'elle avoit fait, elle le desavouoit formellement, elle vouloit qu'on s'en tint à celui-là; ce qu'elle exprima dans les termes de la stipulation les plus forts & les plus énergiques.

Il est facile de juger par-là qu'elle étoit très aigrie contre son mari, & que les sentimens qu'elle avoit particulièrement contre l'Abbé, l'avoient déterminée.

Elle distribua encore avant son départ à divers Religieux, la plus grande partie aux Recollets, une vingtaine de pistoles, afin qu'ils dissent des Messes pour qu'elle ne mourût pas sans les Sacremens de l'Eglise: quand elle les chargea de prier Dieu pour elle, elle le fit avec tant d'instance, qu'on eût dit qu'elle approchoit de la fin de sa vie.

Lorsqu'elle dit adieu à ses amis & à ses amies, elle leur parla avec tant de tendresse, jusqu'à verser des larmes, qu'on auroit jugé que c'étoit un adieu éternel. Tout le monde étoit attendri, & ceux, qui tenoient à elle par les liens du sang, ou de l'amitié,
en-

envisageoient cette séparation comme ayant un air funeste.

L'Histoire n'est remplie que des signes avant-coureurs des grands malheurs : on diroit que ceux qui les doivent éprouver, les ayant pressentis, n'ont pas la force de se soustraire à leur destinée, & tendent eux-mêmes le cou au glaive qui les menace.

La Marquise, étant arrivée à Gange, fut reçue de Madame de Gange sa belle-mère avec de grandes démonstrations d'amitié. Madame de Gange demeurait ordinairement à Montpellier, elle étoit venue voir son fils ; c'étoit une Dame d'un mérite rare. Le Marquis de Gange, l'Abbé, & le Chevalier contribuèrent tous à l'envi à lui faire une agréable réception. Il sembloit qu'ils s'étoient étudiés à effacer les idées de chagrin qu'avoit éprouvée la Marquise : les termes de l'amitié les plus insinuans, les dehors de l'honnêteté les plus ptévenans, ils les mettoient en œuvre dès qu'ils lui parloient : ce n'étoient plus les mêmes personnes, ils s'étoient transformés dans l'amitié, dans la politesse même. L'Abbé & le Chevalier ne se présentoient plus sous la forme de gens amoureux, ils ne faisoient que trop combien cette figure déplaçoit à la Marquise : mais ils paroissoient avec l'air que la civilité & la considération leur prêtoient ; ce rôle, qu'ils jouoient tous, étoit un rôle feint qui imposa pourtant à la Marquise, dont la bouche parloit toujours le langage du cœur. Elle se laissa leur-

leurrer par ces belles apparences, & crut qu'elle alloit jouir d'une destinée tranquille, & même riant. Madame sa belle-mère s'en retourna à Montpellier, le Marquis partit pour Avignon où ses affaires l'appelloient; il y a lieu de croire qu'avant son départ il tint un conseil avec ses freres, où l'on forma de terribles résolutions qui furent suivies de la plus tragique catastrophe. Voilà la Marquise seule avec ses beaux-freres, c'est-à-dire entre les mains de ses plus grands ennemis, possédez d'une haine violente, parce qu'elle avoit méprisé leur passion. L'Abbé enchérissoit sur le Chevalier.

Ils continuerent de se composer avec beaucoup d'art, & quand ils auroient étudié à l'école de l'Italien le plus raffiné, de Machiavel même, ils ne se seroient pas mieux déguisez.

La Marquise, quelque défiance qu'elle dût avoir de ces deux personnages, à force de les voir jouer la comédie, crut que leur rôle étoit naturel; elle se laissa gagner par toutes ces avances d'honnêteté, & crut enfin que la sincérité en étoit le fonds. Quand ils virent que leurs manières insinuanes avoient réussi, l'Abbé alors fit adroitement venir la conversation sur le Testament qu'avoit fait la Marquise, & il lui fit entendre que tant qu'il subsisteroit, l'union, qui étoit entre elle & son mari, ne seroit jamais bien cimentée; qu'il croiroit qu'elle a sur le cœur un levain contre lui; que dans le dessein où il étoit

étoit de vivre parfaitement bien avec elle, il failloit lever cet obstacle qui traversoit leur bonheur; & que quand elle auroit fait ce sacrifice, elle verroit que son mari, ses parens, conspireroient tous pour lui plaire; que les plaisirs regneroient parmi eux sans aucun mélange d'amertume; & qu'elle regneroit sur tous les cœurs de la famille avec un empire absolu. La douce persuasion coula de ses levres avec tant d'efficace, que la Marquise de Gange, dont le caractère dominant étoit la bonté, révoqua son Testament, & en fit un en faveur de son mari. L'Abbé crut sans doute qu'il n'étoit point nécessaire pour la validité de ce dernier Testament, qu'elle rétractât la Déclaration qu'elle avoit faite devant les Magistrats, puisqu'il n'exigea point cela d'elle; il crut que la formalité étoit remplie, & qu'il avoit consommé l'ouvrage qui étoit le but de sa dissimulation. Il prépara le dénouement de l'affreuse tragédie qu'il alloit jouer; il parla au Chevalier de ce ton qu'il falloit pour lui inspirer toute sa barbarie, & pour sacrifier la victime, malgré les sentimens de la nature.

La Marquise témoigna qu'elle vouloit se purger le 17. du Mois de Mai dans l'année 1667. Le Médecin du lieu lui composa une Médecine pour ce jour-là: lorsqu'on la lui apporta, le breuvage lui parut si noir, si épais, qu'elle eut de la répugnance à le prendre; elle aima mieux se purger avec des pilules usuelles qu'elle avoit dans sa cassette.

On a eu lieu de soupçonner que l'Abbé
&

& le Chevalier avoient empoisonné cette Médecine. Ils ne sçurent point d'abord que la Marquise en avoit pris une autre, ils envoyèrent demander cette matinée deux ou trois fois de ses nouvelles ; ils attendoient avec impatience les funestes effets du remède : ils furent fort étonnez lorsqu'ils apprirent qu'ils avoient été salutaires.

Ils furent enfin guéris de leur erreur, & formerent la barbare résolution de consommer leur crime à quelque prix que ce fût.

La Marquise, qui resta au lit, invita des Dames du lieu de lui venir tenir compagnie après le dîner ; elles se rendirent auprès d'elle. Elle ne fut jamais de meilleure humeur, tandis que l'Abbé & le Chevalier, qui paroissent distraits & occupez de quelque grand projet, ne fournissoient point à la conversation. La Marquise leur faisoit agréablement la guerre sur leur distraction : le Chevalier, qui se tenoit au pied du lit, sortoit de sa rêverie pour faire de petites malices à la Marquise, & l'Abbé ne laissoit pas de dire des choses amusantes quand son esprit revenoit de ses voyages.

Leur air contraint n'échappa point à la compagnie, qui remarqua qu'ils avoient quelque chose d'extraordinaire. On servit pour les Dames une collation dont la Marquise fit parfaitement les honneurs, car elle mangea beaucoup. L'Abbé & le Chevalier n'y touchèrent point. Enfin les Dames se retirèrent, l'Abbé les alla accompagner jusqu'à la porte ; le Chevalier resta seul avec la Marquise, plongé dans une profonde rê-

verie , dont elle ne pouvoit point deviner le sujet. Elle travailloit à s'éclaircir , mais l'énigme se dévoila bientôt à ses yeux.

Elle vit rentrer l'Abbé dans sa chambre , tenant d'une main un pistolet , & de l'autre un verre plein d'une liqueur noire , trouble & épaisse , la fureur dans les yeux , la physiologie entièrement changée , tous ses traits alterez par la passion qui l'agitoit : elle crut lui voir les cheveux herissez ; elle a dit que jamais elle n'a rien vû de si affreux ; que l'idée que l'on peut se faire de la fureur du Démon , ne pourroit pas rendre celle qui se présenta à ses yeux dans cet Abbé possédé d'une rage qu'il est impossible de se figurer. Il ferma la porte après lui , & quand il fut proche du lit de la Marquise , il s'arrêta quelque tems en lançant sur elle des regards terribles , comme s'il eût voulu par cette scene muette lui annoncer toutes les horreurs qu'il lui préparoit , & la glacer d'effroi , avant qu'il lui expliquât son dessein funeste.

Le Chevalier , dont l'expression de fureur répandue sur son visage , quoique différente , étoit également effroyable , mit en même tems l'épée à la main. La Marquise vit dans ces deux furieux l'image de l'Enfer. Elle crut d'abord pourtant que le Chevalier ne mettoit l'épée à la main que pour la secourir : mais ses regards foudroyans , qu'elle ne put pas soutenir , l'eurent bientôt désabusée. Ces deux hommes respiroient le feu par les yeux.

Enfin , l'Abbé ouvrit la bouche & pronon-

ça ces terribles paroles, sans beaucoup élever la voix, mais d'un ton ferme & assuré: *Madame*, dit-il en s'adressant à la Marquise, *il faut mourir; choisissez, le feu, le fer, ou le poison. Moi mourir*, s'écria la Marquise! *De quel grand crime suis-je donc coupable? C'est vous qui ordonnez ma mort, & c'est vous qui l'exécutez! Ai-je mérité une haine aussi violente que celle que vous poussez à une si grande cruauté?* Comme elle vit que tout accès à la pitié lui étoit fermé dans le cœur de l'Abbé, elle crut que les sources de la compassion ne seroient pas taries dans l'ame du Chevalier, & qu'elle ne reconteroit pas dans lui un second tygre: elle tourna vers lui ses beaux yeux, & lui dit d'un ton à pénétrer un cœur de rocher: „Ne pourrai je point, „ mon cher frere, vous fléchir, & trouverai-je dans vous un homme inexorable? „ Avez-vous le cœur de vouloir être vous-même mon bourreau? Oubliez-vous toutes les marques d'amitié que je vous ai „ données? Dans la colere où vous êtes contre moi, n'y a-t-il que mon sang qui puisse vous appaiser”? Elle lui avoit souvent prêté de l'argent, qu'elle s'étoit épargné. Elle lui avoit même donné depuis peu une lettre de Change de 500. livres.

Loin d'amollir le Chevalier, elle n'aperçut rien que de funeste dans son visage. Elle y vit dans ce miroir de son ame, que sa perte étoit jurée; pour ne lui pas laisser la moindre esperance, le Chevalier lui dit du même ton qu'avoit pris l'Abbé: *C'en est fait; Madame, prenez votre parti: si vous ne le prenez*

nez pas ; nous le prenons sur le champ pour vous.

Rien n'est plus étrange que cet excès de cruauté, qui résiste au spectacle le plus touchant. Comment des cœurs, dont la beauté de la Marquise de Gange avoit si bien sçu le chemin, ont-ils pu s'endurcir jusqu'à persévérer dans une résolution si barbare ? n'a-t-il pas fallu qu'ils aient été métamorphosés en deux Démon ?

Alors la Marquise en conservant toute sa raison, les regardant avec une indignation qui auroit dû les faire rentrer dans eux-mêmes, s'ils ne fussent pas parvenus à cet excès de dureté ; & levant les yeux comme pour prendre le Ciel à témoin de cette horrible perfidie, elle tendit la main au verre de Poison que lui remit l'Abbé, tandis qu'il lui tenoit le pistolet sur la gorge, & que le Chevalier lui présentait la pointe de l'épée contre l'estomac. Elle avala le Poison, le front détrempé de sueur, & elle en versa par les extrémités du verre dans son sein quelques gouttes, dont les impressions violentes lui noircirent la peau par leur corrosion ; elle eut les mêmes tâches sur les lèvres.

Le Chevalier s'apercevant qu'elle laissoit au fond du verre le plus épais de ce breuvage, composé d'Arsenic & de Sublimé détrempé dans de l'Eau-forte, rassembla ce reste avec un petit poinçon d'argent, & l'ayant mis au bord du verre, il le redonna à la Marquise. *Allons, Madame*, lui dit-il, *il faut gêber le goupillon.* Il lui échapa un de ces termes licentieux, qui ne sont jamais plus vilains que lors-

lorsqu'on les employe dans la colere. La Marquise prit ce reste ; mais sans l'avalier, elle le retint dans sa bouche ; elle se laissa aller sur son chevet, & poussant un cri comme si elle eût vû venir la mort, elle rendit ce morceau dans ses draps & dit à ces barbares : „ Au nom de Dieu, puisque vous „ voilà satisfaits en me ravissant la vie, ne „ poussez pas votre barbarie jusqu'à vouloir „ perdre mon ame ; envoyez - moi un Confesseur, afin que je meure en Chrétienne, „ & non en désespérée.”

Ils se retirèrent alors, & ayant fermé la porte sur eux, ils allèrent avertir le Vicaire du lieu, qui étoit domestique de la Maison depuis 25. ans, d'aller auprès de la Marquise, & de la voir mourir.

Ce qui est d'admirable dans cette révolution terrible qui se fit dans son ame, c'est qu'elle garda toute la liberté de son esprit. A peine fut-elle seule, qu'elle tenta de s'évader. Elle s'affubla seulement, étant en chemise, d'une jupe de taffetas, & gagnant la fenêtre qui regardoit sur la basse - cour du Château, elle se jeta par-là de la hauteur de 22. pieds.

Le Prêtre arriva alors. Elle prenoit fort mal ses mesures, & elle seroit tombée la tête la première & se la seroit écrasée entièrement, lorsque le Prêtre la, retenant par le bout de sa jupe, lui fit si bien dresser son corps qu'elle tomba droite sur ses pieds nus dans un terrain dur, scabreux, semé de pierres, où elle ne se fit d'autre mal que de s'égratigner les pieds. Le poids de son

corps qui avoit pris sa secousse, déchira la juppe dont le Prêtre tenoit le bout, & lui en laissa un lambeau entre les mains.

Le Prêtre, dévoué à l'Abbé & au Chevalier, fit alors tomber une grosse Cruche remplie d'eau qui étoit sur l'autre fenêtre joignant celle par où la Marquise avoit passé : il l'assommoit, si la Cruche lui eût tombé sur la tête, mais elle tomba à deux doigts auprès d'elle.

Dès qu'elle se vit à terre, elle mit promptement le bout de la tresse de ses cheveux fort avant dans le gozier ; elle se provoqua par là à vomir ; elle y réussit sans peine, parce qu'elle avoit beaucoup mangé.

Un Sagglier familier fit un essai qui lui coûta la vie, en avalant ce qu'elle avoit rejeté.

Après qu'elle se fut ainsi soulagée, elle voulut essayer de s'évader. Elle trouva la basse-cour fermée de tout côté ; elle s'en alla au quartier des écuries, dont elle se flattoit qu'elle pourroit sortir ; mais elle les trouva aussi fermées. Ainsi, tout l'avantage qu'elle avoit, étoit d'être enfermée dans une prison plus large que sa chambre. Heureusement, elle apperçut un Palefrenier : *Mon ami*, lui dit elle, *sauve-moi la vie, je suis empoisonnée ; ouvre-moi tes écuries, afin que j'aie à chercher du secours.* Ce Palefrenier attendri la prit entre ses bras, la fit passer par ses écuries, & la mit entre les mains de quelques femmes qu'il recontra dans le chemin.

Cependant, le Prêtre étoit allé avertir l'Abbé & le Chevalier de sa fuite ; ils ne vou-

voulurent pas laisser leur ouvrage imparfait : tandis qu'elle couroit çà & là pour chercher un abri contre ses bourreaux , ils la suivoient en criant qu'elle étoit folle , qu'elle étoit sujette à des vapeurs de matrice. La populace qui la voyoit troublée, les cheveux épars, les pieds nus, & presque en chemise, étoit portée à croire qu'elle avoit un accès de folie.

Enfin , le Chevalier l'atteignit auprès de la maison du Sieur des-Prats , distante du Château d'environ 300. pas : il la fit entrer par force en s'y enfermant avec elle, & l'Abbé se mit sur le seuil de la porte tenant un pistolet de la main : il disoit qu'il tueroit le premier qui approcheroit , & qu'il ne vouloit pas que sa belle-sœur dans sa folie se donnât en spectacle à tout le monde. Son véritable dessein étoit d'empêcher qu'on ne la secourût, afin de laisser au poison le tems de faire son effet.

Le Sieur des-Prats étoit absent, mais la femme, qui étoit chez elle, avoit une compagnie de plusieurs Demoiselles. La Demoiselle Brunel, femme du Ministre du lieu, remit adroitement à la Marquise une grande boette d'Orvietan, dont elle prenoit des morceaux, tandis que le Chevalier qui se promenoit en la gardant, lui tournoit le dos. Une de ces Demoiselles lui donna un grand verre d'au, qu'elle alloit avaler avec avidité pour soulager le feu que le Poison & l'Orvietan avoient allumé dans son corps ; mais le Chevalier, toujours ferme dans son inhumanité, s'opposa à ce soulagement, en cassant le verre

entre les dents de la Marquise, & dit à ces Demoiselles qu'elles lui feroient grand plaisir de n'être point les témoins des folies de la Marquise, ni de favoriser ses idées; qu'il étoit-là pour prendre soin d'elle, qu'il ne la quitteroit point qu'elle ne fût en meilleur état, & qu'elles pouvoient se retirer & se reposer sur lui.

La Marquise conçut alors le dessein de fléchir le Chevalier; & elle pria ces Demoiselles de la laisser en liberté avec lui, afin qu'elle pût agir plus efficacement. Les Demoiselles passèrent dans la chambre voisine.

Alors la Marquise toute éplorée se jetta aux genoux du Chevalier. „ Mon cher frere, lui dit-elle, ne révoquez vous point „ l'arrêt de ma mort, & ne pourrai-je point „ exciter dans vous aucun sentiment de pitié? Regardez-moi comme une étrangere „ qui vient implorer votre secours dans l'état où je suis réduite, & ne me refusez pas „ les sentimens d'humanité que vous auriez „ pour elle: je vous jure par ce qu'il y a de „ plus sacré, que j'oublierai le traitement „ que vous m'avez fait, & qu'il ne tiendra „ pas à moi que je ne l'interprête dans le „ monde comme vous le voudrez. Si je „ vous avois fait la moindre injure, je me „ soumettrois à subir de votre part la peine la plus cruelle. Au nom de Dieu, „ mon cher frere, pour toute grace je vous „ demande de me laisser aux portes de la „ mort, sans achever de m'ôter la vie ”.

Cette priere, soutenue de ce que la douleur a de plus touchant, & de ce que la beau-

beauté a de plus persuasif, trouva dans le Chevalier un homme inflexible, & ne fit qu'irriter sa cruauté. Il prit son épée qui étoit fort courte, il s'en servit comme d'un poignard. Il en donna deux coups dans le sein de la Marquise. Elle cria alors au secours en fuyant & gagnant la porte; il lui donna encore par derrière cinq coups de son épée, & l'ayant rompue, il lui en laissa le tronçon dans l'épaule.

Voilà quel est l'homme, conduit au comble d'une passion furieuse! le flambeau de sa raison est éteint, il est dépouillé de l'humanité, il n'a plus l'usage ordinaire de ses sens. Peut-on considérer l'homme sous une face plus humiliante? Ou plutôt, n'est-ce pas un homme entièrement anéanti par la passion?

Le Chevalier, après tous ces excès, va trouver l'Abbé qui gardoit encore la porte, & lui dit, *Retirons-nous, Abbé : l'affaire est faite.* Toutes les Demoiselles rentrèrent en foule dans la chambre. Elles furent consternées en voyant la Marquise étendue sur le carreau, nageant dans son sang. Elle avoit une respiration pressée, qui leur fit juger qu'elle étoit agonisante, elles étoient désespérées de n'avoir pas prévenu ce malheur.

Cependant, elles s'aperçurent qu'elle pouvoit encore être secourue; elles demandèrent par la fenêtre qu'on appellât un Chirurgien.

A ce bruit l'Abbé, jugeant que la Marquise pouvoit encore revenir, vint pour lui porter le dernier coup. Il approcha d'elle dans

de violens transports de fureur, il lui appuya son pistolet sur sa poitrine : le coup non seulement fit un faux feu, mais la Demoiselle Brunel le détourna en saisissant le bras de l'Abbé, qui, se voyant traversé dans son dessein, donna un grand coup de poing à cette Demoiselle à la tête, & jouant de son pistolet comme d'une massue, il alloit assommer la Marquise ; mais toutes ces Demoiselles fondirent sur lui comme des lionnes, en l'accablant de corps, & le conduisirent de la sorte jusqu'à la rue.

Elles vinrent ensuite secourir la Marquise : une d'entre elles, qui étoit experte dans la Chirurgie, étancha le sang des playes, après avoir ôté le tronçon de l'épée, encouragée par la Marquise, qui lui dit, pour avoir plus de force, d'appuyer son genou contre l'épaule blessée. On mit le premier appareil à ses playes, qu'on ne jugea pas mortelles. Dans le trouble où étoit le Chevalier, il n'adressa pas ses coups dans les endroits les plus dangereux. L'Abbé & le Chevalier profiterent des ténèbres de la nuit pour s'évader, il étoit plus de 9. heures du soir : ils arrivèrent à Auberas, une Terre du Marquis, qui est à une lieue de Gange.

Ils se reposèrent quelque tems ; ils se firent de grands reproches de n'avoir pas consommé leur crime, jusques-là qu'ils faillirent à s'égorger. Ils balancerent s'ils reviendroient achever le sacrifice de la victime : mais ils firent réflexion qu'ils courroient à leur perte, s'ils exécutoient ce dessein, & qu'ils seroient infalliblement arrêtés. Ils

ne

ne penserent plus qu'à se dérober au supplice qu'ils méritoient.

Les Consuls de Gange vinrent avec main-forte offrir leurs services à la Marquise, elle les accepta; ils posèrent une garde autour de la maison du Sieur des Prats. Dans les grands malheurs, je ne sçai par quelle fatalité les secours viennent souvent lorsqu'on n'en a plus besoin.

Bientôt cet horrible Assassinat se répandit par-tout, la Noblesse des environs vint témoigner à la Marquise la douleur qu'elle ressentait de son infortune; les Barons de Semenez & de Sinestous furent les premiers qui se présentèrent à elle, le cœur pénétré de ces tristes sentimens.

Le Baron du Tressan, Grand-Prevôt, se mit aux trousses des Assassins; mais, ils s'étoient embarquez sur mer proche d'Agde, vers cette plage qu'on nomme le Gras de Pataval. Nous verrons dans la suite ce qu'ils devinrent. Comment concilier l'impunité de tels Scélérats avec la Justice Divine, si on n'admettoit pas un autre Monde où elle exercera son empire? On envoya querir des Médecins & des Chirurgiens à Montpellier, la Marquise eut tous les secours nécessaires.

Le Marquis de Gange étoit à Avignon, lorsqu'on lui dit l'Assassinat de sa femme. Il ne s'étoit point attendu à l'exécution de cette sanglante catastrophe dans toutes ses circonstances: quoiqu'on ait lieu de juger qu'il eût tramé avec ses freres la perte de la Marquise, il avoit sans doute compté qu'on prendroit

droit la voye sourde du poison. Il témoigna une extrême horreur de l'action, & éclata contre ses freres en imprécations. Il jura qu'ils n'auroient point d'autre bourreau que lui. Il joua le rôle qu'il devoit jouer.

On remarqua qu'il différa son départ pour Gange jusqu'au lendemain après le dîner, quoiqu'il semblât qu'il ne pouvoit partir trop tôt pour voler au secours de la Marquise, s'il eût été innocent. Il vit quelques uns de ses amis à Avignon, il ne leur parla point de ce funeste accident ; ce qui est très singulier. Est-on affligé de quelque grand malheur, on ne peut pas contenir son affliction, on la raconte à tous ceux qui veulent l'entendre. Le Marquis se défioit peut-être de lui-même, & appréhendoit de se trahir en racontant cet Assassinat.

Il arriva à Gange, il demanda à voir la femme ; un Religieux l'annonça à cette Dame. Il fut reçu avec toutes les démonstrations de tendresse que pouvoit attendre le meilleur de tous les maris ; elle lui fit seulement quelques reproches sur ce qu'il sembloit qu'il l'avoit abandonnée.

Un pareil accueil, en le supposant coupable suivant tous les indices qui ont frappé le Parlement de Toulouse, est un des plus grands supplices qu'il pouvoit souffrir.

Après un attentat si noir, ne trouver que de la bonté & de la tendresse dans le cœur de la personne à qui on a attenté, c'est présenter un miroir à l'Auteur de l'attentat, où il se voit comme le plus scélérat de tous les hommes. La scène qui se passa dans le cœur

du

du Marquis, ne fut vûë que de Dieu seul, tant il sçut bien se composer le visage : semblable à ce Lacédémonien à qui un renard mordoit le ventre sans le pouvoir obliger à crier, le Marquis étoit déchiré cruellement par des remords, sans qu'il les manifestât.

La délicatesse de la Marquise fut si grande, que faisant réflexion qu'elle n'avoit pas mesuré les paroles avec lesquelles elle lui avoit reproché de l'avoir laissée à la merci de sa triste destinée, elle lui demanda pardon de ces reproches, & lui tendit la main de la maniere la plus tendre, & lui dit qu'il devoit plutôt imputer ces paroles à l'excès du mal qu'elle souffroit, qu'au défaut de l'estime qu'elle eût pour lui. Tout le monde admira la bonté du cœur de la Marquise, on voyoit même que la Religion n'en avoit pas tout l'honneur. Voilà encore un nouveau supplice pour lui, & un nouveau sujet à exercer sa dissimulation.

Il ôsa se prévaloir de cet excès de tendresse de la Marquise, pour lui demander qu'elle révoquât la déclaration qui confirmoit son Testament d'Avignon, parce que le Vice-Légat avoit refusé d'enrégister à la requête du Marquis le Testament qu'elle avoit fait à Gange.

Mais, elle répondit avec fermeté qu'elle ne vouloit point toucher à son Testament d'Avignon. Il y avoit bien de l'impudence au Marquis, pour ne rien dire de pis, de rouvrir à la Marquise une playe aussi douloureuse que celle que lui avoit causée son Testament de Gange, extorqué par ses Af-

assins ; cela réveillait des soupçons qui n'étoient déjà que trop véhémens contre lui : & on croit que la Marquise ouvrit alors les yeux , quoiqu'elle ne lui en témoignât rien , parce qu'elle ne voulut pas par pitié se démentir.

Le Marquis ne fit point venir dans la suite la conversation sur ce sujet , & continua de rendre ses soins à la Marquise dans la maison du Sieur des-Prats où elle étoit. La Marquise demanda avec instance d'être transportée à Montpellier , où elle seroit à portée de tous les remèdes ; mais son Médecin lui dit que ce transport ne se pouvoit point faire dans l'état où elle étoit , sans un danger éminent pour sa vie.

Madame de Rossan , Mere de la Marquise , accompagnée de quelques personnes de qualité d'Avignon , se rendit auprès de sa fille le lendemain du jour de l'arrivée du Marquis. Elle fut dans la dernière surprise de le trouver auprès de sa fille , & de le voir en bonne intelligence. Comme elle étoit persuadée qu'il étoit le Chef du détestable complot , elle ne pouvoit pas le souffrir auprès de la Marquise ; elle en frémissait d'indignation : elle ne resta que trois jours , & sa fille ne put jamais l'obliger à faire un plus long séjour , ne pouvant pas résister aux violens combats qu'elle éprouvoit dans son cœur.

Rien ne fut plus édifiant que les sentimens que la Marquise témoigna pour ses Assassins : elle déclara qu'elle leur pardonnoit de tout son

son cœur, & quelle immoloit sa vengeance à la Religion.

Elle voulut d'abord se munir de Sacramens de l'Eglise ; mais quel fut son étonnement, lorsque le même Prêtre, que ses Assassins lui avoient envoyé pour l'affister à la mort, se présenta à elle avec le Viatique à la main ! Dans le tems que son amour & son profond respect pour son Dieu s'excitoient, la défiance & la crainte de son Ministre occuperent son ame ; elle demanda qu'il partageât l'Hostie avec elle, de peur que sous le voile de cet adorable Mystere, on ne cachât un poison mortel. Pour la satisfaire, le Prêtre se communia avec la moitié de l'Hostie qu'il lui donna.

Ce fut alors qu'en présence de Dieu, que les Especes du Sacrement déroboient, elle protesta qu'elle pardonnoit à ses ennemis & à ses Assassins. Elle prit Dieu à Témoin de ses sentimens.

L'insensibilité avec laquelle elle reçut dans sa maladie le compliment que tout le monde lui fit, en lui disant, comme il étoit vrai, que jamais elle ne fut plus belle, prouve qu'elle avoit déraciné de son cœur cette envie de plaire, si naturelle aux personnes de son sexe, & l'orgueil que leur donnent leurs appas.

Elle s'occupoit à inspirer à son fils des sentimens de piété & de religion, persuadée que nulle école n'étoit plus propre à les imprimer que celle d'une mere qui est aux portes de la mort. Elle représente la vérité sans voiles ; la tendresse du sang s'unissant à la
cha-

charité chrétienne, lui inspire alors des paroles vives & animées, qui ne s'effacent jamais de l'ame d'un Enfant, & qui se retracent sans cesse avec l'idée d'une Mere mourante.

Elle combattit de toutes ses forces les sentimens de vengeance qui s'élevoient dans le cœur de son fils, & lui enseigna là-dessus la morale épurée de l'Evangile.

Le Parlement de Toulouse nomma M. de Catelan, Conseiller de ce Parlement, Commissaire *, pour se transporter à Gange, & interroger la Marquise. Dès qu'il fut arrivé, on lui dit qu'elle étoit assoupie, il ne put pas la voir ce jour-là : le lendemain il la vit, & fit retirer tout le monde pour conférer avec elle plus librement. Il n'oublia rien pour éclaircir parfaitement sa religion sur le crime horrible, dont la Justice demandoit la vengeance. Elle lui témoigna qu'elle étoit avec beau-

* C'est M. de Catelan, Seigneur de Masqueres, qui nous a donné un Recueil d'Arrêts de son Parlement en deux tomes in 4. Voici comme en parle Mre. Bretonier dans la Preface de son Recueil des principales Questions de Droit.

L'on ne sçauroit jamais assez louer un Magistrat qui prend la peine de recueillir les Arrêts rendus à son rapport, ou au jugement desquels il a assisté. Il est parfaitement instruit de l'espece, des circonstances, & des motifs. Quoique M. de Catelan n'ait pas assisté généralement à tous les Arrêts qu'il rapporte, il ne laissoit pas d'être bien instruit du fait & des circonstances. Il avoit, pour ainsi parler, un petit Sénat domestique, son Pere étoit Doyen du Parlement, son Frere étoit Président en la première, un Neveu Conseiller en la seconde, & un autre en la troisième des Enquêtes. D'ailleurs il a rempli dignement l'Office de Conseiller depuis l'année 1644. jusqu'en 1700. Il est mort, âgé de 82. ans,

beaucoup de répugnance à Gange, que plusieurs sujets de crainte se présentoient à elle, qu'elle souhaitoit d'être transportée ailleurs. Quand elle n'auroit eu que les tristes images des cruautés horribles qu'elle avoit souffertes dans ce lieu-là, cela seul auroit suffi pour frapper continuellement son imagination. M. de Catelan lui dit qu'on la satisferoit là-dessus, si sa santé le permettoit.

Son mal se redoubla, elle passa la nuit dans de cruelles douleurs. Le lendemain 5. Mai, sur les quatre heures du soir elle expira, environnée de plusieurs personnes qui fondoient en larmes; plusieurs de ceux qui ont assisté à un spectacle si touchant, l'ont regrettée depuis aussi vivement que la première fois.

Ainsi mourut la Marquise de Gange, que sa vertu & sa beauté rendoient une de ces merveilles de son sexe, qui paroissent de tems en tems sur la face de la Terre, comme des spectacles qui saisissent frappent, &, touchent en même tems. Auroit elle dû, avec des qualitez si propres à gagner tous les cœurs, être la funeste victime de deux Assassins? Ce sont de ces événemens que les Païens attribuent à une Divinité qui sommeille; mais où les Chrétiens, pénétrant dans l'avenir, voyent un autre Monde, où ce désordre sera réparé. Le Scélérat, qui a immolé la vertu, sera l'objet des vengeances de la Divinité; & le Vertueux, qui a été la victime, sera l'objet de la récompense.

Incontinent après cette mort, M. de Catelan ayant décrété le Marquis de Gange de

prise de corps, on l'arrêta dans son Château. Il dit qu'il étoit prêt d'obéir, que son dessein étoit d'aller poursuivre au Parlement les Meurtriers de sa femme. On mit le sceillé chez lui; on le conduisit dans la prison de Montpellier, où il arriva la nuit. Toute la Ville étoit aux fenêtres qui étoient fort éclairées, il fut exposé à toutes les huées de la populace, qui, le regardant avec horreur, l'accabla d'imprécations.

Toutes les Dames de Montpellier & d'Avignon sembloient envisager le desastre de la Marquise de Gange comme le leur, c'étoit un deuil public, & une désolation universelle; on auroit dit que tout le monde tenoit à cette Dame infortunée, non seulement par les liens de l'humanité, mais par ceux de la parenté la plus étroite; & l'on parloit de venger sa mort comme un malheur particulier à chaque famille.

On fit l'ouverture de son corps, on trouva qu'elle n'étoit point morte de ses blessures, mais des impressions du poison qui lui avoit bruté les entrailles, & noirci le cerveau. Il falloit qu'elle fût d'une constitution bien forte, pour avoir pu résister 19. jours à un violent poison. La Nature, en lui donnant la beauté, lui avoit donné en même tems un corps capable de la conserver longtemps, comme si elle eût voulu conserver ce spectacle sur la Terre pour bien des années. On espéra, pendant un certain tems, qu'elle guériroit; cette espérance flattoit agréablement tout le monde. On ne l'avoit jamais vû si belle, ni ses yeux plus brillans, ni plus d'é-

d'éclat dans son teint, ni la parole plus ferme; c'étoit une lumière, qui, prête à s'éteindre, ramassoit toute sa force.

La Dame de Rossan se mit en possession de tous les biens de sa fille. Elle déclara qu'elle alloit poursuivre le Marquis avec la dernière vivacité, jusqu'à ce que la mort de sa fille fût vengée: toutes ses paroles ne respiroient que son ressentiment.

M. de Catelan interrogea deux fois le Marquis, la seconde fois il le tint onze heures de suite: on le conduisit dans la prison du Parlement de Toulouse, le Procès s'instruisit avec beaucoup d'attention, & d'exactitude.

La Dame de Rossan publia un Mémoire contre le Marquis de Gange, dont voici le précis.

La postérité pourra-t-elle croire qu'un homme de condition, mari d'une Dame d'une rare beauté, & d'une vertu aussi rare, ait engagé ses freres à tremper leurs mains dans le sang de sa femme? Croira-t-on que la cupidité ait été le mobile d'une telle action, & que tandis que ce mari étoit dans une situation aisée, qu'il jouissoit de la dot, il ait voulu, aux dépens de la vie de son épouse, après avoir extorqué d'elle un Testament, réunir la jouissance à la propriété? Quelque incroyable que paroisse le crime, la preuve en est si évidente, que nos neveux étonnez, ne pouvant refuser de le croire, admireront cet excès, & regarderont les Coupables avec l'horreur qu'on a pour des monstres.

Mémoire
de la Dame
de Rossan
contre
le Marquis
de Gange.

On n'exposera point devant les yeux du Public toutes les circonstances du crime. Comment représenter la Marquise de Gange, à qui ses beaux-freres, disons plutôt ses bourreaux, donnent le choix de mourir par le feu, le fer, ou le poison, par une grace qui est un des plus grands raffinemens de cruauté? Comment la représenter, qui tâche en vain de fléchir ses Assassins, & qui, par toute l'éloquence de sa beauté, ne fait que les irriter & allumer leur fureur? Comment représenter cette rage avec laquelle l'un d'eux, impatient de la voir vivre, vient l'assassiner une seconde fois; & l'autre désespéré, parce que ce second Assassinat n'a pas encore abrégé ses jours, vient de nouveau lui porter le coup de la mort?

Tous les tableaux qu'on pourroit faire ici, ne seroient jamais si vifs que ceux qui sont gravez dans l'ame: ainsi, il est superflu de rapporter des faits dont tout le monde est parfaitement instruit. Le dessein de la Dame de Rossan, dans la vengeance qu'elle poursuit contre le Marquis de Gange, est de montrer qu'il est l'ame de cet Assassinat, & que c'est lui qui a guidé les bras de ses freres, & a conduit les coups qu'ils ont portez à la Marquise.

Ainsi, sans aucun autre préambule, elle va rassembler ses preuves.

Vainement le Marquis de Gange prétend se prévaloir de son absence du Château de Gange. Vainement dit-il, Nulle preuve littéraire & testimoniale ne s'élève contre moi. Vainement croit-il être à l'abri, parce que

la résolution qu'il a prise dans un conseil secret, n'est point manifestée, & que les Assassins s'étant évadés, on ne peut pas par la force des tourmens leur arracher la vérité.

Si on ne pouvoit convaincre les Criminels que par la preuve vocale, ou la preuve littéraire, que de crimes demeureroient impunis ! que de Criminels seroient à l'abri, parce qu'ils auroient pris la précaution d'écartier des Témoins, & de ne point confier au papier leur dessein criminel ? Les seuls Coupables imprudens succomberoient. Ceux qui gardent leur secret si religieusement, que si leur chemise le savoit, ils la brûleroient, afin de se servir de l'expression d'un Roi de Castille, échapperoient à la Justice.

Afin de pouvoir découvrir le crime, au défaut des preuves littérales & testimoniales, la Loi admet des présomptions dont il y en a de si fortes, qu'elles vont à la certitude, & qu'elles tiennent même dans les crimes lieu de preuves ; elle les appelle des *indices certains que le Droit admet, & qui n'ont pas moins de foi que les Actes authentiques* *.

Le Législateur dit ailleurs, qu'il met dans un même rang les Témoins irréprochables, les actes évidens, & les indices indubitables †.

Tel-

* *Indicia certa quæ jure non respuuntur, non minorem probationis quam instrumenta continent fidem.* Lib. 19. c. de rei vindic.

† *Sciatis cunctis Accusatores eam se rem deferre in publicam notionem debere, quæ munita sit idoneis Testibus, vel instructa apertissimis documentis, vel indicis ad probationem indubitatis, & tunc clarioribus expedita.* Lib. ult. c. de probat. v.

Telle est la présomption qu'on va employer. Premièrement, il est certain que l'Abbé & le Chevalier de Gange n'ont attenté à la vie de la Marquise, que pour assurer au Marquis la succession où il avoit été appelé par le dernier Testament qu'elle avoit fait. Avant que de partir pour Gange, elle avoit fait un Testament où elle avoit institué sa mere héritière, à la charge de rendre, quand il lui plairoit, la succession de la Marquise à l'un ou l'autre de ses Enfans. L'Abbé & le Chevalier, qui avoient formé le dessein de lui faire révoquer ce Testament, n'oublièrent rien pour s'insinuer dans son esprit par les dehors de la politesse & de l'honnêteté les plus engageans; l'Abbé employa le talent qu'il avoit de persuader. Dès que le Testament fut révoqué, & que la Marquise en eut fait un autre tel qu'on le souhaitoit, l'Abbé & le Chevalier exécutèrent le dessein qu'ils avoient formé de l'assassiner: il est donc constant que cet Assassinat ne fut tramé qu'afin de ne pas donner le tems à la Marquise de changer de volonté. Or, qui est-ce qui devoit recueillir le fruit du dernier Testament, n'étoit-ce pas le Marquis? Qui est celui qui est regardé comme l'Auteur du crime, si ce n'est celui qui en retire le profit? *Is fecit scelus, cui prodest*. D'ailleurs, n'est-il pas évident que l'Abbé & le Chevalier n'ont commis le crime que par l'ordre du Marquis? Auroient-ils assassiné la Marquise, si le Marquis ne les avoit pas chargés de cet Assassinat? Se seroient-ils exposés à être les objets de l'horreur & de la vengeance du

Mar-

Marquis gratuitement ? Que leur en revenoit-il ? Ne couroient-ils pas le risque d'être les victimes de la Justice, sans pouvoir s'y dérober que très difficilement, étant poursuivis par un Vengeur implacable ? Si par un grand bonheur ils échappoient à la Justice, ne falloit-il pas qu'ils traînaient leurs jours dans la misère & dans tous les maux qui l'accompagnent ? On ne commet les grands crimes que poussé par des passions excessives : les seules passions qui pouvoient animer ici l'Abbé & le Chevalier, ne pouvoient être que la vengeance & la cupidité. A l'égard de la vengeance, quelle injure leur avoit fait la Marquise ? Elle avoit méprisé leurs passions, ce mépris ne pouvoit que leur inspirer de l'estime pour sa vertu ; elle avoit fait plusieurs plaisirs essentiels au Chevalier. D'ailleurs, on a vu qu'ils n'avoient assassiné la Marquise, qu'après qu'ils avoient extorqué un Testament, tel qu'ils le souhaitoient en faveur du Marquis : donc, la vengeance n'a pas été le principe qui les a fait agir. Comment auroient-ils été poussés par la cupidité ? Dès qu'ils commettoient ce crime sans l'ordre du Marquis, dans quel abîme de misère ne se plongeient-ils pas ? Ne falloit-il pas que pour se souiller d'une action si noire, ils foulassent aux pieds les Loix divines & les Loix humaines, qu'ils violassent les Loix de l'Humanité, de la Nature, les plus fortes & les plus pressantes ; qu'il effaçassent ces caractères qu'elle grave dans tous les cœurs si profondément ; en un mot, qu'ils se transformassent en des tygres ? En supposant qu'ils

n'auroient point agi par ordre du Marquis, cet excès prodigieux de cruauté, non seulement se feroit commis sans cause, mais auroit précipité gratuitement ces Assassins dans un gouffre de malheurs. Au-lieu que dans le système véritable de cette action ordonnée par le Marquis, tout paroît possible : on voit des Assassins, qui, animez par la récompense qu'il leur a promise, s'exposent volontiers à la peine que mérite leur crime, parce qu'ils sont sûrs qu'ils ne seront pas poursuivis, ou qu'ils auront le tems de s'évader. On ne peut pas douter que la récompense n'ait été proportionnée au crime. Ils étoient sûrs d'ailleurs que dans quelque pays qu'ils allassent, sous quelque ciel étranger qu'ils vécussent, le Marquis leur feroit tenir tous les secours nécessaires pour vivre commodément. Il est donc bien démontré que cet Assassinat a été projeté, médité, & concerté avec le Marquis; qu'il l'a ordonné à l'Abbé & au Chevalier. Autrement, il faudroit supposer que, par un prodige contre l'ordre de la nature, l'Abbé & le Chevalier ont commis le plus horrible de tous les crimes de gayeté de cœur, pour se perdre, sans être animez par aucune passion, en un mot gratuitement. C'est supposer que la nature est entièrement renversée. Ainsi, l'on peut dire, quelque secret qu'ait été leur conseil où ils ont projeté ce crime horrible, qu'il est aussi certain que s'il avoit été public.

Seconde présomption. Avant que la Marquise eût fait le Testament où elle nommoit sa mere héritière, on tenta de l'empoisonner
avec

avec de l'Arſenic dans une Crème qu'on ſervit dans une collation ; ſi elle fût morte, le Marquis auroit eu la jouiſſance du bien de la Marquiſe, non ſeulement pendant la minorité de ſes enfans, mais juſqu'à leur émanſipation. Tous ceux, qui mangèrent avec elle de la Crème, en furent malades. On ne fit aucune perquiſſion du crime, & on laſſa au tems le ſoin d'aſſoupir cette affaire. Si le Marquis n'eût pas été coupable, n'auroit-il pas cherché les auteurs du délit, afin de les punir ? N'auroit-il pas craint pour lui-même d'être expoſé aux mêmes dangers ? Sa froideur, ſon inſenſibilité ſur un pareil accident, ſi capable d'émouvoir une perſonne intéreſſée, nous démontre évidemment, qu'il étoit le coupable. S'il a commis le premier crime, il a commis le ſecond.

Troisième préſomption. Un crime ſi horrible ne trouva dans ſon cœur aucun obſtacle à ſa cupidité. Il avoit pour la Marquiſe les ſentimens d'une haine féroce. Ne l'avoit-il pas, dans une querelle qu'il lui fit de gayeté de cœur, battue avec un Baudrier, & renfermée enſuite dans une Tour pendant pluſieurs jours, où elle tomba dans une eſpece d'apoplexie ? C'étoit par ces eſſais de cruauté qu'il ſe préparoit à la ſanglante catastrophe qu'il devoit faire jouer par ſes freres.

Quatrième préſomption. Les liens d'amitié, qui l'unifſoient avec ſes freres, prouvent encore qu'ils ont agi de concert : l'Abbé étoit en poſſeſſion de gouverner le Marquis abſolument, & le Marquis ne faiſoit aucune démarche ſans le conſulter. Perrette le

Prêtre, qui étoit visiblement d'intelligence avec les Assassins, avoit été Précepteur du Marquis, & il avoit sa confiance.

Cinquième présomption. L'intelligence de Perrette avec les Assassins est bien prouvée, puisque la Marquise ayant été empoisonnée, & s'étant jetée par la fenêtre pour s'évader, il jetta, dans le dessein de l'atteindre, une Cruche de terre qui l'auroit assommée, si elle lui fût tombée sur la tête. Afin de rendre son évasion inutile, il avertit l'Abbé & le Chevalier, qui coururent après elle.

Sixième présomption. C'est à Gange que cet Assassinat a été commis, parce que c'étoit dans cet endroit que le Marquis avoit un pouvoir absolu, & qu'il étoit le maître, par lui ou par ses émissaires, de commettre les plus grands crimes, sans qu'on les empêchât.

Septième présomption, qui est plutôt une vraie démonstration. Dès que le crime fut commis, qui fut le 17. Mai 1667., le Valet de l'Abbé de Gange se rendit à Avignon. On estime qu'il doit y avoir preuve au Procès, qu'il apprit au Marquis l'Assassinat; il usa d'une grande diligence, il fit le voyage dans une nuit. Qui peut douter que l'Abbé n'ait envoyé ce Valet? & qui peut par conséquent douter de l'intelligence du Marquis & de l'Abbé?

Huitième présomption. Le Marquis a-t-il fait la moindre poursuite en Justice contre les Assassins? Ne voit-on pas qu'il a craint, en prenant cette voye, de faire des poursuites contre lui-même?

Mais

Mais examinons la conduite du Marquis, dès qu'il eut appris cette funeste nouvelle; nous verrons que la vérité a trahi sa dissimulation. Il ne partit point le même jour qu'il fut informé de cet Assassinat, & il fut trois jours à se rendre à Gange; voyage qu'il pouvoit faire dans un jour, s'il eût voulu user de diligence. Un mari, qui n'auroit pas été d'intelligence avec les Assassins, n'auroit-il pas volé au secours de sa femme? Toutes ses pensées n'auroient-elles pas respiré la vengeance? Auroit-il donné le tems aux Meurtriers de s'évader? Conduit par sa tendresse & par sa douleur, ses passions n'auroient-elles pas été peintes dans toutes ses démarches? Le même jour le matin qu'il apprend cette horrible action, le soir il va voir ses amis, il ne leur ouvre point son cœur, il ne leur parle point de cet accident funeste. S'il n'eût pas été l'auteur du crime, auroit-il pu contenir son affliction? N'auroit-il pas répandu son cœur, gros de douleur, pour le soulager? N'auroit-il pas demandé conseil à ses amis? N'est-ce pas dans les grandes afflictions que l'on consulte ceux avec qui on est uni par les liens de l'amitié? Qui ne voit qu'il garda le silence avec ses amis, parce qu'il étoit embarrassé du personnage qu'il devoit jouer? L'honneur du monde & la bienséance l'obligeoient à montrer en public le visage d'un homme pénétré de douleur, & l'engageoient à en tenir les discours. Ce rôle qu'il, falloit feindre lui auroit coûté; pour se tirer de cet embarras, il aimait mieux ne rien dire. Arrivé à Gange, il joua la Comédie au-
près

près de sa femme, il représenta le mari affligé, désespéré; sa femme le reçut avec des marques de tendresse, elle parut sensible. Quelle confusion ne dut-il pas éprouver intérieurement, en voyant que sa barbarie avoit produit un pareil retour? Ne devoit-il pas avoir le cœur bien déchiré? Il oublie le rôle qu'il jouoit, & s'avise de demander à sa femme la révocation d'un Acte qu'elle avoit fait à Avignon, où elle avoit déclaré en présence des Magistrats qu'elle entendoit que le seul Testament, où elle avoit institué sa mere héritiere, subsistât. Ne falloit-il pas que son crime & sa cupidité l'eussent bien aveuglé? Quoi! la Marquise est assassinée après qu'on lui a extorqué un Testament qui révoquoit celui d'Avignon, afin qu'elle n'eût pas le tems de se retracter; on a oublié de lui faire révoquer la déclaration où elle confirmoit le Testament fait à Avignon, & le Marquis a l'imprudence, disons plutôt la noirceur, de lui rappeler le motif de l'Assassinat: dans le déplorable état où elle étoit, il rouvre ses playes les plus douloureuses, & il a le front par cette action de s'annoncer comme l'auteur du crime, l'approbateur de tout ce qu'ont fait l'Abbé & le Chevalier? Il faut s'aveugler, pour ne pas voir que dans cette action le Marquis est convaincu, & qu'il ne faut pas chercher ailleurs l'auteur du crime. Enfin, le Marquis a bû & mangé pendant quatre jours avec Perrette Prêtre; & il a dit dans son Interrogatoire que ce Prêtre étoit notoirement complice de l'Assassinat. N'est-ce pas une preuve manifeste qu'il

qu'il est l'auteur du crime, puisqu'après qu'il a été commis, il a bû & mangé avec le complice? Y a-t-il des preuves littérales & testimoniales qui puissent entrer en concurrence avec cette foule de présomptions convaincantes, qui, étant réunies, forment la plus parfaite de toutes les preuves? D'ailleurs, il y a ici un corps de délit; & suivant le principe, l'Accusé, contre lequel s'élèvent plusieurs présomptions, est reconnu coupable quand il y a un corps de délit. Que reste-t-il à faire à la Dame de Rossan, après qu'elle a démontré que le Marquis est l'auteur du crime, que de demander vengeance à la Justice? Quelque ardeur que lui inspire sa tendresse pour sa fille, elle fait que le devoir de la Cour lui inspire des sentimens aussi vifs que les siens: ainsi, après cette démonstration, & qu'elle s'est écriée, Voilà le Coupable! elle n'a plus rien à dire.

A l'égard de l'Abbé & du Chevalier de Gange, ils ont été convaincus avant que d'avoir été accusez: le Ciel, qui a éclairé leur crime lorsqu'ils le commettoient, s'il ne les a pas foudroyez, c'est qu'il a voulu réserver leur punition à la Justice.

Le Marquis de Gange répondit par une Requête si succinte, que les écritures du Palais n'ennuyeroient jamais, si elles n'a-
Réponse
du Mar-
quis de
Gange.

Il dit qu'ayant le malheur d'avoir deux freres qui ont attenté à la vie de sa femme, & d'une femme qu'il aimoit tendrement, ils l'ont fait périr d'une mort violente; & que, pour comble de malheur, on l'accuse d'être
l'au-

l'auteur de ce crime qui fait frémir la nature. Son innocence accablée, & confondue n'a pas la force de se défendre : tout ce qu'il peut dire, c'est qu'on ne lui oppose que des indices & des calomnies. Voilà les armes dont se sert contre lui.

Les indices ne sont envisagés par les personnes qui font usage de leur raison, que comme des possibilités, cela peut être, ou ne pas être. Condamna-t-on jamais un Accusé sur des possibilités ? Ne doit-on pas sur une possibilité plutôt présumer l'innocence, que le crime ? Quelle innocence seroit à l'abri, si on lui faisoit son Procès sur des conjectures ? Le grand nombre des conjectures ne s'entre-présent aucune force & aucune lumière ; plusieurs faits obscurs & incertains ne peuvent jamais éclairer. A l'égard des calomnies, telle est l'Histoire de l'empoisonnement de la Crème, & du mauvais traitement qu'on suppose qu'il a fait à la Marquise. On n'apporte de ces faits aucune preuve, & on n'en peut point apporter, parce qu'ils sont très contraires à la vérité. On n'en dira pas davantage : l'innocence du Marquis laisse sa défense à Dieu, à la Vérité, à la Justice, & aux Lumières des Juges.

Le Cri public s'élevoit hautement contre le Marquis : cependant son Factum, quelque court qu'il fût, fournit une grande matière de réflexions aux Juges.

Mais, comme ils étoient persuadés intérieurement qu'il étoit coupable, & qu'ils ne croyoient pas voir dans les preuves le degré
né-

nécessaire pour le convaincre entièrement, n'osant pas le condamner à une peine capitale, ils prononcèrent le 21. Août 1667. que *l'Abbé & le Chevalier de Gange, pour les Cas résultans du Procès, étoient condamnés à être rompus vifs; le Marquis de Gange leur frere à un bannissement perpétuel, dégradé de Noblesse, ses biens confisqués au Roi, le Prêtre Perrette, après avoir été dégradé par la Paisance Ecclésiastique, condamné aux Galeres perpétuelles: il fut attaché à la chaîne, & mourut en chemin. Toutes les Dames murmurèrent hautement contre les Juges, parce qu'ils avoient condamné le Marquis à un supplice qui leur paroissoit trop doux. Ce murmure fut peut-être cause que le Marquis de la Douze, qui fut accusé quelque tems après d'avoir empoisonné sa femme, fut condamné à une peine capitale: il y avoit contre lui des indices violens, ainsi que contre le Marquis de Gange.*

Le Marquis & le Chevalier se rendirent à Venise: ils demanderent à la République de servir contre le Turc dans Candie, Capitale d'une Ile dans l'Archipel, à laquelle elle donne le nom; elle étoit assiégée par les Turcs depuis 22. ans *. On accepta leur service, & on les fit passer dans cette Ile, où ils se signalèrent. Le Chevalier fut tué peu de tems après d'un éclat de Bombe; & le Marquis ne lui survécut pas beaucoup, puisqu'il fut enterré peu de jours ensuite dans une Mine, qu'on fit jouer sous lui dans un dehors de la Place: mort trop glorieuse pour deux hommes fouillez de l'infamie d'un grand

Arrêt du Parlement de Toulouse, qui condamne les Auteurs du Meurtre de la Marquise de Gange.

Destinée des Auteurs du Meurtre.

* Elle étoit autrefois appelée l'Ile de Candie. elle fut prise en 1669. Ce n'étoit plus qu'un tas de ruïnes.

Bon mot
du Maré-
chal de
Villars.

grand crime. A en juger par les idées du Maréchal de Villars, une telle mort est très heureuse: ayant appris dans sa dernière maladie, que le Maréchal de Berwick avoit eu la tête emportée d'un boulet de Canon au Siège de Philisbourg où il commandoit, il s'écria: *M. de Berwick a toujours été très heureux!*

A l'égard de l'Abbé de Gange, il se réfugia en Hollande auprès du Comte de la Lippe, Souverain de Viane, qui est une Terre à deux lieues d'Utrecht: il y connut un Gentilhomme ami du Comte, qui le présenta à ce Seigneur comme un François d'un mérite distingué: il changea de nom, & embrassa la Religion Protestante.

Le Comte, dans la conversation, lui trouvant l'esprit très orné, & enrichi de belles connoissances, & très versé dans les Belles-Lettres, lui confia l'éducation de son fils aîné, qui avoit neuf ou dix ans. Par les sentimens qu'il inspira à son élève & par les soins qu'il prit de le cultiver, il en fit un Prince accompli. Il gagna l'estime du Comte & de la Comtesse, & de toute la Maison de ce Prince; il cachoit avec grand soin sa naissance, & se déroboit là-dessus à la curiosité, à laquelle il ne daignoit pas donner le change; de sorte qu'il laissoit à penser que sa naissance étoit obscure & inconnue. Il avoit un fond de chagrin, qui le rongeoit intérieurement. Des François réfugiés, voulant s'établir à Viane, & y bâtir des maisons, en demanderent permission au Sieur de la Fare, Chef de Justice du lieu, qu'on

qu'on appelle le Droffard: il leur dit qu'il falloit s'adresser au Comte, & que le crédit du Sieur de la Martelliere; c'étoit le nom qu'avoit pris l'Abbé de Gange, ne leur nuirait point auprès de ce Seigneur. Mais, ce nouveau Protestant, craignant que si des François s'établissoient à Viane, il ne vint à être reconnu, détourna le Comte d'accepter la proposition de ces François réfugiés. Son crédit s'augmenta tellement auprès du Comte & de la Comtesse, qu'ils ne faisoient aucune démarche sans le consulter. Il devint amoureux d'une jeune Demoiselle très aimable, alliée à la Comtesse. Il lui inspira sa passion, & il aspira à l'épouser. La Comtesse, quelque estime qu'elle eût pour le Sieur de la Martelliere, ne put pas approuver ce mariage; elle dit à la Demoiselle qu'elle ne le souffriroit jamais. Le Sieur de la Martelliere, lui dit-elle, est très honnête homme, il a du mérite; mais c'est une espece de Melchisedech: depuis qu'il est auprès de nous, nous n'avons pu découvrir ce qu'il est, & nous ne pouvons le soupçonner que d'une basse naissance, puisqu'étant d'une Nation à qui les hyperboles ne content guères, il n'a pas ôsé encore se dire Gentilhomme: ses manières sont nobles, ses sentimens sont beaux, tout cela ne doit pas vous engager à vous mesallier; quand il nous quittera, on lui donnera une récompense proportionnée à ses services, mais on n'intéressera point en sa faveur la gloire de la Maison. La Demoiselle n'osa rien repliquer, mais elle ne changea pas la

résolution qu'elle avoit prise d'épouser le
 Sieur de la Martelliere. Elle lui rapporta cet-
 te conversation; après y avoir bien pensé,
 il prit, pour un homme d'esprit, un très
 mauvais parti: il semble que les lumières ne
 servent souvent à ceux qui en sont doués,
 que pour les égarer. Il crut qu'en découvrant
 sa naissance, le mariage seroit agréé, & il
 se flatta que l'estime qu'il avoit acquise, sur-
 monteroit l'horreur que son secret connu
 inspireroit. Dans cette confiance, il deman-
 da une audience à la Comtesse; dès qu'il
 fut seul dans son cabinet avec elle, il se jeta
 à ses pieds: Madame, lui dit-il, je m'étois
 flatté jusqu'ici que Votre Altesse m'honore-
 roit de sa bienveillance, cependant c'est elle
 qui s'oppose aujourd'hui à mon bonheur.
 Mademoiselle de*** me fait l'honneur de
 me vouloir du bien: que vous ai-je fait, Ma-
 dame, & que peut-on me reprocher depuis
 plusieurs années que j'ai l'honneur d'être à
 votre service? Elle lui répondit: Mon époux
 & moi sommes très-contens de vous; mais
 rendez-vous justice, bornez-vous à des de-
 mandes qui vous conviennent, vous aurez
 lieu de vous louer de notre reconnoissance,
 & ne vous oubliez pas jusqu'à prétendre une
 alliance à laquelle nous ne consentirons
 point. Avons-nous pu jusqu'ici savoir votre
 naissance, & ne nous avez-vous pas donné
 lieu, par le mystère que vous faites, de croire
 qu'elle est très obscure? Madame, dit alors
 le Sieur de la Martelliere, si je pouvois me
 faire connoître à Votre Altesse, sans encou-
 rir votre indignation, elle verroit bien que

ce n'est pas par ma naissance que je suis indigne de l'honneur où j'aspire : oui, Madame, vous en serez convaincue, quand vous saurez que je suis ce malheureux Abbé de Gange dont le crime est trop connu, pour que son nom ne le soit pas : j'ai fait une pénitence très austère ; & depuis l'honneur que j'ai d'être à votre service, j'ai marqué par ma conduite des sentimens bien opposés à cette horrible action, dont je frémis toutes les fois que j'y pense. Quoi ! s'écria la Comtesse, vous êtes cet abominable Abbé de Gange pour lequel j'ai eu tant d'horreur ? Ciel ! quel monstre ai-je eu chez moi ? à qui avons-nous confié l'éducation de notre fils ? Je suis toute saisie d'épouvante, quand je pense qu'il a été dans des mains aussi barbares. Le Comte de la Lippe eut de pareils sentimens, quand il eut découvert le mystère ; peu s'en fallut qu'il ne le fit arrêter ; & ce ne fut qu'aux prières de son fils qu'il suspendit son indignation. Il fallut que le Sieur de la Martellière quittât Viane au plus vite. On lui intima bien la défense de se jamais présenter devant le Comte & la Comtesse : elle trembloit toutes les fois qu'elle pensoit au risque qu'elle croyoit avoir couru ; cependant le jeune Comte n'avoit appris de son Gouverneur qu'une morale très épurée, qu'il voyoit confirmée par l'exemple de celui qui la lui inspiroit. Le Sieur de la Martellière se retira à Amsterdam, où il fut Maître de Langues : son Amante l'y alla trouver, il l'épousa en secret. Le jeune Comte eut la générosité de lui faire tenir des secours qui l'aiderent à sub-

sister ; il jouit dans la suite des biens que lui apporta sa nouvelle épouse. Sa bonne conduite le fit admettre dans le Consistoire des Protestans ; il mourut quelque tems après parmi eux en bonne odeur. Un de ses amis à qui il s'étoit découvert, a dit qu'il lui avoit confié que la Marquise de Gange se présentoit souvent à lui, telle qu'elle étoit lorsqu'il lui présenta à choisir le feu, le fer, ou le poison ; il croyoit la voir réellement, & alors il se sentoit déchiré par de cruels remords : il disoit qu'on ne pouvoit pas éprouver une synderese plus terrible & que ses entrailles en frémissaient d'horreur.

Traits
histori-
ques con-
cernant
le fils &
la fille
du Mar-
quis de
Gange.

La fille du Marquis de Gange épousa en premières nœces le Marquis de Perraud qui étoit plus que septuagenaire, & qui avoit été autrefois Amant de sa grand'mere qu'il avoit failli à épouser. Madame de Perraud fut un modèle de vertu ; elle épousa en secondes nœces le Comte du*** jeune homme très aimable, & quoique ce mariage fût très assorti, elle eut une intrigue amoureuse, selon Madame Dunoyer, que la malignité a choisi elle-même pour Historienne.

Il est, comme à la vie, un terme à la vertu.

Les Espagnols, quand ils racontent quelque trait de bravoure d'un guerrier, disent : Il fut brave ce jour-là ; pour nous apprendre que la bravoure est journalière ; on peut à plus forte raison porter ce jugement de la vertu de certaines Dames, puisque souvent el-

elles ne la doivent qu'à l'antipathie ou à l'indifférence qu'elles ont pour les cavaliers qui leur rendent des soins ; s'en présente-t-il un qui ait l'art de plaire, l'austérité de leur vertu s'évanouit.

Le jeune Marquis de Gange se fit estimer dans le service où il fut Capitaine de Dragons, & fit voir par ses sentimens qu'il étoit bien éloigné de ressembler à son pere ; on auroit dit, qu'à cause de cette dissemblance on affectoit de l'en estimer davantage. Rien n'est plus injuste que l'opinion qui fait rejaillir l'infamie d'un pere sur un fils ; elle doit être attachée au crime & non à la personne, & un cœur vertueux du fils d'un pere infâme, a droit à l'estime des honnêtes gens. On raconte que le jeune Capitaine de Dragons ayant reçu ordre de dragonner les Huguenots à Metz dans le tems que l'exercice de leur Religion étoit aboli dans le Royaume, on mit Garnison chez un Orfèvre qui avoit une belle femme dont le Capitaine étoit amoureux : elle se vit exposée à toute la fureur de ces Missionnaires bottez qui vouloient l'obliger d'aller à la Messe ; elle soutint ce choc, résoluë de ne point changer de Religion : à la fin elle imagina un expédient pour se mettre à l'abri des Dragons en demeurant Huguenotte. Elle demanda à parler au Marquis de Gange, les Dragons n'osèrent refuser de l'aller chercher, il vint : dès qu'elle le vit, Marquis, lui dit-elle, vous avez dit que vous m'aimiez, voulez-vous me le prouver ? donnez-moi les moyens de sortir du Royaume, &

pour récompense de ce service, que votre amour en imagine le prix. Non, Madame, dit le Marquis, je ne me prévaudrai point de votre situation; je serois au comble de mes vœux si vous accordiez à ma tendresse ce que je pourrois obtenir de vous dans l'extrémité où vous êtes; mais je me reprocherois toute ma vie d'abuser de votre état: je vais vous en délivrer; je ne vous demande pour récompense, que la grace de penser quelquefois à moi. Après cela, il trouva des expédiens pour la faire sortir de nuit de sa maison & de la Ville, il la fit conduire en sûreté sur les frontières, malgré le risque qu'il couroit en lui rendant un service de cette nature. Ne doit-on pas admirer la conscience de cette femme, qui se plie à un adultere, plutôt que de changer de Religion? Voilà la façon de penser des femmes entêtées dans un parti qu'elles ont pris. Dans la nécessité où la femme de l'Orfèvre croyoit être de se damner, elle voulut du moins choisir la manière qui lui parut la plus agréable. Admirez la générosité du Marquis, dont la morale étoit bien différente de celle des gens du monde; convenons qu'il avoit bien purifié dans ses veines le sang de son pere.

Morale
corrom-
pue qu'on
réfute.

Cette Histoire me rappelle le trait d'une Coquette, mais de ces Coquettes dont tout le mérite est dans la plus belle écorce du monde; de beaux yeux, un beau teint, des traits piquans, une belle peau, une taille bien prise, voilà quelle étoit l'enveloppe de cette ame corrompue. Cette Coquette, dis-

dis-je, écrivit à un grand Seigneur qu'elle le prioit de lui prêter 400. pistoles; qu'elle laissoit à son imagination le soin de lui prescrire la reconnoissance qu'elle devoit avoir. Le grand Seigneur, qui étoit fort jeune, lui envoya les 400. pistoles, & lui manda qu'il la quittoit de la reconnoissance. Un Petit-Maître, plein d'une curiosité vive, auroit volé au rendez-vous; mais un honnête homme fait halte à sa passion. On me permettra de dire ici ce que j'ai dit ailleurs sur la maxime du monde corrompu, qui vient à propos de ce sujet: un jeune homme, qui résistera à l'occasion de triompher de la pudeur d'une jolie femme, passera pour un sot. La Fontaine jette dans un Conte un ridicule sur ceux à qui cette victoire échappe. Je ne dis pas qu'il est surprenant que dans une Religion comme la nôtre, une pareille opinion tyrannise les esprits. Mais, examinons ce sentiment-là indépendamment de la Religion; partageons toutes les femmes en deux Classes; en Sages & en Coquettes: excluons les Débauchées, dont il ne s'agit point dans cette thèse. A l'égard des Sages chez qui la vertu & l'innocence sont sur le point de désertir, parce que le charme d'une passion violente, secondée par des desirs vifs & inquiets, prend le dessus: peut-on faire cas d'un homme qui dépouille une femme de sa sagesse? La hardiesse de cet homme, disons-le, son effronterie, son impudence, doivent-elles mériter des éloges? La foiblesse qu'il a de se laisser vaincre par sa passion, est consa-

crée par de beaux noms, tandis que le courage & la fermeté d'un homme, qui s'élève au-dessus des mouvemens de la nature, seront méprisés. La victoire de la chair sur l'esprit sera préférée à celle de l'esprit sur la chair. Quelle erreur, quelle extravagance ! Une belle femme veut se livrer au desir d'un homme, qui, en se surmontant, lui ranime sa pudeur mourante, & lui rappelle l'honneur de son sexe ; & cet homme sera deshonoré ? Le flambeau de la Religion est donc éteint ; que dis-je ? j'ai promis de ne pas toucher cette raison-là ; le flambeau qui doit éclairer l'honnête-homme, ne jette donc plus aucune lumière ? A l'égard des Coquettes, elles méritent le mépris d'un honnête-homme, les cœurs même corrompus en conviennent. Un homme, qui résiste aux occasions qu'elles leur offrent, fait exactement la charge d'un honnête-homme. Selon le monde, vaincre de pareilles femmes, c'est une victoire honteuse. Il n'y a pas une grande différence entre les avantages qu'on a sur elles, & ceux qu'on remporte sur les femmes débauchées. Le fond du cœur de ces deux especes de femmes est également gâté. Dans les premières, le venin n'a pas encore tout-à-fait gagné les dehors, au lieu que tout est infecté dans les dernières ; elles ont les mêmes principes de libertinage. Quelle gloire de vaincre une femme qui ne considère dans vous que vos richesses, ou si elle est esclave de son plaisir, qui ne re-

gar-

garde dans vous que l'homme, & ferme les yeux sur toutes vos autres qualitez les plus brillantes? Si l'on appelle conquête, l'avantage que l'on a de soumettre ces sortes de femmes, on peut être Conquérant à bon marché. Il est certain que les petits-maîtres, je veux dire ceux même qui n'ont aucun principe de morale, méprisent les Coquettes, estiment ceux qui leur résistent, se condamnent eux-mêmes lorsqu'ils se laissent éblouir par leurs charmes. Il n'est donc plus question dans cette thèse que des femmes sages : revenons à elles. Les hommes ne s'accorderont-ils jamais avec eux-mêmes? Tandis qu'ils attacheront l'honneur des femmes à conserver leur vertu, leur innocence, ils voudront attacher l'honneur des hommes à perdre ces trésors là? Y aura-t-il une autre morale pour la femme que pour l'homme? Non sans doute, elle sera toujours la même. Le libertinage prévaut dans l'homme; le sexe, plus ferme, conserve ses principes, il condamne ses faiblesses; l'homme veut autoriser les siennes: mais il n'apperçoit pas les contre-coups des éloges qu'il donne à la vertu des femmes. Que cette femme a été estimable jusqu'au moment qu'elle s'est laissée séduire! N'est-ce pas dire au même tems, que l'homme qui l'a corrompu, est méprisable? Iroit-on jusqu'à soutenir que la vertu dans la femme consistera à vaincre les mouvemens de la chair, tandis que la vertu de l'homme consistera à leur obéir? si cela est, je rends les armes.

Voici ce que j'ai dit ailleurs sur le même sujet, en relevant l'idée de Madame de Villedieu qui a imaginé dans la Fable d'Actéon que ce Chasseur avoit été changé dans un animal cornu, pour le punir de n'avoir pas profité de l'occasion que lui offroit Diane qu'il avoit surprise dans le bain.

Les principes de la morale d'un honnête-homme veulent qu'on mesure l'estime qu'on doit avoir d'une femme à sa sagesse, & l'on veut en même tems qu'un homme soit deshonoré lorsqu'il laisse échapper cette occasion de lui enlever ce trésor; quelle contradiction! Vous ne pouvez pas estimer une femme vertueuse, que vous n'estimiez celui qui ne veut pas lui enlever le bien que vous prizez. Comment pouvez-vous estimer un homme qui a rendu une femme l'objet de votre mépris? Comment a-t-il pu travailler à la rendre méprisable, sans le devenir lui-même? Comment aimez-vous la vertu dans une femme, & le vice dans un homme? Comment rassemblez-vous tout à la fois l'estime pour la vertu, & pour le vice qui lui est opposé? Quelle énigme que votre cœur, qui le pourroit expliquer? Madame de Villedieu, si célèbre par ses Ouvrages galans, n'a-t-elle pas outré la galanterie dans sa Fable d'Actéon, & n'a-t-elle pas oublié les bienséances de son sexe? Son esprit sans doute est allé plus loin que son cœur.

Le jeune Marquis de Gange m'a conduit

à un écart, où je me suis laissé aller d'autant plus volontiers, qu'il s'agissoit de l'instruction de mon Lecteur, & que j'ai été ravi de soulager l'indignation que j'ai toujours sentie au fond du cœur contre une maxime si fausse, si corrompue, adoptée par les gens du beau monde.





FILLE

QUI PERD SES DENTS

dans le grand Remede, &
qui prend à partie son Chi-
rurgien.

Ce *Factum* de ma façon eut un grand succès ; qu'une pareille Bagatelle ne méritoit pas. L'Avocat de Marie Auton, qui étoit un habile Jurisconsulte, me laissa le champ libre. Il n'étoit point exercé dans le badinage dont cette matière est susceptible. Mon amour-propre aime mieux croire que c'est par cette raison qu'il garda le silence, que de penser qu'il ne m'a pas jugé un Adversaire digne de lui.



M E M O I R E

*POUR le Sieur Guillaume de
la Roquette, Chirurgien Juré à
Paris,*

CONTRE Marie-Anne Autou.

ETre payé d'ingratitude pour la guérison parfaite d'une maladie dangereuse; pour récompense des soins qu'on s'est donnés, recueillir un Procès & des Injures: tel est le sort du Sieur de la Roquette. Quelque sensible qu'il soit à un procédé si odieux, il souffre encore davantage d'être obligé, par la nécessité d'une défense légitime, de dire ce que le devoir de sa Profession l'obligeoit de taire. Après tout, seroit-il plus religieux sur le secret que Marie Autou lui a confié, qu'elle ne l'est elle-même? Et puisqu'elle le publie à la face de la Justice, ne le dispense-t-elle pas de le garder? Cependant, le Sieur de la Roquette, quoiqu'autorisé par toutes ces raisons, a balancé long-tems s'il révéleroit une

310 FILLE QUI PREND A PARTIE
une Histoire scandaleuse, qu'il vouloit en-
févelir dans un profond silence.

Que Marie Autou, deshonorée par ce récit, ne s'en prenne qu'à elle-même. Elle accuse le Sieur de la Roquette de lui avoir persuadé, aux dépens de la vérité, qu'elle avoit une maladie honteuse. Elle lui demande des dommages-intérêts, à cause des ravages qu'un Remede violent a faits dans sa bouche. N'est-il pas contraint, pour se justifier, de mettre au grand jour de la Justice la vérité qui le blanchit, & qui noircit en même tems son Adversaire? S'il avoit une autre voye pour se défendre, il auroit été ravi de l'embrasser.

Marie Autou, qui a arboré ce dernier nom, après en avoir porté successivement plusieurs autres, sentant au dedans d'elle-même le progrès d'un venin pernicieux, douta, on est forcé de le dire, si ce poison n'étoit pas le plus triste de tous les présens de Venus; ou, afin de parler plus chrétiennement, si elle n'éprouvoit pas un mal qui est la juste peine du crime; mal, qu'on craint de nommer. Elle avoit bien des raisons pour convertir son doute en certitude; mais comme elle aimoit à se flatter, elle ne vouloit point aller au-delà du soupçon. Tout cède enfin à la nécessité de guérir un mal funeste: elle alla à conseil, elle fut aussi hardie à révéler au Sieur de la Roquette les suites du crime, qu'elle avoit été hardie à le commettre. Il eut bientôt dissipé son doute affecté, quand il eut vû les deux ulcères qu'elle avoit à la gorge, causez par une humeur âcre qui ré-
sif-

fiftoit à tous les Remedès, & qu'il eut observé d'autres symptômes qui trahissoient le mal caché, après qu'elle eut passé inutilement en deux diverses fois par les bains, il fut obligé de lui annoncer la pénitence salutaire qu'elle étoit forcée de subir, en souffrant l'épreuve d'un Remede violent, dont l'activité poursuit le mal comme son ennemi dans tous les coins & recoins, & lui fait la guerre jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement extirpé. Elle s'exposa au Remede avec le même courage avec lequel elle avoit affronté le mal. Si on pouvoit lire dans le cœur du Sieur de la Roquette, on verroit combien ce récit lui coûte à faire. Pourquoi faut-il que sa défense soit attachée à la nécessité de faire de pareilles peintures ?

Le Mercure, puisqu'il faut l'appeller par son nom, trouva un ennemi si opiniâtre dans un venin envieux, habitué, & nourri par les desordres de la Malade, qu'il fut obligé de faire des ravages pour lui faire quitter la place. La bouche de Marie Autou a été démenublée. Elle dit dans sa plainte, que sa bouche en est bridée. Elle fait une image si vive du dégât, qu'elle nous persuade qu'elle est bien plus sensible à la perte de ses charmes, qu'à la honte de la maladie. A ces tristes accidens près, que l'Art du Chirurgien n'a pu sauver à la Malade, elle est parfaitement guérie, & elle l'a si bien reconnu, qu'elle dit dans sa plainte qu'elle a donné en paiement au Sieur de la Roquette 220. livres.

Quoiqu'elle soit délivrée d'un mal qui me-

322 FILLE QUI PREND A PARTIE
naçoit ses jours, & qu'elle doive la vie à son
Chirurgien; pour le récompenser, elle lui a
intenté un Procès, où elle demande la resti-
tution de ce qu'elle a payé, la nullité d'un
Billet qui contient le reste de ce qu'elle doit,
& une pension alimentaire, ou 20000. livres
de dommages-intérêts. Voilà le prix auquel
elle met les charmes qu'elle a perdus; com-
bien donc les estimeroit-elle, si leur usage
n'en eût pas diminué la valeur, & n'en eût
pas terni cette première fleur dont l'imagina-
tion se fait une idée si séduisante? On ne sçait
ce qu'on doit le plus admirer, ou son extrê-
me ingratitude, ou la hardiesse excessive avec
laquelle elle ose s'annoncer pour ce qu'elle
est. Jusqu'où pousse-t-elle le violement des
règles de la bienséance & sa sensibilité à la
perte de ses charmes, puisqu'elle compte
pour rien de sacrifier les restes d'une répu-
tation délabrée, & d'apprendre au Public
qu'elle a le cœur le plus mauvais & le plus
injuste? Veut-elle qu'on croye que ses char-
mes étoient ce qu'elle avoit de plus cher, &
qu'elle n'a plus rien à perdre après les avoir
perdus? Elle oblige le Sieur de la Roquette
à vaincre la répugnance extrême qu'il avoit
à la couvrir publiquement de confusion. El-
le allègue que ce Chirurgien lui a persuadé
qu'elle avoit cette maladie honteuse dont on
aime mieux laisser deviner le nom que de le
dire, & elle soutient hardiment qu'elle n'en
étoit pas atteinte. Comment le Sieur de la
Roquette lui auroit-il persuadé qu'elle étoit
empoisonnée, si elle n'eût pas jugé elle-mê-
me qu'ayant bû le poison si souvent, il étoit
mo-

moralement impossible qu'elle n'en fût pas infectée ? Vient-on une autre figure ? Un homme à la guerre qui vient d'essuyer un grand feu, peut bien douter s'il est blessé. Tel, & mieux fondé encore, étoit le doute de Marie Autou.

Pourquoi, dès que le Sieur de la Roquette lui annonça la maladie, trouva-t-il beaucoup de créance dans son esprit ? C'est que les deux ulcères à la gorge, qu'elle n'avoit pu guérir, lui confirmoient cette triste vérité ; d'autres symptômes de son mal lui en rendoient le même témoignage. A la voix du Chirurgien, qui se joignoit à celle de ces Témoins muets dont le silence étoit si parlant, elle entra alors dans elle-même, & ne put s'empêcher d'admirer la Justice de Dieu.

Réunissons toutes les présomptions. Les preuves du dérèglement de Marie Autou se tirent de sa dépense malgré son indigence, assortie à la bassesse de sa naissance * : qui ne voit que deshéritée par la fortune, elle a retrouvé son patrimoine dans l'art de faire valoir ses appas ? La preuve résulte encore de ses fréquens changemens de nom & de quartier, comme si elle pouvoit par-là faire croire qu'elle a changé de vie & de mœurs ; de la consultation qu'elle a demandée au Chirurgien, consultation qui n'a jamais été demandée par une Vestale.

Dès qu'elle est caractérisée par ses dérèglemens, ne porte-t-elle pas son reproche avec elle, parce qu'on juge que les personnes de cette classe n'ont pas plus de respect pour la vérité que pour la pudeur ?

* Elle est fille d'un Savetier.

Voilà d'un côté une fille dérégée, qui a pratiqué les voyes de contracter la maladie qui est l'objet du Procès; qui a déclaré qu'elle doutoit si elle en étoit atteinte, puisqu'elle est convenue qu'elle est allée consulter là-dessus le Sieur de la Roquette; qui porte à sa gorge deux ulceres, & qui a plusieurs autres Témoins de son mal. D'un autre côté, un Chirurgien dont la probité n'a jamais été entamée, pas même soupçonnée; un Chirurgien, qui exerce sa profession, il l'ose dire, avec honneur; qui ne se détermine qu'après avoir vû que les bains, qu'il a fait prendre en deux diverses fois à la malade, sont inutiles. Elle n'ignoroit pas les expériences heureuses que le Sieur de la Roquette avoit faites sur des personnes entichées du même venin: ce Chirurgien, parmi ceux qu'il a guéris, peut bien avoir remedié aux cruelles faveurs qu'elle avoit accordées, & arrêté la contagion de l'amour funeste qu'elle avoit inspiré. Quelle obligation ne lui a-t-elle point, après qu'il a coupé la racine d'un mal, propre à faire détester ses appas par ceux à qui elle le communiquoit? Elle a été persuadée qu'elle avoit le mal; sans cette persuasion, elle ne se seroit pas exposée à un remede si violent: elle a reconnu qu'elle devoit sa guérison au Chirurgien, elle confesse qu'elle lui a donné 220. livres pour entrer en paiement: après cela peut-on douter un instant qu'elle n'ait été empoisonnée?

Elle est si convaincue qu'elle ne peut pas être écoutée, qu'elle a demandé d'être visitée par des Médecins, & des Chirurgiens. Mais

Mais quel éclaircissement donneroit une telle visite? Elle est guérie radicalement; toutes les traces du mal, qui est plutôt intérieur qu'extérieur, sont effacées; le corps de la malade est, pour ainsi dire, renouvelé; c'est un champ désolé, qui a repris à peu près sa première forme; s'il y a des débris dans sa bouche, ce sont plutôt les vestiges du remède que du mal, qui a été entièrement déraciné, & n'a laissé aucune marque à laquelle on puisse reconnoître qu'il ait régné. Les Juges ordonneroient-ils une visite qui ne leur peut donner aucune lumière?

Elle demande la nullité d'un Billet qu'elle a fait. A-t-elle pris des Lettres de rescission? Ignore-t-elle que sans le secours de ces Lettres émanées de l'Autorité Royale, les Juges ne peuvent pas annuler un Billet qu'elle a reconnu? & si elle vouloit se pourvoir au Sceau, quel moyen de rescission auroit-elle? Marie Autou, après avoir violé toutes les règles de la bienséance prescrites à son sexe, croit-elle être en droit d'enfreindre les règles de la formalité imposée aux Plaideurs?

Elle demande des dommages & intérêts, qu'elle a reglez suivant qu'elle a apprécié des charmes qu'elle n'a plus: les connoisseurs trouveront exorbitante cette appréciation de ses appas effacez; la Justice condamnera l'abus qu'elle en a fait; tout le monde lui conseillera de l'expier, & c'est le conseil même que lui donnoient ses agrémens éclipez. Mais, dit-elle, elle étoit sur le point de se marier; ses charmes qui se sont évanouis, ont fait évanouir le mariage. A la bonne

heure qu'on impute au Sieur de la Roquette d'avoir fait avorter un mariage qui auroit été également funeste à l'honneur & à la santé du futur. Quel est son crime ? En déracinant le Mal de Marie Autou, il lui a donné la santé aux dépens de ses agrémens ; en empêchant son mariage , il a arrêté la circulation du venin.

Mais, elle n'a presque plus de dents : elle a, dit-elle, la bouche bridée. Est-elle la seule, qui, ayant passé par de pareilles épreuves, ait souffert de telles atteintes ? En arrachant d'une terre de profondes racines , n'y fait-on pas un grand dégât ? Tel est le sort de ceux , qui, gémissant sous le poids du mal de Marie Autou , passent par le purgatoire d'un Agent extrêmement actif ; les uns y périssent ; les autres , comme Marie Autou , y laissent une partie d'eux-mêmes ; d'autres enfin , par un grand bonheur , se sauvent tout entiers.

Qui ne voit que les accidens fâcheux du remède ont leur source, ou dans la foiblesse de la constitution du malade , ou dans la force & l'âcreté d'un venin invétéré ? Ainsi , on ne doit point s'en prendre à l'art du Chirurgien , qui est supérieur , ou inférieur au mal , selon sa nature , ou la complexion du malade.

Si Marie Autou n'a presque plus de dents, elle est encore heureuse d'avoir racheté sa vie à ce prix-là. Ainsi, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle-même : elle a abusé de ses charmes ; elle souffre une juste punition que l'art du Chirurgien n'a pu lui dérober. Si elle a la bouche bridée , c'est parce qu'elle n'a pas
sçu

ſçu mettre la bride à ſa paſſion, qui lui a cauſé un mal funeſte, dont la guérifon a été ſi cuiſante, & dont le remede ſpécifique a laiſſé de triftes veſtiges.

Le fruit qu'elle doit en retirer, eſt de changer de mœurs & de vie, plutôt que de nom & de quartier ; & de faire ſuccéder au titre de jolie & d'aimable, celui de ſage & de vertueuſe.

Le Sieur de la Roquette demande le payement d'un Billet, dont la vraie cauſe eſt la nourriture qu'il lui a fournie pendant près de quatre mois ; ce Billet ne peut pas être conteſté. Elle a été très-ſoignée pendant tout ce tems-là, & on a été auſſi attentif à ménager ſa ſanté, devenuë très-délicate après un remede violent, mais néceſſaire, qu'elle avoit été auparavant imprudente & inconfidérée à la prodiguer : plus le mal a été difficile à guérir, plus le Chirurgien a redoublé ſes ſoins.

La Cauſe que ſoutient le Sieur de la Roquette, eſt non ſeulement la ſienne, mais celle de tous les Chirurgiens. Si Marie Autou pouvoit obtenir un Jugement favorable, ce Jugement ſeroit un titre d'injuſtice & d'ingratitude qu'on donneroit à tous ceux qui, ayant été guéris d'une maladie honteuſe, ſoutiendroient que le Chirurgien les a trompez, & le fruiſtreroient par-là d'une récompenſe légitime ; & ſi le remede chaffant le mal avoit cauſé quelques ravages, ils ſ'en feroient un ſecond titre pour demander des dommages-intérêts. Quel eſt le Chirurgien après cela qui oſeroit entreprendre la guérifon d'aucun

malade de cette espece ? On peut dire encore, que cette Cause est celle du Public, qui est intéressé à la guérison d'un mal si contagieux & si funeste.

Nulle prétention plus téméraire que celle de Marie Autou : elle n'en recueillira d'autre fruit que celui d'avoir rendu ses dérèglemens célèbres à la face de la Justice; & le Sieur de la Roquette a lieu d'espérer qu'on plaindra sa destinée, qui l'expose à un Procès où il est obligé, pour détruire la calomnie, de dire des vérités si deshonorantes, & où, malgré l'heureux succès qu'il a lieu d'attendre, la délicatesse de son honneur en souffrira toujours pour avoir eu affaire à une semblable Adversaire.

Le Procès a été jugé le 25. Juin 1732. en faveur du Chirurgien, au rapport de M. Benoist, Conseiller au Châtelet.



CRITIQUE

E T

CONTRE-CRITIQUE

DE L'ORAISON FUNEBRE

DE MADAME TIQUET.

X f

A Tant donné dans ce Recueil l'Oraison funèbre de Madame Tiquet au Public, j'ai cru que je devois lui faire présent de la Critique & Contre-Critique de cette Pièce.

Le Pere Chaussemer, célèbre Prédicateur, Auteur de la Critique, prétend qu'on doit tourner au blâme de Mme. Tiquet les mêmes Endroits que l'Abbé Gastaud tourne à sa louange, & il ne veut pas qu'il y ait le moindre sujet d'un Eloge funèbre dans la mort de cette célèbre Criminelle, & il fait sur ce sujet un Sermon chrétien, terrible & menaçant. L'Abbé Gastaud, Auteur de la Contre-Critique, répond comme un homme piqué; même, à travers la modération qu'il affecte quelquefois, peu s'en faut qu'il ne traite ce fameux Prédicateur de Bon-homme: il se critique lui-même en plusieurs endroits, & on voit que c'est bien moins par un principe de sincérité, que pour faire voir que ses défauts ont échappé à son Censeur. Il y a pourtant beaucoup d'art dans son Ouvrage, & son style est assez aisé.

Le Pere Chaussemer a donné au Public un Volume de Sermons sur les Mystères de la Religion: cet Ouvrage a eu du succès; mais

mais on ne connoît point les Homélies que l'Abbé Gastaud nous apprend qu'il a fait imprimer à Paris.

On a admiré une pensée que le Pere Chaussemer employa dans un Sermon qu'il prononça le Jeudi - Saint devant le Roi. C'étoit l'année d'après le célèbre passage du Rhin. Ces Eaux, dit-il, en s'adressant à Sa Majesté, que vous avez passées avec autant de rapidité, qu'elles sont rapides elles-mêmes, périront un jour; mais ces Eaux, que vos mains royales viennent de répandre sur les pieds des Pauvres, subsisteront éternellement devant Dieu.





L E T T R E

D U

PERE CHAUSSEMER,

*Docteur en Théologie, à Mademoiselle ****, sur l'Oraison funèbre de Madame Tiquet.*

J'Ai reçu l'Oraison funèbre que vous m'avez envoyée, Mademoiselle, & je vous avouë qu'après l'avoir lue, mon esprit en a été surpris, & mon cœur tout à la fois blessé des éloges que vous m'apprenez que l'on donne avec tant de profusion à ce méchant Discours. Le blâme & la louange de Madame Tiquet y sont répandus tour à tour d'une manière outrée. Tantôt elle a poussé ses infamies & ses desordres au-delà de toutes nos imaginations, & ramassé en elle seule toutes les ordures des siècles passés. Tantôt, pour quelques marques de pénitence qu'elle a données à la mort, & quelque fermeté qu'elle y a témoigné, c'est une femme forte, digne de l'admiration des siècles à venir. On y louë souvent la Criminelle d'une manière à faire réjaillir la louange

ge sur le crime ; il y a de la grandeur à le commettre, de la fermeté à en soutenir la vûë ; aller de débauche en débauche, & de passion en passion, dans le dérèglement d'une conduite monstrueuse, c'est marquer par-là mieux que par toute autre chose la bonté de son cœur & l'élevation de son esprit ; au milieu des débauches les plus outrées, conserver du goût pour le mérite, & une tendre & violente passion pour un homme qui en a, c'est une marque assurée que les desordres ne viennent, ni de son esprit, ni de son cœur. Enfin, qui pourroit supporter cette proposition dans le partage du Discours, que la mort de cette Criminelle montre ce que le Chrétien doit attendre de la grace de Jesus-Christ ? & plusieurs autres propositions semblables, qui ne sont propres qu'à diminuer l'horreur qu'on doit avoir des grands crimes, & même à y porter, en faisant voir d'un côté qu'ils marquent de la grandeur & de l'élevation dans ceux qui les commettent, & de l'autre, qu'ils sont aisément pardonnez de Dieu, & louez abondamment des hommes après qu'ils sont commis ? Comme Dieu a permis le triste & tragique événement du supplice de cette Criminelle, afin qu'il servît d'instruction à tant de Pécheurs, & sur-tout de Pécheresses, qui, sans crainte des Jugemens de Dieu, s'abandonnent à des vies molles & voluptueuses qui les portent souvent à d'autres crimes, & qui les conduisent, quoiqu'agréablement, à leur perte ; ce sujet mérite bien, à la vérité, non pas une

une Oraison funèbre, mais un Discours plein de bonnes & sages réflexions : c'est aussi ce qui m'a inspiré de mettre la main à la plume pour en composer un, persuadé qu'il pourroit être utile, & remédier au mal que l'autre est capable de causer. Je vous l'envoie, ce Discours, Mademoiselle : les paroles y sont moins fleuries, mais les pensées y seront assurément plus justes, & les sentimens plus chrétiens. Je suis avec respect, votre très humble Serviteur.



DIS-



D I S C O U R S
M O R A L E T C H R E T I E N
Sur la Vie & la Mort de
M A D A M E T I Q U E T.

N *Oli altum sapere, sed time.* Prenez garde de ne vous point élever ; mais tenez-vous dans la crainte. S. P A U L, aux Romains, Chap. II.

C'est au sujet d'un des plus grands & des plus tristes événemens qui se soient jamais vus dans le monde, & où Dieu a fait paroître avec plus d'éclat la sévérité & les châtimens de sa Justice, d'un côté ; & de l'autre la douceur & l'abondance de ses miséricordes, que S. Paul a dit ces paroles : *Noli altum sapere, sed time.* C'est au sujet de la chute & de la perte du Peuple Juif, de la vocation & du salut du Peuple Gentil ; & c'est parce que celui-ci, au lieu de profiter de l'exemple du châtiment de celui-là, en se tenant dans l'humilité & dans la crainte, en tiroit vanité au contraire & s'en enflait d'orgueil, que ce grand Apôtre a élevé sa voix pour lui représenter avec tant de force cet exem-

exemple de la sévérité de Dieu, qui devoit lui faire craindre un pareil traitement. *Noli altum sapere, sed time.* Un événement bien moins considérable à la vérité, mais toujours bien triste & bien funeste, a frappé nos yeux depuis peu, & a saisi nos cœurs; la Providence divine l'a permis pour arrêter le cours des crimes où la vie molle & voluptueuse plonge aujourd'hui tant de Pécheurs & de Péchereuses dans le monde. C'est le supplice public de Madame Tiquet; cette Criminelle fameuse, bien moins encore par sa beauté, son esprit, & son rang, que par les desordres de sa vie. Tirons donc de cet exemple tragique des instructions salutaires pour la conduite de notre vie; prenons garde de ne nous point élever, mais tenons-nous dans la crainte; que sa mort nous fasse craindre aussi-bien que sa vie: *Noli altum sapere, sed time.* C'est ce que j'ai dessein de faire dans ce Discours, où je prétens faire voir que la vie déréglée de Madame Tiquet doit nous faire appréhender que les jugemens & les châtimens de Dieu n'éclatent sur nous dès ce monde, & que sa mort n'a rien qui nous empêche de craindre, & qui puisse nous rassurer contre les jugemens & les supplices de l'autre. Seigneur, dont les Jugemens sont tout à la fois, & si profonds & si terribles, pénétrez non seulement nos cœurs de votre crainte, mais percez-en aussi en même tems toutes nos chairs; c'est la demande que vous faisoit autrefois le Roi Prophete, c'est celle que je vous fais pour tous ces Pécheurs &

Tome V. Y ces

ces Péchereſſes, qui vous offenſent tant aujourd'hui dans le monde, & qui vous craignent ſi peu. Exaucez - moi, Seigneur, & que cette crainte ſi ſalutaire ſoit le fruit dont vous bénirez ce Diſcours.

I. Point.

P O U R E V I T E R le malheur dont le Prophete Iſaïe menace ceux qui diſent que le mal eſt le bien, qui donnent aux ténèbres le nom de lumière, & qui font paſſer pour doux ce qui eſt amer, & pour vous parler en Chrézien de notre Criminelle, jeme donnerai bien, de garde d'honorer ſes vices du nom de vertu; d'appeller *dextérité* l'art qu'elle avoit de s'inſinuer dans les cœurs pour les ſéduire & les corrompre; *fermeté*, la dureté de ſon cœur qui a nourri ſi long-tems un crime affreux; *élévation d'ame*, ſa beſſeſſe, ſon infamie, & ſa corruption; d'attribuer à ſon tempérament, & non à ſon eſprit aveuglé & à ſon cœur corrompu, la multitude & l'atrocité de ſes crimes; de la faire errer enfin, *avec grandeur dans les voyes de l'iniquté*.

Je veux bien reconnoître que Madame Tiquet eſt née avec de la beauté, de bonnes qualitez dans le cœur, & de vives lumières dans l'eſprit: mais, après avoir abuſé de ces choſes, qui ne méritent pas par elles-mêmes ce nom de *grandeur* qu'on leur donne, je ſoutiens qu'il n'y a plus rien en elle que de bas, d'humiliant, & de honteux; Dieu exerçant déjà par-là ſon Jugement ſur elle, & n'attendant point à ſa mort pour la punir, mais puniſſant déjà ſa vie déreglée par les déreglemens mêmes de ſa vie. Car parce qu'elle

le

le a été idolâtre de sa beauté, Dieu a puni cette idolatrie par l'affujettissement aux plus honteuses passions; parce qu'elle a abusé des bonnes qualitez de son cœur, Dieu a exercé son Jugement sur elle, permettant à ce cœur de concevoir & de nourrir longtems un crime noir & affreux; enfin parce qu'elle a perverti les lumières de son esprit, Dieu a puni cette dépravation par les aveuglemens & les ténèbres qu'il a répandus sur elle & sur ses passions. Combien, hélas! de Pécheurs & de Pécheresses dans le monde la suivent dans les voyes de son iniquité; combien par conséquent doivent appréhender que Dieu n'exerce sur eux la sévérité de ces mêmes Jugemens! Prenons donc bien garde de ne nous point élever, mais tenons-nous dans la crainte: *Noli altum sapere, sed time.*

Pour vous parler d'abord de l'abus, ou plutôt de l'idolâtrie de sa beauté, il ne seroit ni utile, ni digne d'un Discours Chrétien, de vous la représenter dans *une jeunesse brillante*; vous dire que *sous ses pas alors naissoient les plaisirs, que les cœurs voloient à sa suite*; encore moins de la trouver *heureuse dans cet état*: c'est-là le pur langage de la vanité, & celui du monde corrompu. *Beatum dixerunt populum cui hac sunt, quorum os locutum est veritatem*, dit le Prophete. Il faut la plaindre dans cet état, trembler pour elle, & trembler de ce qu'elle ne trembloit pas elle-même. Car, lorsque tant de cœurs voloient à sa suite, attirez par ses charmes & par l'éclat de sa beauté, le moyen qu'elle gardât bien le sien? Et c'étoit cependant

de la garde de ce cœur que dépendoit sa vie, non seulement cette vie naturelle du corps qu'elle a perdue par le dernier supplice, mais sur-tout cette vie surnaturelle de la Grace, que son ame ne devoit jamais perdre. *Appliquez-vous à la garde de votre cœur*, dit le Sage dans les Proverbes, *parce qu'il est la source de la vie*. O beauté du corps, que tu es dangereuse pour le cœur ! O appas trompeur, que tu as souvent de malheureuses suites ! C'est la première origine des malheurs de notre Criminelle ; idolâtre d'elle-même & de sa beauté, avant que de l'être du monde, son ame rompant avec Dieu, se tourne toute entière vers son corps ; il est son souverain plaisir, elle le chérit, elle le parfume, elle l'encense, elle l'adore, & elle lui sacrifie tout jusqu'à sa conscience, jusqu'à Dieu même. Mais, ce n'est point son corps qui est coupable du crime de cette idolatrie, c'est son esprit, c'est son cœur : loin d'ici toutes ces maximes corrompues, qu'une infâme & nouvelle erreur a voulu introduire !

Le corps, de soi, dit S. Chrysostôme, n'est ni bon ni mauvais ; il est comme dans le milieu entre le bien & le mal, la vertu & le vice ; l'ame peut le faire servir à l'un ou à l'autre ; tantôt il sert d'ame à la justice, & tantôt à l'iniquité : c'est une épée, dit ce Pere, qui peut servir également, ou au courage d'un brave Soldat, ou au dessein cruel d'un Assassin. La source des desordres & de la corruption de Madame Tiquet étoit donc dans son ame, & non pas dans son corps. C'est aussi sur son ame que Dieu se

ven.

venge de ses déreglemens, punissant son orgueil par l'assujettissement aux plus basses & plus honteuses passions; je ne vous en ferai point ici de portrait, les couleurs en seroient trop noires, & il n'est pas bon de s'arrêter trop longtems sur des choses que l'Apôtre S. Paul nous défend même de nommer. *Je ne vous la représenterai point allant dans une conduite monstrueuse, de passion en passion, & de débauche en débauche; & sur-tout je me donnerai bien de garde de vous dire que c'est par-là qu'elle a marqué, mieux que par toute autre chose, la bonté de son cœur & l'élévation de son esprit.* Les Saints n'ont pas tenu ce langage, & ont été bien éloignés d'avoir de pareils sentimens; ils ont considéré dans cet état une ame comme une ame de bouë qui n'aime que les sales plaisirs; ils l'ont comparée à ces vers qui sortent d'une terre pour rentrer aussitôt dans une autre; s'ils lui ont donné de l'élévation, c'est celle d'une paille élevée par le vent & tournée de tous côtez. Car c'est ainsi que l'ame criminelle, abandonnée aux sales voluptez, & poussée par le souffle du malin Esprit, est agitée çà & là par le mouvement de ses desirs déreglez. Mais ce n'est pas tout: après que cette ame a été la proie des passions en ce monde, comme la paille est mangée par les bêtes, elle sera en l'autre la nourriture d'un feu éternel. Je-S. Matthieu Chap. 3. sus-Christ viendra le Van à la main, & il nettoiera parfaitement son Aire, il amassera son bled dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra point. Demeurons ici au jugement que Dieu a exercé dans

ce monde sur les égaremens de cette Criminelle qui nous fait parler ; après avoir puni l'idolatrie qu'elle a faite de sa beauté par l'assujettissement aux passions honteuses des plaisirs, il a puni l'abus qu'elle a fait des bonnes qualitez de son cœur , par le dessein cruel d'un meurtre affreux qu'elle a nourri long-tems dans ce cœur. Il est ordinaire à Dieu , dit S. Augustin , de venger les iniquitez du Pécheur par d'autres iniquitez. *Peccata peccatis vindicat* , dit ce Pere , de punir le péché en laissant ajouter au Pécheur péché sur péché : *appone iniquitatem super iniquitatem eorum* ; la parole du Roi Prophete y est expresse.

S. Augu-
stin sur les
Pseaumes.

Les grands crimes ne se commettent jamais que par degrez ; personne ne passe tout d'un coup de la vertu au comble du vice ; il y a je ne sçai quoi de bon dans l'ame qui lui est comme naturel , & qu'elle ne peut étouffer que peu à peu , & que par un long enchaînement de déreglemens & de desordres : après cela , on entreprend sans peine les crimes les plus noirs , ils n'ont rien qui effraye , ni qui donne de l'horreur ; & alors en soutenir la vûë plusieurs années , ce n'est pas *fermeté* , ce beau nom ne peut convenir qu'à la vertu ; c'est un vrai endurcissement dans le mal , qui se forme peu à peu dans le cœur , chaque péché y frappant son coup & y détruisant peu à peu toute la tendresse & toute la sensibilité que ce cœur avoit pour son Dieu. Ecoutez ceci , personnes mondaines , & tremblez : instruisez-vous par l'exemple funeste de cette Criminelle : appréhendez les mêmes Jugemens de Dieu , puisque vous

mar-

marchez dans les mêmes routes ; & souvenez-vous qu'une longue suite de péchez mène droit à l'endurcissement aux plus grands crimes, comme sont l'adultère & l'homicide. Et je ne doute point, disoit S. Chrysostôme, qu'une femme qui a l'adultère dans son cœur, ne soit toute prête à ôter la vie à son mari, aussi-bien que l'honneur, & qu'elle ne soit assez hardie pour commettre, je ne dis pas seulement un ou deux, mais une infinité d'homicides ; & on n'en voit que trop d'exemples.

Celui, que nous fournit la Criminelle dont nous parlons, en est un bien funeste ; mais, pour achever de le rendre propre à nous donner une salutaire frayeur, il falloit que Dieu exerçât sur elle un troisième Jugement, & que, pour la punir encore d'avoir abusé des lumières de son esprit, il répandît dans cet état sur elle des ténèbres & des aveuglemens. C'est aussi ce qu'il n'a pas manqué de faire à son égard, lui qui, comme dit Saint Augustin, a coutume d'en répandre sur les convoitises : *spargens pœnales cecitates super illicitas cupiditates*. Quels plus grands aveuglemens en effet que les siens ! que sont devenues toutes les lumières de son esprit ? Où est cette étendue de vûës dont on la flattoit & dont elle s'est flattée elle-même dans ses desordres ? Ah ! qu'il est bien vrai que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ! mais il est bien vrai aussi que de ne le pas craindre est le commencement de la folie. Madame Tiquet ôte Dieu, ses Jugemens, de devant ses yeux ; & ses voyes sont toutes souillées. *Non est Deus in conspectu ejus*, 10.

inquinata sunt via illius in omni tempore. Disons en même tems que ces voyes souillées sont toutes ténébreuses. Quels aveuglemens, quelles ténèbres, de prétendre cacher un crime par un autre, son adultère par un meurtre ! Le véritable & l'unique moyen de cacher le péché, c'est de l'expier par une sincere pénitence. Cependant, comme David dans son aveuglement voulut cacher son adultère avec Bersabée par le meurtre d'Urie ; comme Herode, ou plutôt Herodias, voulut cacher son adultère par le meurtre de S. Jean-Baptiste ; notre Criminelle aveugle veut cacher le sien par le meurtre de son époux ; elle veut aussi cacher le dessein de ce meurtre. Elle se rend là-dessus impénétrable à tout le monde, elle se le cache pour ainsi dire, & se le dissimule à elle-même ; mais Dieu, qui, comme dit l'Ecriture, *surprend les faux Sages dans leurs finesse & renverse les desseins des Méchans*, découvre les siens, développe les ténèbres où elle les avoit enveloppées ; & peut-être pour son salut éternel que sa miséricorde ménage, sa Justice la confond dans le tems, & manifeste tous ses crimes. Instruisez-vous ici Pécheurs & Pécheresses du monde, apprenez à craindre le Seigneur : ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu. L'homme ne recueillira que ce qu'il aura semé. Celui qui veut goûter les plaisirs de la chair, celui qui veut boire de ces eaux empoisonnées & délicieuses tout ensemble celui qui veut se livrer & s'abandonner à ses convoitises, recevra les fruits qu'il mérite ; & quels sont ces fruits ? Le mépris,

l'in-

l'infamie, la corruption, les ténèbres, l'aveuglement, les tourmens, le supplice! Madame Tiquet vous l'a fait voir dans sa personne: ne vous élevez donc point, mais tenez-vous dans la crainte; *Noli altum sapere, sed time.* Mais, pour imprimer encore plus fortement cette leçon importante de S. Paul dans vos esprits & dans vos cœurs; après vous avoir montré dans la première Partie de ce Discours, que la vie déréglée de Madame Tiquet vous doit faire appréhender que les Jugemens & les Châtimens de Dieu n'éclatent sur vous dès ce monde, je m'en vais vous faire voir dans la seconde Partie, que sa mort n'a rien qui doive vous empêcher de craindre, & qui puisse vous rassurer contre les Jugemens & les Suppliees de l'autre.

LA MORT, qui découvre toujours le II. Point. fond de la vanité & du néant de l'homme; ne découvre pas toujours le fond des pensées & des mouvemens de son cœur; cette découverte est réservée au Jugement de Dieu, à cet œil toujours veillant, qui par sa lumière pénètre ce qu'il y a de plus secret & de plus caché dans les replis de l'ame: car l'homme, dit l'Ecriture, ne voit que ce qui paroît au dehors, mais le Seigneur regarde le fond du cœur. Ce fond du cœur est un abîme impénétrable: qui le pourra connoître? C'est moi, dit Dieu dans Jeremie, qui suis le Seigneur, qui sonde les reins & les cœurs, & qui rend à un chacun selon sa voye, & selon le fruit de ses pensées & de ses œuvres. Cela étant, je ne se-

rai pas si téméraire que d'entreprendre de faire ici, ayant à vous parler de la mort de Madame Tiquet, le discernement des dispositions & des affections de son cœur; de répondre des opérations de la Grace à son égard, d'assurer qu'en six heures de tems elle l'a fait passer par tous les degrés nécessaires à une véritable conversion, & de parler par conséquent de son salut comme d'une chose indubitable: l'amour-propre, qui s'accommode de ces assurances de salut, fait que nous les donnons facilement aux autres, comme nous les prenons facilement pour nous-mêmes; mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, & ses voyes ne sont pas nos voyes, & autant que les Cieux sont élevez au-dessus de la Terre, autant les pensées & les voyes de Dieu sont élevées au-dessus de nos pensées & de nos voyes. Ainsi le meilleur parti que nous puissions prendre ici, & pour cette Criminelle & pour nous, c'est de ne point nous élever par la présomption & par l'orgueil, mais de nous tenir toujours dans l'humilité & dans la crainte. *Noli altum sapere, sed time.* Elle a regardé la mort que ses crimes lui avoient méritée, avec une fermeté que l'on nomme héroïque, avec un air doux & paisible, & toute l'apparence d'une grande intrépidité. A Dieu ne plaise que je veuille appeller cela orgueil, insolence, ostentation; comme il ne faut pas donner au mal le nom de bien, & comme je n'ai pas voulu honorer ses vices & les déreglemens de sa vie du nom de vertus, j'ap-
pré-

préhenderois de deshonorer ce qu'elle a fait paroître de vertus à la mort, en leur donnant le nom de vice. Elle a marqué se reconnoître, elle a témoigné du regret de sa vie passée, elle a donné des signes de pénitence : je n'ai garde d'appeller cela une pénitence de nature, qui vient uniquement de la crainte & du sentiment de la peine. & qui lui fait appréhender de passer d'un supplice qui va finir sa vie, à des supplices qui ne finissent point ; mais je ne saurois, & ne dois pas fonder là-dessus des assurances de son salut. Cette fermeté est équivoque, cette pénitence est douteuse, & par conséquent ce salut est bien incertain. Je ne dirai point ici, qu'on pourroit douter si cette fermeté, avec laquelle elle a envisagé la mort, n'a point été causée & soutenue par l'espérance qu'elle a eue d'obtenir la vie de la grace du Prince, & si faisant paroître cette espérance au dehors, même après l'aveu de ses crimes, elle ne l'a point conservée dans son cœur jusqu'au moment de son supplice ; j'ai des doutes bien plus raisonnables à former sur cette fermeté : je doute si la fermeté est bien convenable à une Criminelle qui va mourir chargée de tant de péchez devant Dieu & devant les hommes, je doute si elle est bien Chrétienne.

Dieu, qui veut qu'on l'écoute quand il parle, veut aussi qu'on le sente quand il frappe ; alors c'est lui qui est le vengeur des crimes. Le Magistrat, le Prince même, dit S. Paul, n'est que le Ministre de Dieu S. Paul aux Rom. Chap. 13. pour exécuter sa vengeance en punissant ce
lui

lui qui fait le mal. Or il faut céder à Dieu quand il est armé contre nous, il faut s'humilier, il faut s'abattre devant lui : frappé de ses mains, prêt à paroître devant ses yeux, peut-être pour passer des supplices du tems aux supplices de l'éternité, l'intrépidité n'est guères de saison. Quand on sentiroit alors de la fermeté & du courage dans le cœur, & que la Grace, jointe à la Nature, y produiroit cette force Chrétienne qui fait envisager la mort d'un air doux & paisible ; si l'humiliation fait partie du Jugement divin, comme parlent les Saints Peres, il vaudroit mieux, de peur d'en perdre le fruit, cacher cette force au dedans de son cœur, appréhender d'être surpris dans ces derniers momens par quelques mouvemens de vaine gloire, & craindre enfin que celui que la vûë de la mort n'abat point, ne se trouve abattu par l'orgueil. La fermeté dans les supplices ne convient bien qu'aux Innocens, ou aux Martyrs ; ce ne sont alors que les mains des hommes qui les frappent, & en même tems celle de Dieu les couronne de gloire : alors il leur sied bien de faire paroître leur force contre les hommes, & de mépriser leurs tourmens.

C'étoit cette femme véritablement héroïque, véritablement digne de l'admiration des siècles à venir, cette illustre Martyre dont parle S. Basile, qui avoit bonne grace au milieu des tourmens qu'on lui faisoit souffrir pour Jesus-Christ, de faire paroître non seulement de la fermeté, mais d'y exhorter aussi les autres femmes Chrétiennes
qui

qui devoient souffrir après elle, leur disant en mourant, que ce n'étoit pas la chair de l'homme qui avoit été prise pour former la femme, mais les os de l'homme; ainsi, qu'étant os des os de l'homme, elles devoient renoncer à ce que l'homme a de foiblesse, faire paroître tout ce qu'il a force, & marquer par leur fermeté dans les tourmens, la force & la fermeté de leur foi. Mais il n'en est pas de même d'une femme criminelle, & qui souffre la mort pour ses crimes; elle a trop à craindre, pour qu'il lui soit bienséant de paroître intrépide; & dans ces tristes momens, elle doit uniquement penser à gagner & à fléchir le souverain Juge, qui ne se gagne & ne se fléchit que par l'humilité du cœur; elle doit s'appliquer à bien user de son supplice: or bien user de son supplice, selon S. Augustin, c'est de s'en servir pour abattre son orgueil. Que si la fermeté que cette Criminelle a fait paroître à sa mort est équivoque, sa pénitence de six heures pour une vie si dérégulée ne doit-elle pas être douteuse? Il est vrai qu'en quelque tems, & à quelque heure que le Pécheur fasse pénitence de son péché, & qu'il cherche le Seigneur, le Seigneur a promis de se laisser trouver au Pécheur, & de lui pardonner: mais, il faut que la pénitence soit sincère, véritable, solide; il faut que le Pécheur cherche Dieu de tout le cœur. Il faut, dit S. Grégoire le Grand, commencer par la crainte à entrer dans les voyes de la Justice, y marcher par la douleur, s'y soutenir par l'espérance, y arriver par l'a-

mour :

mour : il n'y a que cet amour qui soit capable de justifier le Pécheur, & le Pécheur n'est éloigné de son péché, que lorsque la considération de l'amour qu'il a pour Dieu, est ce qui l'empêche de le plus commettre. Car lorsqu'il ne fait le bien, ou ne cesse de faire le mal, que par le mouvement de la crainte, il n'est pas encore véritablement éloigné du mal, puisqu'il pèche en effet, en ce qu'il voudroit bien pécher s'il le pouvoit impunément ; le péché alors, dit le même Pere, n'est abandonné qu'extérieurement, n'y ayant que l'amour qui puisse le détruire véritablement dans le cœur. Cela se peut faire en six heures de tems, cela se peut faire en une, cela se peut faire encore en moins de tems, quand il plaît à la Grâce toute-puissante de Dieu : mais, la Grâce dans son cours ordinaire n'a pas des mouvemens si prompts ; quand elle les a, ce sont des miracles de grace, sur lesquels nous n'avons nul droit de compter. Je veux croire que ce miracle se soit fait en faveur de la Criminelle dont je parle, je le desire, mais je ne puis, ni ne dois l'affurer. Si je lis des choses consolantes dans l'Ecriture là-dessus, j'en lis une infinité d'autres qui m'effrayent : j'y vois quantité d'exemples de faux Pénitens, qui, malgré tous les signes de pénitence qu'ils ont donnez, larmes, regrets, prieres, promesses, dons & sacrifices, n'ont point obtenu miséricorde du Seigneur, & en ont été rejetez. Si je consulte le sentiment des Saints, ils me disent mille choses effrayantes sur les pénitences faites à la mort,

mort, qui me les font regarder toutes comme suspectes; équivoques, douteuses. Ceux qui parlent de la pénitence des Criminels, lorsqu'ils passent par les derniers supplices, m'effrayent encore davantage. Nous intercédons pour les Criminels, disoit autrefois S. Augustin, écrivant à Macédonius qui commandoit dans l'Afrique, & nous autres Evêques avons accoutumé de nous employer pour obtenir leur grace. En cela, nous sommes bien éloignez d'approuver le crime, nous le détestons: mais, nous avons pitié du Criminel; & plus nous avons d'horreur du mal, plus nous craignons que celui qui l'a commis, ne meure sans avoir eu le tems de s'amender. C'est une pénitence, dit S. Grégoire, qui porte en quelque façon le caractère de celle des réprouvez, que de ne reconnoître l'iniquité de ses actions, que lorsque l'on en est puni. Après cela, qui est le Pécheur qui ne tremblera, & pour le Criminel, & pour soi? Qui ne craindra pas celui qui a dit, *La vengeance m'est réservée, je la saurai bien faire en son tems?* Et ailleurs, *Le Seigneur jugera son Peuple...* C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Et ailleurs encore, *Si Dieu doit commencer son Jugement par sa propre Maison, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent point à l'Evangile; & si le Juste même se sauve avec tant de peine, que deviendront les Impies & les Pécheurs?* Les Justes représentent souvent aux yeux de leurs ames les terribles Jugemens de Dieu, ils tremblent dans l'incertitude de la con-

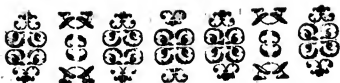
Hebr.
Chap. 10.

S. Pierre
Ep. 1.
Chap. 4.

dui-

duite secrete que Dieu tient sur eux; nonobstant leur esperance d'aller à lui; ils ne laissent pas d'appréhender de n'y pouvoir arriver: & des Pécheurs, après une vie de volupté, de luxe, de mollesse, après s'être plongez peut-être dans tous les grands crimes, nourriront dans leur cœur une confiance présomptueuse & criminelle? Prenons le parti de l'humilité & de la crainte. *Noli altum sapere, sed time.* Soyons salutairement effrayez par ces exemples tragiques des châtimens visibles d'un Dieu vengeur des iniquitez. Appréhendons ses Jugemens, & pour ce monde & pour l'autre. Que celui qui est debout, tremble de peur qu'il ne tombe: mais, que celui qui est tombé, appréhende de ne se point relever de sa chute; & que dans cette crainte, il se hâte de faire une bonne & sérieuse pénitence.





LETTRE

A MADAME DE P.

IL ne falloit rien moins que vos ordres, Madame, pour m'engager à répondre au Pere l'hauffemer. Sa réputation, toute grande qu'elle est, ne l'auroit pas fait ; & quoique très jeune, je n'aurois pas succombé à la tentation d'avoir l'honneur de rompre la lance avec un homme tel que lui. Naturellement je joue sans passion ; quand je m'avise de badiner, je le fais sans entêtement : ainsi je laisse la liberté à quiconque le veut de condamner mes amusemens. Le caprice a produit l'ouvrage que ce grand Docteur s'est avisé de critiquer avec tant d'application, & qui a si fort allarmé son zèle ; le hazard l'a rendu public : je ne m'intéresse, ni à mes caprices, ni aux effets du hazard.

Mais, votre approbation, Madame, est un bien dont je suis jaloux ; un ouvrage, que vous avez trouvé bon, ne sauroit être mauvais, vous avez trop de goût. Si j'étois d'humeur à parler de l'Oraison funebre de Madame Tiquet comme certaines gens parlent tous les jours sur certains sujets, je me

contenterois de citer de grands noms ; l'approbation de la Cour & la vôtre, vaut tout au moins l'autorité de quelques Docteurs qu'on cite souvent sans les entendre, quelquefois même sans les avoir lus ; mais, il ne s'agit pas d'autoritez, il s'agit de raisons : voyons qui en a le plus.

L'Oraison funebre de Madame Tiquet est un Ouvrage propre à diminuer l'horreur des grands crimes. Y pense-t-on ? C'est une femme qui souffre la Question, qui meurt sur un Échafaut : en vérité, il faut bien avoir envie de commettre un crime, pour le faire à pareil prix : & quelque avide qu'on soit de louanges, je doute qu'on veuille les acheter si cher. Je n'aime pas la vie plus qu'un autre, j'ai pour les louanges toute la vivacité du goût des honnêtes gens : avec tout cela, l'on m'offriroit M. Flechier & l'Abbé Anselme pour Panégyristes, ces hommes si propres à immortaliser tout ce qu'ils louent, que je n'en voudrois pas, s'il falloit qu'un Bourreau préparât la matière de mon Oraison funebre.

Voilà, Madame, ce que c'est que de vouloir juger d'un Ouvrage qu'on ne comprend pas bien, ou de n'en juger que par les préventions de son habit & de son état. Le Pere Chaufsemer est Religieux & Docteur ; comme Docteur, il sçait son S. Thomas ; comme Religieux, il ignore le monde & le cœur, ou doit l'ignorer : tout au plus, il connoît le cœur de ses dévotes ; & chez elles, le corps & le cœur sont toujours d'accord. Ainsi, je ne suis pas surpris qu'il

qu'il n'ait jamais compris qu'on pouvoit se livrer au plaisir, & avoir le cœur bon.

Raillerie à part, Madame, il faut examiner les hommes, avant que de juger d'une piece qui roule toute sur la connoissance du cœur. Qu'on dise qu'il y a des gens qui, avides du bien d'autrui, sont prodigues de leur; la plupart des Docteurs en Théologie le nieront; quiconque connoitra les Joueurs, en conviendra. Il y a dans les hommes certaines contrariétés que S. Thomas n'a point examinées dans sa Somme: je pardonne à un Jacobin de les ignorer; il les sauroit, & n'en feroit pas plus près du bonnet de Docteur: or, à quoi sert tout ce qui ne mene pas au Doctorat? En va-t-on moins à Matines?

La connoissance du cœur doit pourtant rouler sur les vrais principes. Je crois, Madame, que de ce côté-là l'Oraison funebre de Madame Tiquet ne mérite pas d'être critiquée. On y veut montrer *que sa vie fait connoître ce que l'homme doit craindre de la corruption de son cœur, & que sa mort nous apprend ce que le Chrétien peut attendre de la grace de Jesus-Christ.* Qui ne prêche pas le desespoir, peut-il parler autrement? On n'a pas dit, *doit attendre*, on n'avoit garde de le dire; on sçait que la dernière grace n'est dûe à personne, qu'elle est toute gratuite, que personne n'est en droit d'y compter: mais, Dieu peut faire ce que l'homme ne mérite pas, & nous vivons dans un siècle où on a besoin que Dieu ne consulte pas le mérite.

Belle porte au libertinage, qu'une conversion sur l'Echafaut ! En tout cas, la porte n'est pas bien accessible, & il n'est pas de Coquette qui voulût passer par-là. Est-ce faire espérer trop aisément la conversion, que de louer la pénitence de Madame Tiquet ? Toute grace, que la main d'un Bourreau amène, est une grâce après laquelle on ne court guères ; & toute conversion, que l'on ne trouve que sous le tranchant d'un glaive meurtrier, est une conversion qui ne fait envie à personne. Qu'ont fait les femmes au Pere Chaussemer, pour l'obliger de croire qu'on ne sauroit les rendre Chrétiennes, si on ne les épouvante & les trouble ? Il a bien peu de reconnoissance des applaudissemens qu'elles ont hazardé en faveur de ses premiers Sermons, par lesquels s'est formée cette grande réputation dont il jouit.

Pour ce qui est de ces crimes où je trouve de la grandeur, le Critique a pris le change. Je n'ai jamais dit qu'il y eût de la grandeur à commettre de certains crimes ; j'ai dit qu'il falloit avoir de la grandeur d'ame pour les commettre : s'il ne sent pas la différence qu'il y a entre ces deux choses, ce n'est pas ma faute ; je sçais parler à qui pense, je ne sçais apprendre à penser à personne. Suis-je le premier qui me suis servi de l'expression d'illustre scélérat ? Avant moi, l'homme du monde qui a pensé le plus juste, n'avoit-il pas dit que les grands saints & les grands scélérats ne différoient que par l'objet de leurs passions, & que le fond des deux caractères étoit le même ?

M. le
Duc de
la Ro-
chefou-
cault.

me? Quoi de plus horrible que de vouloir mettre sa Patrie aux fers! Catilina en est-il moins loué par Salluste? Tout déchaîné que soit Cicéron contre lui, lui refuse-t-il la qualité de grand homme? Et pour citer au Pere Chaussemer des autoritez que lui & moi respectons également, que veut dire cette expression de l'Apocalypse: *qu'il vaud mieux être froid que tiède*? Les gens à grands crimes sont gens à grandes résolutions; & quiconque est capable d'une grande résolution, ne doit demander à Dieu que de tourner du bon côté, il ira loin.

Le Pere Chaussemer n'a pas mieux pris ma pensée, lorsqu'il a critiqué cet endroit: *Le croiriez-vous, rien ne marque mieux que ce déreglement de conduite, & la bonté du cœur & l'élevation de l'esprit de Madame Tiquet. Elle alloit d'objets en objets, &c.* S'il avoit été jusqu'au bout, il auroit vu que j'ajoute: *parce que rien n'étoit capable de la fixer que son devoir; tout ce qui ne l'étoit pas, laissoit dans un cœur, tel que le sien, des vuides affreux.* Lui, qui sçait tant de choses, ne voit-il pas que ce n'est que la traduction du fameux passage de S. Augustin? *Fecisti nos ad te, & inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* „ Vous nous avez fait pour „ vous, ô mon Dieu; & tout ce qui n'est „ point vous, ne sauroit nous rendre heu- „ reux”. Madame Tiquet étoit faite pour la vertu, voilà ce qui la rendit malheureuse, quand elle s'avisa de vouloir commettre le crime. Cette idée de plaisirs, après laquelle elle couroit toujours, & qu'elle ne

trouvoit jamais, est ce qui la rendoit coupable, &, s'il faut le dire, débauchée à outrance. Comme ces principes ne sont pas conformes à ceux de la Philosophie que le Pere Chauffemer a étudiée, je lui conseille d'en chercher l'explication dans la Recherche de la Vérité du Pere Malebranche.

L'endroit où le Pere Chauffemer a raisonné le plus juste, c'est quand il dit que je blâme Madame Tiquet d'une manière outrée. Graces à Dieu, il lui rend une fois justice : mais, qu'il prenne garde que la justice qu'il rend à Madame Tiquet ne lui fasse tort à lui. Si Madame Tiquet n'est pas aussi coupable que je la fais, sur les bruits de ville, dont je ne garantis pas la vérité; je crois même qu'ils sont faux, & je ne les ai suivis que pour ne me pas opposer au torrent; que deviendront les épithetes deshonorantes dont le Pere Chauffemer la flétrit dans son Discours? Qu'il s'accorde avec lui-même, & qu'il concilie sa Lettre avec son Sermon, c'est-là son affaire; la mienne, Madame, est de vous marquer les fautes qui sont dans mon Ouvrage, & qui ont échappé à la pénétration de ce judicieux Critique.

Je n'aurai pas de peine à les trouver, il y en a dès l'Exordé; je le commence ainsi : *Pour faire le portrait d'une femme forte, digne de l'admiration des siècles à venir, après avoir dit l'usage qu'elle a fait de la vie, il faut apprendre la manière dont elle a regardé la mort.* Le Sage a fait le portrait d'une femme forte; il ne dit pas un mot de la manière dont elle a regardé la mort, parce que l'on meurt,

meurt, ou en Philosophe, ou en Chrétien. La mort d'un Philosophe ne mérite point de louanges, les Philosophes sont la plupart de faux braves. La mort Chrétienne est un pur effet de la Grace, & la Grace est toute gratuite. Puisque le Sage n'a pas fait entrer la mort dans le portrait de la femme forte, qui suis-je pour l'y faire entrer? C'est bien à un barbouilleur à vouloir finir les Tableaux de Raphaël & de Michel - Ange! Le premier Point ne commence pas mieux que l'Exorde. Il s'agit dans ce Point de montrer que Madame Tiquet a abusé des meilleures dispositions, & je mets à la tête de ces dispositions la beauté. La beauté est un don de la Nature, ou comme dit un Bel-Esprit: *La beauté est une lettre de recommandation, que la Nature donne à ses favoris.* Mais, ses favoris ne sont pas toujours gens de mérite, & quand on parle de dispositions heureuses, on parle de dispositions qui portent sur l'esprit, sur le cœur, en un mot qui forment les mœurs.

Avancez trois lignes, vous y trouverez encore une faute: dans les heureuses dispositions, je mets la connoissance du monde, & l'exactitude à toutes les bienfaisances; & deux lignes après, je dis que Madame Tiquet a gardé les bienfaisances qui peuvent faire aimer, & qu'elle a manqué à toutes celles qui doivent faire estimer. Voilà une vraie contradiction: si l'Ouvrage où elle se trouve m'avoit coûté plus de cinq heures, peut-être n'y seroit-elle pas.

Ces fautes ne sont rien en comparaison de

celles-ci. Parlant des premières galanteries de Madame Tiquet, j'ai dit : *Et plus d'une femme se feroit bonneur de ceux qu'elle avoit d'abord choisis pour leur donner sa tendresse, tant ses premiers choix faits par son esprit étoient dignes de son cœur.* Fausses pensées. Tout choix qui nous fait sortir des voyes de notre devoir, ne sauroit être fait par un esprit droit, & par conséquent il est indigne d'un bon cœur. Pour parler juste, il falloit dire : Tant ses premiers choix étoient parez de ce mérite brillant, qui entraîne l'esprit & le cœur de ceux qui ne se conduisent que par les sens.

Je ne suis pas heureux en commencemens dans l'Eloge de Madame Tiquet ; le second Point commence par un vers ; & quoiqu'il y ait plus de dix ans que je n'aye rien vu ni lu d'approchant du caractère de l'ouvrage d'où ce vers est tiré, ma mémoire me le fournit mal à propos, l'ardeur de la composition m'empêcha de sentir le ridicule de pareille citation. Ce tour de ma mémoire fait que j'ai peine à lui savoir gré des bons services qu'elle m'a rendus en d'autres occasions.

Autre faute dans ce même Point : parlant des doutes sur la Religion où étoit Madame Tiquet, j'ai dit, *ses doutes ne sont pas des doutes de caprice, ce sont des doutes par principes, qu'il faut détruire par raisons.* On ne sauroit avoir de vrais principes en combattant la Religion. C'est l'esprit qui fournit les vrais principes ; & les doutes sur la Religion ne viennent que du cœur. Ainsi, pour
par-

parler exactement, il falloit dire : Ses doutes ne sont pas des doutes de pur caprice ; ce sont des doutes qui paroissent avoir une suite & un enchaînement de principes.

Après cet examen de mon Ouvrage, je finirois, Madame, si vous ne vouliez absolument que j'examinasse l'Ouvrage du Pere Chauffemer : je ne suis point Critique , la gloire des autres ne m'incommode pas, avec moi on peut impunément barbouiller du papier, je me contente de désapprouver en secret ce qui ne me plaît pas. Je ne me regarde pas comme chargé de relever tous les fautes Ouvrages, & lon pourroit donner au Public des Sermons très mauvais, sans que mon zèle s'en allarmât tant soit peu, quitte pour ne les pas lire. Mais, vous ne voulez pas, Madame, que je reste dans ma paresse naturelle ; il faut vous obéir, & examiner le Discours du Pere Chauffemer.

Il prétend que son Discours réparera le mal que le mien est capable de faire, & son Discours ne dit que ce que dit le mien ; ou il ne dit rien, ou s'il dit quelque chose, ce qu'il dit sappe les fondemens de la charité. A la preuve. Le Pere Chauffemer prétend montrer dans sa première Partie, *que la vie déréglée de Madame Tiquet doit nous faire appréhender que les Jugemens & les Châtimens de Dieu n'éclatent sur nous dès ce monde.* Il veut donc intimider ses auditeurs ; & que veux-je autre chose quand je dis : *Madame Tiquet a abusé pendant sa vie des meilleures dispositions ; tremblez, mondains ?* Les honnêtes gens craignent bien plus les foiblesses de

leur cœur , que les Arrêts du Parlement. Dans la seconde Partie ce Docteur prétend montrer, *quo la mort de Madame Tiquet n'a rien qui doive nous empêcher de craindre, & qui puisse nous rassurer contre les Jugemens & les Craintes de l'autre vie.* Veut-il dire que la Conversion de Madame Tiquet est douteuse ? La donnai-je comme certaine ? Que signifient ces paroles ? *Jugé immortel, détournes vos yeux de dessus son sang criminel ?* Veut-il dire qu'elle est fausse ? De quel droit prétend-il condamner une femme morte dans la communion de l'Eglise avec le Sacrement de la réconciliation & de la paix ? J'ai les dehors pour moi, Madame Tiquet a paru pénitente ; si l'on veut que je change d'opinion ; qu'on me fasse voir une déposition de son bon Ange en bonne & dûë forme.

Le second défaut, généralement répandu dans l'Ouvrage du Pere Chaufsemer, est un défaut dans lequel donnent naturellement tous les Auteurs. Ce qu'ils sçavent faire, ils veulent toujours le faire. Ce Pere sçait citer : il cite toujours ; & sans examiner si son érudition fatigue, il la place par-tout. Qu'importe que la comparaison soit basse, elle est d'un Ancien, il faut la mettre ; la citation est la livrée du Sçavant, quelquefois un peu équivoque ; à tout hazard, les dupes s'y laissent prendre, on cite. Voulez-vous, Madame, un exemple de cette érudition mal placée ? Lisez l'Exorde du Pere Chaufsemer. Il s'agit d'une femme morte sur un Echafaut ; ce Pere vous apprend les démêlez qui ont fait écrire à S. Paul l'Epître aux Romains.

Est-

Est ce ainsi qu'on entre en matière; & a-t-il oublié ce vers du plus exact Critique de nos jours,

Pour moi je suis Oreste, & moi Agamemnon. Despreaux dans l'Art Poétique.

Si je ne passe pas au Pere Chauffemer sa fastueuse érudition, je lui passe son air de Biroat à sous-division: ce n'est pas sa faute s'il est venu au monde 40. ans plutôt que nous. Mais, puisque je lui passe ses manieres antiques, pourquoi me fait-il un crime de mes airs modernes; pourquoi se déchaîner si fort contre ces expressions? *Au sortir de l'Enfance elle eut tous les agrémens qui font l'entêtement d'une jeunesse brillante: sous ses pas naissoient les plaisirs, & les cœurs voloient à sa suite.* C'est ainsi, s'il ne le sçait pas, qu'on peint, parmi les gens polis, une jeune personne qui a de la beauté. Vouloit-il que je parlasse aux gens du monde un langage qui leur fût inconnu? Parle-t-on pour autre chose que pour se faire entendre? Si le mot de jeunesse brillante le choque, je l'avertis en ami que cette délicatesse pourroit le brouiller avec M. de Meaux, qui, dans l'Oraison funebre de Madame la Princesse Palatine, parlant des veuves de nos jours, les appelle des veuves jeunes & brillantes.

Au moins le Pere Chauffemer devoit il ne m'imputer que les fautes qui sont à moi. J'ai dit que Madame Tiquet étoit heureuse lorsqu'à l'âge de 14. ans, elle faisoit les délices de Paris; j'ai dit qu'elle auroit été heureuse, si elle avoit sçu ne s'entêter pas d'un homme qui par la suite a été la cause qu'elle est morte sur un Echafaut. Voyez le grand tort

tort que j'ai de dire qu'une femme, qui est morte par la main d'un Bourreau, auroit été heureuse de mourir autrement ! Le Pere Chauffemer croit-il qu'il soit fort avantageux d'avoir la tête coupée ? En tout cas, il sera seul de son avis.

L'endroit où ce Theologien & moi sommes d'un avis contraire, c'est sur la source des desordres de Madame Tiquet; il veut que ce soit l'idolatrie qu'elle a fait de sa beauté, & moi je veux que ce soit l'amour déréglé qu'elle a eu pour son époux. Madame Tiquet a été mariée à 15 ans : à cet âge une jeune personne pense si peu à s'aimer, qu'elle ne sçait pas même si elle est aimable. Son mariage fut un mariage d'entêtement. Toute femme, qui, dans son mari cherche son Amant, s'en lasse dans la suite; parce qu'il est moins rare de trouver des femmes qui n'ayent point eu d'intrigues, qu'il ne l'est d'en trouver qui n'en ayent qu'une; & je soutiens que ma morale est plus utile que la sienne.

Ce Pere se récrie sur les dangers où met la beauté, *ô beauté du corps, que tu es dangereuse pour le cœur !* Le Poëte avoit dit la chose plus fortement, & plus finement que lui; *Rara est concordia formæ atque pudicitia.* „ Bel-
„ le & chaste ne vont guères ensemble ” : mais cette morale n'intéresse personne; les femmes les plus entêtées de leur beauté sont celles qui conviennent davantage qu'on doit moins l'être. Ainsi, on ne sçait à qui s'adresser. Mais, quand on apprend à régler les passions permises, on intéresse tout le monde; & montrer aux femmes à aimer leurs maris
en

en chrétiennes , c'est avoir assuré la paix des familles. Les beaux jours d'une passion mal réglée, quoique permise, ressemblent aux beaux jours d'Hyver ; le Soleil y paroît plus brillant qu'en Été , mais ce brillant disparoît bientôt.

La chose , qui me surprend le plus, est ce mouvement du zèle du Pere Chauffemes. *Loin d'ici toutes ces maximes corrompues, qu'une infâme & nouvelle erreur a voulu introduire.* Apparemment il a en vûë l'endroit où je dis que les desordres de Madame Tiquet venoient de son tempérament, & non de son esprit ; & que qui en voudroit chercher la source, la trouveroit dans le peu d'accord qu'il y avoit entre son corps & son cœur. Est-ce que le cœur du Pere Chauffemer a toujours été d'accord avec son corps ? Quelle idée veut-il que nous ayons de son cœur ? Car assurément ce Pere n'est pas plus saint que S. Paul ; & S. Paul, tout S. Paul qu'il étoit, n'étoit pas toujours d'accord avec lui-même.

Je ne suis pas le seul qui ait cherché des excuses dans le tempérament : c'est par-là que S. Jérôme, car je veux citer à mon tour, excuse Fabiolle. Elle étoit jeune, dit ce Pere ; des nuits veuves lui faisoient peur. Entrai-
née par l'ardeur de son tempérament vers le plaisir, elle préféra une ombre de mariage à une débauche publique. Les fautes de tempérament, toutes condamnables qu'elles soient, le sont moins que celles qui partent de la corruption du cœur. Dans les unes il y a de la foiblesse, dans les autres on ne trouve que de la malice : on peut excuser

Epistola
30. ad O-
ccanum.

la foiblesse; il n'y a personne qui ne doive condamner la malice.

Au reste, je déclare que je ne suis point Quiétiste: je n'ai point attendu que mon Prélat me demandât ma signature, pour m'expliquer là-dessus. Vous avez pu voir, Madame, dans le second Tome de mes Homélies sur l'Epître aux Romains, que Molinos n'aura jamais un Disciple en moi: j'ose même dire, que le Pere Chaussemere se seroit exprimé autrement, s'il avoit mieux examiné le fond de la doctrine qu'il veut combattre. Les Quiétistes regardent tout ce qui se passe dans le corps, comme chose indifférente: ai-je parlé ainsi des fautes de tempérament de Madame Tiquet? J'ai dit qu'elle avoit le cœur meilleur que la conduite. Ce Théologien ne peut-il être content, si une femme n'est débauchée autant par le cœur que par le corps? Qu'à l'avenir le Pere Chaussemere ne se fasse point des monstres pour les combattre: autrement, nous le renverrons au Héros de Cervantes, qui voit des Châteaux fortifiez, où il n'y a que des Moulins à vent.

Le Pere Chaussemere n'est pas plus heureux à démêler les motifs de la conduite des hommes, qu'à connoître les nouvelles Hérésies. A l'entendre, toutes les femmes adulteres doivent être homicides; une femme qui ôte l'honneur à son mari, veut lui ôter la vie. Il est vrai qu'il cite S. Chrysostôme, mais S. Chrysostôme parloit à Constantinople. Si le Pere Chaussemere étoit un peu plus

Imprimées
chez Nico-
lat le Clerc,
à l'Image S.
Lambert,
près Saint
Yves.

Don Qui-
chotte.

plus instruit des mœurs anciennes, il sçau-
roit que les maris n'étoient pas alors si tran-
quilles qu'ils le sont aujourd'hui. La jalousie
Grecque avoit passé en proverbe, comme la
foi Punique. Que des femmes, inquiétées
dans leurs intrigues par leurs maris, veuillent
se défaire d'eux, on le comprend; mais, en
vérité, à Paris, où les maris sont tels que les
fait connoître l'Horace François *, cela
n'est pas trop à craindre; je m'en rapporte
même au Pere Chaussemer. Il sçait mieux que
personne qu'une femme peut mieux aimer
son Amant, & ne penser à rien moins qu'à
vouloir assassiner son mari. S'il ne veut pas
répondre là-dessus, qu'il nous dise au moins
d'où il a appris que Madame Tiquet vouloit
*cacher un crime par un autre, son adultere par
un meurtre*? Les gens qui raisonnent pensent
tout autrement : elle vouloit finir son adul-
tere, & non pas le cacher. Lasse, que son
Amant ne fût que son Amant, elle pensoit à
en faire son Mari ; & le premier, qu'elle
avoit, étoit un obstacle pour le second
qu'elle vouloit avoir.

Passé que le Pere Chaussemer ignore le
cœur, au moins devoit-il sçavoir le sens de
l'Ecriture. Est-il permis à un Docteur de la
Faculté de Paris de dire, que *David, en fai-
sant assassiner Urie, ne cherchoit qu'à sauver
l'honneur de Bersabée*? Quand ce Prince vou-
lut cacher son adultere, ce qui étoit propre-
ment sauver l'honneur de Bersabée, il fit tous
ses efforts pour renvoyer le mari auprès de sa
femme : n'ayant pu y réussir, il voulut assu-
rer la vie de sa maîtresse par un meurtre. Les
Loix

* Despre-
aux, Satyre
des Fem-
mes.

Loix Juives, aussi-bien que les Loix Romaines, ne permettoient qu'aux seuls maris l'action en adultere. Urie mort, tout Israël avoit beau sçavoir les Desordres de Bersabée, personne n'étoit en droit de la faire punir : & voilà ce que cherchoit David. Il vouloit sauver la vie à qui il n'avoit pu sauver l'honneur. L'exemple d'Hérodiade n'est pas plus juste : Jean-Baptiste mort, Hérodiade passoit-elle pour plus honnête femme ? Mais, le Pere Chauffemer ne se pique pas de justesse : de son tems l'on se contentoit de citer, il cite.

Encore un mot sur ce premier Point. Le Pere Chauffemer prétend que l'art, que Madame Tiquet avoit de s'insinuer dans les cœurs, ne doit pas s'appeller *dextérité*. Qu'il lui donne un autre nom, pourvu qu'il soit François, je suis prêt de men servir.

Le commencement du second Point du Discours du Pere Chauffemer est la critique du commencement du second Point de mon Oraison funebre. *La mort, ai-je dit, démasque les hommes : & comme, lorsqu'ils n'ont qu'un moment à vivre il ne leur reste plus rien à dissimuler ; prêts à mourir, les hommes se montrent tels qu'ils sont.* La mort, dit le Pere Chauffemer, qui découvre toujours le fond de la vanité & le néant de l'homme, ne découvre pas toujours le fond des pensées de son esprit & des mouvemens de son cœur. Je suis fâché, qu'en se brouillant avec moi, il se brouille avec S. Chrysostôme & le Pere Bourdaloue. Ces deux hommes peuvent être citez ensemble, ils ne se défont point l'un l'autre.

Vous vous souvenez, Madame, vous qui-
n'ou-

n'oubliez rien, d'avoir lu dans le commencement de la troisième Partie de l'Oraison funebre du grand Condé faite par le Pere Bourdaloue, ces paroles : *C'est à la mort, dit S. Chrysostome, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer, & c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie, où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait du bon grain & de la paille, c'est-à-dire des lâches Chrétiens, & de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caractères & des dispositions de ceux qui meurent.* Peut-être que si le Pere Chaussemer étoit encore en état de faire valoir ses vieux Sermons tels qu'il les a prêchés, il n'en transporterait pas les morceaux sur des sujets où ils ne conviennent pas.

Une chose qui me surprend infiniment, c'est que, dans un Sermon fait pour édifier, il apprenne à médire. Si on l'en croit, en louant la pénitence de Madame Tiquet, j'ai cherché à me rassurer moi-même, & à rassurer les autres. *L'amour-propre, dit ce nouveau Prophete, qui s'accommode de ces assurances de salut, fait que nous les donnons facilement aux autres, comme nous les prenons facilement pour nous-mêmes.* On pouvoit s'épargner la peine de deviner mes intentions; mais puisqu'on a eu la charité de faire mon examen, je vais faire ma confession publique. L'exemple de Madame Tiquet ne me rassure gueres, je ne me sens propre, ni à commettre ses crimes, ni à imiter sa pénitence. Elle a voulu faire tuer

un mari qui l'incommodoit ; on aura beau m'incommoder, on aura toujours avec moi la vie sauve. La mort la plus infâme ne l'a pas effrayée ; un Bourreau à mes côtés me feroit grande peur ; montant sur un Echafaut, je mourrois en sot. Et pour répondre à tout, je proteste, que si j'ai jamais des Dévotes que je veuille rassurer, je me servirai de tout autre exemple, que celui de Madame Tiquet.

Si le Pere Chauffemer n'avoit attaqué que moi, cela ne seroit pas si fort contre les bonnes mœurs ; mais, attaquer les morts, cela est criant. *Elle a, dit-il, regardé la mort que ses crimes lui avoient méritée, avec une fermeté que l'on nomme héroïque, avec un air doux & paisible, & toute l'apparence d'une grande intrépidité : à Dieu ne plaise, que je veuille appeller cela orgueil, insolence, ostentation ! Elle a marqué se reconnaître, ajoute-t-il ; elle a témoigné du regret de sa vie passée, elle a donné des signes de pénitence ; je n'ai garde d'appeller cela une pénitence de nature, qui vient uniquement de la crainte. Il n'a garde de le dire ; tout son Discours le fait penser. Que ne dit-il naturellement ce qu'il croit ? En fait de médisance, les honnêtes gens du monde en usent ainsi. Peut-être n'est-ce ici qu'une figure de Rhétorique. En vérité, elle coûte trop ; dès qu'elle coûte la charité à l'Orateur qui l'a faite, & l'honneur à la Chrétienne qui en est le sujet. Je renonce pour toujours à l'éloquence, si l'on ne peut être éloquent qu'à ce prix-là.*

La

La fermeté, que Madame Tiquet a témoignée, n'est pas du goût du Pere Chauffemer, non plus que sa pénitence. Il veut que l'on ne puisse être humble, si l'on n'est timide. C'est dommage que ces Peres, qui ont écrit contre Julien l'Apostat, n'ayent avancé pareille proposition; les reproches que ce Prince faisoit au Christianisme de ne former que des lâches, auroient été faciles à réfuter. Je ne veux pas me donner pour Maître à un si grand Docteur; mais, qu'il écoute le Pere Bourdaloue, il apprendra de lui ce qu'on doit penser des morts tranquilles. Un tel Maître ne fera point de tort au Pere Chauffemer. *Les Impies & les Enfants du Siècle*, dit le Pere Bourdaloue, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse, ils sont desolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie.

Troisième
Partie de
l'Oraison
tombée du
Grand
Condé.

Mais, peut-être que la fermeté, avec laquelle Madame Tiquet a envisagé la mort, a été causée & soutenue par l'esperance qu'elle a eue d'obtenir la vie de la grace du Prince, peut-être qu'ayant fait paroître cette esperance au dehors, même après l'aveu de ses crimes, elle l'a conservée dans son cœur au moment de son supplice.

Voici donc un Discours, qui roule tout sur des peut-être, & des peut-être qui vont à faire condamner de bonnes actions par de mauvaises intentions: au lieu que, dans les principes de la Religion, il faut chercher à excuser les mauvaises actions par les bonnes

intentions. Est-ce ainsi que l'on corrige le mal que mon Discours peut faire? J'apprens à ne desespérer pas de la Miséricorde de Dieu; on apprend à douter de la vertu de ses Freres: la correction est nouvelle. S'il est permis de juger ainsi de son prochain, qui m'empêchera de croire que c'est toute autre chose que le zèle, qui a fait écrire le Pere Chaufsemer? Un Ouvrage, dont il n'est pas l'Auteur, fait quelque bruit dans le monde; ce bruit le choque, il écrit contre; ce jugement paroît tout aussi naturel que celui qu'il porte de Madame Tiquet; qu'il s'examine, lui paroît-il chrétien?

Mais, dit-on, un Penitent doit cacher sa fermeté dans ces occasions, parce que l'humiliation, faisant partie du jugement divin, comme parlent les Saints Peres, il vaut mieux, de peur d'en perdre le fruit, cacher cette force au dedans de son cœur; appréhender d'être surpris dans ces derniers momens, par quelques mouvemens de vaine gloire. Mais, un pénitent doit-il obéir à son Confesseur? Qu'on demande compte à M. le Curé de S. Sulpice de la conduite que Madame Tiquet a tenue à la mort: elle n'a rien fait que par son ordre; & comme naturellement elle ne pouvoit pas prévoir qu'elle dût mourir sur un Echafaut, elle n'avoit pas lu ce que les Peres avoient dit de la manière dont devoient se conduire ceux qui y mouroient: elle s'en rapportoit à ce que lui disoit là-dessus un sage & savant Docteur. Fidèle à lui obéir, elle s'embarassoit peu de ce que l'on en pensoit: la grace l'avoit même
ren-

rendue si docile, que si dans cette occasion le Pere Chauffemer avoit été son Directeur, elle lui auroit obéi, & malgré toute sa fermeté, elle eût paru craindre la mort autant qu'il l'auroit souhaité. Le Pere Chauffemer m'a accusé d'être Quiétiste: je voudrois bien qu'il me dît de quel parti il est dans cette Proposition: *Le Pécheur n'est éloigné de son péché, que lorsque la considération de l'amour qu'il a pour Dieu est ce qui l'empêche de le commettre: car, lorsqu'il ne fait le bien, ou ne cesse de faire le mal, que par le mouvement de la crainte, il n'est point encore éloigné du mal.* N'y a-t-il point d'autre crainte que la crainte purement servile? Qu'est devenue l'Attrition? Le Concile de Trente s'est-il trompé? Nous trompe-t-on nous-mêmes dans notre enfance, lorsque dans les Catéchismes qu'on nous fait, on distingue l'Attrition de la Contrition, & l'on nous fait remarquer deux sortes de craintes? Si j'étois aussi décisif que ce Pere, je sçai bien quel nom je donnerois à cette doctrine.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire. *Six heures, c'est peu pour une conversion.* Si on n'avoit que cela à dire, on pouvoit se taire, je l'avois dit. J'ai espéré du salut d'une Chrétienne morte avec le Sacrement de paix: mais je n'en ai jamais parlé comme d'une chose certaine. Dans le doute, j'ai pris le parti le plus charitable: quoiqu'instruit de ce que les Peres ont dit des Criminels qui meurent sur l'Echafaut, j'ai cru qu'une femme, qui avoit toujours paru vraie, agis-

soit de bonne foi à la mort ; que le bien qu'elle faisoit, elle le faisoit sincèrement, & qu'elle avoit éprouvé ce que dit S. Augustin écrivant à Vincent : qu'il y a des gens qui ne peuvent être convertis que par de grands malheurs, parce que si la prospérité les dissipe, l'adversité qui les fait rentrer en eux-mêmes, les rend capables d'écouter la vérité & de la suivre. Voyant accepter la mort à Madame Tiquet d'une manière si humble & si soumise, j'ai cru lire les opérations de la Grace en elle. Il se peut faire que cela ne soit pas : en bonne Morale, doit on le dire ? En conscience, doit-on le penser ? Quand les Peres ont parlé de la fausseté des conversions à la mort, ils ont parlé en général, & n'ont jamais fait d'application particulière. Aussi les Peres vouloient-ils instruire les Chrétiens, & ne pensoient à rien moins qu'à critiquer des Oraisons funebres. Eussiez-vous cru, Madame, qu'on m'eût jamais fait un procès de juger trop favorablement de mon prochain ? M'en croirez-vous à l'avenir, quand je vous dirai avec quel plaisir je juge favorablement de tout ? N'en doutez non plus, que du respect avec lequel je suis, Madame,

*Votre très humble, & très
obéissant serviteur.*



CONTESTATION

ENTRE DEUX OCULISTES *



M E M O I R E

*POUR JEAN PALMIER,
Chirurgien Oculiste à Paris, seul
& unique Neveu & Eleve de dé-
funt Charles de Saint-Yves, an-
cien Chirurgien Oculiste, Dé-
fendeur.*

*CONTRE ETIENNE LEOFFROY,
Chirurgien Oculiste, Demandeur.*

LA Cause, dans laquelle on m'engage
aujourd'hui, présente peut-être l'espe-
ce la plus singulière qu'on ait jamais vûë.

Deux

* Ce petit Factum, qui est d'une grande simplicité, recèle beaucoup de finesse. Ce n'est point toujours par le mérite de sa Maître, mais par le mérite de l'Ouvrage, que je me détermine à le faire entrer dans ce Recueil. Qu'on ne croie pas que celui-ci jure tant contre mon titre: tout ce qui est écrit de cette façon, est intéressant.

Deux Domestiques, introduits chez Charles de Saint-Yves mon Oncle, ont trouvé le secret de devenir ses Maîtres; ils m'ont chassé de sa maison, & m'ont enlevé toute sa tendresse, & tout son bien, qui consistoit en plus de 500. mille livres: ils ont fait plus, ils ont abusé de la vieillesse de ce Vieillard, jusqu'au point de lui extorquer un consentement par lequel il leur est permis de porter son nom. Qui croiroit, qu'après m'avoir dépouillé de la sorte, il me restât encore quelque chose de mon Oncle qui pût faire l'objet de leur jalousie?

Elevé par cet Oncle, introduit par lui-même dans les secrets de son Art, je regardois la gloire d'avoir eu un si grand Maître comme une consolation que personne ne me pouvoit ôter: je comptois me faire honneur de la liaison que le sang avoit formée entre lui & moi; enfin, je m'imaginois qu'étant à la fois, & son Neveu, & son Eleve, personne ne pouvoit esperer plus que moi de jouir des avantages de sa réputation: c'étoit, pour ainsi dire, une portion de sa succession, qui sembloit m'avoir été transmise d'avance, & dont je me flattois d'être le paisible possesseur. C'est cependant l'usage de ces droits naturels, que mes Adversaires veulent aujourd'hui m'interdire: ils viennent solliciter avec chaleur l'autorité de la Justice pour me faire des défenses expresses de m'annoncer au Public comme l'Eleve de mon Maître. Je n'aurois jamais pensé, qu'une prétention si bizarre pût faire naître la matière d'une contestation sérieuse.

rieuse : mais , sur quoi ne plaide-t-on pas ?

Voyons si l'on m'empêchera d'être le Neveu & l'Eleve du Sieur Charles de Saint-Yves , c'est-à-dire , si l'on me fera cesser d'être ce que je suis. Voici en deux mots les faits de ma Cause.

Le Sieur Charles de Saint-Yves, mon Oncle, commença à exercer la Chirurgie à Saint Lazare; il s'attacha principalement à la partie de cet Art, qui a pour objet les Maladies des Yeux; ses travaux furent suivis d'un succès que le Public n'ignore pas. Comme j'étois son unique Neveu, il me destina à la même Profession, & m'enseigna les mêmes principes & les règles de son Art. Je travaillois sous lui à S. Lazare, & je fis sous sa conduite différentes opérations: la preuve est écrite dans l'Enquête que j'ai fait faire.

La multitude des malades, dont la réputation de mon Oncle attira la confiance, le força de sortir de S. Lazare; il alla demeurer rue Notre-Dame des Bonnes Nouvelles; je l'y suivis, il continua de me donner des leçons, & moi de pratiquer sous ses ordres; il me menoit chez tous les Malades, je les pansois souvent devant lui, il me les confioit, lorsqu'il ne pouvoit pas les voir. Il y a même certains Malades, que j'ai vus avec lui pendant dix-huit mois consécutifs, mon Enquête en fait foi. C'est ainsi que j'ai passé environ six années à recevoir les instructions de mon Oncle, & à exercer sous ses yeux la profession d'Oculiste: mais voici l'époque de ma disgrâce.

Mon Oncle prit chez lui une jeune domestique nommée Manon, sous le titre de Guisniere. C'étoit une fille qui réunissoit beaucoup de talens; aussi mon Oncle fut-il extrêmement satisfait de son service & de son attachement; & comme il avoit l'ame extrêmement reconnoissante, il crut qu'il y avoit de la justice à la retirer de la servitude. Il changea donc son état, & la retint auprès de lui comme une Compagne, qui par ses attentions lui tenoit lieu de femme dans le menu détail du ménage.

L'empire de cette fille sur l'esprit de mon Oncle devint bientôt une sorte d'enchantement; il ne pensoit plus, il n'agissoit plus, que par les impressions de cette fille. Comme j'eus le malheur de déplaire à Manon, & que ma qualité d'Héritier présomptif lui paroissoit une assez bonne raison pour me haïr, je fus une des premières victimes de son despotisme, & Leoffroy mon Adversaire y trouva dans la suite le principe de sa fortune.

Ce garçon, qui n'avoit alors pour tout mérite que les bonnes grâces de Manon, fut substitué à ma place dans la maison de mon Oncle; mais, il y entra sous de plus heureux auspices que moi. Au reste, je ne dois point lui envier la fortune qui s'est offerte à lui, puisque j'aurois sans doute eu la délicatesse de n'en vouloir pas profiter. Il fut moins difficile, & peut-être plus sage: il épousa Manon, ou plutôt il épousa, pour ainsi dire, mon Oncle lui même, qui,
par

par la force du charme, étoit en quelque façon identifié avec cette fille.

Depuis cette utile union, mon Oncle eut une infinité d'égards pour le nouveau mari, qui y répondit de son côté par une extrême complaisance. Mais, comme les obligations, que mon Oncle avoit à ses généreux Commensaux, s'étoient apparemment multipliées de jour en jour, il craignit que la mort ne le surprît sans leur avoir donné des marques solides & singulieres de sa reconnoissance. Son premier bienfait fut d'adopter Leoffroy, en consentant par un Acte précis, qu'il portât le nom de Saint Yves : le second fut d'instituer Manon & Leoffroy ses Légataires universels ; &, comme pour mettre le comble à toutes ses libéralitez, il mourut.

Depuis la mort de mon Oncle, Leoffroy & moi nous exerçons à Paris chacun de notre côté la Profession d'Oculiste ; lui dans la rue Saint-Thomas du Louvre, & moi dans la rue Bardubec, du côté de la rue de la Verrerie près le Cimetiere de Saint Jean.

Il prend le nom de Leoffroy de Saint-Yves, & moi la qualité de Neveu & d'Eleve de Saint-Yves : & c'est sur cette qualification, qu'il m'intente aujourd'hui un Procès. Il demande, qu'il me soit défendu de me dire, dans le Public, le Neveu & l'Eleve de Saint-Yves.

J'avoue, que je ne conçois pas quel expédient il fournira à mes Juges, pour les mettre en état de lui accorder ce qu'il de-

man-

mande : car , enfin , je ne pense pas qu'il soit au pouvoir des hommes , ni je l'ose dire , de Dieu même , de faire que je ne sois pas le Neveu de mon Oncle . Leoffroy convient avec moi , que Charles de Saint-Yves étoit mon Oncle : je saisis cet aveu , & il me paroît , qu'avec un peu de Dialectique , on peut aisément en inférer que je suis son Neveu . Or si je suis le Neveu de mon Oncle , pourquoi m'empêchera-t-on de dire que je le suis ? Voilà d'abord une moitié de la Demande de Leoffroy , qui me paroît détruite par des raisonnemens assez solides . Voyons l'autre partie .

J'ai prouvé par une Enquête , que mon Oncle m'a élevé dans son Art , & que j'ai travaillé pendant six ans sous ses yeux & sous ses ordres : n'est-ce pas-là être son Eleve ? Pourquoi ne prendrois-je pas ce titre , qui dans ma Profession m'est aussi honorable qu'avantageux ?

Mais , dit Leoffroy , je produis des Témoins , qui ont été fort liez avec votre Oncle , & qui cependant ne vous ont jamais vû travailler sous lui ; & la plupart déposent , que votre Oncle n'étoit pas content de votre conduite .

Je n'ai que deux mots à répondre . Je demande d'abord , si lorsqu'il s'agit de constater la preuve d'un fait positif , comme dans l'espece où il est question de savoir si j'ai travaillé sous mon Oncle , la déposition des Témoins qui déclarent n'avoir aucune con-

nois-

noissance de ce fait, doit l'emporter sur le témoignage de ceux qui attestent affirmativement la vérité? je ne crois pas qu'il faille être grand Jurisconsulte, pour prendre son parti sur cette Question.

Je ne dis rien des discours desavantageux, qu'on prétend que mon Oncle a tenus sur mon compte. J'ai déjà avancé, que je n'étois pas l'ami de Manon; & l'on date de son regne.

Voilà toute ma Cause, dont j'ai cru devoir donner ce petit détail au Public. J'espère que mes Juges ne me laisseront pas jouer plus longtems le Rôle de Sosie avec ce nouveau Mercure.

M. de Gennes Avocat au Parlement est l'Auteur de ce petit Mémoire. Voici la Sentence qui fut rendue.

„ Nous avons l'Enquête faite à la Requête
 „ de la Partie de Duret déclarée nulle; en
 „ conséquence ayant égard à la preuve résul-
 „ tante de l'Enquête faite à la Requête de la
 „ Partie de Delabrosse, lui permettons de
 „ prendre le nom & la qualité de seul Neveu
 „ & Eleve de feu Charles de Saint - Yves
 „ ancien Chirurgien Oculiste, & de faire ins-
 „ crire ces deux qualitez dans son Tableau
 „ & afficher; faisant défenses à ladite Partie
 „ de Duret de troubler celle de Delabrosse dans
 „ sesdites deux qualitez. Au surplus notre
 „ précédente Sentence exécutée, & suivant
 „ icelle, faisons défenses à ladite Partie de
 „ Du-

382 **CONTEST. ENTRE DEUX OCULISTES.**

„ Duret , de prendre le nom de *Saint-Tues*
„ La Partie de Duret condamnée aux deux
„ tiers des dépens , l'autre tiers compensé ; ce
„ qui sera exécuté sans préjudice de l'appel.
„ En témoin de ce , nous avons fait sceller ces
„ Présentes : Fait & donné par Mre. René
„ Herault , &c. tenant le Siège le Vendredi
„ septième Mai 1734.





PROCUREUR

Condamné aux Dépens en son propre Nom, à cause de ses mauvaises Procédures.

MAlgré la Satyre, on trouve dans le Corps des Procureurs, ainsi que dans les autres Corps, des gens d'une probité délicate: on en trouve de même partout, qui ne sont pas scrupuleux. Tel étoit celui qui est l'objet de cette Cause; il est mort depuis quelques années. Je ne rapporterai point dans son étendue le Mémoire imprimé que je fis contre lui, j'en épargnerai à mon Lecteur les endroits qui pourroient l'ennuyer, je n'en rappellerai que les traits qui pourront lui faire plaisir.

Je parlois pour le Sieur C***, ancien Aide-Major de la Ville de Casal.

Un Plaideur injuste, qui succombe dans un Procès, cherche à soulager sa douleur par des traits personnels dont il croit accabler son Adversaire; souvent son ressentiment rejaillit sur ses Juges, vengeance digne d'un Plaideur confondu: le tribut qu'on lui

lui paye est le mépris. Il est étrange que le Procureur de la Partie adverse prostitue sa plume en épousant la passion de son Client, & qu'il soit aveuglé jusqu'à ne pas voir que jamais les injures ne remplacent les moyens, & qu'elles avilissent & dégradent celui qui s'y abandonne.

Le Sieur C*** ne suivra point le mauvais exemple qu'on lui donne, en embrassant une vengeance qui retomberoit sur lui-même; il se propose trois objets dans ce Mémoire. 1. Il se fera connoître à la Cour, & montrera qu'on a défiguré son portrait. 2. Il fera connoître le caractère du Procureur que la passion a métamorphosé dans son Client. Ce sera par des faits & non par des injures, ni par une plume trempée dans le fiel, qu'il le dépeindra. 3. Il justifiera le Sieur B*** Arbitre, que la malignité de ce Procureur n'a pas épargné, & mettra dans son jour l'équité de l'avis qu'il a donné.

Mre. C*** Procureur de C***, ôte au Demandeur la qualité d'ancien Aide-Major de Casal, qu'il suppose n'avoir point trouvée sur les Regîtres de cette Ville. Il l'appelle Vermine du Palais, Solliciteur de procès, Acquereur de Droits litigieux. Il dit même, que le transport de l'Action qui est le sujet du Procès, est simulé.

Le Sieur C*** a servi le Roi depuis l'âge de 12. ans. Il a été au bombardement de Bruxelles où il a été blessé; il a été au combat de Calcinato & à plusieurs Sièges. Il a été fait deux fois Prisonnier de guerre: la
pre-

premiere fois au Blocus de Montmelian ; la seconde fois à la prise de Casal, où il faisoit les fonctions d'Aide-Major. Si Mre. C*** avoit consulté les Regîtres des Sieurs de Montgelas & de Sauroi Trésoriers extraordinaires des Guerres, & du Sieur de Gatines Trésorier en Italie dans la dernière Guerre, il y auroit vû les quittances que le Sieur C*** y a données de ses appointemens, comme Lieutenant des Grenadiers au Régiment de Piémont, & comme Aide-Major de Casal. Le Sieur C*** ne se flatte pas d'être aussi habile dans la guerre où il a servi, que Mre. C*** l'est dans la guerre ruineuse de l'écritoire, ainsi que l'appelloit Henri IV. Il convient que ses ruses de guerre, après 25. ans de service, cèdent aux stratagêmes de Palais de son Adversaire. Il a pourtant cet avantage sur lui, qu'il n'a jamais fait la guerre qu'aux Ennemis de l'Etat, au-lieu que Mre. C***, quoique jeune, est déjà blanchi dans la guerre qu'il fait aux Sujets du Roi. C'est le Héros du Palais, qu'on ne placera jamais au Temple de la Gloire.

Le Sieur C*** n'a jamais poursuivi de Procès qu'en son nom ; la qualité de Solliciteur de Procès, qu'on lui donne, est une liberalité de la plume de Mre. C***, chagrin du désert qui regne dans son Etude, depuis qu'on a ouvert les yeux sur son mérite. Le Sieur C*** a dans ce Procès les droits cedez du Sieur Laya dont il étoit Créancier. Il a pris cette dette-là en payement de ce qui lui étoit dû. Une action entre dans le Commerce, comme une autre nature de

bien ; & un homme, qui ne se prévaut pas de la situation d'un vendeur , peut acquérir une action sans être blâmé , particulièrement quand il est Créancier du vendeur , & qu'il se paye par cette voye. Le transport qui a été fait au Sieur C*** n'est point simulé ; si l'on y exprime qu'il recevra en présence de son cédant, c'est afin qu'en même tems il pût lui donner quittance. Ce qui prouve que le Sieur C*** dans ce transport n'a pas voulu faire un profit injuste, c'est qu'il est stipulé qu'il se payera à mesure qu'il recevra. Il n'est point dit, comme l'avance faussement Mrs. C***, que le Sieur C*** ne recevra que sur les quittances de son cédant. C'est une de ces suppositions dont la plume de ce Procureur n'est pas avare, quand elle peut servir au besoin de sa Cause.

On s'est engagé de faire connoître le talent de ce Procureur , le récit qu'on fera le peindra au naturel. On prendra le fait dans ce Procès même.

Je raconte ensuite tous les incidens infinis de la chicane du Procureur , & je dis après cela : Un Procureur qui auroit été persuadé qu'il doit protéger son Client & le garantir d'un Procès ruineux , auroit engagé A*** à payer la somme ordonnée & à rendre compte ; mais, Mrs. C*** qui est convaincu qu'une affaire mauvaise pour sa Partie est toujours bonne pour lui, jette A*** dans des fraix immenses, il laisse poursuivre le Sieur C***.

Je parle des Créanciers simulez qu'il a suscitiez pour faire des oppositions , qui ob-
tin-

tinrent des Sentences par défaut sous les noms de différens Procureurs ; ce qui prouvoit que Mre. C*** étoit l'ouvrier de cette Procédure, & que toutes les copies données par différens Procureurs, étoient écrites de sa main. Il avoit le secret de faire cinq Procès d'un seul, & de multiplier jusqu'à cinq fois les salaires. Un Procureur, tel que Mre. C***, qui voit une involution de Procédures produire des fraix extraordinaires, s'enivre de joye, il s'applaudit à lui-même dans l'idée qu'il a de son mérite, il ne se changeroit pas contre le génie le plus éminent. Quel est le fruit de toutes les ruses de Palais ? Celui qui les met en œuvre succombe à la fin : il périt plus tard, il est vrai ; mais, par les fraix qu'il supporte, sa perte est sans ressource. Voilà ce qu'on recueille des leçons de ces fameux ouvriers de Procédures, qui possèdent ce que la chicane a de plus exquis.

Je rapporte plusieurs avantages que le Sieur C*** remporta, & puis je dis : Qui ne croiroit que le Sieur C*** après avoir lutté si longtems contre le Démon de la chicane & l'avoir terrassé, ne recueilliroit enfin le fruit de sa victoire ? Mais, Mre. C*** ne se décourage jamais, quelque mauvais succès qu'il ait ; il semble que sa défaite donne de nouvelles forces à son génie.

Mre. C*** qui possède l'art de perpétuer un Procès, le regarde comme la toile de Penelope que l'on défaisoit le soir après l'avoir faite le matin, de sorte que c'étoit toujours à recommencer. Il a répandu outre cela un Libelle diffamatoire imprimé, où

il a noirci le Sieur C*** ; il a écrit comme il a agi , il s'est dépeint dans ses Procédures , & a donné à son portrait dans son ouvrage le dernier coup de pinceau. Il succomba dans ces nouveaux incidens où son génie s'étoit épuisé.

Sur ce fidèle récit , qui ne jugera que l'épithète de *Vermine du Palais* que Mre. C*** applique au Sieur C*** est une libéralité qu'il lui fait de son propre bien ? Epithète si propre à Mre. C*** , qu'on croiroit qu'Adam qui donna des noms expressifs à tous les Animaux de la Terre , lui a donné ce nom-là : *Appellavitque Adam nominibus suis cuncta Animantia.*

Le Sieur C*** n'avoit pas appris , en servant le Roi , la guerre du Palais ; & ne devoit-on pas croire qu'un Officier , qui combattoit contre un Procureur si habile , succomberoit ? Mais , voici comme cela s'est fait : Il a opposé son bon Ange au mauvais Ange de Mre. C*** , il les a mis aux prises ; l'Ange céleste a vaincu l'Ange infernal , cela ne pouvoit arriver autrement.

Je parlai des nouveaux chefs-d'œuvre de chicane que fit Mre. C***. Je justifiai ensuite l'équité de l'avis du Sieur B***.

Ce Mémoire étant répandu dans le Public , le Procureur me vint trouver dans mon Banc , & me demanda si je m'appellois M. Gayot de Pitaval. Je lui répondis que oui. Regardez-moi , me dit-il , comme me voilà accommodé , ne suis-je pas un joli garçon ? Il se fit connoître à moi pour celui que j'avois dépeint ; car , je ne le connoissois pas
de

de vûe. Je lui dis qu'il avoit mérité la censure par sa conduite, & que la Cour le traiteroit bien plus sévèrement que moi; que si j'avois pris le parti de la raillerie, j'avois suivi le précepte d'Horace :

Ridendo dicere verum quid vetat?

Prenant le ton de la plaisanterie ,

J'ai les rieurs de mon côté :

J'imprime mieux la vérité ,

Elle est goûtée avec la raillerie.

Il me dit qu'il me demanderoit réparation, je lui repliquai que l'Arrêt la lui feroit. Le voici :

Par Arrêt de la Grand-Chambre du 29. Avril 1727 , au rapport de M. Paris , *On ordonne que l'Avis du Sieur B*** sera exécuté conformément à toutes ses dispositions; A*** contraint par corps à payer avec intérêts les sommes auxquelles il est condamné par cet Avis & à tous les dépens ; & le Procureur condamné envers sa Partie à supporter tous les dépens de ses mauvaises Procédures.*

Comme le Procureur mourut quelque tems après, on appella mon Mémoire son Oraison funebre.

Il a paru sur l'ancien Théâtre Italien une Comédie où l'on a ontré le caractère d'un mauvais Procureur. Il faut à la Comédie charger les Rôles, afin qu'ils puissent faire effet, parce qu'on ne les voit que dans une espece de perspective. On représente un vieux Procureur qui instruit un jeune Pra-

ticien à qui il veut vendre sa Charge ; il lui dit qu'il faut qu'il ait à sa disposition un Sergent , un Notaire , & un Greffier , qui aient un heureux naturel , que le besoin rende sociables , & que l'on apprivoise avec de l'argent. Quand on veut faire sa Charge dans l'ordre , on a tout au plus sa maison défrayée , & 1000. écus au bout de l'an ; mais , que le tour de bâton triple & quadruple cette somme-là. Qu'il ne faut jamais donner les mains à aucun Arbitrage , jamais consentir à un Arrêt définitif ; que c'est la peste des Etudes ; qu'il faut s'attacher aux Procès par écrit , & multiplier si adroitement les Incidens & la Procédure , qu'une Affaire blanchisse dans l'Etude avant que d'être jugée. Que le grand talent & le grand gain c'est de beaucoup écrire ; que pour cela il faut dire des impertinences , des suppositions , des faussetez ; que quand on est au bout , il faut avoir recours aux invectives & aux injures. Il dit ensuite : Tu vois , mon cher Enfant ; que je te parle en pere ; & que je te fais voir jusqu'aux entrailles de notre Profession. Mon fils , attache-toi aux saisies réelles , aux préférences de deniers ; remue ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions ; ne t'endors jamais sur une Consignation : c'est le vrai patrimoine des Procureurs. Que je ferai consolé ; poursuit-il , en mourant , si je te vois suivre le bon chemin où je te mets ! Voilà , mon cher Enfant , les préceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggèrent ;

rent, & que tu dois suivre, si tu aimes tant soit peu ta fortune.

Le Praticien formé par ces grandes leçons, devenu Procureur, fait de grands coups : il raconte qu'il a des Pensionnaires qui sont d'honnêtes gens, qui lui lient les mains en lui donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos ; les uns cent pistoles, les autres cinq cens livres, plus ou moins, selon la nature des Affaires. Voyez-vous, dit-il, un gros sac, en le montrant à un de ses Cliens ? c'est contre un homme de la première qualité, que je laisse jouir en paix de tout son bien à la barbe de ses Créanciers. Ce seroit une terrible chose, si nous faisons tout le mal que nous pouvons faire ; il faut être humain en certaines occasions, & ne pas pousser à bout des gens qui s'aident & qui viennent au devant de vous.

Il veut persuader à une vieille Plaideuse qu'il a eu raison de lui faire perdre son Procès. Vous ne méritiez pas, dit-il, de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes, il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté votre Affaire en vous la faisant gagner : mais moi, par prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre. Vous ne sçavez pas que je vous ai fait un coup d'ami, d'avoir tiré la principale pièce de votre Sac, pour en faire un moyen infailible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'hui ; vous pleurez présentement, mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou six ans d'ici, quand la Requête Civile sera gagnée, & qu'il y aura de bons

gros dommages & intérêts à toucher, qui excéderont deux fois la somme qui vous est dûë.

La Vieille lui témoigne qu'elle veut s'accommoder : il lui répond que ce ne sera jamais de son avis ; il se récrie : Que droit-on de moi, si on alloit découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement ? C'est tout ce que pourroit faire un vieux Procureur à l'agonie.

Ce Caractère est outré, aux dépens de la vérité, en faveur de la plaisanterie ; & les exemples de quelques particuliers qui abusent de la Profession, ne doivent point retomber sur le Corps.

Je connois des Procureurs d'un véritable mérite, je les estime mieux que de certaines personnes qui ont un rang distingué dans le monde. M. de Harlai Premier Président disoit, qu'il connoissoit dans ce Corps-là beaucoup d'honnêtes gens. La Communauté des Procureurs étant venue lui demander sa protection lorsqu'il fut élevé à la dignité de Premier Président ; Ma protection, dit-il, les fripons ne l'auront pas, les gens de bien n'en ont pas besoin.

Les Tableaux qu'on fait sur le Théâtre ne doivent servir que pour rendre odieux les fripons, & plus estimables les honnêtes gens.

Ma profession, à la faveur de laquelle je croyois être à l'abri, ne m'a pas garanti de l'avidité de deux Procureurs. Le premier, à qui j'avois déferé le serment, me fit, en jurant contre la vérité, perdre mon Procès, je lui envoyai cette Epigramme :

Un



Un Procureur, qui possédoit
 Tour l'elixir de la chicane,
 Hors de-là, c'étoit un franc âne,
 Cent francs à Damon demandoit;
 Qui, l'ayant payé sans quittance,
 Lui dit : Jurez que je vous dois.
 J'ai gagné, reprit le matois,
 Si mon titre est ma conscience..

Plusieurs
 petits Ou-
 vrages en
 Vers.



Voici l'Histoire de l'autre Procureur.
 J'avois eu la facilité d'être gardien des
 meubles d'un de mes amis dans une saisie :
 il les enleva, & me laissa en proie à son
 Créancier. J'allai trouver le Procureur,
 qui se disoit de mes amis ; j'avois accom-
 modé avec le Créancier, j'offrois de payer
 en pure perte pour moi une grande partie
 de la dette. Le Procureur détourna sa
 Partie de cet accommodement, & malgré
 l'amitié qu'il me témoignoit, il m'obligea
 à représenter les meubles, ou en acheter
 d'autres pareils, qui furent exécutez &
 portez sur la place & vendus à grands fraix ;
 il m'en coûta 30. pistoles, que j'aurois
 sauvées par l'accommodement. Je fis cet-
 te Fable :



Un Chien avec un Loup voulut faire alliance,

Bb 5

Se

Se flattant qu'il pourroit un jour l'apprivoiser :
 Il lui persuada par sa simple éloquence,
 Qu'il devoit travailler à se faire priser.
 En vous voyant, dit-il, on détourne les yeux,
 On vous craint, on vous fuit, comme une
 bête immonde :

Un Tyran redouté redoute tout le monde,
 Et l'esprit de douceur nous rend égaux aux
 Dieux.

Venez prendre un emploi, remplissez une
 charge,

On vous fera la cour. Il se fit Procureur.

Sous ce nom, il poursuit son métier de voleur,
 Il met fort à l'étroit un Client fort au large,
 Et son Etude étoit un bois des plus affreux.

Le Chien, en fréquentant ce lieu si dangereux,
 Y laissa tous ses poils, sa queue, & ses oreilles.
 Lupardin en ces Vers est dépeint à merveilles.
 Un loup est toujours loup, aux champs, dans
 les forêts,

A la Cour, à la Ville : il ne change jamais.



Le Procureur de la Comédie Italienne
 dit qu'il ne veut point de Clerc chez lui, qui
 ne fasse quatre-vingt Rôles de Grosses par
 jour ; il se récrie sur l'ouvrage d'un de ses
 Clercs qui a mis quatre mots dans une ligne.
 Voilà le moyen, dit-il, de faire une bonne
 maison ; ma foi, que cela ne vous arrive
 plus, je ne veux pas qu'on mette plus de deux
 mots

mots & une virgule à chaque ligne. Tu-chou ! de ce train-là vous enverriez bientôt le Procureur à l'Hôpital : quatre mots à une ligne, c'est se moquer !

Un Procureur dans un Baillage n'avoit mis dans une ligne de sa Grosse que ces mots, *il y a* : le Juge dans la même ligne y écrivit sa condamnation, de sorte qu'on lisoit, *Il y a 20 Écus d'Amende contre le Procureur.*

J'ai cru que je finirois agréablement ce Volume, en rapportant des Placets en Vers que j'ai faits pour mes Clients. L'amour-propre me l'a conseillé : j'aurois dû peut-être me défier de lui, car il donne souvent de mauvais conseils.



A U R O I.

Un Dieu, grand Roi, vous demande justice,
Un Dieu dont vous pouvez un jour avoir
besoin.

Ce jour n'est peut-être pas loin.

Il faut qu'à ses Autels, Héros, Prince, fle-
chisse :

Vous le voyez pourtant embrasser vos genoux,
Et tout puissant qu'il est, il ne peut rien sans
vous.

C'est le Dieu de l'Amour, l'ame de la Nature.
Il a blessé deux cœurs : mortelle est la blessure,
Si l'Hymen n'y met pas vite son appareil.

Age,

Age , naissance , biens en eux tout est pareil ,
 Une mere , qui suit les loix de l'avarice ,
 Ne veut pas que jamais ce couple s'affortisse.
 Ah, Sire, de leurs jours conservez le flambeau ,
 Il s'usera pour vous jusques à leur tombeau !
 Songez qu'en appointant d'un grand Dieu la
 requête ,
 Son plus riche butin , c'est pour vous qu'il
 l'apprête ;
 Que sans lui , fussiez vous mis dans le rang des
 Dieux ,
 Votre cœur gémiroit dans ce sort glorieux.
 Il tient votre bonheur , vous qui faites le nôtre.
 Si vous mettez néant , au bas de son Placet ,
 Il est vindicatif , plus sensible qu'un autre ,
 Je lui vois décocher , ah grand Prince , quel
 trait !



Quoique l'amour & la raison ne soient pas
 souvent dans une bone intelligence , ils sont
 ici réunis , & ils vous demandent de con-
 cert l'accomplissement de ce mariage. Or-
 donnez , Sire , que M. de Fortia , ou tel
 autre Magistrat que vous jugerez à propos ,
 instruisse V O T R E M A J E S T É du fait , il
 ne sera pas difficile de vous convaincre que
 l'autorité d'une mere , qui s'oppose au bon-
 heur de deux personnes qui sont faites l'u-
 ne pour l'autre , n'a pour guide qu'un ca-
 price très injuste. *François B***, & Char-*
*lotte D***.*

L'avis favorable du Commissaire fut suivi.

Un

Un homme qui avoit vingt Enfans, pré-
senta ces Vers au Régent. Ils sont de la fa-
çon de l'Abbé de Chancé.



Prince, le Suppliant, de vingt enfans le pere,
Sans compter le terme courant,
Jeune encor se verroit réduit à la misère,
S'il déployoit tout son talent.

Cependant de mon Roi le plus riche appanage
Est un grand nombre de Sujets.

Je dois pour l'enrichir poursuivre mon ouvrage,
Ou je trahis ses intérêts.

O toi, qui pour l'Etat nous montres tant de
zèle,

Daigne m'affranchir des impôts !

A mon Prince, à ma femme, à mon devoir
fidèle,

Je continuerai mes travaux.



Sur un pareil sujet je fis ces Vers, qu'on
adressa aussi au Regent.



Un pere trop fécond vous demande justice.

Le Ciel de seize enfans m'imposa le fardeau :

De

De taxes surchargé, je creuse mon tombeau,
Sous un second Titus, faut-il que je périsse ?
Je n'éprouverai point un destin si cruel.

Loix , Edits , Equité, tout veut qu'on me
soulage.

Pere du Peuple , en moi vous voyez votre
image,

Je retrace vos soins , votre amour paternel.
Souffrirez-vous , Seigneur, qu'un tel portrait
s'efface ?

De ce Miroir fidele entretenez la glace.



Je fis ce Placet pour le Baron de S. Este-
ve , qui comptoit parmi les Ancêtres un
proche parent de Jeanné d'Albret , mere
d'Henri IV.

A U R E G E N T.

Dans mes veines , Seigneur , j'ai du sang
d'Henri Quatre.

Dès le berceau, mon pere a défendu son Roi ;
Il usa ses beaux jours à servir , à combattre ;
Il expira chargé d'un glorieux emploi.

Il m'a laissé son zèle au sein de l'Indigence ;
Depuis trente ans , Seigneur , je marche sur
ses pas :

Mais sans biens je languis , je tombe en défail-
lance.

Daigne nourrir le sang qui m'anime le bras.

Un



Un autre Officier étoit obligé de faire une recrue de six hommes, & de les conduire à son Régiment : c'étoit un opéra très difficile pour lui, parce qu'il étoit sans argent. Mon Apollon vint à son secours ; dans l'embarras où il étoit, je lui fis ce Placet :

A U R É G E N T.

Quel coup fatal ! Plutus a détesté ma bourse.
Dans ce cruel revers, sans crédit, sans res-
source,

Je dois au Régiment conduire six soldats.
Un Demi-Dieu me vint dégager d'un tel pas.
Dérobe-moi, grand Prince, au sort qui me
menace,

Hâte toi de me secourir.

L'Etat n'étoit-il pas, sans toi, prêt à périr ?
Tu le sauves, il prend une nouvelle face.
En relevant, hélas ! un simple Lieutenant,
Daigne faire en petit, ce que tu fais en grand.



L'Officier ayant présenté ce Placet au Régent, ce Prince sourit, & lui dit : Allez voir demain M. le Blanc, il vous dira ma réponse. Ce Ministre ayant été prévenu par le Régent, dit à l'Officier, dès qu'il se fit con-
noître

400 PROCUR. CONDAMNE' AUX DEPENS.
noître : Je sçai , Monsieur , votre affaire. Il
se tourna vers un Commis , en lui disant :
Qu'on compte à Monsieur 400. livres.

F I N.



T A-

T A B L E

DU CINQUIEME TOME.

HISTOIRE de Charles François Harrouard, desavoué par son pere & sa mere. pag. 1

Moyens, que Mrs. Huart, Avocat de l'Enfant, mit en œuvre. 10

Moyens, que Mrs. Gin, Avocat de la Mere, mit en œuvre. 14

Replique de Mrs. Huart. 17

C'est un Brocard de Palais, de dire que la Confession en Matiere civile ne se divise point. 34

La Voye indirecte, pour éluder les Ordonnances qui défendent la Preuve par Témoins, n'est pas permise. Voyez la Note qui est à la fin de la page. 39

Arrêt du Parlement rendu sur ce Procès le 20. Juin 1713. 43

Histoire de Marie Cognot, desavouée par son pere & sa mere. 45

Transaction que le Sieur Cognot passa par devant Notaire, le 16. Juin 1617, avec Jean Bouter & Françoise Fromont, qui avoient nourri Marie Cognot. 53

Interrogatoire de Mademoiselle Marie Naffier, Veuve de Mrs Joachim Cognot, Docteur en Médecine, à la Requête de Marie Cognot, du 2. Mai 1629.

Sentence du Bailli de Saint-Germain des Prez, qui condamne la Mere de Marie Cognot, du 11. Mai 1629. 67

Moyens de Marie Cognot. 68

Arrêt de la Cour, qui confirme la Sentence du
Tome V. Cc Bailli

T A B L E.

Bailli de Saint-Germain des Prez du 4 Decem- bre 1638.	pag 99
Observations l'Arrêt.	101
Observations Historiques sur M. le Maitre.	<i>ibid.</i>
Caractere de M. Patru	105
<i>Histoire de l'Abbé de Mauroy.</i>	107
Ce que c'est que le Delit commun , & le Délit pri- vilégie ,	126
Sentence de l'Officiel , qui condamne l'Abbé de Mauroy , du 4. Juillet 1692.	132
Sentence du Juge Royal , qui condamne l'Abbé de Mauroy , du 16 Septembre 1692.	134
Défense de l'Abbé de Mauroy au Parlement.	135
Observations sur la Défense de l'Abbé de Mau- roy.	145
Arrêt du Parlement , qui condamne l'Abbé de Mauroy , du 27. Janvier 1693.	148
Observations sur l'Arrêt	151
On commue la Peine de l'Abbé de Mauroy dans la Pénitence de Sept-Fons: il y mène une Vie édifiante.	152
Idee de la Réforme de Sept-Fons.	154
Principes sur les Faillites & Banqueroutes.	156
Privileges de la Conservation de Lyon.	<i>ibid.</i>
Virement de Parties	158
Jugement Souverain sur une Question de Faillite, du 13. Decembre 1732.	166
<i>Question d'Etat, Fille reclamée par deux Meres.</i>	173
Avertissement.	175
Histoire du Procès.	191
En supposant que l'on puisse douter laquelle des deux est la véritable Mere, on doit adjuger l'Enfant à la Femme, plutôt qu'à la Fille.	201
	Pré-

T A B L E.

Préfontptions pour Jean Chalang & Jeanne Pef-	
che fa femme.	pag 205
Preuves, qui démontrent, que Jean Chalang, &	
Jeanne Pefche, font le véritable pere & la vé-	
ritable mere.	208
<i>L'Information de la Découfu n'établit point les</i>	
<i>Faits contenus dans fa Plainte, & fa Contre-</i>	
<i>Enquête les détruit.</i>	217
<i>Réponfe aux Objections de la Découfu.</i>	235
Evenement tragique arrivé à Lyon, fur le Pont	
du Rhône en 1711.	247
<i>Hiftoire de la Marquife de Ganges.</i>	249
Memoire de la Dame de Roffan, contre le Mar-	
quis de Ganges.	291
<i>Réponfe du Marquis de Ganges.</i>	301
Arrêt du Parlement de Touloufe, qui condamne	
les Auteurs du Meurtre de la Dame de Gan-	
ges.	303
<i>Definée des Auteurs du Meurtre.</i>	<i>Ibidem.</i>
<i>Trait Hiftorique concernant le Fils & la Fille du</i>	
<i>Marquis de Ganges.</i>	308
Morale corrompue qu'on réfute.	310
<i>Fille, qui perd fes Dents dans le grand Remede, &</i>	
<i>qui prend à Partie fon Chirurgien</i>	316
Sentence, qui a été rendue fur ce Procès au Châ-	
telet, le 25. Juin 1732.	382
<i>Critique, & Contre-Critique, de l'Oraifon funebre</i>	
<i>de Madame Tiquet.</i>	329
<i>Lettre du Pere Chaufsemmer, Docteur en Théologie,</i>	
<i>à Mademoifelle ***, fur l'Oraifon funebre de</i>	
<i>Madame Tiquet.</i>	331
<i>Discours Moral & Chrétien, fur la Vie & la Mort</i>	
<i>de Madame Tiquet.</i>	336
Lettre de l'Abbé Galtaud à Madame de P***,	
Cc 2	fer-

T A B L E.

<i>servant de Réponse au Discours Moral du Pe-</i> <i>re Chauffemer</i>	pag 373
<i>Contestation entre deux Oculistes,</i>	377
<i>Sentence du Châtelet intervenue sur ce Diffe-</i> <i>rend.</i>	581
<i>Procureur condamné aux Dépens, en son propre</i> <i>Nom, à cause de sa mauvaise Procédure.</i>	383
<i>L'Arrêt qui fut rendu.</i>	389
<i>Plusieurs petits Ouvrages en Vers.</i>	393

Fin de la Table du Cinquieme Tome.



ANT
1319480







